



DIANE
CHAMBERLAIN
TOUS NOS PETITS
MENSONGES

PRESSES
DE LA CITE



Diane Chamberlain

**TOUS NOS PETITS
MENSONGES**

*A Joann Lopresti Scanlon
Quelle chance nous avons d'être sœurs !*

MAYA

Chaque famille a son histoire, tant de fois racontée qu'elle finit par sembler irréfutable ; gravée dans le granité. Voici les grandes lignes de mon histoire familiale.

Mes parents ont été assassinés par un inconnu masqué, qui a tiré sur eux dans notre allée.

Ma sœur, Rebecca, est belle, téméraire et farouchement indépendante. Son bonheur ne dépend de personne. Néanmoins, elle a besoin de mener une vie dangereuse.

Je suis sensible, posée, brillante, craintive, à bien des égards le contraire de ma sœur. J'ai besoin de sécurité et de sentir qu'un homme m'aime.

Bien souvent, les histoires familiales sont écrites dans le sable plutôt que gravées dans le granite. Même les parties les plus crédibles — même celles qui nous concernent personnellement — s'effritent quand nous cherchons à approfondir. Ce sont les mensonges que nous racontons à tout le monde. Les mensonges que nous nous racontons à nous-mêmes.

Prologue

Maya

JE SAVAIS EXACTEMENT à quel moment papa s'était engagé dans l'allée de notre maison d'Annandale, Virginie. J'étais pourtant pelotonnée sur la banquette arrière, les yeux clos. Je dormais presque, dans un état de semi-hébétude que j'aurais souhaité éternel, pour parvenir à oublier ce que j'avais fait. La pluie martelait à grand bruit le toit de la voiture, mais j'ai entendu le crissement du gravier et senti l'ondulation familière du sol, quand la voiture a roulé sur la partie de l'allée sous laquelle court la conduite d'évacuation des eaux usées. Nous étions arrivés.

Il me faudrait ouvrir les yeux, étirer mon corps de quatorze ans endolori et entrer chez nous comme si tout allait bien, alors que le monde venait de s'effondrer sous moi ; du moins le croyais-je. Comment aurais-je pu me douter que quelques secondes à peine me séparaient de l'instant où il s'effondrerait pour de bon ? De l'instant où tout allait changer. Papa a freiné brusquement.

— Mais enfin... ?

Je me suis assise, transpercée par une douleur soudaine, au fond de mes entrailles. A la lueur des phares, j'ai aperçu ma mère qui courait vers la voiture, les bras en l'air. Jamais je n'avais vu ma mère courir comme cela. Je ne l'avais jamais vue affolée, les cheveux sombres et humides aplatis sur son crâne, la robe plaquée sur ses cuisses. . La gorge serrée, j'ai gémi faiblement. Elle sait, ai-je pensé. Elle sait d'où nous venons.

Ma mère a ouvert d'un coup sec la portière du passager et j'ai rassemblé toutes mes forces pour l'écouter. Elle a bondi dans la voiture en hurlant « Dépêche-toi ! », puis elle a claqué la portière. « En sens inverse ! Fonce ! » Je pouvais sentir sur elle l'odeur de la pluie, l'odeur de la peur.

— Pourquoi ? a demandé papa, ébahi.

Je me souviendrai toujours de son profil parfaitement découpé — lunettes à monture métallique et nez légèrement romantique.

— Fonce ! a répété ma mère.

— Pourquoi veux-tu que...

— Vite, je te dis ! Oh, mon Dieu, il est là ! Ma mère a pointé un doigt devant elle, et la silhouette d'un homme qui se dirigeait vers notre voiture s'est découpée dans le halo des phares. Papa s'est penché pour scruter la pénombre.

— Qui est-ce ? On dirait qu'il porte un masque de ski...

— Dan ! (Ma mère a tendu la main vers le levier de vitesse.) Vite !

J'étais maintenant parfaitement réveillée, submergée par la peur avant même que les phares illuminent les yeux d'un bleu glacial de cet homme, avant même que je le voie lever un bras et que j'aperçoive son arme. Mue par un réflexe, je me suis baissée derrière le siège du conducteur, les bras autour de la tête. Je hurlais à pleins poumons, mais j'ai entendu la détonation, suivie de plusieurs autres. Par la suite, on a prétendu que cinq balles avaient été tirées ; j'aurais juré qu'il y en avait eu cinq cents.

Mes souvenirs les plus aigus de cette journée resteront toujours la détonation du pistolet, les yeux d'un bleu glacial, le profil de mon père, la jupe de ma mère plaquée sur ses cuisses.

Et ma sœur.

Surtout ma sœur.

1

Maya

J'ÉTAIS PASSÉE des milliers de fois devant l'énorme hangar de Capital Boulevard sans jamais y entrer, mais je me sentais fantasque et impulsive ce jour-là. Toutes les mamans du voisinage m'avaient assuré qu'on faisait d'excellentes affaires dans cet ancien entrepôt. Des affaires qui ne m'intéressaient guère, car nous pouvions nous offrir tout ce que nous souhaitions, Adam et moi. Grâce à nos revenus de médecins — moi orthopédiste pédiatrique et lui anesthésiste —, l'argent ne nous avait jamais posé problème.

C'est à l'instant où j'ai franchi le seuil du bâtiment, en respirant un parfum d'huile essentielle au citron, que j'ai réalisé la raison de ma présence. Katie Winston, l'une des femmes de mon club de lecture de North Raleigh, m'avait vanté le mobilier de chambre d'enfant qu'elle y avait acheté. A l'époque, Katie attendait son premier ; elle était aujourd'hui sur le point d'accoucher du troisième. Me voici enfin dans la norme, ai-je pensé en pénétrant dans le bâtiment au sol de béton jonché de tapis d'Orient et aux cloisons peintes en rouge coquelicot et or. Chacune des quinze femmes de mon club de lecture avait des enfants, sauf moi. Elles se montraient toujours chaleureuses et accueillantes, mais je me sentais exclue de leurs discussions dès qu'il était question de coliques, de crèches ou des mérites comparés des programmes scolaires. Elles me croyaient indifférente. En effet, mon statut de médecin me singularisait, et elles s'imaginaient certainement que j'avais donné la priorité à ma carrière. Mères au foyer, la plupart avaient eu une brève activité professionnelle avant de procréer, et certaines travaillaient à domicile ; mais elles me considéraient comme extérieure à leur univers. Pouvaient-elles se douter que je souhaitais sincèrement en faire partie ? Je me sentais enfin prête à exprimer cet état d'âme que je gardais secret. A notre prochaine réunion

je laisserais parler mon cœur, à condition de pouvoir ouvrir la bouche sans fondre en larmes.

Ma seizième semaine de grossesse s'achevait ce jour-là. Une main sur la courbure de mon ventre, je longeais le bas-côté, à l'extrême gauche du bâtiment, passant devant des box emplis de beaux meubles anciens ou d'objets artisanaux. J'étais rassurée ; nous l'étions. La plupart des gens annoncent la nouvelle dès la fin de la douzième semaine, mais nous avons appris, Adam et moi, qu'il ne suffît pas d'attendre la douzième semaine. J'avais tenu douze semaines et deux jours la dernière fois. Nous avons donc pris la décision d'attendre quatre mois. Seize semaines. Pas un mot à qui que ce soit — sauf à Rebecca, évidemment — avant cette échéance ! Et nous attendrions aussi seize semaines pour commencer à aménager la chambre d'enfant.

Avec un sourire intérieur, je déambulais paisiblement comme si je ne cherchais rien de particulier. Certains box débordaient d'articles, à tel point que je n'aurais pas pu entrer même si j'en avais eu envie. D'autres étaient un modèle de minimalisme : une poignée d'étagères présentant un seul et unique objet. L'entrée de quelques box s'ornait d'une enseigne pour donner l'illusion d'une boutique dans une rue au charme suranné, alors qu'il s'agissait de petits espaces cubiques dans un entrepôt. Rustler's Cove. Angie Odds'n'ends. North Carolina Needlepoint. Il y avait peu de chalands à part moi, et personne ne semblait surveiller la marchandise. On pouvait glisser une babiole dans sa poche sans courir le moindre risque. Une telle foi en la nature humaine m'a inondée d'une joie soudaine, et j'ai senti que mes hormones avaient sur moi un effet euphorisant.

J'ai promené mes doigts sur le plateau bien lisse d'une table, effleuré, plus loin, le bord d'une couette. Un minuscule box ne contenait qu'une cafetière, une assiette de muffins aux myrtilles, un petit écriteau annonçant : *Café gratuit, Muffins 1,50 pièce*, et une corbeille avec six billets d'un dollar. Incapable de résister, j'ai pris deux muffins pour le petit déjeuner du lendemain et déposé un billet de cinq dollars dans la corbeille. J'ai poursuivi mon chemin avec la même joie irrationnelle. Les gens payeraient leur muffin ; on pouvait leur faire confiance. Quel monde merveilleux !

J'ai eu la tentation d'appeler Adam, simplement pour entendre sa voix. Depuis combien de temps ne l'avais-je pas appelé ainsi, sans raison particulière ? Je ne l'avais pas vu avant son départ pour l'hôpital ce matin-là, et j'avais reçu des patients toute la journée à mon cabinet. Si rien ne perturbait ses interventions chirurgicales, il rentrerait à temps pour que nous puissions dîner dehors. Nous pourrions célébrer ensemble l'étape de la seizième semaine. Le bébé devait naître le 1er janvier. Que souhaiter de mieux ? Le début d'une nouvelle année. Une vie nouvelle pour nous trois. Tout irait bien entre Adam et moi désormais. Depuis que j'étais enceinte, je percevais entre nous une tension que nous faisons semblant d'ignorer, faute de savoir comment la surmonter. En toute honnêteté, j'aurais dû admettre qu'elle était

là bien avant ; mais j'étais maintenant convaincue qu'elle allait disparaître.

Ce soir-là, nous parlerions pendant le dîner. Un avenir riche et prometteur s'ouvrait à nous. Peut-être aurions-nous le courage de dresser des listes de prénoms, chose dont nous nous étions abstenus jusque-là. Ensuite, nous pourrions faire l'amour à la maison — vraiment faire l'amour —, comme du temps où nos ébats n'étaient pas encore destinés à la procréation. Jadis, nous avons été de bons partenaires au lit. Je voulais retrouver ce plaisir.

J'ai aperçu une enseigne à quelques mètres devant moi : BabyCraft. J'ai marché droit vers ce box : celui que m'avait indiqué Katie, sans l'ombre d'un doute. L'odeur citronnée s'est accentuée à mon entrée dans l'espace rectangulaire. Une véritable harmonie régnait parmi les nombreux meubles exposés. Des berceaux blancs, des commodes et de petits rocking-chairs d'un côté ; des berceaux, des tables à langer et des rocking-chairs couleur café de l'autre. Vibrante d'excitation, je ne savais où tourner le regard. Des étiquettes affirmaient que les pièces originales avaient été retravaillées, en conformité avec les normes de sécurité du XXI^e siècle. Plus aucune trace de peinture au plomb. Les barres des berceaux avaient été rapprochées. Des meubles adorables !

Nous n'avions pas encore osé, Adam et moi, aménager l'une de nos pièces en chambre d'enfant, mais nous avons déjà tout planifié dans les moindres détails au cours de nos bavardages nocturnes. Combien d'hommes auraient manifesté un pareil intérêt ? Nous imaginions beaucoup plus facilement la fresque que nous ferions peindre dans la chambre du bébé que le bébé lui-même. Cela allait changer...

J'ai passé près d'une heure dans le vaste box, à prendre des notes sur mon BlackBerry. Les prix, les informations permettant d'entrer en contact avec la propriétaire de la boutique BabyCraft. Tout. Et j'ai poursuivi mon chemin, à regret. C'était trop tôt pour acheter quoi que ce soit. Je ne voulais pas tenter le destin.

A la venue du bébé, j'aurais près de trente-cinq ans. J'aurais préféré donner naissance à mon premier enfant plus jeune, mais c'était sans grande importance maintenant. Mon premier enfant. D'autres suivraient ; au moins un, pour profiter de ces beaux meubles. Peut-être deux. Peut-être une maisonnée entière, ai-je songé en sentant mon euphorie revenir.

Adam m'a appelée sur mon portable au moment où j'entrais chez moi.

— Une soirée chargée, m'a-t-il annoncé. Deux interventions urgentes avant de terminer. Et toi, ça va ?

— Parfaitement.

J'ai fait glisser la porte de derrière, pour laisser Chauncey sortir dans le jardin, et j'ai aperçu une seconde trop tard les quatre cerfs qui broutaient nos azalées. Il a foncé au bas des marches de la terrasse avec de terribles aboiements. J'ai ri en voyant les cerfs tourner un

regard indifférent dans sa direction : ils savaient qu'il ne franchirait pas la clôture invisible.

— Un problème avec Chauncey ? m'a demandé Adam.

— Les cerfs.

Pas un mot au sujet des azalées. Adam trouvait les cerfs drôles et charmants, tant qu'ils ne s'attaquaient pas à nos plantations.

Puisque notre célébration devrait attendre jusqu'au lendemain soir, je lui ai demandé s'il mangerait quelque chose à l'hôpital. « Oui », m'a-t-il répondu, puis il a ajouté après un silence :

— Je travaille ce soir avec Lisa. (Une chirurgienne, devenue notre amie commune.) Je peux lui parler du Polly wog ?

J'ai souri. Notre bébé porterait le nom de famille d'Adam — Pollard — et il l'appelait Pollywog (« le même Polly ») depuis une ou deux semaines, car il commençait à se sentir rassuré. Malgré un infime sentiment d'anxiété, j'ai pensé qu'il était temps de partager notre bonheur avec autrui.

— Oui, absolument, ai-je murmuré.

— Génial, ma chérie !

Je devinais un sourire dans son intonation. Quand il m'a proposé de veiller tard et de bavarder jusqu'à l'aube, je lui ai répondu que je me réjouissais à l'avance.

J'ai donné à manger à Chauncey et grignoté une salade, puis je suis montée m'asseoir dans la future chambre d'enfant. Le seul meuble de la pièce était un fauteuil à bascule. Nous pourrions nous dispenser d'en acheter un, et si ce fauteuil vétuste ne s'accordait pas au reste du mobilier BabyCraft, je m'en moquais.

C'était le fauteuil à bascule de mon enfance, dans lequel ma mère nous avait pouponnées, Rebecca et moi. L'un des rares meubles de mes parents en ma possession. Bien sûr, Rebecca n'en possédait aucun. Elle habitait un appartement meublé de bric et de broc, au premier étage de la maison victorienne de Dorothea Ludlow, à Durham. Elle y était rarement et ne s'en occupait guère, mais je regrettais que nous n'ayons pas gardé plus d'objets ayant appartenu à nos parents. Nous étions adolescentes à l'époque, et les meubles nous laissaient indifférentes. Quand l'assistante sociale nous avait suggéré que nous apprécierions un jour ou l'autre d'avoir le fauteuil à bascule, nous n'étions pas en état de la contredire ; sinon nous ne l'aurions même pas gardé.

Assise dans ce fauteuil, je me représentais le mobilier BabyCraft dans la chambre. Il conviendrait parfaitement et laisserait assez de place à la fresque. J'ai posé mes mains sur mon ventre. « Qu'en dis-tu, mon tout-petit ? Des mammifères ? Une sorte d'Arche de Noé ? Ou bien des poissons ? Des oiseaux ? » Je rêvais... Depuis combien de temps ne m'étais-je pas autorisée à rêver ?

« Tu es unique en ton genre. Mi- médecin, mi- rêveuse, à la fois scientifique et romantique. Un ensemble insolite... », m'avait déclaré Adam, du temps où nous étions encore nouveaux l'un pour l'autre et où tout nous enchantait dans notre relation. Il voyait juste, et mes traits de caractère contradictoires n'étaient pas toujours faciles à assumer ! Je pouvais m'imaginer en mère au foyer, ravie de veiller sur ses enfants, comme la majorité de mes voisines. J'appréciais pourtant le défi que représentait mon travail. Je trouverais donc moyen de concilier les deux. Pendant les cinq mois suivants, je comptais travailler et interrompre mon activité le plus tard possible — pourvu que ma grossesse évolue normalement. Seize semaines. Tout irait bien.

Les rues de notre quartier étaient désertes quand j'ai promené Chauncey, avant d'aller au lit. De légers nuages gris voilaient la pleine lune et une douce brume s'immisçait dans ma chevelure. Ce mois de juillet avait été humide. En passant sous un réverbère, j'ai vu de fines gouttelettes luire sur le pelage de Chauncey. Les maisons, très en retrait le long des rues tortueuses dépourvues de trottoir, étaient d'architectures diverses. Maisons en brique de style colonial comme la nôtre, constructions modernes en bois. Des bosquets séparaient les lots, et des arbres bordaient la route entre les maisons.

D'habitude, Adam nous accompagnait dans cette promenade nocturne. Un frisson m'a parcourue, bien que notre quartier soit très sûr et Chauncey un gros chien. Quarante-cinq kilos. Un croisement de saint-bernard et de berger allemand, peut-être. Il avait une apparence redoutable et le comportement d'un agneau. Un chien merveilleux avec les enfants, ce qui avait déterminé notre choix quand nous l'avions découvert à la SPA, quelques années plus tôt. Nous ne nous doutions pas, alors, que notre attente d'un premier enfant serait si longue.

La douleur était si infime au début qu'une autre femme ne l'aurait sans doute pas remarquée, mais j'avais déjà ressenti cette douleur. Un poing se refermant avec une lenteur sournoise sur mon utérus.

Je me suis arrêtée devant une longue rangée de sapins.

— Oh non, pas ça ! ai-je chuchoté.

Chauncey a levé les yeux vers moi et j'ai pressé une main sur ma bouche, concentrée de tout mon être sur cette imperceptible douleur.

Avait-elle disparu ? J'ai fait bien attention.

Peut-être l'avais-je imaginée. Un élancement dû à la marche ? Une sorte de crampe d'estomac ?

Chauncey s'est appuyé contre ma jambe et j'ai posé la main sur sa tête massive. J'ai décidé de rentrer à tout petits pas à la maison, mais mes pieds semblaient rivés à la chaussée. Et voilà que ça recommençait. Ce poing insistant et sournois.

J'ai tendu une main tremblante vers mon BlackBerry, accroché à ma ceinture. S'il avait fini d'opérer, Adam me répondrait. Mais quand j'ai saisi mon téléphone, c'est le numéro de ma sœur que j'ai composé.

Rebecca

—SAIS-TU AU MOINS avec combien d'hommes présents à cette conférence tu as couché ?

Dorothea parcourut des yeux le vaste restaurant de l'hôtel et Rebecca suivit son regard d'un air agacé.

— Arrête tes bêtises ! Il n'y a eu que Brent.

Elle apercevait Brent, cheveux poivre et sel, teint hâlé, au milieu d'un groupe à quelques tables de celle où elle dînait avec Dorothea. Il avait l'air d'un don Juan des plages vieillissant ; mais son bronzage était dû au soleil du Pérou, où il avait travaillé dans un village dévasté par une coulée de boue, et non à des journées de farniente au bord de la mer. Elle le connaissait depuis des années et sa vue ne lui inspirait pas exactement un désir fulgurant ; elle ressentait plutôt l'émotion profonde qu'éveille un ami très cher.

— Je ne te parlais pas de cette semaine ! (La longue tresse grise de Dorothea frôla dangereusement son assiette.) Je voulais savoir avec combien des centaines d'hommes présents à ce congrès tu as couché au fil des ans ?

— Tu es sérieuse ? Je me demande ce que ça peut te faire.

Rebecca se mit à frictionner ses bras nus. Après un entraînement de presque une heure, ce matin-là, au club de mise en forme de l'hôtel, ses muscles étaient délicieusement douloureux.

Dorothea Ludlow, qu'elle adorait, se montrait parfois si indiscreète...

— Simple curiosité de ma part. Ta libido m'a toujours stupéfiée. Tu es comme un puits sans fond !

Pour répondre, Rebecca devrait prendre le temps de réfléchir. Et surtout parcourir la liste des participants au congrès d'aide humanitaire de San Diego, auquel elle assistait régulièrement depuis une dizaine d'années. Elle avait du mal à se rappeler précisément avec qui elle avait couché. Sans doute pas plus d'un partenaire par congrès — sauf l'année du pédiatre californien et de cet urgentiste du Guatemala, incroyablement sexy. Mais il y avait longtemps de cela, elle n'avait pas trente ans et ses principes moraux ne pesaient pas lourd face à son appétit sexuel. Il lui était arrivé alors, au moins quatre ou cinq fois, de faire l'amour avec des hommes que le hasard avait mis sur son chemin. Ce souvenir l'écoeura quelque peu et elle songea à reconsidérer la proposition inattendue de Brent, la veille.

— Hier soir, Brent m'a proposé de l'épouser, annonça-t-elle. Il est givré.

Dorothea arquait les sourcils.

— Il veut t'épingler.

Brent connaissait bien Rebecca. Il savait qu'elle n'était pas le genre de personne que l'on peut coincer une fois pour toutes dans une pratique médicale routinière. Jamais il ne lui imposerait cela. Comme elle, il avait le goût du risque. Ils avaient fait ensemble de la plongée sous-marine en Floride, parmi les requins, et appris à sauter en parachute. Ils s'étaient aussi entraînés pour un semi-marathon. Difficile de trouver un homme avec qui elle aurait autant d'affinités, mais de là à parler mariage... A quoi bon ?

— Je lui ai répondu que c'était hors de question.

Dorothea jouait distraitement avec ses légumes frits.

— Tu crois savoir ce que tu veux, ma belle, mais tu sais uniquement ce que tu crois vouloir.

Rebecca fit la grimace.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Dorothea haussa les épaules et Rebecca sentit qu'elle n'obtiendrait pas de réponse. Elle connaissait cette femme par cœur : Dorothea devenait cinglante quand sa solitude lui pesait trop. Depuis la mort — l'année précédente — de Louisa, sa compagne depuis trente ans, sa brusquerie avait pris des proportions inhabituelles. Mais Dot avait pu, vingt ans plus tôt, grâce à son caractère ombrageux, créer DIDA — Doctors International Disaster Aid —, une organisation d'aide médicale humanitaire sans frontières, alors que tout le monde jugeait son projet trop ambitieux pour une femme. Son opiniâtreté et son enthousiasme avaient permis à DIDA de devenir une organisation respectée de tous, qui se chargeait d'un travail sans gloire, sans profit, et souvent risqué, mais incontournable.

Rebecca était depuis quelques années l'un des rares médecins à plein-temps de DIDA, le bras droit de Dorothea sur le terrain. Elle l'avait rencontrée à un gala de bienfaisance à Chapel Hill, et Dot avait aussitôt détecté en elle le germe de la passion, une réelle audace et le désir de mettre ses connaissances médicales au service d'une cause valable. Dot avait exploité ces qualités sans états d'âme. Elle était maintenant la meilleure amie de Rebecca, son mentor, sa mère. Lors d'une petite réunion dans l'appartement qu'elle partageait avec Louisa, elle lui avait présenté cette dernière, laquelle l'avait aussitôt percée à jour.

Après avoir entraîné Rebecca dans l'office, où aucun autre invité ne risquait de les entendre, Louisa lui avait affirmé que Dot cherchait à la séduire, et elle avait précisé sa pensée :

« Elle aura bientôt soixante ans. Depuis plusieurs années, elle est en quête d'une personne capable de lui succéder à la direction de DIDA. »

Rebecca, abasourdie, avait protesté : « Mais elle me connaît à peine ! » Louisa :

« Dot lit à livre ouvert dans les gens. Elle a deviné au premier regard que vous êtes celle qu'il lui faut. »

Louisa avait vu juste. Bien que Rebecca ne se soit jamais engagée verbalement à prendre la suite de Dorothea, son accord implicite se passait de toute discussion entre elles.

D'abord choquée quand Louisa avait parlé de séduction, Rebecca avait rapidement compris que Dorothea ne s'intéressait absolument pas à elle sur le plan sexuel. Dorothea la classait dans la catégorie « un ». Elle pensait que les préférences sexuelles sont innées et définitives, l'hétérosexualité correspondant à « un », l'homosexualité à « dix », et la bisexualité à « cinq et demi ». Quand elle décrivait à Rebecca des gens qu'elle avait rencontrés, elle pouvait lui dire : « C'est un cardiologue, il exerce à Seattle. Trois. » Quelques années auparavant, Rebecca s'était amourachée d'un homme, au cours d'une mission dans un village du Guatemala, dévasté par un tremblement de terre. Quand elle lui avait fait part de son attirance, Dorothea avait gloussé :

« C'est un sept ! Tu ne t'en rends pas compte ? »

Elle avait protesté qu'il était hétéro à cent pour cent, et Dot avait haussé les épaules en marmonnant :

« Je tenais à te prévenir. »

Eh bien, il était un sept. Peut-être même un huit ! Il avait raconté à Rebecca qu'il n'était pas marié, mais elle n'avait pas tardé à apprendre que Paul, l'homme avec qui il cohabitait, n'était pas là seulement pour partager les mensualités de son emprunt. Au premier regard, Dorothea avait jaugé cet homme ; elle avait un flair exceptionnel.

En tant que médecin, ce don lui permettait d'établir un diagnostic au premier coup d'œil ou au toucher. Rebecca avait appris tant de choses grâce à elle ! Dorothea lui avait permis de devenir une meilleure clinicienne, tout en stimulant son désir de travailler dans des régions sinistrées. Dès le début de la période de « séduction », elle l'avait avertie :

« Pour exercer ce métier, il ne faut pas avoir froid aux yeux. C'est ton cas, mais tu manques de discipline. » Rebecca s'était vexée : « Je suis disciplinée. Sinon, comment aurais-je pu poursuivre des études de médecine ?

— Il s'agit d'une autre forme de discipline, avait précisé Dorothea. Tu dois te concentrer. Quoi qu'il arrive autour de toi — une coupure de courant, des immeubles en train de s'effondrer, tes chevilles dans la boue —, tu ne dois voir que le malade. Il te faut des œillères. »

Rebecca avait acquis des œillères, la concentration nécessaire et l'amour de son travail. Elle n'avait aucun goût pour les catastrophes ; mais quand on l'appelait en pleine nuit pour lui annoncer qu'un tremblement de terre était survenu en Amérique du Sud et qu'elle devait se rendre immédiatement à l'aéroport, elle sentait une décharge d'adrénaline la traverser.

— Brent est un type bien, dit maintenant Dorothea.

Rebecca avait supposé que Dorothea lui donnerait mille raisons de ne pas songer un instant à épouser Brent — ou qui que ce soit d'ailleurs. Mais Dorothea estimait probablement qu'il était le meilleur choix pour elle, étant donné leur dévouement commun à DIDA. Leur relation reposait sur l'amitié et le respect. La base idéale pour un couple, non ?

Rebecca but son vin à petites gorgées.

— Brent est en effet un type bien, mais je ne vois aucune raison de l'épouser.

— Sans doute... Mais as-tu pensé que tu pourrais partager avec lui la direction de DIDA ?

Ça serait formidable, et une grande source d'épanouissement pour vous deux.

Rebecca écarquilla les yeux.

— Tu m'agaces quand tu parles comme si tu avais déjà un pied dans la tombe.

L'idée de partager la direction de DIDA avec Brent — et avec qui que ce soit — l'agaçait aussi.

Dorothea, haussant les épaules :

— Je suis réaliste.

— Plutôt fataliste, à mon avis !

Dorothea, penchée vers Rebecca, au-dessus de la table :

— Je veux que tu sois prête à me succéder le jour où je ne pourrai plus faire face. Peut-être dans vingt ans, peut-être demain...

— Eh bien, je penche pour dans vingt ans.

Rebecca se fit rassurante.

— Tu sais que je suis prête et que tu peux compter sur moi, Dot. Ne te fais pas de bile !

— Revenons-en à Brent et toi, dit Dorothea. (Rebecca réalisa que ce n'était pas la première fois que Dot envisageait cette direction bicéphale.) Vous vous chamaillez beaucoup...

Le mot *chamailler* fit sourire Rebecca, pourtant Dorothea n'avait pas tort.

— C'est vrai, admit-elle, mais il s'agit de broutilles.

— En tout cas, vous avez l'un et l'autre le feu sacré quand vous êtes en mission. Il est aussi passionné que toi, enfin presque. Tu es positivement... indomptable.

Rebecca se mit à rire : ce qualificatif lui plaisait.

— Vous ne souhaitez ni l'un ni l'autre avoir des enfants et une maison de banlieue avec sa barrière blanche, ajouta Dorothea. Vous avez les mêmes valeurs.

Sur ce point aussi, elle avait raison. Rebecca n'avait jamais eu envie de se fixer. Elle pouvait vivre où bon lui chantait et n'avait jamais songé à avoir des enfants. Quand elle voyait la bataille que livraient Maya et Adam pour procréer, et la peine qu'ils se donnaient, il lui semblait clair qu'elle n'avait pas la fibre maternelle.

— Tu m'étonnes, Dot, dit-elle. Je n'aurais pas cru que tu souhaitais mon mariage.

— Je ne le souhaite pas particulièrement, mais le choix t'appartient. Pourquoi y verrais-je un inconvénient ?

— D'abord, parce que ça te plaît que je vive à l'étage au-dessus de chez toi.

Dorothea avala une gorgée d'eau.

— Un peu de réalisme, Rebecca. Tu frôles la quarantaine et...

— J'ai trente-huit ans.

— Tu n'es pas ma prisonnière. Je ne vous imagine pas vraiment mari et femme, Brent et toi... Mais vous formeriez une splendide équipe à la tête de DIDA.

— Le mariage ne me tente pas ! D'ailleurs, fût Rebecca en cherchant à apercevoir Brent, je ne suis pas sûre de l'aimer.

— C'est l'un ou l'autre.

— Il n'y a pas de niveau intermédiaire ? Avec Louisa, tu n'as douté à aucun moment ?

Elles n'évoquaient jamais le souvenir de Louisa, et Rebecca vit le regard de Dorothea se noyer de tristesse quand elle prononça son nom. Aux côtés de Dot, Rebecca avait beaucoup appris en matière de deuil : on ne peut pas l'éviter, mais on ne doit pas non plus se laisser envahir.

Le regard de Dorothea flottait au loin.

— J'ai rencontré Louisa un lundi ; le mardi, j'ai su que je l'aimais, mais ce n'est pas toujours aussi évident. (Son regard revint se poser sur Rebecca.) Ne te marie pas si tu as des doutes ! Ça serait regrettable pour lui et pour toi. Tu es une femme indépendante, avec un I majuscule. Voilà pourquoi tu es parfaite pour DIDA, mais moins parfaite pour le mariage.

Le téléphone portable de Rebecca vibra dans sa poche ; le nom de sa sœur s'afficha sur l'écran.

— Maya...

— Ah, la princesse ! (Dorothea fit signe à Rebecca.) Vas-y.

Affalée sur son siège, Rebecca ouvrit son téléphone.

— Salut, petite sœur.

— Ça recommence !

Maya était en larmes ; Rebecca se redressa aussitôt.

— Oh, non ! Sûre ? Où es-tu ?

La fourchette de Dorothea resta en suspens, à mi-chemin de sa bouche, et Rebecca sentit son regard peser sur elle.

— J'étais en train de promener Chauncey et... pour l'instant, je suis appuyée à un putain d'arbre... parce que je suis à cinq cents mètres de chez moi, balbutiait Maya. Comme si je pouvais arrêter ça en restant immobile, mais je n'y peux rien ! C'est foutu, Becca.

Rebecca se leva en articulant, à l'intention de Dorothea :

— Elle perd son bébé.

— Bec ? fit Maya, tandis que Rebecca traversait le restaurant comme une flèche.

— Je t'écoute, je voulais juste un peu d'intimité.

Elle se dirigea vers les toilettes et s'y enferma. Adossée au mur, elle interrogea sa sœur :

— Où est Adam ?

— A l'hôpital. Je suis sûre qu'il est encore en salle d'op.

A plus de trois mille kilomètres de distance, Rebecca se sentait impuissante.

— Tu saignes ?

— Oui, j'en ai l'impression. Je vais appeler Katie Winston — une voisine — pour qu'elle vienne me chercher. Elle ne sait même pas que je suis enceinte. Tu étais la seule personne au courant... Désolée de t'avoir dérangée, je voulais juste te...

— Chut... tais-toi, idiot.

Rebecca appuya sa tête au mur carrelé, les yeux fermés.

— Je suis navrée, Maya. Je pensais que ça marcherait cette fois-ci.

— Moi aussi.

Maya allait avoir du mal avec Adam : cette nouvelle risquait de l'anéantir. Quand Rebecca avait déjeuné avec lui à l'hôpital, la semaine précédente, il ébauchait un sourire en évoquant — avec une joie discrète — leur « Pollywog ». Ses yeux étincelaient et elle ne l'avait pas vu aussi heureux depuis bien longtemps. Maya désirait un enfant, Adam encore plus. Ces dernières années, il avait changé. Il était toujours aussi bel homme et terriblement sexy — bien que Maya ne semble pas s'en apercevoir tant que ça. Mais son enthousiasme habituel avait décliné à mesure que Maya et lui échouaient à fonder une famille. Si Maya perdait une fois de plus son bébé, leurs projets d'avenir voleraient en éclats. Par chance, leur relation était solide. Ils surmonteraient cette épreuve, comme la précédente et celle d'avant.

— Tu veux que je rentre ? demanda Rebecca à sa sœur, en comptant sur son refus. Je pourrais prendre un avion demain matin.

— Hors de question.

— Alors préviens ta voisine et rappelle-moi ensuite. Je resterai au téléphone avec toi jusqu'à ce qu'elle arrive. D'accord ?

— Ça va aller. Je n'ai pas besoin de...

— Rappelle-moi, Maya, sinon je vais m'inquiéter.

— D'accord.

Après avoir raccroché, Rebecca resta un moment immobile. Elle n'ignorait rien des injustices de la vie, dont elle était témoin chaque jour dans son travail humanitaire. Elle en avait eu une première expérience au moment de la mort de ses parents ; mais certaines

injustices étaient particulièrement intolérables. Celle-là, entre autres.

Maya

J'AI MURMURÉ « ADAM? » du bout des lèvres, avant même d'ouvrir les yeux.

— Ici, ma chérie... Je suis assis près de ton lit et je te tiens la main.

Quand j'ai ouvert les yeux, les violentes lumières de la salle de réveil m'ont éblouie.

— Désolée !

Je me suis tournée de son côté, ankylosée de la tête aux pieds.

— Ne sois pas désolée, tu n'y es pour rien.

— Je sais, mais... qu'a dit Elaine ? Garçon ou fille ?

Adam a hésité un instant.

— Garçon.

Un autre garçon. J'avais perdu deux fils. Au moins deux.

— Elaine demande que nous venions la voir la semaine prochaine... pour décider de ce que nous allons faire.

Qu'entendait-elle par là ? Une nouvelle tentative était-elle possible ? Pourrais-je endurer encore une fois pareille épreuve ?

— D'accord, Adam. J'ai refermé les yeux.

— Ne te rendors pas, ma chérie. Tu sais ce que c'est. On va bientôt te prier de te lever et de quitter cette chambre.

J'ai grommelé en m'efforçant de rouvrir les yeux :

— C'est inhumain de traiter les patients de cette manière.

— Je te ramènerai à la maison, et si tu te sens assez bien, je te préparerai mon potage spécial au poulet. Ensuite, nous avons quelques films à regarder. Je t'installerai sur le canapé avec un tas d'oreillers et...

— Non, pas question !

— Pas question de quoi ?

— Ne sois pas trop... adamesque ?

Il a ri — d'un rire qui sonnait faux.

— Trop « adamesque » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Gai et enjoué, énergique et... protecteur. Me faisais-je bien comprendre ? Je souhaitais désespérément me rendormir et noyer dans le sommeil les semaines — les mois — de deuil qui m'attendaient.

— Et je devrais être comment ? m'a demandé Adam.

J'ai réfléchi, tout en sentant mon esprit flotter à la limite de l'inconscience. Adam ne pouvait pas avoir un comportement différent. Sa gaieté était une partie intrinsèque de sa personnalité. C'était ce que je préférais habituellement en lui et ce qui m'avait attirée au départ.

Il a chassé une mèche de mon front et ses doigts se sont attardés sur ma joue.

— Tu me préfères sérieux ? a-t-il ajouté.

Sans être trop sûre de moi, j'ai répondu :

— Oui. Je sais que tu es triste. Au-delà de la tristesse...

J'ai remarqué que son sourire de façade avait disparu ; sa gaieté aussi.

— Je suis triste, a-t-il admis. J'ai le cœur brisé, comme toi. Mais j'aimerais te dorloter, aujourd'hui. Aujourd'hui et demain, au minimum. Ensuite, tu pourras te préoccuper de moi. D'accord ?

— D'accord !

Quelle femme n'aurait pas été prête à tuer pour avoir un tel mari ?

— Je vais demander quand je peux t'emmener, a conclu Adam en se levant.

J'ai approuvé d'un signe de tête et fermé les yeux pour retrouver le sommeil au plus vite.

Ma première rencontre avec Adam avait eu lieu à l'hôpital, dans la chambre de l'une de mes patientes. La fillette, menue pour ses huit ans, paraissait minuscule dans le lit médicalisé. Manifestement, elle n'avait pas encore reçu la prémédication chirurgicale, car elle semblait morte de peur quand je suis entrée. Assise à son chevet, sa mère lui tenait la main ; l'anxiété se déroulait comme un ruban entre mère et fille, et inversement.

Je ne les avais vues qu'une fois auparavant : j'avais examiné la petite Lani à mon cabinet, puis nous avons programmé une intervention pour allonger sa jambe. Lani était gaie et bavarde ce jour-là, mais la réalité s'imposait maintenant.

— Bonjour, Lani. Bonjour, madame Roland.

Je me suis assise à côté du lit : j'aimais prendre le temps de m'asseoir, pour être au niveau de mon patient et donner l'impression que je disposais d'un temps infini. En vérité, j'avais trois longues interventions chirurgicales ce jour-là, et pas une seconde à perdre.

Mme Roland a jeté un coup d'œil à sa montre ; sa main tremblait légèrement.

— L'intervention aura lieu à l'heure prévue ?

— Oui, je crois que nous n'avons pas de retard ce matin. Tant mieux, non ? L'attente n'est jamais agréable.

J'ai souri à Lani, qui a hoché la tête. Ses yeux étaient rivés à mon visage comme si elle essayait de lire ce qui l'attendait.

— As-tu des questions à me poser ? lui ai-je demandé.

— Est-ce que j'aurai mal ?

— Pas du tout ! (J'ai pressé son genou à travers le drap.) C'est promis.

Au moment où j'ai levé les yeux, un homme entré dans la chambre. Il souriait à Lani et paraissait si détendu et cordial que je l'ai pris pour son père, ou un proche parent.

— Lani, a-t-il annoncé, je suis le docteur Pollard, ton anesthésiste pendant l'intervention chirurgicale, aujourd'hui.

Le « nouveau » ! Il travaillait à Duke depuis une semaine seulement, mais j'avais entendu parler de lui. C'était un homme d'une bonne trentaine d'années, qui arborait une chemise bleu pâle, un pantalon kaki, et un air sûr de lui.

— Qu'est-ce que c'est, un anesthésiste ? a articulé Lani, sans buter sur le mot.

J'allais répondre ; il m'a devancée :

— C'est moi qui ferai le nécessaire pour que tu sois à ton aise pendant l'intervention.

Une main posée sur le lit, il désignait de l'autre le pied à perfusion, auquel était suspendue une poche de solution saline.

— Grâce à ce système, je vais te donner un médicament qui te plongera dans un sommeil si profond et merveilleux que tu te croiras au pays des fées. Tu vas fermer les yeux et compter à rebours à partir de dix... et quand tu te réveilleras, l'intervention sera terminée. Je veillerai ensuite à ce que tu n'aies pas mal.

La mère de Lani s'était manifestement calmée ; j'avais vu ses épaules se détendre tandis qu'elle ébauchait un sourire.

— Je te l'avais bien dit ! a-t-elle murmuré à sa fille. Tu ne sentiras rien et tu ne te rappelleras rien à ton réveil.

— Et si je veux me rappeler ?

L'anesthésiste l'a rassurée.

— Eh bien, dans ce cas, le Dr Ward et moi, nous pourrons tout te raconter quand tu en auras envie. Nous aimons que nos patients s'informent au sujet de leur santé, n'est-ce pas ?

Il cherchait mon regard.

— Absolument, lui ai-je répondu en souriant, car j'appréciais sa manière de suggérer que nous formions une équipe depuis des années.

— Bon, a dit Lani. Il faudra tout me raconter.

— On m'a dit beaucoup de bien de vous, m'a déclaré Adam dans le couloir, après avoir quitté la chambre de Lani. Je suis ravi que nous travaillions ensemble.

Ce que j'avais appris, moi, à son sujet avait peu de rapport avec ses qualités professionnelles. Il s'agissait plutôt de lui en tant que personne, et je comprenais pourquoi son arrivée avait délié les langues. Il avait une personnalité charismatique, un caractère

enjoué et enthousiaste. Il achevait rarement ses phrases, comme s'il éprouvait le besoin de supprimer certains mots pour trouver le temps de tout dire. Cette élocution tronquée était inhabituelle chez quelqu'un s'exprimant avec notre accent de Caroline du Nord ; je me suis souvenue alors qu'il avait vécu très récemment à Boston.

— Vous arrivez donc du Massachusetts ?

— Hum, oui. Mais la Caroline du Nord me manquait. J'ai été élevé à Greensboro — et je voulais faire quelques expériences cliniques. C'est la raison de ma venue ici. Ravi d'être de retour !

Je me suis surprise en train de sourire. Pourquoi souriais-je en l'écoutant ? Je ne le trouvais pas particulièrement séduisant. En fait, il avait un charme peu conventionnel. Il était mince, avec des cheveux châtain, un regard sombre et intense et un visage bouillonnant d'énergie. J'avais hâte de travailler avec lui et de le voir canaliser cette énergie en salle d'opération.

— Alors... que vous a-t-on dit exactement à mon sujet ?

Cette manière de flirter n'était pas du tout mon style. A l'hôpital, je ne pensais généralement qu'à mon travail. J'avais trente ans et je faisais une dernière année d'internat éreintante. Ma vie entière était focalisée sur mes études. Je ne fréquentais personne. Comment expliquer ce brusque accès de mièvrerie ? Et cette sensation brutale dans mon bas-ventre... Je pensais non seulement à la compétence de cet homme en salle d'op, mais à sa manière d'être au lit. J'avais eu en tout et pour tout deux amants ; se pouvait-il qu'il devienne le troisième ?

— Vous êtes très appréciée. Encore très jeune. Quel âge avez-vous ? Ne me répondez pas, ma question est déplacée. Vous êtes calme, sereine. Les eaux calmes sont parfois insondables... Vous êtes terriblement sûre de vous.

— Terriblement ?

— Ce n'est peut-être pas le mot exact... Il s'agit sans doute du genre d'assurance que les gens envient. Vous devez l'avoir naturellement.

— Quelque chose me dit que vous vous faites des idées.

Il ne pouvait pas avoir appris tout cela à mon sujet en moins d'une semaine. Pourtant, c'était exact dans l'ensemble. J'étais calme et sereine la plupart du temps... à condition que rien ne m'effraye brusquement. Je n'avais pas peur de la routine. La vie en milieu hospitalier ne me perturbait pas, pas plus que l'opinion d'autrui. Mes craintes étaient beaucoup plus primitives : un violeur caché à l'arrière de ma voiture, des chiens agressifs, un incendie dans mon immeuble. Un homme armé. Il m'arrivait d'avoir des cauchemars, bien qu'aucun de mes collègues de travail ne s'en doute.

— On m'a dit tout cela et bien plus encore !

— Je me sens dans mon élément ici, ai-je admis.

Nous avons pris l'ascenseur jusqu'au bloc opératoire. Au deuxième étage, les portes se sont ouvertes et nous avons reculé dans des coins opposés de la cabine pour faire place à une femme de ménage et son chariot.

— Salut, Charles ! a lancé Adam comme s'il saluait une vieille copine.

J'étais déboussolée. En jetant un coup d'œil au badge de « Charles », une petite femme aux cheveux noirs striés de gris, j'ai lu qu'elle se prénomait Charlene.

— Il m'appelle Charles... Drôle d'idée !

Charlene a appuyé sur le bouton du rez-de-chaussée en riant, et une rougeur a illuminé sa peau brune. Elle était sous le charme.

Je travaillais depuis des années dans cet hôpital et j'avais croisé cette femme presque chaque jour sans lire une seule fois son badge. Je me contentais de la saluer d'un signe de tête. Adam Pollard, lui, arrivé depuis moins d'une semaine, était déjà sur le mode de la taquinerie.

— Comment va votre garçon ? a demandé Adam.

Charlene a roulé des yeux effarés.

— Il aura ma peau, docteur.

— Pas question, Charles !

Adam a tapoté l'épaule de Charlene en sortant de l'ascenseur.

— On ne peut pas se passer de vous ici. Tandis que nous nous dirigeons vers la salle d'opération, j'ai demandé à Adam s'il connaissait Charlene avant son arrivée à l'hôpital. Pour toute réponse, il a marmonné :

— Cette femme trime comme une brute. Vous n'avez pas remarqué qu'elle est partout à la fois ? En plus, elle élève les enfants de sa fille, qui a de gros soucis.

— Qui est le « garçon » de cette dame ?

— Son petit-fils de dix ans. Elle s'inquiète à son sujet ; mais j'ai oublié le prénom du gosse. J'ai du mal avec les prénoms.

— Comment avez-vous appris tant de choses en une semaine ?

Adam a haussé les épaules.

— Je parle aux gens. Il n'y a que ça de vrai.

Après l'opération sans problème de Lani, Adam m'a rejointe dans le couloir, à l'extérieur de la salle d'op.

— On dîne ensemble ce soir.

Ce n'était pas une question : il avait dit cela comme si je ne pouvais, en aucun cas, avoir d'autres projets.

Je lui ai donné mon accord, car j'étais libre, effectivement.

— Simple ou chic ?

— Simple !

— Marna Dip's ? Cet endroit m'a manqué.

— Je vous y retrouve. Je pense avoir fini vers dix-huit heures trente.

— Parfait.

Il m'a décoché une bourrade amicale dans le bras, comme si j'étais un gamin. Ça m'a fait rire.

Il m'attendait à une table, près des fenêtres, quand je suis entrée chez Marna Dip's quelques heures plus tard. Déjà en train de plaisanter avec une serveuse, il s'est levé en me voyant.

— Salut, Maya !

N'importe qui aurait pu croire que nous nous connaissions depuis des années. Il s'est penché pour me faire une bise sur la joue.

— Docteur Ward, voici Kiki, qui va nous servir ce soir. Kiki, je vous présente une chirurgienne hors pair. Elle tricote ensemble de minuscules osselets.

Il m'a approché une chaise et a effleuré mon bras quand je me suis assise. Kiki nous souriait.

— Qu'est-ce que je vous sers à boire, mon chou ?

— Une limonade.

J'ai déroulé la serviette qui enveloppait mes couverts. Dès que Kiki s'est éloignée, Adam a pouffé de rire.

— Je lui présente une chirurgienne, et elle vous appelle « mon chou ». C'est bien le Sud ! Ça ne vous dérange pas ?

— Pas du tout.

Bon nombre de mes collègues se seraient offusquées d'une telle familiarité, mais j'avais vécu assez longtemps en Caroline du Nord pour ne même plus m'en apercevoir.

— J'adore cette chaleur humaine, m'a déclaré Adam. Boston était génial, je n'ai pas à m'en plaindre, mais personne, là-bas, ne m'a jamais appelé « mon chou » ou « mon chat ». Pourtant, les mots gentils ne manquent pas ! Vous voyez ce que je veux dire ?

— Absolument.

Kiki est réapparue avec nos boissons et j'ai plongé une paille dans ma limonade.

— Vous n'êtes pas du coin, n'est-ce pas ? D'où venez-vous ?

— De Virginie.

— Comment avez-vous atterri ici ?

— J'ai suivi ma sœur. Elle a fait ses études de médecine à Duke et elle a adoré ; alors,

quand mon tour est venu, je l'ai imitée.

Il s'est carré sur son siège, les yeux écarquillés.

— Il y a donc deux docteurs Ward ! Où exerce votre sœur ?

— Elle travaille à plein-temps pour Doctors International Disaster Aid, une organisation d'aide humanitaire.

— DIDA !

— Vous connaissez ?

— J'ai pensé m'engager pour une courte période, mais l'occasion ne s'est jamais présentée. Peut-être un jour... Ça doit être vraiment magnifique de faire ce genre de travail.

Il a avalé une gorgée de thé.

— Votre sœur est... une altruiste ?

— Ma sœur...

Je n'avais pas cette conception de Rebecca. *Tête brûlée* était l'expression que j'employais volontiers pour la décrire. Mais elle était effectivement altruiste, et pas seulement dans le cadre de DIDA. Elle m'inspirait une admiration sans bornes.

— Oui, on peut dire cela. Je ne l'ai pas vue depuis plusieurs mois, mais nous nous parlons chaque fois que je peux capter son téléphone portable. Actuellement, elle est en Chine, sur les lieux d'un tremblement de terre. Impossible de la joindre.

Kiki revenait avec mon *Brunswick stew* et la grillade d'Adam.

— Vous prendrez autre chose ? nous a-t-elle demandé.

J'ai secoué la tête.

— Ça ira, a répondu Adam sans cesser de me dévisager.

Kiki est repartie en cuisine et il a ajouté :

— Donc, vous vous sentez très proche de votre sœur...

J'étais sur le point de tout lui raconter au sujet de ma vie, de Rebecca, et du lien complexe qui nous unissait. Tout, alors que je préférais habituellement garder ces choses-là enfouies au fond de moi-même. Afin de ne jamais laisser apparaître la moindre faille dans mon comportement professionnel, j'avais appris à cacher mes faiblesses. Rebecca détestait ma lâcheté et je me débrouillais, depuis mon plus jeune âge, pour faire bonne figure. Puisque j'allais travailler avec Adam, je préférais qu'il me considère comme un médecin compétent plutôt que comme une femme traumatisée par son passé.

— Oui, nous sommes très proches, ai-je reconnu simplement.

— Quelle chance vous avez d'avoir une sœur !

— Vous êtes fils unique ?

J'avais fini par prendre ma cuillère, mais j'étais si émue par notre conversation que je ne pensais même pas à la plonger dans mon assiette.

Il a hoché la tête en avalant une bouchée de porc grillé.

— J'ai perdu mes parents à quinze ans et je n'ai plus de famille.

Ebahie, j'ai éprouvé encore une fois l'envie de lui raconter ma propre histoire — celle que je n'avais jamais racontée à qui que ce soit.

— Les deux en même temps ? Un accident ?

— Exactement. Ils revenaient d'une soirée. Un chauffard ivre...

— Oh, je suis navrée ! Vous avez été recueilli par des membres de votre famille ?

— Je n'avais que des grands-parents, trop fragiles pour me prendre en charge. On m'a placé en famille d'accueil.

— C'était dur ?

Un placement en famille d'accueil m'avait été épargné... J'adorais le Brunswick stew de Marna Dip's, mais j'étais incapable de le savourer à cet instant.

Adam a passé sa serviette sur ses lèvres.

— Je suis tombé dans une famille d'accueil sympathique. On peut rarement rester dans la même plusieurs années de suite, mais j'ai eu cette chance. De braves gens. Je suis toujours en contact avec eux.

— Vous paraissez si... optimiste.

— C'est de naissance. Une surcharge de sérotonine ou je ne sais quoi. Ça m'a été bien utile.

J'ai avalé une autre cuillerée de ragoût, toujours insipide.

— J'avais quatorze ans...

— Quatorze ans ?

— J'avais cet âge quand mes parents sont morts.

Calé au fond de son siège, Adam a posé sa fourchette.

— Sans blague, vous avez perdu vos parents vous aussi ? Un accident ?

Je craignais d'en arriver là, malgré mon désir de lui confier les moindres détails de ma vie.

— Oui, ai-je menti.

— Vous avez été placée en famille d'accueil ?

— Non. (J'ai regardé fixement mon assiette.) Rebecca, ma sœur, qui avait dix-huit ans, a refusé que nous soyons séparées. Elle s'est occupée de moi, et ça a bien marché.

— Vous avez eu de la chance.

— Une chance incroyable !

— Où habite votre sœur, Rebecca, quand elle n'est pas en mission ?

— Ici. Enfin, à Durham. Elle vit avec Dorothea Ludlow. Son nom vous dit quelque chose ?

— C'est la fondatrice de DIDA... Une femme qui n'a pas froid aux yeux. Si votre sœur vit

avec Dorothea, elle est...

Manifestement, Dorothea ne lui était pas inconnue.

— Non. Dorothea a une relation suivie avec une artiste, Louisa Golden. Elles habitent une belle maison victorienne, et Rebecca loue l'étage supérieur.

— Et vous, quel est votre statut personnel ?

— Vous allez droit au but. Si une question vous vient à l'esprit, vous la posez sans hésiter.

— Ça vous contrarie ?

J'ai pris le temps de réfléchir.

— Non, j'apprécie votre spontanéité. Et je n'ai pas de relation suivie...

— Formidable ! Vous êtes jolie, intelligente et disponible.

On me disait jolie — une appréciation qui me satisfaisait. Mais Rebecca était une beauté et une force de la nature. Sur le site Web de DIDA, on la voyait sur le terrain : sans fard, ses cheveux bruns coupés court et ébouriffés, un enfant malade dans les bras. Une image à couper le souffle. Tout en étant la sœur aux yeux bleus et à la peau laiteuse, je devenais invisible à côté d'elle et j'avais parfois trouvé difficile de grandir dans son ombre.

— Parlez-moi de vous ! ai-je demandé.

— Je suis divorcé depuis deux ans. Une femme super, mais elle a changé d'avis au sujet des enfants.

— Comment cela ?

— On en avait souvent parlé — on était mariés depuis quatre ans — et on comptait avoir au moins deux enfants. On avait même choisi les prénoms. Je m'attendrissais déjà... car je rêve d'avoir une famille, pour des raisons évidentes.

Je le comprenais parfaitement.

— Frannie travaillait pour une chaîne de télévision à Boston ; sa carrière de journaliste l'a amenée à changer d'avis radicalement. C'est dommage, quand on s'aime et qu'on s'entend bien, de ne pas pouvoir s'entendre sur un point aussi fondamental. Aucun compromis n'est possible ! On veut des enfants, ou non.

— J'en veux !

J'ai brusquement rougi, comme si je venais de m'offrir à lui pour beaucoup plus qu'un dîner. Et j'ai ajouté avec un rire embarrassé :

— Je voulais dire que je partage votre point de vue. Je n'ai pas de famille, à part ma sœur... Trouver un équilibre entre mes enfants et mon travail sera délicat ; j'opte quand même pour la maternité.

Adam est resté muet pour la première fois depuis le début de la soirée. Il se mordillait la lèvre inférieure, les yeux rivés sur son assiette presque vide, mais le silence qui planait maintenant n'avait rien de déplaisant. Ma gêne avait disparu, et j'ai senti que quelque chose

venait de changer entre nous. Une complicité s'installait. Quand il a levé les yeux, j'ai deviné qu'il partageait cette impression.

— Vous trouvez que je vais droit au but ?

— Ce n'était pas un reproche.

— Eh bien, je vais être encore plus direct. Je suis tombé amoureux de vous en salle d'op, aujourd'hui.

J'ai ri de son extravagance.

— Vous tombez amoureux sans me connaître ?

— Peut-être bien... Vous me prenez pour un jeune fou, non ? Mais je suis tombé amoureux de ce que j'ai découvert, de ce que j'ai vu... Votre compétence, votre humanité.

— Certains hommes ne supportent pas la solitude...

Malgré ma remarque, je savais où cela nous menait ; où je souhaitais que cela nous mène.

— Je n'ai pas de compagne depuis deux ans ! a protesté Adam. Des occasions se sont présentées, mais je n'étais pas intéressé... jusqu'à aujourd'hui. Je ne vais tout de même pas vous importuner en vous suivant à la trace, ou en vous appelant sans cesse. Je laisse la balle dans votre camp.

— Vous établissez peut-être un contact trop rapide avec les gens. (Je pensais à la femme de ménage rencontrée dans l'ascenseur.) Vous imaginez leur personnalité avant même de les connaître réellement.

— Tiens ! Vous me faites des reproches, comme si nous formions déjà un vrai couple.

Il n'y avait pas plus charmant ! J'ai réussi, malgré tout, à retrouver mon calme, et je l'ai regardé dans les yeux.

— Je vous ai menti tout à l'heure.

Il a haussé les sourcils.

— A quel sujet ?

— Vous êtes si franc... C'est une part importante de moi-même, dont je...

— Vous n'avez pas besoin de tout me dire.

— J'y tiens. (Pourtant j'avais l'intention de ne lui confier qu'une demi-vérité.) En fait... je suis une personne compliquée, et il faut que vous le sachiez avant de vous engager.

— On dirait que je vous achète une maison et que vous êtes censée me révéler toutes ses imperfections !

— Ne me rendez pas la tâche encore plus ardue.

Je devais parler d'un ton particulièrement grave, car le sourire qu'il ébauchait s'est dissipé.

— Désolé. Je vous écoute.

— Mes parents ne sont pas morts dans un accident. Ils ont été assassinés.

— Oh, non !

Je tripotais le manche de mon couteau en fuyant son regard.

— Si... mais j'évite d'en parler. J'ai été traumatisée et je redoute certaines situations dans lesquelles j'éprouve un sentiment d'insécurité.

Si Rebecca avait été assise auprès de moi, elle m'aurait décoché des coups de pied sous la table. Ne jamais révéler qu'on a peur. Telle était sa devise.

— Je comprends, a murmuré Adam en posant sa main sur la mienne. A-t-on retrouvé ce type ? Enfin, je suppose que c'était un homme.

— Oui, on l'a retrouvé et il a été tué au cours d'une fusillade.

— Quelle était sa motivation ?

— C'était un étudiant en colère. (Combien de fois avais-je entendu ces mots ? Je pouvais rarement entendre l'un sans que les autres me reviennent.) Mon père était professeur de philosophie, à l'université. Si on parlait d'autre chose ?

— Bien sûr ! Je tiens simplement à vous dire que je suis navré.

— Merci.

— Et je vous suis reconnaissant de ne m'avoir rien caché. Mon attirance n'en est que plus vive, docteur Ward.

Il m'a souri à nouveau, et cette fois je lui ai rendu son sourire.

— Je me sens un peu troublée par cette soirée, ai-je admis. Tout s'est passé si vite entre nous... Les gens ne sont pas toujours ce qu'on imagine au premier abord.

— Vous avez parfaitement raison. Pour nous protéger d'éventuelles déconvenues, nous pourrions ne plus jamais nous revoir. A moins de tenter notre chance...

Je n'avais guère le goût du risque et j'aurais voulu parler à Rebecca. D'autres amies auraient pu également m'écouter et me conseiller, mais ma sœur, en qui j'avais une confiance absolue, était en Chine, où son téléphone portable ne marchait pas. Pour une fois, je devrais prendre mes responsabilités.

— Eh bien, allons-y ! ai-je lancé en levant mon verre pour porter un toast.

Rebecca

BRENT FRONÇA LES SOURCILS en voyant Rebecca entrer dans sa chambre d'hôtel.

— Ça ne va pas ?

— Maya a perdu un autre bébé !

Rebecca s'était effondrée au bord du lit. Elle pouvait habituellement faire abstraction des mauvaises nouvelles, ou plutôt les mettre de côté et aller de l'avant. Une démarche indispensable si elle voulait travailler pour DIDA sans compromettre sa santé mentale ; mais pour une raison ou pour une autre, cette ultime fausse couche l'accablait.

Brent s'assit à côté d'elle.

— Tu savais qu'elle était de nouveau enceinte ?

— J'étais la seule à le savoir. Ils ont peur d'en parler depuis sa dernière fausse couche.

Cette fois-ci, elle a tenu seize semaines.

— Pas de chance !

Brent couvrit de baisers le cou de Rebecca.

— Je vais te remonter le moral...

Rebecca détourna brusquement la tête.

— Je ne peux pas me reprogrammer si vite, Brent. Pour l'instant, je ne pense qu'à Maya et Adam. Je me sens minable... Je devrais peut-être rentrer à la maison pour être auprès de ma sœur.

— Ai-je besoin de te rappeler que tu es l'intervenante au cours du déjeuner de demain, et la présentatrice du séminaire de l'après-midi sur je ne sais quoi ?

— Je n'ai pas oublié.

— Personne n'est mort, Rebecca !

Elle fusilla Brent du regard.

— Justement si, il y a un mort.

— Comment peux-tu dire cela, alors que tu milites pour le droit à l'avortement ?

— Oh je t'en prie ! C'est différent. Il s'agit d'un fœtus de seize semaines, très désiré, avec une mère parfaitement saine. Pour Maya et Adam, la mort a frappé.

— Et pour toi aussi, apparemment.

— A cause du chagrin de Maya.

En fait, Rebecca avait conscience qu'il s'agissait de beaucoup plus que cela. Elle avait désiré ce neveu ou cette nièce. Elle serait une tante désinvolte, rapportant des cadeaux du

monde entier ; une tante à qui son neveu ou sa nièce pourrait se confier, sans crainte de l'effaroucher. Elle désirait serrer dans ses bras le bébé de Maya.

Brent soupira et se releva en glissant ses mains dans ses poches. Puis il regarda à travers les portes fenêtres la petite terrasse qui surplombait le port de San Diego.

— Tu infantilises Maya !

Rebecca apercevait le reflet de Brent dans la vitre.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que tu la considères encore comme une petite fille que tu dois protéger.

Maya est une femme adulte.

Il tourna vers Rebecca un visage marqué de deux sillons entre les sourcils.

— Elle est médecin, bon Dieu !

— Tu n'éprouves jamais le besoin de protéger Brian ou Kristin ?

Brent était l'aîné de trois enfants.

— Certainement pas ! ricana-t-il. Ils m'empoisonnaient la vie quand ils étaient petits et ça n'a pas changé.

— Tu les aimes, oui ou non ?

— Bien sûr, mais je ne pèse pas sur eux. Ce sont des adultes qui tiennent debout sur leurs deux jambes.

Rebecca aurait aimé se sentir aussi détachée de Maya que Brent de son frère et sa sœur, mais Maya était fragile, par sa faute évidemment.

— Si je t'épouse, ironisa Brent, j'épouse aussi Maya ?

— Ne sois pas aussi pathétique.

— Parle pour toi !

Brent s'approcha du mini-réfrigérateur et prit une bière. ~ Tu en veux une ?

—Hum!

Brent décapsula sa bière.

— Tu vas préparer ton intervention de demain ?

— Je pourrais la préparer en dormant.

Rebecca lissa d'une main le motif de fougères du dessus-de-lit.

— Bon ! dit Brent en avalant une gorgée de bière. J'ai l'impression de t'importuner. Ne parlons plus de sexe ce soir, mais nous pourrions regarder la télé. Peut-être un film...

Trop nerveuse pour un film, Rebecca serait volontiers allée courir, mais elle n'avait pas le courage de se changer. Elle soupira, rejeta ses chaussures d'un coup de pied, puis allongea ses jambes sur le lit.

— Si tu veux, Brent.

Il choisit un film policier avec Denzel Washington et ils s'adossèrent aux oreillers, avec

un bon mètre de dessus-de-lit king-size vert et blanc entre eux. Incapable de se concentrer, elle pensait à Maya annonçant sa fausse couche à Adam. Il serait anéanti. Lui avait-elle appris la nouvelle par téléphone, ou bien avait-elle attendu son retour ? Rebecca laissa sa tête reposer sur le dossier, les yeux fixés au plafond. La sentant encore troublée, Brent paraissait tendu, ce dont elle ne pouvait le blâmer.

Qu'attendait-elle de sa part cette nuit-là ? Elle ne tenait pas tellement à parler d'Adam, de Maya, de la perte de leur enfant et de leurs espoirs. Elle aurait aimé simplement qu'il la reconforte, mais ce n'était pas son style. Il appréciait par-dessus tout, disait-il, qu'elle ne se laisse jamais dépasser par les événements.

Au cas où elle épouserait Brent, qu'advierait-il si une catastrophe se produisait ? Si Maya mourait ? Non, elle ne pouvait pas songer à cela. Et si Dorothea mourait ? La prierait-il de garder la tête haute ? Changerait-il de sujet ? Lui proposerait-il une bière et un film à la télé ? Pourraient-ils diriger DIDA ensemble sans que leurs chamailleries les mènent à l'échec ? Découragée, elle soupira.

— Quoi ? fit-il.

— Pourquoi cette question ?

— Tu viens de soupirer.

— Oh, ce n'est rien.

Elle ne pouvait discuter de tout cela avec lui. Il n'y comprendrait rien. En outre, il se concentra de nouveau sur le film.

Le réveil, sur la table de nuit, indiquait dix heures trente. Une heure trente à Raleigh. Elle espéra que Maya avait pu trouver le sommeil, sans doute blottie dans les bras d'Adam — un homme capable, lui, de reconforter quelqu'un. Grâce au ciel, il n'était pas venu assister au congrès ! Il figurait maintenant parmi les bénévoles de DIDA, mais n'avait pas encore fait de mission. Brent et elle l'avaient convaincu de s'engager l'année précédente ; ils avaient eu gain de cause assez facilement, bien que Maya ait souffert de sa décision. Maya était si anxieuse quand sa sœur partait sur le terrain qu'elle ne souhaitait pas avoir à s'inquiéter quand son mari s'y trouverait aussi.

« A chaque sonnerie du téléphone, j'ai peur que Dorothea ne m'annonce que tu as été victime d'un gang de voyous, d'une réplique après un tremblement de terre, ou d'un empoisonnement par de l'eau polluée », lui avait un jour confié Maya. Son inquiétude à son sujet était disproportionnée mais pas totalement aberrante. Quand on avait tiré sur elle en Afrique, elle ne lui en avait pas soufflé mot, pas plus que de certains problèmes dus à des parasites.

Il y avait de cela deux ans, elle s'était cassé le bras en tombant dans l'escalier de Dorothea, et Maya était venue la rejoindre aux urgences ; elle en avait profité pour mettre les

choses au point tandis que le médecin lui posait une attelle. « Je ne me suis jamais blessée au cours d'une mission, avait-elle chuchoté ; c'est chez moi que je suis en danger. »

Denzel Washington courait dans la nuit, armé d'un revolver. Qui poursuivait-il, et pourquoi ? Rebecca ne s'en souciait guère.

— Tu as encore soupiré, dit Brent sans quitter l'écran des yeux.

— Pardonne-moi, mais j'ai le droit de vivre.

Brent prit la télécommande sur le lit et coupa le son.

— C'est quoi, ton problème ?

— Imagine que nous soyons mariés et qu'un événement terrible se produise...

— Tu m'as dit que tu ne voulais pas te marier !

— Une simple hypothèse. Si Dot mourait ? Ou ton frère ou ta sœur ? Tu te contenterais de hausser les épaules ?

Brent la dévisagea pendant au moins cinq longues secondes, puis soupira à son tour, en se passant une main sur le front. Enfin, elle était parvenue à l'atteindre.

— Bien sûr que non, murmura-t-il. Quoi qu'il arrive, on pourrait compter l'un sur l'autre. On pourrait faire de grandes choses ensemble, Bec ! poursuivit-il en lui prenant la main et la posant sur son genou. On s'occuperait de DIDA jusqu'à un âge avancé. Toi comme moi... on a la chance de ne jamais craquer, quels que soient les événements. Nous sommes des survivants. C'est pour cela que DIDA nous convient. Il se pencha pour l'embrasser.

— Je t'aime, Rebecca. Tu comprends ça ?

Elle hocha la tête et il l'enlaça. Le front sur son épaule, elle s'imagina soudain serrant contre son cœur le bébé de Maya — un nourrisson parfaitement sain. Son chagrin était si vif qu'elle ne put retenir un gémissement. Brent tressaillit.

— Un autre problème ?

Elle se releva en se frictionnant les bras. Il faisait froid dans la chambre et la télé était trop bruyante.

— Je ne sais pas ce que j'ai ce soir. Désolée, je dois te sembler bizarre... Je vais aller fumer sur le balcon.

— Tu veux que j'arrête le film ? proposa Brent quand elle fit coulisser la porte vitrée.

— Je n'arrive pas à m'y intéresser, mais tu peux le laisser.

Munie de son briquet et de ses cigarettes, elle s'assit sur une chaise du balcon surplombant le port, dans l'espoir de chasser son étrange sentiment de frustration. Au-dessus de sa tête, le ciel était semé d'étoiles et, à ses pieds, les lumières des bateaux scintillaient le long des jetées. Tout en allumant une cigarette, elle se dit qu'elle ne pouvait en vouloir à Brent de son agacement : elle n'avait pas réagi comme d'habitude. Il lui semblait que Maya s'était glissée sous sa peau et qu'elle n'avait aucun moyen de s'en débarrasser.

Maya et Adam allaient-ils maintenant envisager sérieusement une adoption ? Maya y était déjà prête, mais Adam tenait à avoir son enfant. De toute façon, il serait un père si enthousiaste ! Il cuisinerait pour ses gosses, leur confectionnerait des gâteaux en forme d'animaux ; Maya l'observerait, rayonnante et folle d'amour. Adam était lui aussi follement amoureux de Maya. Il suffisait de les voir deux secondes ensemble pour comprendre qu'il l'adorait. Pourquoi sa sœur était-elle aimée à ce point et pas elle ?

A cette pensée, Rebecca se sentit insignifiante et sans intérêt, comme autrefois quand Maya, enfant, attirait l'attention de son père à tout propos. Studieuse et intellectuelle, Maya lui ressemblait — alors qu'elle-même avait la vitalité et la hardiesse de leur mère. Jamais elle n'avait douté de l'amour de celle-ci ; l'amour de son père, lui, lui semblait inaccessible. « J'ai une intellectuelle et une athlète », disait-il à propos de ses filles, comme s'il les appréciait pareillement, mais sa préférence crevait les yeux. Elle était intelligente, Maya l'était encore plus. Maya restait assise des heures entières, en se concentrant d'une manière peu commune pour son âge. Leur père leur faisait parfois la lecture au lit ; malgré ses efforts Rebecca ne pouvait jamais rester attentive jusqu'à la fin de l'histoire. « Tu as des fourmis dans les jambes ? » lui demandait-il avec un sourire résigné. Elle acquiesçait d'un hochement de tête, sautait du lit pour aller jouer avec ses camions, ou courir à travers la maison, les bras écartés, en se prenant pour un avion. Pendant ce temps, sa jeune sœur baignait dans l'amour paternel. Sa nuque contre le dossier de sa chaise, Rebecca souffla une bouffée de fumée blafarde dans la nuit noire. Elle détestait revivre son passé douloureusement et nourrir sa jalousie à l'égard de sa sœur, mieux traitée qu'elle. En vérité, elles avaient subi toutes les deux le même traumatisme. Et si Maya avait la chance qu'Adam l'aime, elle voulait être heureuse pour elle.

N'était-ce pas un élément de son problème avec Brent ? Si elle se mariait un jour, elle espérait éprouver exactement les mêmes sentiments que Maya à l'égard d'Adam. Brent et elle n'étaient que des « accros à la catastrophe ». Voilà tout !

Après avoir écrasé son mégot sur le ciment du balcon, elle se tourna pour jeter un coup d'œil à travers la porte coulissante. Les couleurs variables de l'écran du téléviseur altéraient à chaque seconde les traits de Brent, qui ouvrait de grands yeux pour suivre le film.

Il avait déclaré, un jour qu'ils sortaient avec des amis : « Rebecca est super. Vous ne pouvez pas l'imaginer sur le terrain ! Elle ne dort jamais. » Il s'agissait d'un compliment de sa part, l'expression de son admiration et de son amour. D'ailleurs, elle ne doutait pas de son amour. Que diable attendait-elle de plus ?

Maya

ON M'A GARDÉE EN OBSERVATION une nuit après le curetage : Elaine s'inquiétait car j'avais beaucoup saigné, mais j'allais beaucoup mieux le lendemain matin. Physiquement, du moins. Une infirmière m'a roulée dans mon fauteuil jusqu'au trottoir où deux autres femmes, dans leur fauteuil roulant, attendaient qu'on vienne les chercher pour les ramener chez elles. Aucune ne tenait un bébé dans ses bras ; une chance pour moi, car j'aurais craqué.

Le visage de la femme, dans le fauteuil voisin, me semblait vaguement familier. Était-ce la mère de l'un de mes jeunes patients ? Il m'arrivait souvent de croiser des mères que j'étais incapable d'identifier, bien que j'aie la capacité de reconnaître leurs enfants où qu'ils soient.

Adam est sorti de sa Volvo gris métallisé. Il était pâle et tendu, les traits tirés. L'infirmière s'est penchée pour bloquer les freins de mon fauteuil et, à l'instant où j'allais me lever, la femme dont le visage me disait quelque chose s'est écriée :

— Adam !

J'ai réalisé aussitôt qu'il s'agissait de Frannie, son ex-épouse. La femme qui avait décidé de ne pas avoir d'enfants ! Je l'avais vue sur des photos, dans de vieux albums d'Adam, mais elle habitait Boston et je ne comprenais pas ce qu'elle venait faire sur ce trottoir, à côté de moi.

— Frannie !

En dépit des circonstances, Adam avait retrouvé son intonation habituelle. Un sourire a éclairé son visage grave. Il s'est approché de moi et a posé une main sur mon dos, avant de faire les présentations.

— Maya, voici Frannie, mon ex-épouse. Frannie, voici Maya, mon...

— Ton épouse actuelle, a dit Frannie en riant.

Elle avait de jolies dents et d'épaisses boucles brunes, mais semblait aussi pâle et épuisée que moi.

— Ravie de faire votre connaissance, Maya... bien que j'aie l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. Vous aussi, sans doute.

J'ai acquiescé en ébauchant un sourire. Mon seul désir était de rentrer me mettre au lit.

Adam s'est éloigné de mon fauteuil pour m'ouvrir la portière du passager, et il a adressé un sourire gêné à Frannie.

— Eh bien... Que fais-tu à Raleigh ?

— Mon mari, Dave, a été délocalisé ici par IBM. Nous avons emménagé l'année dernière.

Le climat est meilleur pour les enfants.

Adam allait me prendre le bras pour m'aider à me lever ; sa main est restée en suspens dans les airs.

— Les enfants ?

Frannie a ri une seconde fois, en passant une main dans ses boucles.

— Je sais, je sais... Ne me demande pas pourquoi, j'ai fini par changer d'avis. Nous avons deux enfants, mais je viens de me faire ligaturer les trompes. Deux enfants, c'est déjà beaucoup. De vrais diables !

— Adam... ai-je murmuré plaintivement.

Il s'est baissé à nouveau pour me prendre le bras et m'aider à monter dans la Volvo. Les muscles de mes cuisses tremblaient... Quand il a refermé la portière, la suite de leur conversation m'a échappé. Il parlait à la femme qu'il avait quittée parce qu'elle refusait d'avoir des enfants, et qui en avait maintenant deux, alors que lui et moi n'en avons pas.

Quelques minutes plus tard, il me rejoignait dans la voiture. Il a mis le contact et articulé, en tournant les yeux vers moi :

— Ceinture de sécurité.

J'ai bouclé ma ceinture, il a démarré.

— Comment te sens-tu ? Veux-tu que je m'arrête en chemin pour faire des courses ?

J'ai hoché la tête. Ma gorge, atrocement serrée, me faisait presque oublier mon utérus douloureux.

— Si vous étiez encore mariés, tu aurais deux enfants maintenant...

— Maya, je t'interdis de...

— Je ne peux pas m'en empêcher !

— Elle n'est plus ma femme, je ne l'aime plus, et c'est toi que j'aime...

— Oui, mais si vous étiez encore mariés...

— Tais-toi !

Il a tourné avec une telle brusquerie que la roue a mordu le trottoir. Je me suis agrippée instinctivement au tableau de bord.

Ensuite, j'ai cogné la portière du poing.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond avec moi ? Je me donne tant de mal pour avoir un bébé, alors que toutes les autres femmes en ont autant qu'elles veulent !

— Tu dis des bêtises. Quantité de femmes sont dans ton cas... Je t'en prie, arrête de culpabiliser !

— Toutes mes amies ont maintenant des enfants et je m'éloigne d'elles. Je leur offre des cadeaux pour leurs bébés, j'essaie de garder des liens, de leur côté elles font de leur mieux, mais c'est impossible. Nous n'avons plus rien de commun et je sens qu'elles ont pitié de moi.

— En ce moment, c'est toi qui t'apitoies sur toi-même !

Vexée, j'ai protesté :

— Et alors ? Tu m'entends souvent me plaindre ? J'ai le droit de m'apitoyer cinq minutes sur moi-même de temps en temps, non ?

Nous n'avons pas pu nous mettre d'accord. Ma colère me semblait étrangement nécessaire et presque purificatrice, mais quand nous nous sommes arrêtés à un feu rouge, il m'a paru exténué. Des rides creusaient son front et il avait les yeux injectés de sang. Je n'étais pas la seule à me sentir en perdition.

J'ai posé une main sur son avant-bras.

— Adam, je suis désolée...

Il a soupiré :

— Ça va aller, ma chérie... On va s'en sortir.

Après m'avoir bordée dans notre grand lit, Adam m'a tendu un anti-inflammatoire avec un verre d'eau. J'ai avalé le cachet avant de m'affaler à nouveau. Il s'est penché pour m'embrasser sur le front.

— C'a été terriblement pénible pour toi... Je le sais et je t'aime !

— Je t'aime, moi aussi.

J'allais ajouter quelques mots, sans savoir exactement lesquels me viendraient à l'esprit, mais il a exercé une légère pression sur mes lèvres avec ses doigts.

— Essaye de dormir, a-t-il soufflé.

Je dormais déjà quand il est sorti de la pièce et, dans mes rêves, j'ai vu Frannie dans son fauteuil roulant, en train de sourire à Adam.

« J'ai maintenant dix-huit enfants, Adam, lui disait-elle. Dommage que tu ne sois pas resté marié avec moi ! »

Maya

DEUX JOURS PLUS TARD, nous étions assis, Adam et moi, face à Elaine, dans son cabinet. Je préférais nettement me trouver de l'autre côté du bureau, en train de parler à mes patients, de les informer et de les rassurer; mais mon combat pour enfanter m'avait placée, un nombre incalculable de fois, du mauvais côté.

Elaine feuilletait mon dossier posé devant elle. Parvenue à une certaine page, elle a promené son doigt de haut en bas, en s'arrêtant au milieu.

— Je remarque que tu n'as pas répondu à cette question de ta fiche de santé, quand tu l'as remplie autrefois.

— Quelle question ?

Elaine m'a scrutée au-dessus de ses lunettes de lecture :

— T'es-tu déjà fait avorter ?

J'ai hésité : on ne m'avait jamais interrogée sur ce point auparavant. En tout cas, pas devant Adam.

Il m'a devancée en répondant non. Un instant, j'ai laissé sa réponse flotter dans la pièce entre nous trois, puis j'ai questionné Elaine :

— Pourquoi ?

— Eh bien, il y a, sur ton utérus, des cicatrices qui rappellent ce que l'on voit, en de très rares occasions, à la suite d'un avortement. Ces cicatrices peuvent être à l'origine de difficultés au cours de la conception et surtout de la grossesse. Mais comme tu n'as jamais subi d'avortement, ce n'est pas du tout ton...

J'ai interrompu Elaine.

— Je me suis fait avorter !

Adam a sauté en l'air comme si je l'avais brûlé au fer rouge.

— Quoi ? Mais... quand ?

— Quand j'étais adolescente.

Tout en regardant Elaine, je sentais qu'Adam me dévisageait d'un air atterré.

— Y a-t-il eu des complications ? m'a demandé Elaine. Une infection ?

Je me rappelais les douleurs interminables — que j'avais ignorées, car j'avais des soucis plus graves en tête.

— Non, je ne crois pas. J'ai le souvenir de douleurs assez violentes, mais j'étais trop jeune pour m'interroger sur d'éventuels symptômes.

Pour rien au monde je ne leur aurais avoué à quel point j'étais jeune. Quatorze ans. Mon père m'avait conduite à la clinique et je me rappelais notre retour en voiture, bien que je me sois efforcée de chasser de mon esprit tout ce qui avait trait à cette journée. Papa était resté silencieux pendant le trajet. Si peu loquace que j'avais craint qu'il ne m'aime plus. Finalement, à l'approche de notre rue et de notre allée, juste avant l'instant qui mettrait fin à sa vie et bouleverserait la mienne, il avait chuchoté :

« Ma petite Maya, cela doit rester entre toi et moi. Ce sera notre secret. »

Mon Dieu ! Mes bébés morts avant de naître... Tout était ma faute. J'avais bien sûr pensé à cet avortement quand je me battais pour tomber enceinte ; et je n'avais jamais oublié ce premier bébé, arraché de mes entrailles alors que mon corps commençait à s'arrondir.

J'ai eu du mal à articuler la question qui me brûlait la gorge.

— Ça signifie que...

A côté de moi, Adam, droit comme un I sur son siège, a fait l'effort de poser sa main sur la mienne. Je me suis sentie éperdument reconnaissante et au-dessous de tout...

— Ça signifie que je ne pourrai jamais être mère ? Qu'une autre fausse couche est inévitable ? ai-je enfin demandé.

— Pas nécessairement, m'a répondu Elaine. Mais c'est sans doute la raison pour laquelle tes trois précédentes grossesses ont échoué. Cette fois, la fécondation in vitro a pris, donc tu pourras interroger le Dr Gallagher sur la possibilité de recommencer. Je vais lui envoyer mon rapport concernant le curetage et tu discuteras avec lui des avantages et des inconvénients d'un nouvel essai.

J'ai repensé aux longs mois d'injections d'hormones. Aux implantations toujours incertaines et à l'attente du résultat. Aux espoirs, suivis de déceptions, puis de nouveaux espoirs. Tout cela n'était rien, comparé à une nouvelle grossesse, avec l'angoisse de ce poing se refermant autour de mon utérus. Aurais-je le courage de revivre une telle épreuve ?

J'étais au bord de la nausée quand nous avons repris la voiture. Pas un mot n'a été échangé entre nous jusqu'à la sortie du parking.

— Pardon, ai-je alors murmuré.

Les yeux rivés sur la route, Adam m'a demandé pourquoi je ne l'avais pas mis au courant.

— C'est une chose dont je préfère ne pas me souvenir... et un avortement n'a rien à voir, en principe, avec la fécondité... mais j'appréhendais tout de même que ça ait un rapport... ai-je balbutié. J'ai été enceinte autrefois, et maintenant j'ai tellement de mal à concevoir que j'avais cette peur insidieuse... Finalement, on dirait que c'est bien ça...

Ma voix s'est brisée. Je m'étais déjà sentie coupable de ne pas être mère, et je redoutais qu'Adam ne m'en tienne rigueur, consciemment ou non. Il avait dorénavant une bonne raison pour cela.

Je lui ai présenté à nouveau mes excuses. Les muscles de sa mâchoire se sont contractés.

— Arrête de me demander pardon, Maya ! Je regrette simplement que tu ne m'aies rien dit. Nous essayons depuis trois ans d'avoir un enfant, sans résultat jusqu'ici, et je découvre tout à coup que tu m'as caché une pièce essentielle du puzzle.

— Je sais. (Pas question de me confondre en excuses une fois de plus !) C'est une chose que j'essayais d'oublier, mais je...

Ma phrase est restée en suspens et j'ai tourné la tête pour regarder dans le vague, à travers la vitre. Je ne trouvais aucune justification valable à lui proposer.

Adam ne m'a pas demandé quel âge j'avais au moment de mon avortement, ni qui était le père. Un soulagement pour moi, car je ne voulais plus y penser. Le préjudice que j'avais subi à l'époque ne concernait pas uniquement ma fertilité.

Adam se demandait-il si je lui cachais d'autres choses ? Si j'avais d'autres secrets ? Des secrets pires encore ?

S'il se posait une telle question, il avait bien raison.

Rebecca

— TU PASSES LA NUIT ICI ?

Rebecca s'adressait à Brent, qui se garait dans l'allée de l'imposante demeure victorienne qu'elle partageait avec Dorothea.

— Ça te dit ?

Brent ouvrait déjà sa portière. Rebecca était consentante, à condition qu'il la laisse respirer un peu. Deux jours après son retour de San Diego, elle ne s'était pas encore remise du congrès : trop de nourriture et pas assez d'exercice.

— Je t'assure, marmonna-t-elle, que quatre jours de réunions, de conférences et de mondanités, dans ce paysage magnifique, sont plus épuisants qu'un mois sur le terrain.

— Bien parlé !

Ils se dirigèrent vers l'escalier extérieur, qui serpentait contre un mur latéral de la maison, jusqu'à l'appartement du premier étage.

Toutes les lumières du rez-de-chaussée semblaient encore allumées.

— Dot n'est pas couchée. Si on allait la saluer ? suggéra Rebecca.

Elle frappa à une porte, celle de la cuisine de Dorothea. N'obtenant pas de réponse, elle l'ouvrit — car Dot ne fermait jamais à clé — et passa la tête à l'intérieur.

— Tu es là, Dot ?

— Dans la salle à manger !

Ils traversèrent la cuisine, une pièce turquoise, avec des placards violets, des casseroles jaunes et des appareils électriques blancs. L'œuvre de Louisa... Dorothea l'avait laissée choisir les couleurs, qu'elle critiquait volontiers de son vivant ; mais elle n'avait pas effectué le moindre changement depuis la mort de son amie, ce qu'appréciait Rebecca. Si l'envie lui prenait un jour de décorer son propre appartement, elle aurait recours à la palette contrastée de Louisa.

Cette dernière avait le sens de l'ordre — à la limite de la maniaquerie — mais un regard d'artiste, avide de couleurs aussi pétantes que possible. Elle se retournerait dans sa tombe si elle pouvait voir ce qu'était devenue la salle à manger, pensa Rebecca en se faufilant avec Brent parmi les caisses et les piles de journaux dispersées sur le plancher.

Assise en bout de table, Dorothea pianotait sur le clavier de l'un des deux ordinateurs portables de la pièce. Elle leva les yeux.

— Quelle heure est-il ?

De longues mèches de cheveux gris s'échappaient de sa tresse, mais elle paraissait jolie à la lueur de l'écran. Malgré ses soixante-sept ans, on pouvait encore entrevoir la beauté qu'elle avait été dans sa jeunesse.

Brent la rejoignit, une mèche blonde glissa sur son front quand il se pencha pour embrasser leur amie.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda-t-il, les bras croisés, face à l'écran.

— J'observe la formation de cyclones.

Rebecca prit une chaise à l'extrémité opposée de la table et rapprocha le second ordinateur pour se connecter.

— Des problèmes en perspective ?

Dorothea déplaça légèrement le curseur.

— Difficile à dire pour l'instant ; quelques problèmes... ou peut-être pas.

La salle à manger avait été la pièce rouge de Louisa. Sur l'un des murs rouge vif, une immense toile rectangulaire, représentant des abricots, donnait vie à cette pièce — autrefois la préférée de Rebecca. Mais un tel fatras s'était accumulé sur la table et le buffet que l'ensemble n'avait plus le même charme. Elle s'inquiétait parfois de la négligence de son amie, depuis la mort de Louisa. Dorothea disposait de toutes ses facultés et n'avait rien perdu de son acuité intellectuelle et de son enthousiasme, mais son indifférence à son environnement, précieuse sur le terrain, n'était pas un atout en Caroline du Nord. Elle ne voulait recevoir personne, à l'exception de Rebecca, Brent et quelques autres fidèles de DIDA, car elle était devenue incapable du moindre rangement. Quand Rebecca lui succéderait à la tête de DIDA, elle aurait du travail sur les bras.

— La prochaine fois, il faudra emmener ton beau-frère sur le terrain, lança Dorothea. Je sais qu'il ne demande que ça !

Rebecca cliqua sur la page du National Hurricane Center, une banque de données et d'images ayant trait aux cyclones.

— A condition de ne pas le coincer plus de deux semaines !

Elle doutait qu'Adam puisse s'absenter plus longtemps. Aucun bénévole n'était censé consacrer plus de deux semaines par an à DIDA, mais Dorothea avait tendance à oublier ce détail.

Brent se pencha par-dessus l'épaule de Rebecca pour scruter l'écran.

— Nous revenons justement de chez Maya et Adam.

— Comment va Maya ? fit Dorothea. Elle se remet de ses émotions ?

— Elle me semble en assez bonne forme.

La réponse de Brent montrait à quel point il manquait d'intuition.

— En fait, elle est malheureuse comme tout, protesta Rebecca.

Brent fronça les sourcils.

— Je n'ai pas eu cette impression.

— Je la connais mieux que toi !

Au premier coup d'œil, elle avait deviné que les sourires de Maya, étirés jusqu'aux oreilles, n'étaient que factices.

— Je t'assure qu'ils sont malheureux tous les deux, conclut-elle.

— Eh bien, on dîne avec eux samedi soir à ce nouveau restaurant brésilien. Tu veux venir,

Dot ? proposa Brent.

Dorothea secoua la tête

— Je suis surchargée de travail. (Elle avait du mal à déléguer, et Rebecca s'en serait certainement mieux tirée.) C'est un bon restaurant, à ce qu'il paraît...

Rebecca avait été sidérée que Maya accepte de dîner dans ce quartier un peu louche de Durham, qu'elle évitait. Mais quand Brent avait fait allusion à ce nouveau restaurant, le visage d'Adam s'était illuminé : il avait justement envie d'y aller.

En voyant son regard s'animer, Rebecca avait réalisé à quel point il était sinistre depuis leur arrivée. Maya avait dû observer la même métamorphose, car elle avait donné son accord d'un hochement de tête. Pour être agréable à son mari, s'était dit Rebecca, pour tenter de se faire pardonner cette nouvelle fausse couche. Sur le point de suggérer un autre restaurant, elle s'était souvenue que Brent lui reprochait d'infantiliser Maya, et elle n'avait pas pipé mot. Par ailleurs, elle-même souhaitait découvrir ce lieu.

—Et alors, vous vous mariez, oui ou non ? demanda Dorothea avec son manque de tact habituel.

Elle leva les yeux de l'écran et fixa Rebecca, puis Brent. La carte des cyclones se reflétait dans ses immenses yeux gris.

— J'attends sa réponse, Dot.

Cette timidité soudaine de Brent émut Rebecca, qui ne put s'empêcher de lui sourire.

— Ma réponse est que je ne vois pas la nécessité de me marier, marmonna-t-elle.

Dorothea jeta un regard en coin à Brent.

— Comment parviens-tu à la supporter ?

— Je la supporte parce que je l'aime !

Rebecca reporta son attention sur la carte.

Elle avait conscience, à cet instant, d'aimer Brent. De l'aimer comme un ami. Un homme qui acceptait de courir avec elle en pleine nuit dans les rues de Durham, avec qui elle faisait du vélo et du saut en parachute. Un homme capable de tout abandonner sur-le-champ pour aller secourir les habitants d'un village dévasté par un tsunami. Mais pourrait-elle l'aimer comme on aime un mari ? Elle n'en avait aucune idée.

Maya

NOUS ÉTIONS ASSIS, Rebecca et moi, à l'arrière de la Prius de Brent, les hommes à l'avant. Ils discutaient de DIDA ; Rebecca n'avait pas bouclé sa ceinture de sécurité afin de pouvoir se pencher entre les sièges d'Adam et de Brent. Elle monopolisait la conversation selon son habitude, mais je n'écoutais pas. J'aurais préféré rester à la maison, car il m'arrivait parfois de saigner et d'avoir des douleurs, depuis ma fausse couche. Je n'avais aucune envie d'aller déambuler dans les bas-fonds de Durham, pour prendre un repas dont je n'attendais aucun plaisir. Adam, lui, semblait ravi, et Brent partait le lendemain matin pour l'Equateur, où la veille un tremblement de terre avait dévasté plusieurs villages. Comment aurais-je pu refuser ?

Il faisait encore assez clair pour que je puisse voir le quartier se détériorer de pâtés de maisons en pâtés de maisons. Le bras bronzé et formidablement musclé de ma sœur reposait sur le dossier du siège d'Adam. Ses lèvres remuaient mais c'est à peine si j'entendais ce qu'elle disait. Elle parlait de son dernier séjour en Amérique du Sud avec DIDA. Elle circulait dans un bus, quand un individu avait dépouillé tous les passagers de leur argent en les menaçant avec une machette. Bravo, Bec, une conversation agréable et apaisante pour Brent, la veille de son départ, pensais-je. Mais Brent riait, Adam aussi. J'étais la seule à m'imaginer dans ce bus, tandis que le voyou s'approchait et faisait miroiter la lame de sa machette sous mes yeux. J'ouvrais aussitôt mon sac et jetais tout mon argent à terre. Prenez-le. C'est pour vous !

Quand Brent avait suggéré ce restaurant l'autre soir, j'étais certaine qu'Adam ferait une contreproposition. Il savait que cet endroit me poserait problème, mais soit il n'avait pas réfléchi, soit il m'en voulait trop pour se soucier de mes sentiments. D'ailleurs, j'étais une adulte : si je redoutais d'y aller, c'était à moi de le dire, je n'avais pas à compter sur eux pour me protéger. Pourtant, je n'avais pas bronché. Adam était curieux de découvrir ce restaurant brésilien, et je ne voulais pas lui infliger la moindre déception. Je le trouvais distant depuis notre rendez-vous avec Elaine. Après lui avoir demandé maintes fois pardon d'avoir gardé le secret au sujet de mon avortement, je ne savais plus que faire. Au fil des ans, j'avais au moins appris que je ne pourrais jamais changer mon passé, même si je le souhaitais de tout mon cœur.

— La seule fois où je suis allée au Brésil, disait Rebecca, mes copains ont commandé une spécialité au restaurant... Eh bien, c'était de l'alligator bouilli.

J'ai failli lui répondre : Génial ! Mais alors, qu'allons-nous faire dans un restaurant

brésilien?

Nous sommes passés à côté d'un débit de boissons. Des femmes se pavanaient sur le trottoir. Certainement des prostituées.

— On y est !

Brent a désigné un petit bâtiment vitré, coincé entre un prêteur sur gages et un magasin de vidéo.

-Là?

Rebecca semblait à la fois surprise et enchantée. Pas d'enseigne au-dessus de la porte, seul le mot Restaurant était peint sur un carton, collé derrière la vitre.

— Ils viennent d'ouvrir... Ils n'ont pas encore eu le temps d'installer leur enseigne !

— Sympa, a dit Adam.

— Vous voyez un endroit où je peux me garer?

J'ai tendu le cou dans l'espoir de trouver une place juste devant le restaurant ; ainsi, nous n'aurions pas à marcher plus que nécessaire dans ce quartier.

— Rien ! a déclaré Brent, en regardant de droite à gauche.

— Et là-bas ? Plus loin sur la droite ? a suggéré Rebecca. Non, une Mini Cooper...

Une rue, deux rues plus loin, et toujours rien. J'ai murmuré que ce n'était peut-être pas le bon soir.

— Là, une place ! s'est exclamé Brent.

Il a pointé l'avant de la Prius vers le bord du trottoir, puis a enfoncé la pédale de frein, juste à temps pour éviter d'emboutir la moto qui nous avait échappé.

— Le salaud ! Il occupe deux places à lui tout seul.

— Inadmissible ! a grommelé ma sœur. Allez, on la bouge !

En un éclair, Adam et elle sont sortis de la voiture pour déplacer, moitié en le soulevant, moitié en le poussant, l'engin qui nous gênait. J'ai admiré la souplesse de leurs gestes et leur énergie. Quand avais-je vu Adam rire pour la dernière fois ? J'étais contente d'être venue malgré mes réticences. Je voulais voir ce sourire s'afficher sur le visage de mon mari, même si je ne l'avais pas motivé.

Brent a réussi à garer sa voiture dans la place de parking ainsi libérée. Nous étions devant la boutique d'un perruquier. La vitrine exhibait des têtes de mannequins, la plupart à la peau sombre, portant des perruques de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Adam m'a présenté son bras pour m'aider à sortir de la Prius. Soudain compatissant, il a murmuré :

— Oh, Maya, on aurait dû te déposer devant le restaurant. Tu arriveras à marcher ?

Il se préoccupait de mes capacités physiques ; et comme, physiquement, je me sentais bien, je me suis mise en route d'un pas alerte.

— Voici une femme qui a faim ! a plaisanté Brent, comme nous passions en trombe devant le magasin de perruques.

La salle du restaurant était longue et étroite, mais nous avons trouvé une table au fond. En m'en approchant, j'ai aperçu l'une des urgentistes de Duke, assise près du mur ; nous nous sommes saluées. Sa présence m'a donné du courage, comme si l'idée de venir dîner dans cette partie de Durham n'était pas si incongrue, après tout. J'ai commencé à remarquer autres clients. Certains élégants, la plupart débraillés. Des peaux blanches, noires, brunes. Probablement quelques authentiques Brésiliens, heureux de savourer un repas qui leur rappellerait leur terre natale.

Rebecca et moi nous sommes assises du côté de la table qui faisait face à la salle. Le temps que Brent et Adam s'installent, j'avais commencé à retrouver mon calme. Cet endroit me plaisait, avais-je décidé. J'aimais son atmosphère gaie et détendue, ses odeurs épicées.

Les menus, écrits à la main en portugais, étaient illustrés de médiocres photos. Face à face, Adam et Rebecca se penchaient dessus, en essayant de prononcer les noms des plats. Leurs têtes se frôlaient presque au-dessus de la petite table. J'ai remarqué que leurs cheveux avaient exactement la même teinte châtain et presque la même longueur : ceux d'Adam étant trop longs, ceux de ma sœur trop courts.

— Je veux ça, a annoncé Rebecca, en désignant l'une des photos. C'est le plat le plus bizarre du menu.

De ma place, ça ressemblait à une pile de chair rose, recouverte d'étranges feuilles vertes et touffues.

— Pas moi ! a dit Adam en riant.

Cela m'a fait plaisir qu'il ne soit pas totalement sous l'emprise de ma sœur. Quand il m'avait annoncé son adhésion à DIDA, j'avais compris qu'il avait finalement cédé à sa pression. Tout en appréciant leur entente sans faille, j'aurais préféré qu'elle ne pèse pas sur lui au sujet de DIDA. J'adorais Rebecca, mais elle pouvait devenir un véritable rouleau compresseur.

Nous avons commandé des bières en poursuivant notre étude du menu, et Adam a levé sa bouteille pour porter un toast à Brent.

— Vide ton verre ! C'est probablement ta dernière bière fraîche pour quelque temps.

Brent a ronchonné, sans cesser de sourire :

— Il va faire une chaleur de four là-bas.

— La prochaine fois, c'est ton tour ! s'est exclamée Rebecca en cognant sa bouteille contre celle d'Adam.

— C'est une promesse ou une menace ?

— Les deux ! a rétorqué ma sœur.

Une Afro-Américaine, une petite fille dans les bras, se dirigeait vers le fond du restaurant. J'ai supposé qu'elle allait aux toilettes, mais elle me regardait droit dans les yeux, avec un grand sourire.

— Tu la connais ? m'a glissé Rebecca.

Son visage ne m'était absolument pas familier.

— Docteur Ward !

J'ai cru un instant qu'elle s'adressait à Rebecca, mais ses yeux étaient toujours rivés sur moi.

— Bonjour.

Je lui ai souri en m'efforçant de la situer, et c'est alors que j'ai remarqué le visage de la petite fille dans ses bras.

— Taniesa !

Je me suis levée d'un bond, les bras tendus, et elle m'a tendu les siens spontanément, comme si elle ne me gardait aucune rancœur de l'intervention chirurgicale qu'elle avait subie un an auparavant. Elle serrait dans sa main un petit panda en peluche.

J'ai planté un baiser sur sa joue.

— Tu deviens une grande fille, ma chérie !

— Je t'avais reconnue et maman disait que c'est pas toi, mais c'est toi quand même, a chuchoté Taniesa.

— Tu avais raison. Et comment va ton bras ?

— Bien.

Elle s'est blottie contre mon épaule, pour manifester son intention de ne plus me quitter. Je revoyais la radio de son bras gauche, fracturé au cours d'un accident de tricycle, aussi clairement que si on me l'avait montrée une minute plus tôt. Je n'ai jamais eu une bonne mémoire visuelle en matière de lecture, mais quand on me montre une radio spectaculaire, un scanner ou une image d'IRM, je ne l'oublie jamais.

— Si vous saviez comme nous vous sommes reconnaissants, docteur Ward !

Le nom de famille de la mère de Taniesa m'échappait. La petite s'appelait Flanders ; cette jeune femme avait un nom différent. J'ai lâché l'enfant à contrecœur pour la rendre à sa mère.

— Je suis si heureuse que nous ayons pu réparer les dégâts...

Taniesa portait un sweater à cause de la fraîcheur de l'air conditionné ; j'ai promené mes doigts le long de son bras, en m'imaginant la cicatrice sous le pull.

Rebecca a salué discrètement la mère :

— Je suis la sœur du Dr Ward, Rebecca.

— Oh, pardon ! Voici Brent Gréer, et mon mari, Adam Pollard, et vous êtes...

Mon embarras a été de courte durée, car la jeune femme s'est présentée spontanément.

— Lucy Sharp.

— Ce panda me plaît bien, a dit Adam. Un garçon ou une fille ?

Taniesa a observé sa peluche comme si elle la voyait pour la première fois.

— Une fille !

— Et comment s'appelle-t-elle ?

— Taniesa.

Nous avons tous ri, et Taniesa a souri.

— Une très bonne idée .'s'est exclamé Adam, d'un air admiratif. Comme ça, tu ne risques pas d'oublier son nom.

Etrangement, j'avais oublié comment se comportait Adam en société. Il pouvait être si enjoué... Autrefois, il l'était avec moi, mais nos problèmes de fécondité et leur cortège de soucis nous avaient consumés à petit feu. Nous devions changer tout cela, bien qu'il n'ait pas le moins du monde l'intention de renoncer. Je savais qu'avoir un enfant était aussi vital pour lui que de voir le soleil briller dans le ciel.

— Ce restaurant est formidable, non ?

Après avoir jeté un coup d'œil à notre table sans assiettes, Lucy Sharp a ajouté :

— Vous n'avez encore rien commandé ?

— Quel plat nous conseillez-vous ? a demandé Brent.

— Mon Dieu, tout est très savoureux... Vous pourriez essayer le churrasco. C'est une grillade à la brésilienne. Je ne m'attendais pas à aimer la cuisine brésilienne, mais ma belle-sœur m'a amenée ici il y a quelques semaines, et je suis devenue accro.

Notre serveuse s'approchait de la table et Lucy Sharp a reculé d'un pas.

— Je vais vous laisser, mais Taniesa tenait absolument à vous dire bonjour.

— Vous avez bien fait. Au revoir, Taniesa. La petite fille m'a tendu à nouveau les bras, et sa mère s'est penchée pour qu'elle puisse m'embrasser sur la joue.

J'exerce la plus belle des professions, ai-je pensé. J'ai regardé cette femme et son enfant traverser le restaurant, et avant même qu'elles aient eu le temps de se rasseoir, je me suis sentie heureuse, détendue, et assez affamée pour manger de la viande d'alligator.

Nous nous sommes régalés et je dégustais un flan à la noix de coco quand j'ai remarqué que la salle commençait à se vider.

— J'ai trop bu, a admis joyeusement Brent. Il était ivre ; Adam presque autant. Il avait le regard brillant, légèrement dans le vague, et le sourire en biais qu'il avait arboré pendant une grande partie de la soirée me semblait bizarre.

Rebecca a annoncé qu'elle conduirait, tout en précisant qu'elle avait tellement mangé qu'elle n'était pas sûre de pouvoir se glisser derrière le volant.

Je n'ai pas entendu ce qu'a dit Adam, car toute mon attention s'était focalisée sur un homme de type caucasien, avec des cheveux noirs, un tee-shirt blanc et un pantalon beige, qui venait d'entrer. Debout sur le seuil, il promenait rapidement son regard de table en table. A sa vue, j'ai eu froid dans le dos.

Il s'est dirigé vers nous. Du moins, vers notre table, m'a-t-il semblé. J'ai remarqué sa démarche assurée, ses narines frémissantes, et ses yeux — d'un bleu glacial — rivés sur les deux hommes assis à une table en face de la nôtre. Adam avait dû faire une plaisanterie, car Brent et Rebecca se sont mis à rire. Après avoir posé ma cuillère, je me suis agrippée au coin de la table, le cœur battant à se rompre.

Ce genre de chose peut survenir à une vitesse incroyable, j'étais bien placée pour le savoir. L'homme a mis une main derrière son dos et brandi son arme, qui a strié l'air d'une traînée grise. J'ai aperçu une étoile noire tatouée sur son index, quand il a appuyé sur la détente.

Maya

JE N'AI PAS EU LE TEMPS de crier ou de me baisser, la détonation a retenti, et l'homme assis à la table face à nous s'est effondré sur son siège. Ensuite, j'ai bel et bien crié — comme j'avais crié, vingt ans plus tôt, dans mon allée. Mais cette fois, beaucoup de gens ont suivi mon exemple. L'atmosphère chaleureuse du petit restaurant a cédé la place au chaos. Je me suis faite aussi petite que possible, et j'ai senti que Rebecca me protégeait de son corps, comme avec une coquille. Mes mains pressées sur mes oreilles, j'ai pourtant entendu des pas rapides en direction de la porte du restaurant, et des hurlements :

— Attrapez-le ! Il faut l'arrêter !

Des chaises ont crissé sur le plancher, une table est tombée de côté avec un bruit sourd.

— Appelez les urgences ! a crié Adam.

Rebecca s'est redressée et je me suis étirée lentement, avec l'impression que mon estomac se contractait autour du repas que je venais d'absorber. Brent et Adam avaient déjà rejoint le blessé, écroulé au sol comme un tas de chiffons. Rebecca a bondi auprès des deux hommes, tandis que je restais figée sur place. La table me bloquait la vue et je n'ai pu entendre que des bribes de phrases : « Je ne sens plus son pouls », disait Adam ; « Ce type est mort », répliquait Brent.

Devais-je leur proposer mon aide ? En étais-je capable ? Voilà pourquoi ils étaient, tous les trois, membres de DIDA, et pas moi. J'aimais mon travail, qui me permettait de contrôler les événements. « Maya tricote ensemble de minuscules osselets », disait volontiers Adam quand il me présentait à quelqu'un. J'aimais, en effet, réparer ce qui était réparable.

Mon regard a plongé vers mon assiette à dessert, où le reste de mon flan était éclaboussé de sang. La salle s'est mise à tourner autour de moi et j'ai foncé vers les toilettes, au fond du restaurant. La petite pièce était bondée de femmes terrorisées qui ont hurlé en chœur quand j'ai poussé la porte. A la vue de cette mini-marée humaine, le souffle m'a manqué.

J'ai laissé la porte se refermer, avant de m'affaler sur le sol carrelé du couloir.

Je n'arrivais pas à inspirer assez d'air dans mes poumons. Ce regard glacial. Ce tir précis. En suffoquant, j'ai baissé la tête vers mes genoux ; je tentais de résister à l'obscurité qui m'envahissait. Jamais je ne m'étais évanouie, ni pendant ma première dissection, ni au cours de mes études médicales, ni quand j'étais interne aux urgences. J'avais beau me dire qu'il était parti, que nous étions hors de danger, je me sentais, pour la première fois de ma vie, sur le point de sombrer dans le néant.

Au-dessus du brouhaha du restaurant, j'ai perçu les mugissements des sirènes. Les femmes sont sorties toutes ensemble des toilettes et m'ont contournée, en essayant de ne pas me marcher sur les pieds. Je me suis recroquevillée, les mains serrées autour de mes jambes. Les sirènes devenaient plus fortes et plus nombreuses. J'ai imaginé les voitures de police et les ambulances s'arrêtant devant la bâtisse. De nouvelles voix s'ajoutaient au vacarme du restaurant.

Quelques minutes se sont écoulées avant qu'Adam n'apparaisse dans le couloir. Il s'est agenouillé devant moi, les mains sur mes bras.

— Ça va, Maya ?

J'ai hoché la tête.

— Le type est mort...

J'ai hoché la tête à nouveau.

— Désolé, ma chérie, a-t-il ajouté. Tu n' avais pas besoin de ça, ce soir !

Il a jeté un coup d'œil derrière lui comme s'il apercevait l'intérieur du restaurant et non la peinture écaillée du mur, puis il s'est assis sur le carrelage, face à moi. Dans ce couloir extrêmement étroit, il pouvait garder une main sur la mienne, tout en étant adossé au mur opposé. Dieu que j'aimais sentir son contact ! Pendant toute la semaine, je m'étais demandé s'il lui arriverait encore de me toucher.

— Les flics ont bloqué la porte, m'a-t-il annoncé. Ils veulent parler à toutes les personnes présentes quand l'événement s'est produit. Surtout à Becca et toi, puisque vous étiez assises face à l'homme qui a tiré. Mais tu n'es pas en état d'être interrogée... Je peux leur expliquer que tu as fait une fausse couche il y a six jours à peine. Ils te fichent la paix et tu feras ta déposition au commissariat...

J'ai répondu que je tiendrais le coup. Je voulais être forte pour qu'il m'admire ; je n'avais que faire de sa pitié.

Adam a tourné sa main et nos doigts se sont entrelacés.

— C'était l'affolement général dans la salle, tu sais. Quand tu as disparu, j'ai eu peur que tu aies été touchée. J'ai même regardé sous la table, j'étais épouvanté...

Sa voix vibrait d'émotion. J'ai compris qu'il m'aimait encore. Ce n'est qu'alors que je me suis rendu compte que j'avais commencé à douter sérieusement de son amour.

— Ça ira, ai-je répété en me levant. Je peux faire ma déposition tout de suite.

Le retour, deux heures après, fut silencieux et morose. Nous étions épuisés par les interrogatoires de la police, et Brent, totalement dessoûlé, conduisait.

Il nous a déposés, Adam et moi, devant notre maison. Nous longions l'allée incurvée menant à l'entrée quand j'ai tourné la tête : une portière de voiture venait de claquer et Rebecca courait dans ma direction.

Elle a annoncé à Adam qu'elle souhaitait parler « juste un instant » à sa sœur.

— On se retrouve à l'intérieur, chérie, m'a-t-il lancé en sortant ses clés de sa poche.

L'éclairage extérieur m'a permis de remarquer le visage soucieux de Rebecca.

— Comment te sens-tu, Maya ?

— Ça va.

J'ai scruté ma maison, dans l'espoir que les fenêtres éclairées et les jardinières débordant de fleurs, devant la porte d'entrée, chasseraient de mon esprit l'image de mon flan ensanglanté.

— Quand nous avons choisi ce restaurant, j'ai craint que tu ne refuses d'y aller, a dit Rebecca. En principe, tu préfères éviter cette partie de la ville. Mais c'était vraiment agréable au début, et on était tous ravis. Ensuite, il a fallu que ça arrive ! C'était terrible...

— Ne t'inquiète pas, Rebecca !

Elle s'est tournée vers la voiture de Brent, puis à nouveau vers moi.

— Nous n'avons pas eu l'occasion de parler du bébé depuis mon retour. D'en parler en tête à tête ! Essayons de trouver un moment avant que je reparte. D'accord ?

A cet instant, je ne pensais pas à mon bébé. Je ne souhaitais pas que la pensée de mon bébé — de mon fils — soit reliée en quoi que ce soit à cette nuit infernale ; mais Rebecca attendait une réponse de ma part.

— D'accord...

J'ai scruté une fois encore ma maison, où m'attendait Adam.

— En fait, nous devons réfléchir à la possibilité d'une nouvelle tentative.

— Ou bien à une éventuelle adoption ?

— Je pense qu'Adam n'acceptera jamais cette solution.

Rebecca a paru contrariée.

— C'est quoi, son problème ? Il faut que je ramène ce type à la raison.

— Non, ne t'en mêle pas. Nous devons réfléchir, lui et moi. Tu m'entends ?

Rebecca passait une main dans ses cheveux courts, les yeux tournés vers la voiture de Brent.

— Un sale coup pour Brent avant son départ, mais on finit par s'habituer à l'imprévisible quand on travaille pour DIDA !

Sentant que ce n'était pas une bonne chose à me dire, maintenant qu'Adam s'était engagé comme bénévole, elle s'est reprise.

— En tout cas, pendant toutes mes années au service de DIDA, je n'ai jamais assisté à un tel gâchis ! Je t'assure, Maya.

Au lieu de parler de DIDA, j'aurais mille fois préféré interroger Rebecca : Cette nuit te rappelle-t-elle la nuit où papa et maman ont été assassinés ? Des mots imprononçables pour

moi, à cause de la complexité de notre relation. Proches en bien des points, nous étions distantes en d'autres. Si cette nuit lui avait rappelé la nuit fatale, jamais je ne le saurais.

— Il faut que tu dormes, a repris Rebecca. Tu as du Xanax quelque part ?

— Probablement.

Elle a effleuré ma joue du bout des doigts, comme une mère caresse son enfant. Son geste m'a émue, car elle était rarement aussi tendre. Ensuite, elle m'a prise dans ses bras.

— Je t'aime, Maya.

— Moi aussi, je t'aime.

Nous sommes restées enlacées près d'une minute. J'avais beau la serrer étroitement contre moi, je sentais cette nuit lointaine entre nous comme un mur de pierre.

Rebecca

REBECCA ÉTAIT ASSISE au Starbucks, dans son fauteuil de velours rouge favori, ses pieds nus glissés sous elle. Atablée devant un double Americano, elle lisait un livre écrit par un type en mission pour la Croix-Rouge, après le tremblement de terre en Chine. Bien qu'elle ait travaillé là-bas pendant la même période, elle se sentait trop nerveuse pour se concentrer sur sa lecture ; le café ne l'aidait en rien.

Les dégâts provoqués par le tremblement de terre en Equateur étaient bien pires que prévu, et elle avait hâte d'aller sur les lieux. Brent, qui travaillait depuis une semaine à environ soixante kilomètres de l'épicentre, avait pu enfin l'appeler la veille, sur un téléphone par satellite. « Préviens Dot que nous avons besoin de toi ici », lui avait-il dit. Ils étaient terriblement à court de personnel, mais Dorothea refusait de la laisser partir.

La tempête tropicale qui sévissait à une bonne distance des côtes des Bermudes était devenue le « cyclone Carmen ». Rebecca estimait que cette petite amibe blanche sur la carte météo ne méritait pas le nom de cyclone. Personne ne savait exactement à quel endroit la tempête atteindrait la terre — si elle l'atteignait. Peut-être en Caroline du Sud, ou bien plus au nord, le long des Outer Banks. La tempête était si minable que l'évacuation n'était pas obligatoire ; et beaucoup de gens préféreraient rester sur place pour voir les vagues gonfler, entendre le vent hurler, et frôler le danger de près, tout en se sentant encore à l'abri. On annonçait des trombes de pluie à Durham et dans toute la Caroline du Nord, rien de plus jusque-là.

Rebecca n'admettait pas de rester bloquée sur place par une simple menace de pluie. Elle reconnaissait toutefois à Dorothea un sixième sens en matière de cyclones — et il lui arrivait de penser que son amie avait raté sa vocation : elle aurait dû être météorologue. Le jour où elle-même serait à la tête de DIDA, aurait-elle la capacité de déterminer avec une telle précision le lieu et le moment où il faut envoyer des bénévoles ?

« Je ne me préoccupe pas seulement de Carmen », lui avait déclaré ce matin-là Dorothea, dans son mini-bureau de sa salle à manger.

Et elle avait ajouté, en lui désignant deux autres amibes sur la carte météo affichée sur l'écran de son ordinateur :

« Tu vois ces deux-là, au nord de Haïti ? Je ne leur fais pas du tout confiance ! »

Rebecca n'avait pas insisté. Pour l'instant, elle tuait le temps en faisant de la gym ou du footing, en mettant à jour ses e-mails, et en participant aux tâches administratives de DIDA

qui accablaient Dorothea.

La veille au soir, elle avait enfin passé quelques heures en tête à tête avec Maya. Au même Starbucks, mais dans le jardin où fumer était autorisé, les deux sœurs avaient parlé du bébé devant leur *Frapuccino*. Rebecca en avait profité pour prodiguer quelques conseils à Maya. Ce n'était pas encore le moment d'envisager une nouvelle grossesse, lui avait-elle dit. Elle devait essayer d'oublier provisoirement son projet de procréation et laisser à Adam le temps de faire son deuil, avant de relancer l'idée d'une adoption. Peut-être serait-il prêt alors.

Les yeux fixés sur son mug de café, Maya l'avait écoutée avec sa patience coutumière, puis s'était penchée vers elle en murmurant : « Je sais que tu me souhaites tout le bien possible, Bec, mais tu ne peux pas comprendre réellement ce que je ressens. »

Rebecca n'aurait su dire pourquoi les paroles de sa sœur l'avaient autant blessée. Peut-être parce que c'était une vérité difficile à admettre : elle ne pouvait en aucun cas se mettre à la place de Maya et la comprendre réellement. Devait-elle évoquer son étrange fantasme quand, dans la chambre d'hôtel de Brent, elle s'était imaginée en train de serrer l'enfant de Maya dans ses bras ? Elle préféra éviter toute allusion : le chagrin de Maya était réel, le sien imaginaire. « Explique-moi, dit-elle simplement.

— Ça crée des problèmes entre Adam et moi. »

Rebecca fronça les sourcils en entendant la réponse de sa sœur. Qu'entendait-elle par ça ? Maya avait l'art de tourner autour du pot, au lieu de dévoiler clairement sa pensée.

« Des problèmes parce qu'il n'est pas d'accord pour adopter un enfant ?

— Plus ou moins... Je ne t'en avais pas encore parlé pour que tu ne t'inquiètes pas, mais, depuis ma première fausse couche, ce n'est plus pareil entre Adam et moi. »

Rebecca se souvint de ce déjeuner avec Adam, quelques semaines plus tôt. Il paraissait si heureux quand il avait parlé du Pollywog ! Elle avait réalisé alors qu'il n'était plus tout à fait le même depuis un an.

Après avoir écrasé son mégot, elle se pencha vers sa sœur.

« Tous les couples ont des hauts et des bas, mais vous êtes solides, Adam et toi. »

Elle retenait son souffle. Maya allait-elle riposter qu'elle ne pouvait la comprendre puisqu'elle n'était pas mariée ?

« Je sais... avait marmonné celle-ci. Mais c'est difficile à vivre... »

Maya et Adam, Adam et Maya. Des personnalités que tout opposait. Adam était extraverti, Maya introvertie ; l'un était enjoué, l'autre grave. Ils formaient pourtant un ensemble parfaitement harmonieux, et Rebecca ne pouvait imaginer Maya sans Adam. Pas plus qu'elle ne pouvait imaginer sa vie sans Adam en tant que beau-frère.

« C'est un cap à franchir, et vous allez vous en tirer, conclut-elle. Tu n'y peux rien... sauf sur un point : ton travail. Je pense que tu travailles beaucoup trop ces temps-ci. »

Rebecca se sentait plus à l'aise sur ce terrain : le travail était un sujet qu'elle pouvait comprendre. Maya remplaçait l'un de ses confrères en congé. Quelqu'un d'autre aurait pu s'en charger à sa place — une femme qui n'avait pas fait une fausse couche deux semaines avant...

« Tu me connais, Rebecca ; j'ai besoin de m'occuper ! »

Rebecca savait effectivement que le travail avait toujours été sa planche de salut. Quand leurs parents étaient morts et que leur vie avait été bouleversée du jour au lendemain, Maya s'était jetée à corps perdu dans ses études. Ses professeurs et son conseiller pédagogique n'en revenaient pas. Bonne élève, elle avait toujours été capable de réussir sans trop d'efforts, alors qu'elle-même, envieuse de ce don, travaillait dur pour obtenir les mêmes notes. Après la mort de ses parents, Maya s'était réfugiée dans son travail scolaire, au point d'achever ses études secondaires en trois ans au lieu de quatre. Tout le monde admirait ses résultats, alors que personne ne semblait remarquer que Rebecca avait sacrifié sa première année de fac pour mater sa petite sœur. Elle s'était battue pour lui éviter un placement en famille d'accueil, et tandis que Maya devenait première de sa classe, elle passait son temps à cuisiner, faire le ménage et la lessive.

A la suite de ce double assassinat, une chose avait changé pourtant dans la personnalité de Maya : la gamine désinvolte s'était transformée en une jeune fille qui avait peur de son ombre. Rien d'étonnant à cela. Elle avait été dans la ligne de mire ! Qui peut rester indemne après un tel traumatisme ?

Rebecca referma son livre sur le tremblement de terre chinois. Elle renonçait à sa lecture, car elle n'avait pas retenu un seul mot depuis une quinzaine de minutes. Après avoir avalé la dernière gorgée de son Americano, elle se leva pour aller courir et échapper peut-être à sa mélancolie.

Elle se dirigea d'un pas rapide vers sa voiture, comme si elle pouvait semer ses souvenirs pénibles dans son sillage, mais ce n'était guère facile. Pendant toute sa conversation avec Maya, la veille, elle n'avait cessé de penser au drame du restaurant. Elle détestait les armes à feu. Elle détestait tout autant soigner les victimes de ces armes, mais elle s'en occupait avec un acharnement qui dépassait la simple pratique médicale. Chaque fois qu'elle soignait une personne blessée par balle, elle avait sous les yeux — malgré les deux décennies écoulées — le corps ensanglanté de ses parents.

L'événement survenu au restaurant brésilien avait dû replonger Maya dans ses souvenirs. Rebecca avait surpris une lueur de panique dans son regard, et sa sœur tremblait encore quand elle l'avait enlacée pour lui dire au revoir. Bien qu'elles ne parlent jamais de l'assassinat de leurs parents (un accord tacite depuis le jour fatal), elle savait que Maya avait des reproches à lui adresser au sujet de cette nuit-là.

Peut-être plus de reproches qu'elle ne s'en adressait elle-même.

Maya

— BON DIEU MAYA VIENT VOIR !

Adam m'appelait du canapé de notre salon.

J'ai refermé le lave-vaisselle avant de le rejoindre. Derrière les fenêtres, la pluie formait un rideau sombre et onduleux, si dense que je ne pouvais même pas apercevoir les bois à l'arrière-plan. Il était huit heures, et je n'aurais su dire si cette obscurité était due à la tombée de la nuit ou à la tempête. En tout cas, j'appréciais d'être chez moi par un temps pareil. Chauncey, assis devant la porte vitrée, semblait découragé.

Adam m'a montré l'écran du doigt :

— Ça se passe à Wilmington. Catégorie quatre, d'après ce qu'on dit maintenant.

Je me suis assise à côté de mon mari, impressionnée. A l'écran, un reporter, vêtu d'un ciré avec capuche, s'accrochait à un réverbère, de peur de s'envoler. Tout en essayant de protéger ses yeux du vent et de la pluie, il criait pour que sa voix domine le vacarme.

— Où se trouve-t-il exactement ? Sur le Riverwalk ? ai-je demandé.

Wilmington, une ville agréable, sur le fleuve Cape Fear, était située à moins de trois heures de chez nous.

— Oui, près de Pilot House. Ecoute !

« .. sans bouger, disait le journaliste. Je suis simplement assis à l'embouchure du fleuve Cape Fear. Pas un chat dans les rues du centre-ville, mais la plupart des gens n'ont pas évacué. Quelques familles se sont mises en route, car on s'attend à ce que le prochain cyclone, Erin, frappe directement. Et cela pose un problème. .. (Il a plaqué énergiquement une main sur sa capuche.) Un grave problème ! En effet, certaines personnes qui cherchaient à fuir sont maintenant coincées sur les routes à cause des inondations et des arbres arrachés. Elles ont décidé trop tard de partir... »

Le reporter était malmené par le vent, et les articulations de ses doigts, agrippés au réverbère, blanchissaient.

« Le cyclone baptisé Donald s'est terminé en queue de poisson, mais pour Carmen... on ne s'attendait pas à une telle violence. »

Après avoir ajusté son oreillette, il a repris :

« Certaines personnes cherchent à s'éloigner, comme je viens de vous le dire, mais de nombreuses routes principales et un grand nombre, sinon la majorité, des routes secondaires sont déjà inondées... Je peux vous assurer que si le prochain cyclone, Erin, présente une

pareille violence, alors que les gens sont ici... incapables d'évacuer les lieux... »

Un objet a frôlé la tête du journaliste, qui s'est penché pour l'éviter, puis a répété :

« Si Erin présente une pareille violence, nous allons assister à une catastrophe majeure.

»

Chauncey s'était approché de moi. Il a posé sa tête imposante sur mes genoux et j'ai massé du bout des doigts son encolure.

— J'espère qu'il y aura une pause suffisante entre les deux tempêtes pour que les gens puissent partir, ai-je murmuré.

Dehors, il faisait si sombre que je ne distinguais rien. J'étais inquiète pour notre jardin sous la pluie et le vent, car je gardais le souvenir du cyclone Fran, qui avait frappé la Caroline du Nord peu après mon arrivée. Etudiante en médecine, je partageais alors un appartement avec Rebecca, et je revoyais encore ces innombrables arbres arrachés.

J'ai questionné Adam :

— Est-ce très difficile d'aller là-bas ? Ils en ont parlé ?

Il a hoché la tête et passé un bras autour de mes épaules, ce qui m'a apaisée aussitôt. Depuis ma fausse couche, je le trouvais distant — sauf au moment où il m'avait rejointe dans le couloir du restaurant, après l'assassinat — mais j'évitais de céder à mon anxiété et d'accorder trop d'importance à son attitude.

Je me suis blottie contre lui, en espérant retrouver notre intimité perdue. Alors que nous avions l'habitude de nous parler en toute confiance, je n'osais plus lui faire part de mes préoccupations, car il me jugerait fragile et pitoyable alors qu'il me souhaitait énergique. Pis encore, je lui en voulais de m'ignorer. Comme j'avais rarement éprouvé de l'hostilité à son égard jusque-là, cet état d'esprit me perturbait. Mes hormones me jouaient encore des tours et plusieurs choses m'obsédaient : l'enfant que j'avais perdu, l'ex-femme d'Adam plaisantant du fait qu'elle avait fini par devenir mère, et l'avortement dont je ne lui avais jamais parlé. Il m'arrivait de penser que le plus simple serait de m'asseoir et de m'adresser sans ambages à mon mari : Adam, j'ai besoin que nous parlions tous les deux ! Je t'en supplie, laisse-moi te parler sans prétendre que tout va bien et que je n'ai aucun souci à me faire. Mais j'en étais incapable. J'avais peur, et je ne savais même pas de quoi exactement.

Bien que le type de la télé commence à se répéter, Adam gardait les yeux rivés sur l'écran.

— Dorothea avait raison, ai-je conclu.

— Que veux-tu dire ?

— Elle n'a pas voulu envoyer Rebecca en Equateur parce qu'elle avait un pressentiment au sujet des cyclones. Je suppose que ma sœur va partir pour Wilmington, où l'un des endroits les plus dangereux, dès qu'elle aura le feu vert.

« ...pas question, pour l'instant, d'aborder la côte », disait le reporter. Adam a marmonné :

— Il se pourrait que je parte aussi.

J'ai relevé ma tête, encore posée sur son épaule.

— Vraiment ?

— Si on a besoin de DIDA là-bas, ça pourrait être une première mission intéressante pour moi. Dans notre arrière-cour... C'est préférable à l'Equateur, non ?

Je l'ai approuvé, mais je ne voulais pas qu'il me quitte. Je ne voulais pas qu'il participe aux missions de DIDA, un point c'est tout ! Pourtant, il disait vrai : ce serait moins angoissant de le savoir en Caroline du Nord qu'en Amérique du Sud.

« ...les météorologues s'arrachent les cheveux, car une pareille tempête tropicale — un cyclone de classe quatre — n'était absolument pas prévisible. »

La télé affichait une image satellite. Un cyclone incroyablement énorme et rond, avec un œil bleu parfait. Il se situait à l'embouchure du fleuve Cape Fear, et le trajet prévu passait exactement le long du fleuve. La météorologue, à la longue chevelure flamboyante, allait ouvrir la bouche, quand la télé s'est éteinte en même temps que toutes les lumières de notre maison.

— Je m'y attendais, a grommelé Adam. Je vais chercher les lampes torches.

Je lui ai répondu, en me relevant, que c'était chose faite. Dès que la pluie avait commencé à tomber, en début d'après-midi, je les avais sorties du placard où nous rangions notre matériel d'urgence. Je me suis dirigée vers la cuisine et j'ai précisé que tout était sur le plan de travail, y compris la radio et les bougies.

Après avoir entendu le craquement sinistre d'une branche, je suis restée figée sur le seuil de la cuisine. J'attendais qu'elle retombe avec un bruit sourd — pas sur la maison, de préférence. D'autres branchages ont craqué à leur tour, et la branche principale a finalement atteint le sol. Toute la maison tremblait, Chauncey s'est mis à aboyer comme un fou ; il bondissait autour de moi en faisant claquer sa queue contre mes jambes. Une nuit longue, très longue, s'annonçait.

Le lendemain matin, j'ai entendu le vacarme des tronçonneuses avant même d'ouvrir les yeux. Adam était déjà levé, et je me suis approchée de la fenêtre de notre chambre pour avoir un aperçu du jardin. Il ne semblait pas en si mauvais état. Des branches parsemaient notre pelouse ; comme elles étaient de petite taille, nous n'aurions pas trop de mal à les traîner dans les bois. J'espérais que le jardin de devant n'avait pas plus souffert. Bizarrement, le monde extérieur restait gris, presque noir, comme si la tempête n'en avait pas encore tout à fait fini avec nous.

Adam a passé sa tête dans la chambre en fronçant le nez.

— Pas de café !

J'ai froncé le nez à mon tour.

— Le courant n'est pas encore revenu ?

— Non, mais le jardin s'en est bien tiré. Les Scott ont une énorme branche qui barre leur allée. Je vais y aller avec ma tronçonneuse.

J'ai souri. Pourvu que personne n'ait subi de préjudices majeurs, je savais que les hommes du quartier se feraient un plaisir d'actionner leurs tronçonneuses ce matin-là.

— Bien. Je commencerai à déblayer le jardin, ai-je annoncé.

Aussitôt habillée, je suis descendue et j'ai composé, tout en marchant, le numéro de Rebecca sur mon téléphone portable. Elle m'a demandé de nos nouvelles. Je l'ai rassurée :

— Pas d'électricité, mais ça va. Et chez toi ? Les arbres étaient beaucoup plus petits que les nôtres autour de la maison de Rebecca.

— Rien de spécial. Juste quelques bardeaux arrachés. Tu as regardé la télé ?

— Impossible !

— Oui, bien sûr. Eh bien, Wrightsville Beach est pratiquement sous les eaux. Quant à Wilmington... le fleuve a inondé de nombreux édifices sur Front Street.

— Oh, sans blague ? Aux actualités, ils ont dit que les gens n'ont pas pu évacuer les lieux à temps. Il y a des blessés ? Tu vas y aller ?

Adam irait-il aussi ?

— Des tas de gens sont bloqués. On ignore ce qui va se passer car plus personne ne peut entrer ou sortir, et Erin arrive juste derrière.

On s'attend à ce qu'il frappe demain matin.

— Déjà ? Et où ça ? Je croyais qu'il n'était pas à craindre avant...

Je ne me rappelais pas exactement la date prévue pour ce second cyclone.

— On parlait de mardi, mais il s'est déplacé brusquement.

La voix de Rebecca vibrait d'excitation. Un grand désastre n'aurait pas déplu à ma sœur.

— Il n'est pas resté assez longtemps au-dessus de la mer pour se renforcer, mais il atteint le niveau quatre, et il ne faut pas une goutte de pluie supplémentaire dans la région !

— J'espère... (Je revoyais des images de Katrina.) J'espère qu'il n'y a pas de victimes...

— Adam est là ? Dot souhaitera sans doute nous envoyer là-bas après le passage d'Erin, à moins que ça ne soit pas si grave...

— Il est dans les parages, avec sa tronçonneuse.

— Ça bourdonne ici aussi. Demande-lui de m'appeler à son retour. Et toi, ça va ?

— Je serais prête à tuer pour une tasse de café, mais je n'ai aucune raison de dramatiser.

— Hé, Maya, sais-tu comment on appelle ces deux cyclones ?

— Non.

— Les « deux sœurs » !

- Alors, elles seront peut-être comme nous par rapport à Carmen, l'indomptable, Erin

paraît douce et calme.

- Espérons que tu dis vrai ! a conclu Rebecca.

Rebecca

MALGRÉ LA CLARTÉ DU CIEL, Rebecca ne s'était jamais sentie aussi nauséuse au cours d'un vol. Adam et elle étaient assis sur les strapontins d'un hélicoptère de l'armée, en compagnie d'une équipe médicale humanitaire d'Asheville. Sur le sol, entre eux, des piles de ravitaillement et de matériel, mal arrimées, ballottaient d'un côté à l'autre. Déçue par son manque d'endurance, elle se résigna à fermer les yeux pour lutter contre le vertige.

— Regarde ! cria Adam, en forçant sa voix à cause du moteur.

Après avoir desserré sa ceinture de sécurité, elle se tourna vers la vitre, derrière leurs têtes ; ce qu'elle aperçut alors lui coupa le souffle. Le Cape Fear inondait les terres à perte de vue, et la lumière du soleil, réfléchi par l'eau, était éblouissante. Les cimes des arbres et les toits des maisons ressemblaient à des débris épars. Sur l'un des toits, deux silhouettes se profilaient : un homme et un enfant. Elle les montra du doigt.

— Tu as vu ? Il faut aller les chercher !

Penchée devant Adam, elle tapota le bras de l'homme en uniforme assis à côté de lui. Elle lui avait parlé avant le décollage et il n'ignorait rien du processus d'évacuation. En pleine forme, malgré ses cheveux gris et son front barré de rides, il paraissait capable de repêcher à mains nues, par la porte de l'hélicoptère, des gens réfugiés sur leur toit.

— Il y a des gens sur un toit, en bas. On peut les récupérer ?

Le bénévole secoua la tête.

— Nous n'avons pas l'équipement adéquat. Un des hélicoptères de secours les verra.

Certes, les hélicoptères ne manquaient pas. Ils fonçaient comme des flèches en se frôlant presque. Certains étaient de grande taille et couleur kaki, comme le leur. D'autres, plus petits et aux couleurs vives, étaient probablement des dons de compagnies privées.

Elle approcha ses lèvres de l'oreille d'Adam :

— Le pire, avec DIDA, c'est quand on se sent impuissants !

Il acquiesça d'un hochement de tête.

A vrai dire, Rebecca se sentait rarement impuissante, car elle avait l'art de résoudre les problèmes ; plus la situation était chaotique, plus elle se surpassait. Dot la considérait comme une magicienne : « Elle seule peut s'occuper d'une vingtaine de malades à la fois et faire surgir un chargement de vivres du jour au lendemain, tout en trouvant le temps de coucher avec le plus bel homme du site ! » avait-elle proclamé un jour. Cette remarque l'avait mise en rage. Dot était, en effet, l'une des rares personnes susceptibles de la faire sortir de ses gonds.

Soudain, l'homme grisonnant déboucla sa ceinture et se dirigea vers l'avant de l'hélicoptère, où il se pencha pour parler au pilote, dans le cockpit. Allait-il lui signaler les gens aperçus sur un toit ? Cette conversation se poursuivit quelques minutes, durant lesquelles elle l'observa. Comme les autres membres des équipes d'aide humanitaire voyageant avec Adam et elle, il portait un uniforme bleu, alors que le sien était gris foncé. Ses poches semblaient ; pleines, comme les siennes, qui contenaient deux bouteilles d'eau, des piles, des rations alimentaires, une barre protéinée et... son portable. Dorothea l'avait prévenue de son inutilité, car les antennes-relais s'étaient effondrées autour de l'aéroport de Wilmington où l'on rassemblait les rescapés. Elle l'avait gardé malgré tout, Adam aussi.

L'homme regagna sa place, puis se pencha vers Adam et Rebecca.

— Je m'étonnais qu'on ait dépassé l'aéroport.

— On l'a dépassé ? fit Rebecca.

Fascinée par le spectacle, elle n'avait rien remarqué.

— Oui. Le pilote avait appris que quelqu'un tirait du sol sur les hélicoptères.

— Incroyable, murmura Adam, après avoir blêmi.

— Une simple rumeur, au bout du compte. Nous allons donc atterrir !

Rebecca haussa les épaules d'un air fataliste et resserra sa ceinture en se demandant ce qui les attendait au sol.

Lorsqu'ils descendirent de l'hélicoptère, elle perçut le malaise d'Adam, très proche du sien la première fois qu'elle avait atterri dans une région sinistrée. Le tarmac était si brûlant, le soleil si lumineux, et l'odeur d'essence si violente que sa tête commençait à tourner, mais il n'y avait pas de temps à perdre. Elle rejoignit l'équipe qui déchargeait le matériel. Adam ne tarda pas à se ressaisir : avec l'énergie qu'elle avait toujours admirée en lui, il remonta dans l'habitacle pour faire passer des boîtes et des caisses aux bénévoles sur le tarmac. Une excellente recrue pour DIDA, se dit-elle en repensant à sa récente conversation avec Maya. Vu les circonstances, cette brève séparation leur serait profitable à l'un et l'autre, car elle leur permettrait d'envisager leurs problèmes sous un jour différent.

Sur la piste, les hélicoptères atterrissaient et décollaient sans interruption, ne restant à terre que le temps de décharger leur cargaison humaine. Exactement comme Katrina. En voyant tant de gens sortir d'un seul hélicoptère, elle conclut qu'ils avaient dû être comme des sardines en boîte. La plupart arrivaient les mains vides, mais certains s'agrippaient à des sacs-poubelle pleins à ras bord. Les enfants étaient accrochés à la main des mères, et un homme portait une vieille femme dans ses bras. Rebecca se remit au travail. Dans les jours à venir, elle allait s'occuper de ces rescapés, mais le moment n'était pas encore venu. — Salut, vous deux !

La voix tonitruante de Dorothea dominait le vacarme. Rebecca se retourna et aperçut son

amie, debout au pied des marches menant vers le hall. Elle portait son uniforme gris, à peine plus sombre que sa tresse, et avait placé ses mains en porte-voix.

— Prenez vos affaires et venez ! lança-t-elle.

Après avoir fini le déchargement, ils récupérèrent leur paquetage et coururent vers l'aérogare. Une fois qu'ils furent à l'intérieur, le vrombissement des moteurs se mua en un bourdonnement d'êtres humains confinés dans un espace trop exigü. Le hall d'embarquement était aussi encombré qu'un soir de Noël lorsqu'une énorme tempête de neige contrainait à annuler la plupart des vols. Il y avait des gens partout : affalés sur les sièges, assis par terre, appuyés les uns aux autres pour rester debout tout en dormant un moment. De longues files serpentaient en direction des toilettes et des quelques points de distribution d'eau minérale.

Adam et Rebecca suivirent Dorothea le long d'un corridor, jusqu'à la salle d'attente. La main d'Adam effleura les reins de Rebecca ; c'était un homme sensuel — une qualité, selon elle. Il passait son temps à toucher Maya, plaçant un bras autour de ses épaules, lui prenant la main ou lui caressant les cheveux. Brent, affreusement prévisible, la touchait quand il voulait faire l'amour. S'il lui prenait la main en revenant du restaurant, elle devinait aussitôt ses intentions ; par chance, elle avait presque toujours les mêmes.

Une fois dans la salle d'attente, Dorothea les fit entrer dans un petit bureau, dont elle referma la porte. Deux tables occupaient presque toute la pièce, totalement dépourvue de chaises.

— Eh bien, fit Dorothea, asseyez-vous !

Rebecca se percha au bord de l'une des tables ; Adam resta debout, mains dans les poches, après avoir posé son paquetage près de lui. Il se balançait sur ses talons, comme s'il avait hâte de se mettre à la tâche.

— Y a-t-il un minimum d'organisation ici ? Sa question, à la limite de l'impertinence, n'était pas de celles que l'on se permet de poser à Dorothea Ludlow ; mais il ne la connaissait pas assez pour le savoir. Rebecca réprima un sourire, et les yeux gris de Dot lancèrent des éclairs.

— Bien sûr que nous sommes organisés ! Nous en avons fait plus en deux jours que toi en un mois, si par hasard tu avais été à notre place. Adam leva les mains pour demander grâce.

— Ne sois pas trop sévère avec mon beau-frère, plaisanta Rebecca à l'intention de Dot. Celle-ci hochait la tête d'un air sarcastique.

— Vous deux, j'ai comme l'impression que je devrais vous séparer...

— On se tiendra bien, promit Rebecca.

Les bras croisés sur la poitrine, Dorothea s'appuya à la seconde table.

— Maintenant, écoutez-moi ; je vais vous expliquer la disposition des lieux. Pour l'instant, nous allons rassembler la majorité des réfugiés dans le hall. C'est ici, aux deux extrémités de la salle d'attente, que les équipes médicales dressent des tentes. J'ai chargé l'un des bénévoles de l'équipe d'aide humanitaire de vous faire un topo ; vous trouverez Steve dans Taire de retrait des bagages. Nous avons établi quatre zones, comme pour Katrina.

Dot tourna les yeux vers Rebecca, qui acquiesça d'un signe de tête, en se promettant d'expliquer plus tard à Adam de quoi il s'agissait.

— On ne s'attendait pas à recevoir tant de monde et les équipes sont débordées — ce qui ne signifie nullement qu'elles sont « désorganisées », précisa-t-elle. Nous cherchons à faire venir d'autres équipes. Comme vous le savez, les antennes-relais se sont effondrées, mais je dispose d'un téléphone par satellite. Sur cette table vous trouverez vos talkies-walkies et quelques piles de secours. Inutile de préciser qu'il n'y a pas d'électricité ; les zones médicalisées disposeront de courant grâce aux groupes électrogènes ; le reste de l'aérogare a tout d'un bain de vapeur. Il faudrait que la princesse vienne nous rejoindre, conclut-elle à l'intention d'Adam.

Rebecca se mit à rire, car Dorothea évoquait Maya presque systématiquement à son arrivée dans une zone sinistrée. Elle connaissait d'avance sa réaction négative, mais semblait décidée à tenter sa chance auprès d'Adam — qui n'avait pas la moindre notion de ses sous-entendus.

— Quelle princesse ? demanda-t-il.

Tant de naïveté impressionna Rebecca. Adam n'était vraiment pas dans son élément.

— Il s'agit de Maya. Dot estime que quiconque ne travaille pas pour DIDA est une poule mouillée.

— Maya n'est pas une poule mouillée !

Rebecca entendait avec plaisir Adam prendre la défense de sa sœur, mais ils savaient l'un comme l'autre à quoi s'en tenir.

— Nous avons besoin d'elle ici ! Dorothea tapota les poches de sa vareuse comme si elle vérifiait ses fournitures.

— Nous avons une multitude d'enfants, avec une multitude de problèmes, et pas de pédiatre. Pas un seul ! (Elle pointa un doigt en direction du tarmac, pourtant invisible de son bureau.) Comme vous le constatez, les gens affluent toujours.

— Maya ne peut pas faire ça, décréta Adam.

— Dot le sait, mais elle nous taquine.

— J'estime qu'il y a une différence entre ne pas pouvoir et ne pas vouloir. Bon, au travail !

Dot claqua des mains, ouvrit la porte du bureau et sortit. Adam la suivit des yeux, bouche bée.

— Je n'avais pas réalisé que c'était une vraie garce !

Rebecca sauta à bas de son perchoir.

— Réellement ? Je pensais que c'était de notoriété publique

Une fois hors du bureau, ils durent se faufiler au milieu d'une foule de gens las et anxieux, en suivant les panneaux indiquant l'aire de retrait des bagages.

Rebecca s'en voulait d'avoir critiqué son amie.

— Dot n'est pas « une vraie garce », reprit-elle alors qu'ils traversaient le hall central, où de grandes poutrelles vertes s'entrecroisaient sous un haut plafond à ciel ouvert. Elle a du mal à admettre que tout le monde n'est pas aussi sensibilisé qu'elle aux catastrophes humanitaires, mais peu de gens ont la capacité de lui résister. C'est pourquoi DIDA est un succès !

— Pigé, fit Adam.

Ils passèrent sous une réplique de l'avion des frères Wright. Plus loin, Rebecca aperçut les toiles de tentes. Un très jeune homme, en uniforme couleur or de l'équipe d'aide humanitaire, fonça vers eux en les voyant approcher.

— Adam et Rebecca ?

— Oui.

— Fantastique ! Je m'appelle Steve. Steve, enchanté, semblait sur le point de les serrer dans ses bras.

— Salut, Steve ! Tu arrives à tenir le coup ? lui demanda Adam, main tendue.

— Je ne me suis pas encore ouvert les veines, mais ce n'est pas faute d'y avoir pensé. Le temps presse ! Je vais tout de suite vous mettre au courant.

Il se dirigea vers une tente ; Rebecca et Adam lui emboîtèrent le pas.

— Nous sommes absolument débordés, mais la situation s'améliore. Des infirmières et des aides-soignantes font le tri sur le tarmac, dès que les gens descendent des hélicoptères. Quant aux tentes... Voici la tente numéro un, dit-il en leur montrant du doigt la tente la plus éloignée. Elle abrite les blessés légers : entorses, contusions, problèmes respiratoires mineurs. Et, face à vous, la tente des soins urgents. Quelques femmes sur le point d'accoucher et des fractures ouvertes... J'en ai déjà vu trois ce matin : les gens ne sont pas très agiles sur les toits.

— Je croyais être dans l'aire de retrait des bagages, observa Adam, en cherchant des yeux le tapis roulant.

— Le tapis est sous les tentes, lui signala Rebecca.

— Exact, dit Steve. Les aéroports n'ont pas été conçus pour recevoir des réfugiés.

Après les avoir menés à l'extrémité opposée de la salle d'attente, il leur montra une porte donnant sur une cage d'escalier.

— Ne descendez surtout pas au sous-sol ! Les toxicomanes en ont pris le contrôle, avec la première vague de réfugiés. Ça n'est pas joli, joli, en bas.

Et ça risque d'empirer quand ils seront en manque, pensa Rebecca.

— Où a-t-on stocké les produits pharmaceutiques ? demanda Adam, qui songeait manifestement à la même chose.

— Nos maigres ressources se trouvent dans l'un des bureaux de location de voitures.

Ils atteignaient la zone des guichets de vente des billets, où deux autres tentes étaient visibles.

— Extrêmes urgences, sous la troisième tente, annonça Steve. Arrêts cardiaques, attaques, accouchements, etc. Nous n'avons pas de matériel, comme vous ne tarderez pas à le constater, hélas.

— Et la quatrième ?

Rebecca connaissait la réponse à cette question, mais elle laissa à Steve le soin d'informer Adam.

— Les sans-espairs. Ceux qui vont mourir, fatalement. Les soins palliatifs... On les laisse avec des membres de leur famille, quand il y en a dans les parages.

— Surtout des personnes âgées ? demanda Adam.

— Oui, un bon nombre vient d'un petit hôpital qu'il a fallu évacuer. Et beaucoup... beaucoup trop... nous arrivent de maisons de retraite. C'est affreusement triste...

Le regard de Steve se posa tour à tour sur Adam et Rebecca.

— Vous êtes frère et sœur ?

— Pardon ? s'étonna Adam, amusé.

— Vous vous ressemblez !

Avec leurs yeux sombres et leurs cheveux bruns, ils devaient effectivement se ressembler, sous l'uniforme de DIDA, se dit Rebecca en échangeant un regard avec Adam. Elle passa un bras autour de ses épaules et respira des effluves de savon et d'after-shave — une occasion qui ne se représenterait pas avant un bon moment.

— C'est mon beau-frère chéri ! lança-t-elle. Merci tout de même pour le compliment.

— J'allais dire la même chose, plaisanta Adam.

— Ah bon, fit platement Steve, qui n'avait pas le temps de plaisanter. Allez donc déposer vos affaires là-bas, conclut-il en leur désignant les guichets. Je dois retourner dans le hall.

Tandis qu'il fonçait le long du corridor, Adam et Rebecca abandonnèrent leur paquetage derrière les guichets. Rebecca regarda son beau-frère prendre une profonde inspiration, comme s'il lui fallait des réserves pour la quinzaine suivante.

— Bienvenue à DIDA, lui dit-elle, avant de se diriger avec lui vers les tentes.

Rebecca passa presque toute la journée avec les patients nécessitant des soins urgents ;

Adam travaillait sous la tente des extrêmes urgences. Dorothea disait vrai au sujet des enfants : il y en avait partout. Crises d'asthme, fractures, blessures infectées et déjà suppurantes. Comment s'y prenait sa sœur pour travailler quotidiennement avec des petits ? Tout en prétendant que c'était « une simple question d'habitude », Maya avait, dans ce domaine, une compétence supérieure à la sienne.

Dès son cinquième patient, Rebecca sentit croître son sentiment de frustration : ce garçonnet de cinq ans, hurlant de douleur, avait eu au moins une douzaine d'os fracturés quand un arbre était tombé sur le toit d'une voiture. Au lieu de l'enfourner dans un hélicoptère déjà surchargé, on aurait dû le transférer directement à l'hôpital ; mais les hélicoptères n'avaient pas le temps de faire le tri au moment de l'évacuation. Il fallait donc maintenant séparer les rescapés les plus malades ou les plus gravement blessés de ceux que l'on pouvait soigner sur place, dans l'aérogare. Les blessés les plus inquiétants, comme ce gamin, seraient aéroportés à l'intérieur des terres. En l'entendant crier pendant qu'elle l'examinait, elle se demandait, malgré elle, si sa sœur aurait procédé autrement. L'un des refrains favoris de Maya lui revenait sans cesse à l'esprit : Sur le plan médical, les enfants ne sont pas simplement des adultes en miniature.

Au cours de cette journée, elle vit Adam plusieurs fois, quand il amenait un blessé sous sa tente. Ils ne pouvaient échanger que quelques mots hâtifs, toujours au sujet de l'état et du traitement du patient, mais elle se sentait proche de lui. Elle était contente qu'il soit là et espérait que cette expérience l'inciterait à repartir deux semaines l'année suivante.

Quand vint l'aube, décidée à s'accorder enfin une pause, elle rejoignit à grands pas le hall de l'aérogare, en se faufilant parmi les réfugiés. Elle se sentait soulagée de ne plus être sous la tente et de faire marcher ses muscles. Une fois dans le hall, elle se dirigea vers le point de distribution d'eau. Adam se tenait près des fenêtres ; elle prit une bouteille sur l'une des palettes et alla le retrouver. Comme il la regardait en silence, elle lut sur son visage le stress que cette journée lui avait fait subir. C'était la première fois qu'elle remarquait ces rides discrètes autour de ses yeux et le pli amer de ses lèvres.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-elle.

— Ça va...

Il soupira, les yeux rivés sur la file interminable d'hélicoptères qui atterrissaient, dégorgeaient leurs passagers et décollaient aussitôt.

— Mais c'est différent de ce que j'avais imaginé, précisa-t-il. Plus dur et, quoi qu'en dise Dorothea, diablement désorganisé.

— Tu t'y feras !

Rebecca se voulait optimiste. Adam avala une gorgée d'eau en l'écoutant.

— Après les premières heures démentes, j'ai décidé de ne plus me révolter contre ce

désordre. .. de le considérer comme un défi. Je pensais à toi, en me disant : Si Bec peut mener cette vie-là toute l'année, je suis capable de la supporter deux petites semaines.

— Certainement !

Adam passa un bras autour des épaules de sa belle-sœur.

— Je t'admire, petite.

— Ton admiration va me faire rougir, plaisanta Rebecca, bien que cette petite phrase l'ait touchée.

— Regarde ça !

Adam lui désignait l'un des hélicoptères, dont les portes s'ouvraient. Un flot de gens — surtout des enfants — se déversait littéralement sur le tarmac. Adam plaqua une main contre la vitre, comme s'il pouvait freiner la chute de ces gosses, tombant les uns sur les autres. Rebecca avait déjà vu pire, bien pire. Elle posa une main apaisante sur le dos d'Adam, qui murmura, en hochant la tête :

— L'horreur, à l'état pur...

Sur le tarmac, des bénévoles aidaient les enfants à se relever et essayaient de faire régner un semblant d'ordre dans ce chaos. Une bénévole fit signe à un groupe d'hommes, debout en retrait, et leva quatre doigts ; les hommes accoururent aussitôt, avec quatre civières.

Rebecca entendit Adam grogner, probablement à l'idée qu'il devrait accueillir quatre patients de plus sous sa tente.

— En somme, conclut-il, je n'ai plus qu'à appeler Maya.

Rebecca crut avoir mal entendu.

— Quoi ? Tu n'es pas sérieux ? -Oh si!

— Maya ne viendra pas. Elle ne doit pas venir. A mon avis, elle n'est pas remise de sa fausse couche, Adam. Sur le plan affectif, en tout cas. Je lui ai parlé l'autre soir, elle est encore perturbée. Et ce qui est arrivé au restaurant n'a vraiment pas...

— Il lui faut un objectif. Elle a besoin de se surpasser !

Rebecca éprouva une étrange sensation de panique, qui la déconcerta. Peut-être le sentiment, depuis toujours ancré en elle, qu'elle devait protéger sa sœur... Maya n'avait pas sa place dans cette aérogare. Il lui fallait un univers paisible et harmonieux. Ici, elle ne serait qu'une épave.

Simultanément, Rebecca était consciente qu'autre chose se cachait derrière sa panique et sa volonté de protéger sa sœur. Elle avait apprécié de partager cette journée et cette expérience avec Adam. Ils étaient deux médecins dynamiques, prêts à se jeter dans la mêlée, alors que Maya serait un obstacle pour tout le monde. Elle exigerait de nombreux égards, qui saperaient l'énergie d'Adam et le freineraient dans son élan.

Etait-ce bien la cause de son appréhension ?

Maya représenterait, effectivement, une charge. Il faudrait la prendre par la main... Mais Rebecca savait, en son âme et conscience, que ce n'était pas tout. DIDA constituait son univers, celui où elle avait toujours excellé, et elle ne supporterait pas de le partager avec sa sœur. Jamais...

Elle protesta avec véhémence.

— C'est une mauvaise idée, Adam ! As-tu imaginé la réaction de Maya, si elle s'était trouvée dans notre hélicoptère quand ce type a dit qu'on risquait d'essuyer des tirs ?

Adam se mordit les lèvres. Peut-être revenait-il enfin à la réalité.

— Tu as probablement raison, reconnut-il, après avoir vidé sa bouteille d'eau jusqu'à la dernière goutte.

Son attention se fixa à nouveau sur les enfants blessés, que l'on transportait maintenant sur leurs civières. Il se frictionna la nuque, puis esquissa un sourire à l'intention de Rebecca. Les pattes-d'oie formaient de tendres blessures au bord de ses paupières.

— Retour aux tentes ! lança-t-il.

Maya

— *TU DOIS ÊTRE UNE FILLE très appréciée, Haley !*

Je venais d'entrer dans la salle d'examen, où ma quatrième patiente de l'après-midi m'attendait avec sa mère.

Haley — d'une apparence plus juvénile que son âge, à cause de ses cheveux coupés court et de ses traits asiatiques d'une grande délicatesse — parut sidérée par ma remarque.

— Comment le savez-vous ? s'écria-t-elle, assise, avec un bras plâtré, sur ma table d'examen.

— Eh bien, tous mes patients n'ont pas... une centaine de signatures comme toi ! ai-je dit en faisant mine de compter les noms griffonnés sur son plâtre.

Haley a ri de bon cœur.

— Ça l'a aidée à supporter cette fracture, a expliqué sa mère.

Elle-même avait une jambe plâtrée, et ses béquilles reposaient contre le comptoir. Victimes d'un accident de voiture au printemps précédent, la mère et la fille avaient beaucoup de chance d'être dans mon cabinet, bien vivantes.

— Maman n'a laissé personne écrire sur son plâtre, même pas moi ! s'est plainte Haley.

Je gardais le souvenir de mon propre bras cassé. Il s'agissait, en réalité, d'un souvenir de Rebecca, car j'avais deux ans à l'époque. Je ne pouvais donc pas me rappeler exactement ce qui s'était passé. En tombant d'une balançoire, je m'étais fracturé l'humérus. J'avais été plâtrée, et papa avait pris l'habitude de m'emmener partout dans ses bras. Pour finir, Rebecca, alors âgée de six ans, lui avait crié un soir, au dîner : « Elle s'est cassé un bras, pas une jambe ! » Je chérissais ce souvenir, qui ne m'appartenait pas vraiment, et j'adorais imaginer mon père me transportant dans ses bras avec amour.

J'ai bavardé avec Haley et sa mère, tout en examinant la main de la fillette, enflée et engourdie. Stoïque, elle m'a répondu qu'elle n'avait « presque plus mal » quand je l'ai questionnée. Je ne l'avais jamais entendue se plaindre, même le jour où je l'avais reçue pour la première fois à l'hôpital, avec une fracture de la tête radiale. Sa mère était une grande blonde d'une cinquantaine d'années, de toute évidence sans lien biologique avec sa fille. Chaque fois que je les voyais, j'espérais qu'Adam et moi pourrions un jour adopter un enfant aussi adorable que Haley — ou que l'un des enfants adoptifs figurant parmi mes patients. Adam ne pouvait comprendre, car il n'avait aucune notion de ces liens parents-enfants dont j'étais témoin chaque jour. Des liens sans aucun rapport avec le sang et la biologie. On frappa

à la porte, et Rose, ma réceptionniste, passa la tête dans la salle d'examen.

— Le Dr Pollard, pour vous sur la ligne un.

— Merci, Rose. (Je me suis tournée vers la mère de Haley.) Excusez-moi, je dois prendre cet appel.

Adam était parti depuis deux jours et demi et je ne m'attendais pas à ce qu'il me téléphone aussi vite. Je m'étais habituée à perdre tout contact avec Rebecca pendant de longues périodes, mais passer un certain temps sans nouvelles d'Adam était une autre affaire. En dehors de mes heures de travail, je restais scotchée à CNN. Il n'était question que de personnes bloquées sur les routes ou portées disparues, et l'on voyait des bateaux circuler entre les maisons, à la recherche d'éventuels survivants. Les équipes d'aide humanitaire traitent des centaines de patients dans un aéroport, annonçaient les journalistes. J'ai supposé qu'Adam m'appelait de là.

Je me suis assise à mon bureau avant de décrocher mon téléphone.

— Adam !

— C'est moi, ma chérie.

Il semblait vanné, mais sa voix avait du tonus.

— Je ne pensais pas que tu pourrais m'appeler.

— Les antennes-relais sont toujours à terre, mais j'utilise le téléphone par satellite de Dorothea. Ça va bien chez nous ?

— Ici, ça va ; je m'inquiète beaucoup pour ce qui se passe là où tu es. J'ai vu des choses horribles à la télé !

— C'est le moins qu'on puisse dire. Dis-moi, je ne te dérange pas ?

— Je reçois une patiente, mais je peux prendre une minute. Rebecca est-elle dans les parages ?

— Hum ! Plusieurs tentes de soins médicaux ont été dressées dans l'aéroport, et ça grouille de monde. C'est navrant, ma chérie.

La plupart des réfugiés ont tout perdu !

— J'ai du mal à imaginer... Il y a assez de nourriture ?

— Des rations alimentaires.

— Beurk ! Et tu dors où ? Adam a ri, ou fait semblant de rire.

— J'ai eu à peu près deux heures de sommeil depuis mon arrivée, mais ce n'est pas dramatique. Il y a une grande salle de conférences moquetée, au premier étage, et les bénévoles dorment sur le sol.

Le pauvre Adam, qui n'était pas un excellent dormeur, même dans notre lit *king-size* !

— Tu sais... a-t-il commencé. On n'est pas assez nombreux ici. On essaye de faire l'impossible, vraiment, et... on n'a pas de pédiatres.

Il s'est interrompu brusquement.

— Tout va bien ? ai-je murmuré. Adam a soupiré.

— J'essayais de te donner mauvaise conscience... pour que tu viennes nous rejoindre.

— Vous rejoindre ? (J'ai hésité un instant.) Je serais un handicap plutôt qu'une aide,

Adam.

Pas de réponse. J'ai donc repris la parole.

— J'ai entendu dire qu'on avait tiré sur l'un des hélicoptères transportant des médecins ;

j'ai eu peur que ce ne soit le vôtre...

— Une simple rumeur ! La seule crainte à avoir, ici, concerne les malades et les blessés

qui ont besoin d'aide.

S'imaginait-il vraiment que j'allais venir ?

— Adam, c'est impossible. Il a soupiré profondément.

— Je sais. Pas de problème !

— Qu'est-ce que je ferais de Chauncey ? J'aurais pu m'abstenir de cette question, car une

équipe d'adolescents gardait les animaux domestiques dans notre voisinage.

— Je te répète que ça ne pose pas de problème.

J'ai passé les doigts sur le clavier de mon ordinateur.

— Quel genre de cas vois-tu ?

— Il y a de tout : crises cardiaques, femmes en couches, fractures, infections. Des tas de

malades chroniques en manque de soins... et des enfants en si grand nombre...

Des enfants, et pas de pédiatre. Une bonne raison de demander mon aide.

— Je me sens terriblement puérile, ai-je dit d'une petite voix.

— Ne t'en fais pas !

— Mais tu m'as appelée pour m'inciter à venir.

— C'est juste une... une simple réaction émotionnelle à ce qui se passe ici, autour de moi.

Tu pourrais nous aider... Alors, j'ai cru bon de faire pression sur toi. Ce n'est pas très honnête

de ma part.

— Je pense que je ne servais à rien là-bas.

— Désolé, Maya, quelqu'un a besoin du téléphone. Je ne sais pas quand j'aurai la

possibilité de te rappeler.

Sa déception était perceptible.

— Bon, ai-je murmuré, attristée par cette interruption brutale de notre conversation. Je

t'aime. Dis à Rebecca que je l'aime aussi.

— Bien sûr !

Après avoir raccroché, j'ai parcouru du regard mon bureau impeccablement rangé. A ma

gauche, les piles des dossiers de mes patients; à ma droite, près de la souris de mon

ordinateur, mon bloc d'ordonnances et deux stylos alignés.

« Espèce de lâche ! » ai-je articulé à haute voix. Ensuite, je me suis levée et j'ai longé le couloir stérile, menant à la salle d'examen stérile, où m'attendait ma petite patiente dorlotée. Je pensais à Adam, à Rebecca, les deux êtres que je chérissais le plus au monde. A moins de trois cents kilomètres de moi, ils accomplissaient une mission en laquelle ils croyaient. Pourquoi étais-je à Raleigh et non avec eux ?

Rebecca

LE TROISIÈME JOUR, Rebecca se sentit assommée de fatigue. Elle voyait trouble en administrant un peu d'oxygène de sa maigre réserve à un homme souffrant d'emphysème, et sa voix résonnait dans sa tête tandis qu'elle tentait de calmer une femme en train d'accoucher prématurément. Unique concession à l'hygiène, elle avait trouvé moyen de se brosser les dents dans l'une des toilettes puantes. Son odeur corporelle devait se mêler maintenant à celle de tous ces gens, privés de douches, qui l'entouraient. Même si la situation menaçait d'empirer, elle avait assez d'expérience au service de DIDA pour savoir qu'une force naîtrait bientôt en elle. Une force qui lui permettrait de se passer de sommeil, d'y voir clair, et d'entendre distinctement chaque mot prononcé par ses patients. Une telle force ne lui avait jamais fait défaut, mais il lui fallait un certain temps pour apparaître.

Elle avait passé toute la journée sans voir Adam. Comment se débrouillait-il ? Certaines personnes ne parviennent jamais à faire face aux effroyables tragédies humaines et au chaos d'une catastrophe humanitaire. Adam avait l'habitude de travailler dans le calme d'une salle d'opération. La dernière fois qu'elle l'avait aperçu, on aurait dit qu'il avait failli être écrasé par un train : œil hagard, corps dégoulinant de sueur. Malgré tout, il parvenait à se concentrer sur la blessure à l'épaule qu'il était en train de soigner. Ce comportement l'avait rassurée. Elle avait foi en lui, et elle avait hâte de lui dire que l'immense énergie, dont il était doué sans le savoir, ne tarderait pas à se manifester.

Au milieu de l'après-midi, ses vertiges devinrent si intenses qu'elle craignit de s'effondrer en examinant un patient. Elle quitta alors la tente pour monter dans la salle de conférences du premier étage : il lui fallait boire et manger. Après avoir glissé son sachet de ration alimentaire dans l'étui chauffant, elle le déposa contre la vitre, en buvant pendant que le ragoût de bœuf se réchauffait.

De sa place elle voyait parfaitement les hélicoptères atterrir, décharger les réfugiés et repartir. Où allait-on installer tous ces gens ? Peut-être faudrait-il monter des tentes sur le parking, car l'aérogare n'était pas assez vaste pour les accueillir. Elle était devenue, en quelques jours, une petite ville insalubre, avec des vivres insuffisants, trop peu de sanitaires, trop peu de personnel médical pour traiter un nombre croissant de patients, et une atmosphère putride, quasiment irrespirable. Les deux boutiques de la salle d'attente avaient été dévalisées ; le bruit courait que de pires exactions avaient été commises, au sous-sol en particulier. Comme toujours pourtant, des liens se créaient entre des réfugiés qui s'étaient

rencontrés à bord des hélicoptères ou dans les salles d'attente, près des guichets. Des liens pour la vie ! Les femmes gardaient à tour de rôle les enfants, et les hommes aidaient à porter les blessés jusqu'à l'aérogare.

C'était toujours ainsi : quatre-vingt-dix-neuf pour cent de bonté et un pour cent de dépravation.

Tout en mangeant son ragoût, elle remarqua un homme sur le tarmac. Vêtu d'un polo bleu pâle et d'un pantalon gris, ganté de cuir, il aidait à décharger d'un hélicoptère une femme en fauteuil roulant. Il lui tournait le dos, mais le galbe de son triceps lui apparut une seconde quand il tendit le bras. Elle ressentit aussitôt ce tiraillement au bas-ventre qui lui était familier depuis l'adolescence. Comment pouvait-elle songer à épouser Brent — et même à se marier — alors que la vue d'un peu de chair masculine la mettait dans un tel état ? Était-elle normale ? A trente-huit ans, n'aurait-elle pas dû avoir une libido plus sereine ?

L'homme se pencha pour chuchoter quelque chose à l'oreille de la vieille dame ; de son poste d'observation, Rebecca put constater que celle-ci lui effleurait la joue d'une main tremblante. Elle avait passé trois journées entières à travailler au milieu d'êtres humains souffrants, sans verser une larme, mais deux secondes d'humanité entre ce bénévole et la vieille dame la faisaient craquer.

Une bénévole plus jeune poussait le fauteuil roulant vers l'aérogare. L'homme s'était relevé et s'éloignait de l'hélicoptère. Il ouvrit une bouteille d'eau, qu'il déversa sur sa tête au lieu de la boire. Rebecca sourit à la pensée de cette douche délicieuse.

Quand l'homme se tourna pour regagner l'aérogare, elle poussa un cri de stupeur en reconnaissant... Adam. Comment était-ce possible ? A l'instant même, elle venait de convoiter le mari de sa sœur.

Elle alla prendre une autre bouteille d'eau sur la vaste table de conférence.

— Salut ! fit Adam, qui l'avait aperçue en entrant dans la salle.

Trempé, il retira ses gants de cuir et découvrit ses avant-bras crasseux. Une barbe de plusieurs jours assombrissait ses joues et son menton.

— Tu tiens le coup ?

Rebecca osait à peine le regarder en face, de peur que le désir qui venait de la traverser ne se lise sur son visage.

— Ça va !

Après avoir avalé une grande gorgée d'eau, il lui adressa un sourire inattendu.

— J'ignorais que les médecins de DIDA déchargeaient des hélicoptères au lieu d'exercer la médecine...

Malgré tout, il ne semblait guère offusqué. Il supportait l'épreuve, et même il y trouvait satisfaction.

Il jeta un coup d'œil vers la porte, par-dessus son épaule.

— Voici le chef !

Rebecca se retourna et aperçut Dorothea, qui se dirigeait vers eux.

— Je viens d'apprendre qu'un camp a été inondé, à une trentaine de kilomètres d'ici. Deux cents enfants. On nous les amène tout de suite.

— Il ne manquait plus que ça, grommela Rebecca. Deux cents êtres humains de plus...

Elle se demandait déjà où l'on pourrait les mettre, et s'il faudrait changer leur système de tri pour faire face.

— Toi ! fit Dorothea, en montrant du doigt le torse humide d'Adam.

— Moi ?

— Je t'ai observé. Tu es ici comme un cochon dans son auge.

— Vraiment ?

Il haussa les épaules, comme si le compliment de Dorothea le laissait indifférent.

— J'ai une bonne nouvelle pour vous deux, ajouta Dorothea. Il y a environ une heure, j'ai reçu un appel, et... devinez quoi ? Le second Dr Ward arrive.

— Maya ? souffla Rebecca.

— Elle est à l'aéroport de Raleigh-Durham, sur le point de monter à bord d'un hélicoptère.

— Tu te payes ma tête ! riposta Adam après un silence.

— Je viens de lui parler, personnellement. Rebecca tenta d'imaginer sa sœur montant à bord d'un hélicoptère. Elle pouvait presque ressentir son appréhension dans son propre corps. L'idée de la faire venir était absolument nulle, à tout point de vue.

— *That's my girl*, chantonna Adam.

— J'y crois pas ! s'écria Rebecca, en feignant de partager son admiration, mais avec le cœur serré.

— C'est pourtant vrai, conclut Dorothea, en décapsulant une bouteille d'eau. Il faut que je redescende, mais je tenais à vous remonter le moral.

Sur le pas de la porte, elle tourna la tête vers eux.

— Maintenant, il va falloir que je lui trouve un autre surnom.

Quand elle se fut éloignée, Adam et Rebecca échangèrent un regard. Adam sourit et leva sa bouteille d'eau pour trinquer.

— A Maya, fit-il.

Rebecca cogna sa bouteille contre la sienne.

— A ma formidable sœur !

Sur ces mots, elle s'empressa de détourner la tête, pour cacher son désarroi.

Maya

DEUX PERSONNES DIFFÉRENTES coexistaient en moi. Je pensais à ma double personnalité tandis que l'hélicoptère décollait. On a viré vers Test, et j'ai vu l'aéroport de Raleigh-Durham disparaître. Oui, j'étais vraiment double. A mon cabinet et en salle d'opération, je possédais une force surprenante. J'étais énergique, adroite, et surtout sans crainte. Je me sentais fière de moi, de la personne que j'étais devenue.

Il y avait aussi la femme qui avait paniqué dans le couloir du restaurant brésilien. La femme qui s'envolait vers la côte sans penser à ce qu'elle ferait pour aider les victimes des « sœurs cyclones », mais avec l'intention de plaire à son mari qui lui échappait, et de le ramener à elle. Enfin, la femme qui n'avait pas peur de voler, même dans ce petit quatre places, mais qui redoutait d'atterrir à cet aéroport devenu, selon CNN, « un vrai pays du tiers-monde ».

— Je déteste prendre l'avion, dit la femme à côté de moi. Rien de pire que cet appareil minuscule !

Janette, une infirmière d'une vingtaine d'années, s'agrippait de toutes ses forces au livre de poche posé sur ses genoux. Je l'avais rencontrée, ainsi que deux autres infirmiers bénévoles de DIDA, quelques instants avant d'embarquer. Elle m'inspirait de la sympathie.

— Je trouve notre hélicoptère plutôt luxueux, objectai-je dans l'espoir de la rassurer. Profitons de nos derniers moments de confort !

Un industriel de Raleigh avait mis ce quatre places d'un rouge flamboyant, et son pilote, à la disposition des équipes de secours. Nous étions tous les quatre — trois femmes et un homme — assis face à face, sur des sièges moelleux en cuir beige. Mais il y avait tant de bruit que l'on devait crier pour se faire entendre. D'autres appareils — immenses, contrairement à notre luxueux mini-engin — fendaient l'air au-dessous et au-dessus de nous.

— Même en cas d'accident, nous nous en tirerions probablement, dit l'homme qui me faisait face. Nous ne volons pas si haut...

Quelles conneries, pensai-je en regardant par le hublot les arbres et les maisons, loin au-dessous de nous. Ce type cherchait sans doute à rassurer Janette.

— C'est pas le moment de parler d'un crash ! objecta la deuxième infirmière.

— Il paraît qu'ils manquent de fournitures, dit l'homme.

— J'ai entendu dire aussi qu'il y a beaucoup de violence là-bas, lança Janette.

Je ne supportais pas qu'il soit question de violence.

— Dès qu'on rassemble quelques milliers de personnes désespérées, il y a de la bagarre, ironisa l'homme, en réponse à Janette.

— Bien pire qu'une simple bagarre ! fit l'autre infirmière. Mon père voulait me prêter son pistolet.

— Tu plaisantes ? s'esclaffa Janette.

— Pas du tout. Ça n'a rien à voir avec les voyages habituels en avion ! Il n'y a aucun contrôle avant l'embarquement et les gens peuvent être armés si ça leur chante. N'importe quel idiot, qui a deux minutes devant lui pour quitter sa maison et qui se demande dans quel pétrin il va se fourrer, emporte son revolver, et...

— Oh, regardez ça !

J'ai tendu un doigt vers un hublot, sans savoir exactement ce que je voulais montrer ; mais ils devaient absolument se taire pour que je puisse garder mon calme précaire.

— Vous avez vu tous ces arbres arrachés ?

Il y en avait un nombre incroyable. Des pins tarda s'entrecroisaient sur le sol comme des cure-dents surmontés de collerettes en cellophane verte.

Chacun de mes compagnons a collé un œil à son hublot, et on a parlé des cyclones. Je me suis félicitée d'avoir interrompu cette conversation scabreuse.

Comme la terre ferme se muait en un immense lac scintillant, un profond silence s'installa. J'avais vu des images à la télé, pourtant j'étais loin d'imaginer un tel cataclysme. Les rues disparaissaient sous une eau boueuse et, par endroits, la seule preuve de leur présence était un panneau de circulation, émergeant de l'inondation. Les toits des maisons et des immeubles semblaient flotter. Un bateau bleu reposait sur l'un des toits, une voiture sur un autre. De petits bateaux voguaient entre les maisons ; les sauveteurs portaient des casques et des gilets de secours. Tout cela me rappelait certaines images de Katrina. Il y avait des morts, sans l'ombre d'un doute.

J'ai empoigné mon paquetage en descendant de l'hélicoptère à l'aéroport de Wilmington, aidée par une svelte jeune femme en uniforme. J'étais en vêtements de travail, bien que Dorothea m'ait dit de ne pas me soucier de ma tenue, puisqu'un uniforme de DIDA m'attendait. J'avais emporté un rechange, quelques sous-vêtements, un tube de dentifrice, une brosse à cheveux, un petit flacon de shampooing et un peigne. Le minimum, selon moi. Je m'étais munie aussi de mon BlackBerry : si les lignes étaient rétablies, j'aurais ainsi la possibilité d'entrer en contact avec mon cabinet médical. J'avais laissé tomber brusquement mes associés, mais ils ne pouvaient rien me reprocher, car je venais de remplacer l'un d'eux.

La femme qui me guidait vers l'aérogare me cria je ne sais quoi ; le grondement assourdissant des hélicoptères m'empêcha d'entendre. Près de nous, quelqu'un conduisait une longue file de chariots, sans doute chargés de couvertures ou de vêtements destinés aux

réfugiés. Je finis par saisir que ces chariots transportaient des humains : hommes et femmes, entassés les uns sur les autres, dont les pieds dépassaient de chaque côté. Morts ou vivants ? Horrifiée, j'ai empoigné le bras de mon accompagnatrice, en lui montrant du doigt les chariots.

— Ces gens... qui sont-ils ?

Elle a vociféré à son tour :

— Ils viennent probablement de maisons de retraite.

Son haussement d'épaules désinvolte m'a donné à comprendre que ce n'était pas la première fois qu'elle voyait, en ce lieu, des réfugiés transportés comme du bétail.

L'intérieur de l'aérogare était bondé : des gens dormaient, parlaient, criaient. Je m'attendais à une forte chaleur, mais c'était moins la chaleur que la puanteur qui me frappait. Un mélange de relents d'égouts, de sueur et de mort m'a coupé le souffle.

— Au secours ! Je vais mourir ! a hurlé une femme.

J'ai cherché à voir d'où venait cette voix, mais des gens, derrière moi, me poussaient et mon accompagnatrice m'a entraînée plus loin.

— Suis les panneaux indiquant l'aire des bagages ! m'a-t-elle dit, sa bouche collée à mon oreille.

J'ai compris qu'elle allait m'abandonner au milieu du chaos.

— D'accord ? a-t-elle ajouté en m'indiquant le panneau au-dessus de nous.

J'ai acquiescé d'un hochement de tête.

— Bobby ! Où es-tu, Bobby ? a appelé un homme, près de moi.

Mon accompagnatrice a disparu dans la foule. Un moment dépassée par les événements, j'ai fait un pas de côté, tandis que deux hommes des équipes humanitaires essayaient de maîtriser la marée des nouveaux venus. Y avait-il un semblant d'organisation en ce lieu ? Apparemment, non. Sous mes yeux, un homme et une femme furent projetés à terre dans la bousculade. J'allais m'approcher pour les mettre en sûreté, quand une nouvelle vague de réfugiés s'est déversée à travers la porte de l'aérogare. Je les ai perdus de vue aussitôt.

— Maya !

En me retournant, j'ai vu Adam se diriger vers moi à grands pas. Il était superbe, malgré ses cheveux sales et sa barbe de trois jours. Pendant qu'il me serrait brièvement dans ses bras, j'ai respiré l'odeur de sa transpiration.

— Sortons de cette pagaille ! a-t-il crié.

Il a pris mon paquetage et l'a glissé à son épaule. Je l'ai suivi le long d'un couloir bourré d'individus qui dormaient, parlaient ou pleuraient ; et j'ai réalisé en quoi la situation présente différait de ce qui s'était passé au moment de Katrina. La majorité des victimes de Katrina était constituée de pauvres gens, ne disposant d'aucun moyen d'échapper au cyclone. Ici, tout

le monde, sans exception, avait été piégé par le brusque changement de direction de Carmen. Les « sœurs cyclones » n'avaient pas fait de différence entre les personnes qu'elles frappaient ; la foule rassemblée ici appartenait donc à toutes les races et, me sembla-t-il, à tous les niveaux sociaux.

Nous n'avons pas échangé un seul mot, Adam et moi, jusqu'à notre arrivée dans la salle où étaient dressées les tentes des médecins. J'avais vu une fois l'aéroport de Wilmington, mais, à part les grandes poutres vertes au-dessus de nos têtes, et la réplique de l'avion des frères Wright, je ne reconnaissais rien.

Adam m'a fait face et m'a souri, les mains sur mes bras.

— Tu es là ! J'ose à peine y croire. Tu es fabuleuse et... magnifique.

Il a enroulé une mèche de mes cheveux autour de l'un de ses doigts.

— Et tu es aussi la première personne propre que je vois depuis plusieurs jours.

J'ai éclaté de rire. Je ne me sentais ni fabuleuse ni magnifique, mais j'adorais qu'il me considère ainsi. Tentée de l'interroger sur les rumeurs de violence, je me suis retenue. S'il s'émerveillait de ma venue, je n'allais pas lui donner la moindre raison de changer d'avis.

Quelqu'un l'a appelé. Il s'est tourné vers une femme, debout devant l'une des tentes, à qui il a fait signe.

— J'arrive dans une seconde ! Puis il s'est adressé à moi :

— Tu as bien supporté le vol ? On te laisse souffler un instant ou tu es prête à te mettre au travail ?

— Je préfère me mettre au travail.

Adam a porté ma main à ses lèvres. Ce baiser rapide m'a procuré une étrange sensation de bonheur, malgré le chaos, la chaleur et la puanteur ambiants. Mon mari avait retrouvé sa vitalité perdue. Il semblait heureux lui aussi, il m'aimait, et pour la première fois depuis des semaines, je me suis dit que nous pourrions nous en tirer.

La situation critique sur l'aéroport m'a frappée à nouveau quand, alors que nous approchions des tentes, il m'a expliqué les différences entre elles.

— Dorothea te veut sous la tente trois, a-t-il conclu. Rebecca y est aussi.

Après avoir dépassé la tente deux, j'ai été choquée par ce que j'apercevais à notre droite : entre la deuxième et la troisième tente, une multitude de gens étaient allongés sur des civières. Côte à côte, bout à bout, ils se touchaient presque.

— Tous ces réfugiés... ils sont en train de dormir ? ai-je demandé. Ou bien s'agit-il de malades ?

— Ce sont des malades ! Tu comprends pourquoi on a besoin de toi ?

Je ne comprenais que trop... Des infirmières et d'autres bénévoles circulaient parmi les civières, s'accroupissaient auprès de certaines, ou prononçaient simplement quelques paroles

apaisantes au passage.

— On ne peut pas faire grand-chose ici, ma chérie, sur le plan médical, m'a prévenue Adam — au cas où j'aurais encore des illusions. Il faut stabiliser les gens et évacuer aussi vite que possible ceux qui sont dans un état particulièrement critique. On se débrouille au mieux...

J'ai compris qu'il s'était adapté en peu de temps à sa tâche— et à celle de Rebecca. Quant à moi, je doutais d'y parvenir un jour.

Avant de pénétrer sous la tente trois, il m'a désigné un coin de la salle.

— Les rations alimentaires et l'eau sont là-bas.

Les rations alimentaires... Encore une nouveauté pour moi.

Sous la tente, il faisait nettement moins chaud que dans l'aérogare, et j'ai noté une certaine organisation. A ma droite, des infirmières triaient des patients. Face à moi, de chaque côté, des lits de camp où des gens attendaient qu'on les examine ; autour d'eux, des membres de leur famille ou des amis se tordaient anxieusement les mains. Certaines zones étaient isolées par des parois mobiles en toile. J'ai aperçu Rebecca au loin : elle palpait l'abdomen d'une femme, qui hurlait en cherchant à repousser ses mains.

— Que fait-on si un patient a besoin de soins impossibles à donner ici? ai-je demandé à Adam.

— On le transfère par pont aérien dans l'un des hôpitaux accessibles.

Il a promené une main le long de mon bras.

Cet après-midi, nous avons transféré quelques douleurs abdominales aiguës, deux femmes en couches, deux infarctus, et plusieurs blessés à opérer de toute urgence.

Une femme a foncé sur moi, un bloc-notes à la main. Elle portait un tee-shirt gris, avec DIDA inscrit en lettres blanches, et sa queue-de-cheval était à moitié dénouée.

— Tu es l'autre docteur Ward ?

— Oui.

— Dot a décidé de te placer là-bas. Viens !

—A tout à l'heure, Adam, ai-je murmuré avec une soudaine appréhension,

Il m'a adressé un clin d'œil.

— Bonne chance !

La femme à la queue-de-cheval s'est mise à courir et j'ai eu du mal à la suivre. Nous avons croisé Rebecca, qui a levé les yeux pour me crier :

— Bravo, ma sœur !

— Je suis infirmière et je m'appelle Susan, m'a annoncé la jeune femme. Je vais partager mon temps entre toi et un autre médecin.

Elle m'a menée dans une sorte de cabine aux murs de toile, où m'attendait ma première

patiente, une petite blondinette de quatre ans environ, qui hurlait à pleins poumons sur les genoux de sa mère. A sa manière de serrer son poignet meurtri et gonflé contre son torse, j'ai deviné son problème ; je l'ai examinée sans attendre.

Je venais d'écouter ses poumons et son cœur quand Susan s'est penchée vers moi en chuchotant :

— Pas le temps de faire un examen complet !

J'ai hoché la tête. Ni temps, ni appareil de radiographie, ni anesthésie, évidemment.

— Comment t'appelles-tu ? L'enfant continuait à crier.

— Vanessa, m'a répondu sa mère à sa place.

— On lui pose une attelle et on la met en attente pour un transfert en hélicoptère, m'a suggéré Susan.

— Il faudrait l'hospitaliser ! disait la mère. Elle a besoin d'une radio, non ? D'une intervention chirurgicale ?

Je me suis adressée à Vanessa :

— Est-ce que tes doigts tintent ?

Quand j'ai pianoté rapidement sur sa « bonne » main, elle a crié de plus belle.

— Comment t'es-tu fait ça ? Tu es tombée d'un éléphant ?

Décontenancée par ma question, la fillette s'est tue un instant et m'a presque souri, avant de se remettre à hurler.

— Elle a glissé sur l'escalier humide du ponton pour rejoindre le canot de sauvetage, m'a expliqué sa mère.

— Quel est le temps d'attente pour un avion ou un hélicoptère ? ai-je demandé à Susan.

— S'il s'agit d'une fracture... plusieurs jours.

— Pas question d'attendre plusieurs jours ! a protesté la mère de Vanessa, en serrant sa fille dans ses bras.

Des gens mouraient de crise cardiaque, de péritonite, et de toutes sortes d'urgences médicales, mais si j'avais été la mère d'un enfant de quatre ans, j'aurais réagi de la même manière.

— Je peux réduire la fracture, mais nous n'avons aucun moyen d'anesthésier votre fille.

— Oh, mon Dieu ! s'est exclamée la mère.

— Ça va aller, ai-je dit avec toute l'assurance dont j'étais capable. Ensuite, nous lui poserons une attelle, nous lui donnerons un médicament pour la soulager et nous vous ferons partir dès que possible.

J'ai interrogé Susan du regard, en espérant ne pas en avoir trop dit.

— De quoi disposons-nous ?

— On a du paracétamol.

— Très bien ! ai-je approuvé, comme si c'était mon premier choix. Nous allons faire vite.

Tenez-la bien, exactement ici.

J'ai guidé les mains de la mère vers l'avant-bras de la fillette.

— Vanessa, tu ne dois surtout pas penser à des pingouins ! Je t'interdis de penser à des pingouins. D'accord ?

Vanessa a cessé de crier, les yeux écarquillés.

— Susan, tire sur sa main !

L'infirmière m'a dévisagée d'un air dubitatif, mais elle a empoigné la main de la fillette et j'ai aussitôt remis les os en place. Le hurlement de Vanessa m'a fait vibrer les tympans.

— Ça y est ! ai-je proclamé en me redressant.

Vanessa a grimacé de colère et m'a décoché un coup de pied. J'ai admis en riant que je l'avais bien mérité.

Je me sentais presque euphorique et pour le moins fière de ce que je considérais comme un exploit. Comment aurais-je pu me douter de ce qui m'attendait les jours suivants ?

Rebecca

Une seule lampe, reliée à un groupe électrogène, éclairait la salle de conférences, mais cette faible lumière était apaisante, après une longue journée sous les tentes médicalisées. Après avoir trouvé un coin inoccupé, Rebecca s'étendit près de la fenêtre, roula sa vareuse sous sa tête, à la manière d'un oreiller, puis chercha à dégourdir, un à un, ses muscles endoloris. La moquette était comme du béton.

Elle avait perdu la trace d'Adam et de Maya au cours des trente-six heures qui venaient de s'écouler, mais Dorothea lui avait annoncé que sa sœur « tenait bien le coup ».

Les rumeurs de violence qui couraient dans l'aéroport étaient-elles parvenues aux oreilles de Maya ? Elles se propageaient si vite maintenant que Rebecca commençait à les prendre au sérieux. Au sous-sol, les toxicomanes qui avaient pu s'enfuir de chez eux avec leur réserve de stupéfiants commençaient à être à court, et ça se passait mal. On racontait qu'une adolescente avait été violée et battue et que, toujours au sous-sol, un homme avait eu la gorge tranchée d'une oreille à l'autre.

En tout cas, beaucoup de gens présentant des symptômes de manque arrivaient sous les tentes. Quelques bénévoles surveillaient — dans les bureaux de location de voitures — les produits pharmaceutiques de plus en plus rares, et plus précieux que de l'or. Chaque fois qu'elle entendait une rumeur ou une mise en garde au sujet de l'escalier, Rebecca pensait à Maya. Elle ne voulait surtout pas que sa sœur s'affole. Puisqu'elle tenait le coup, comme l'avait dit Dorothea, son aide leur serait extrêmement précieuse.

Sa vareuse faisait un piètre oreiller. Elle la disposa de manière à ne pas avoir la poche contenant sa radio contre une joue. Sur le point de fermer les yeux, elle aperçut Adam et Maya sous la longue table en forme de bateau. Malgré le mauvais éclairage, elle pouvait distinguer leurs silhouettes : Adam était adossé à l'un des pieds massifs de la table, et Maya avait posé sa tête sur ses genoux. Rebecca se souvint brusquement du jour de leur mariage. A l'époque, elle connaissait à peine Adam, car elle était en mission au moment où leur relation s'était construite. Le jour de leur mariage, elle l'avait donc pris à part pour lui déclarer : « Si tu lui fais du mal, je te tue ! » Il avait ri, sans se douter qu'elle ne plaisantait pas. Elle non plus ne pouvait se douter qu'elle n'avait aucune raison de s'inquiéter. Comment aurait-elle deviné qu'il serait une telle source de joie pour elles deux ? Aux prises, chacune à sa manière, avec un lourd passé, les deux sœurs n'avaient que des bienfaits à attendre de l'arrivée dans leur vie d'un homme de cœur comme Adam.

Tandis qu'elle les observait, elle se sentit étrangement émue en voyant Adam se pencher pour embrasser Maya sur le front. Que Dieu leur donne un enfant ! songea-t-elle.

Un instant, elle eut l'impression de tenir dans ses bras un bébé fantôme — comme dans la chambre d'hôtel de Brent, peu de temps avant. Une pensée étrange lui vint alors : si Maya ne pouvait porter un enfant à terme, pourquoi ne le ferait-elle pas à sa place ? Pour elles deux... Elle posa une main sur son ventre plat et imagina un bébé en train de se développer en elle.

Quelle idée ! Elle n'avait jamais souhaité être enceinte. La grossesse serait une entrave à son travail, à sa vie. Tu vas passer à côté de quelque chose ! Combien de fois ses bonnes copines, mères de famille, lui avaient-elles murmuré ces mots — tel un avertissement céleste — quand elle affirmait son intention de ne pas avoir d'enfants ? Elle avait toujours ri d'une telle mise en garde.

Un bébé dans ses bras... Cette sensation devenait dévastatrice.

Son regard se posa à nouveau sur sa sœur. Adam et elle semblaient parler ; Maya déplaçait lentement une main dans les airs, comme pour illustrer un point précis. Adam prit soudain sa main et la porta à ses lèvres.

Rebecca ferma les yeux : un sentiment étrange s'insinuait en elle, à la manière d'un serpent. En sentant sous son corps la moquette rêche et dure, plutôt qu'un autre être humain, elle finit par comprendre ce qu'elle éprouvait. De l'envie ! Même si la présence de Maya pouvait leur être utile, il fallait à tout prix qu'elle rentre chez elle.

Maya

TOUT S'EST PASSÉ SI VITE.

Deux bénévoles amenaient un petit garçon à la peau sombre, de cinq ans tout au plus, dans mon secteur abrité par des parois de toile. Ils m'ont crié de dégager l'adolescente que je soignais pour une entaille au front, puis ont déposé l'enfant inconscient sur le lit de camp, en me laissant à peine le temps d'empoigner ma patiente et de la faire descendre.

Susan l'a prise par la main et l'a emmenée rapidement ; je me suis penchée sur l'enfant pour m'assurer qu'il respirait. Ses cils immenses ombrèrent ses joues comme des ailes de libellule.

J'ai retiré mes gants et cherché une paire de gants neufs sur la table bancale, à côté de ma chaise.

— Que lui est-il arrivé ?

— Blessure par balle, a dit l'un des hommes. Un gant à moitié enfilé, je me suis figée. Le tee-shirt noir de l'enfant était trempé de sang. Au cours de ma carrière médicale, je n'avais jamais traité de blessure par balle, même pendant mon tour de garde calamiteux aux urgences. Pour ce faire, j'avais dû manœuvrer adroitement, non sans mauvaise conscience parfois. En l'occurrence, je n'avais pas le choix. J'ai fini d'enfiler les gants à la hâte et je me suis adressée à l'un des hommes.

— Aide-moi à lui retirer son vêtement !

Au même instant, je saisisais moi-même le bord du tee-shirt, en redoutant ce que j'allais constater sur le corps de ce gamin maigrichon. Nous avons lentement fait passer le vêtement au-dessus de sa tête, et j'ai eu la certitude, au premier regard, que cet enfant allait mourir.

Dix minutes plus tard, je lui avais installé une perfusion et je courais à côté de la civière, que deux lycéens bénévoles transportaient à travers l'aérogare. Je suis arrivée à bout de souffle et en sueur sur le tarmac, où l'hélicoptère se découpait contre le ciel obscur. Deux autres civières étaient déjà à l'intérieur, sous la surveillance de Janette, avec qui j'avais voyagé deux jours auparavant. Deux jours ? Plutôt deux semaines, me semblait-il. J'ai aidé les lycéens à charger la civière dans l'habitacle, et je me suis penchée pour mettre Janette au courant.

— Il a été blessé par balle en plein torse, lui ai-je crié, tandis que les hélices commençaient à tourner. La balle est ressortie entre la huitième et la neuvième côte.

Janette m'a paru troublée.

— Tu viens aussi ?

Je lui ai répondu que je restais sur place.

— Dot m'avait annoncé que tu m'accompagnais. Comment veux-tu que je m'occupe toute seule de trois patients dans un état critique ?

J'ai secoué la tête.

— Elle ne m'a rien dit à ce sujet...

— Monte !

Une voix avait retenti derrière mon dos. En me retournant j'ai aperçu Dorothea en train de courir vers moi, sa tresse grise ballottant sur sa nuque. Elle portait un paquetage qui ressemblait à s'y méprendre au mien.

— Vas-y ! a-t-elle ajouté, en me fourrant le paquetage dans les bras. J'ai ajouté quelques fournitures pour toi. Le pilote te ramènera aussitôt après.

Tout s'était passé si vite. J'ai jeté un coup d'œil derrière elle, vers l'aérogare, en souhaitant de tout mon cœur rester avec Adam et Rebecca.

— Je ne peux pas, ai-je balbutié. Je...

— Un petit effort, princesse ! Vas-y !

Pas question de discuter avec Dorothea, surtout en sachant ce petit garçon moribond dans l'hélicoptère. Janette avait raison : elle ne pouvait pas s'occuper seule de trois patients. Avant d'avoir réalisé ce que je faisais, je m'étais déjà hissée à bord et j'apercevais le pilote — une femme à peine plus âgée que les lycéens qui avaient transporté le petit blessé.

— Tout le monde est là ? a-t-elle crié.

En guise de réponse, quelqu'un a fermé la porte de l'habitacle. Il n'y avait pas de sièges, et les civières étaient posées n'importe comment, de sorte que nous avions à peine la place, Janette et moi, de nous asseoir.

Quelques secondes plus tard, nous étions dans les airs. Les civières ont glissé contre mes jambes, tandis que nous montions en flèche dans un ciel de plus en plus sombre. Nous tentions de nous retenir, Janette et moi, à tout ce qui faisait saillie ; pour ma part, j'avais trouvé un anneau métallique, presque au niveau du sol. J'ai réalisé, tout à coup, que nous volions à haute altitude, au-dessus de l'aéroport, et j'ai failli vomir. Mon corps se rebellait contre le chaos de ces dernières minutes.

— Ce type a une crise d'épilepsie !

Janette avait lâché son point d'appui, pour s'agenouiller auprès de l'un des patients, un jeune homme, torse nu. Ce malheureux était si violemment secoué que l'une des sangles de sa civière a craqué. J'ai dû avaler la bile qui me montait à la gorge et j'ai rejoint ma coéquipière pour l'aider.

Ne sachant pas exactement quel hôpital nous visions, j'ai crié à la pilote :

— Combien de temps avant d'atterrir ?

— Quarante-cinq minutes.

J'ai posé mon regard sur nos trois patients — le type en pleine crise, une femme gémissante, qui serrait avec force ses mains sur sa poitrine, et le petit garçon victime d'une balle. Combien d'entre eux allaient survivre durant les quarante-cinq minutes suivantes ? Ce vol leur offrait au moins une chance ; dans l'aérogare, ils n'en avaient aucune.

L'enfant a gémi. Je me suis retournée en me félicitant d'avoir ajouté un peu de morphine dans sa perfusion, au cas où il reprendrait conscience. Penchée vers lui, la bouche contre son oreille pour qu'il puisse m'entendre, j'ai chuchoté :

— On s'occupe de toi. Tout ira bien.

Quand la crise d'épilepsie a pris fin, j'ai regardé par le hublot. Nous volions au-dessus de zones inondées et de marais obscurs. Bientôt, les cimes des arbres se sont déroulées sous l'appareil comme un tapis noir. Le grondement des moteurs était assourdissant, mais régulier ; stupéfaite d'entendre soudain des grincements, j'ai jeté un rapide coup d'œil à Janette qui m'avait confié, au cours de notre premier vol ensemble, sa peur de voler. Nos regards se sont croisés et j'ai vu ses lèvres articuler : Que se passe-t-il ? J'ai pensé aux variations de son, parfaitement normales quand un avion monte ou descend. Etions-nous déjà en train d'amorcer la descente ?

La jeune pilote nous a alors crié quelques mots inaudibles. Plus proche du poste de pilotage, Janette, qui avait entendu, s'est tournée vers moi, livide.

— Elle a dit : « Préparez-vous à un crash ! »

— Quoi ?

Mon cœur a bondi dans ma poitrine, et Janette s'est agrippée au mur de la cabine, en hurlant :

— Préparons-nous !

J'ai resserré mes doigts autour de l'anneau métallique ; l'hélicoptère était secoué en tous sens. Perdant prise, j'ai glissé sur le sol, et les civières m'ont plaquée contre la paroi, sur laquelle j'ai promené ma main sans trouver le moindre point d'ancrage. Après avoir remonté mes jambes, je les ai serrées dans mes bras, tandis que le tapis noir des arbres fonçait vers nous. J'ai enfoui ma tête entre mes genoux quand nous l'avons transpercé, et le cri que j'avais retenu jusqu'alors a fusé.

Rebecca

REBECCA RECOUSAIT LA PEAU FINE comme du papier à cigarette de l'avant-bras d'un homme âgé quand elle vit Dorothea s'approcher à grands pas.

— Viens me parler dès que tu en auras terminé avec lui ! lui lança son amie.

Une file de patients attendait, les uns assis, les autres debout, le long de la paroi de la tente. Il était près de minuit et elle avait beaucoup de retard.

En nouant le dernier point, elle demanda derrière son masque :

— Ça peut attendre ?

— Non. Je suis dans mon bureau.

Dorothea s'éloignait déjà. Rebecca prit à témoin l'homme dont elle s'occupait.

— J'espère qu'elle a de bonnes raisons.

L'homme scruta la file de patients en attente.

— De sacrement bonnes raisons !

Dorothea était au téléphone dans le bureau — derrière le guichet des billets — qu'elle avait réquisitionné pour DIDA depuis quelques jours.

— Je dois vous laisser, dit-elle avant de raccrocher.

Après avoir rentré l'antenne du téléphone, elle désigna à Rebecca l'une des trois chaises, tout en s'adossant à la table.

— Assieds-toi !

— Que se passe-t-il ? fit Rebecca qui préféra rester debout de peur de s'endormir.

— L'hélicoptère qui emmenait Maya a eu je ne sais quel problème. Le pilote a lancé un message de détresse et annoncé un atterrissage en urgence.

Rebecca, les sourcils froncés, aurait voulu donner à ces mots un sens différent de celui que sous-entendait Dorothea.

— Où sont-ils ? Est-ce qu'un autre hélicoptère peut aller les chercher ?

En levant les yeux, elle aperçut Adam sur le pas de la porte.

— Entre, Adam, dit Dorothea.

Adam regarda Rebecca d'un air inquisiteur.

— Il y a un problème ?

— L'hélicoptère de Maya a dû atterrir en urgence.

— Quoi ! (Il se tourna vers Dorothea.) Il a atterri où ?

— Ils n'en savent rien. L'hélicoptère était muni d'une ELT. Une sorte de GPS. Mais ils

n'ont pas réussi à le localiser.

Rebecca se pencha en avant.

— Tu veux dire qu'ils obtiennent un signal qu'ils ne peuvent pas...

— Non, la culpa Dorothea. Ils n'obtiennent aucun signal. Le signal ne fonctionne pas !

Adam passa une main sur sa barbe de plusieurs jours. Ses doigts tremblaient, nota Rebecca, et il semblait aussi vanné qu'elle.

— Il y a une raison à ce dysfonctionnement ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. (Dorothea haussa les épaules.) Un problème technique aurait pu provoquer... une panne généralisée, mais je n'en sais rien...

Rebecca se souvint de leur vol en hélicoptère jusqu'à l'aéroport. De l'eau partout, sous leur appareil. Où le pilote aurait-il trouvé un endroit sec pour atterrir ? Il n'avait pu se poser que s'ils avaient pénétré plus loin à l'intérieur des terres.

— Le type a lancé son appel de détresse combien de temps après le décollage ?

— C'est une femme, a rectifié Dorothea, et j'ignore la durée du vol. De nombreuses questions, et pas une seule réponse pour l'instant...

Elle soupira, et pour la première fois depuis leur arrivée, Rebecca lut une certaine lassitude dans les yeux de son mentor.

— Ils sont partis à la recherche de l'hélicoptère ? s'enquit Adam.

— Il fait trop sombre. Les recherches commenceront demain matin, à la première heure.

— C'est maintenant qu'il faudrait commencer ! s'exclama Rebecca.

— Il fait trop sombre, répéta Dorothea.

— Maya doit avoir si peur...

— J'espère bien. Ça signifierait qu'elle est en vie.

— Adam ! protesta Rebecca.

La nuit précédente, elle avait envié Maya et souhaité qu'elle reparte. Ce souvenir lui serra le cœur.

— Ne dramatisons pas, intervint Dorothea. Maya et toutes les personnes à bord sont vraisemblablement en bon état — ou dans le moins mauvais état possible, s'agissant des patients. La pilote a sans doute pu se poser quelque part et, pour une raison que j'ignore, le système ELT ne fonctionne pas. Puisque les antennes-relais sont toujours à terre, ils ne peuvent pas téléphoner.

— Ils cherchent peut-être à s'éloigner de l'endroit où ils ont atterri, suggéra Rebecca.

— Non, ils sont avec les patients. Maya ne les abandonnerait pas ! s'exclama Adam,

Rebecca lui donna raison. Elle pouvait imaginer Maya prenant le parti de rester avec ses patients, car son dévouement était sa force. Elle décida de s'accrocher à cette image de sa sœur, indemne et courageuse ; mais elle eut beau faire, cette image s'évanouit. Maya avait

peur. Elle devait être tétanisée par la peur.

Incapable de trouver le sommeil, Rebecca se lança dans un jogging autour de l'aéroport : les parkings et le tarmac, puis retour à travers les parkings. Ensuite, elle posa des attelles, sutura des plaies, donna des soins aux enfants souffrant de nausées et de diarrhées (endémiques dans l'aéroport), tout en apaisant les parents anxieux. Elle se répétait en silence, comme un mantra : Elle va bien, elle va bien, elle va bien. A l'autre extrémité de la tente, Adam accomplissait les mêmes tâches. Ils étaient les deux seuls médecins encore debout. Les deux seules personnes de l'aéroport qui ne souhaitaient absolument pas fermer l'œil, pensa-t-elle.

Le matin, dès que le ciel s'éclaircit, ils foncèrent sur le tarmac pour parler aux pilotes envoyés à la recherche de l'hélicoptère de Maya.

— Je vous accompagne, déclara Rebecca à l'un d'eux.

Elle grimpait déjà à bord, quand il la retint par le bras.

— Vous feriez mieux de rester ici, toubib ! Il nous faut de la place pour embarquer des rescapés en cours de route, et nous donnerons régulièrement des informations à Mme Ludlow.

— J'y vais quand même, insista Rebecca.

Adam lui prit le bras à son tour pour la tirer en arrière. Sa peau était pâle sous sa barbe sombre.

— Laissons-les faire leur travail et faisons le nôtre ici ! Que tu sois ou non dans l'un des hélicoptères ne changera rien.

Rebecca songea à se rebeller, mais, après tout, ces hommes avaient raison. En outre, pourquoi courir le risque d'être à bord de l'un des hélicoptères, tandis que l'autre retrouverait Maya et la ramènerait à l'aéroport ? Elle tenait à être présente lorsque sa sœur poserait les pieds sur le tarmac.

Au cours de la matinée, comme les appels des pilotes à Dorothea étaient rares et fort espacés, elle regretta sa décision. Elle cherchait à se concentrer sur ses patients, tout en vérifiant sans cesse que son talkie-walkie était allumé. A midi, on n'avait toujours pas aperçu l'hélicoptère manquant. Il s'était vraisemblablement détourné de son itinéraire normal pour atterrir dans un endroit dégagé.

— Je pars avec le prochain hélicoptère, annonça Adam à Rebecca.

Dorothea venait de leur communiquer les dernières nouvelles — ou plutôt leur absence. Ils étaient dans le hall, côte à côte, et isolés du chaos environnant par une sorte de bulle invisible.

— Je viens aussi. J'aurais dû y aller avant ! s'écria Rebecca.

— Ça n'aurait rien changé et je te conseille de rester ici, au cas où elle arriverait. Essaie

de dormir ! Comme une autre équipe d'aide humanitaire débarque du Texas cet après-midi, Dorothea veut que nous fassions ce que nous avons besoin de faire. Partir en hélicoptère pour moi, dormir pour toi.

— Je ne pourrai pas fermer l'œil, Adam.

— Il le faut, Bec. Tu es claquée. A mon retour, c'est moi qui dormirai. D'accord ?

Rebecca scruta le visage anxieux d'Adam.

— A ton retour, je veux que Maya soit avec toi!

Les mains dans les poches, il laissa errer son regard sur le tarmac, à travers les vitres de l'aérogare.

— Je me sens coupable... Elle est venue ici pour me faire plaisir.

— Elle se débrouillait si bien, murmura Rebecca.

— Je sais. (Adam ferma les yeux.) Elle était formidable.

Rebecca lui assena une tape sur le bras.

— Elle est formidable ! Je t'interdis de parler d'elle au passé.

— Tu n'as pas compris ce que je voulais dire.

Adam sourit d'un air las. Tandis qu'il la serrait dans ses bras, Rebecca sentit sa joue râpeuse effleurer sa tempe.

— Va dormir, d'accord ?

Elle ne dort pas — et ne se donna même pas la peine d'essayer. Soignant patient après patient, sous la tente des urgences, elle se contentait de s'interrompre de temps à autre pour courir demander des nouvelles à Dorothea.

— Je te préviens dès que j'apprends quoi que ce soit, lui déclara son amie, en levant les yeux du bureau qu'elle s'était approprié. Rebecca consulta sa montre.

— Il est bien tard...

Six heures passées. Adam était parti vers une heure. Et s'il disparaissait lui aussi ?

— Il faut que quelqu'un m'emmène, reprit-elle. Cette attente est insupportable...

— L'hélicoptère d'Adam a fait le plein à Fayetteville, autant que je sache. Ils vont poursuivre leurs recherches jusqu'à la tombée de la nuit. Rebecca passa les mains dans ses cheveux : cette attente lui pesait trop.

— Va dormir un moment, ma petite ! insista Dorothea. L'équipe du Texas se met en place. Elle va fonctionner d'une minute à l'autre.

— Comme si tu pouvais te passer de moi, alors que Maya et Adam manquent déjà à l'appel ! rétorqua Rebecca avec ironie.

— Tu me seras plus utile demain, bien réveillée, qu'aujourd'hui, à côté de tes pompes.

Dorothea s'était levée et la poussait vers la porte.

— File dans la salle de conférences. Sérieusement, je ne veux pas te revoir sous la tente

avant demain matin !

Au lieu d'aller dans la salle de conférences, Rebecca emporta un paquet de cigarettes et une bouteille d'eau sur le tarmac, où elle s'assit au bord d'un chariot à bagages vide. L'air était moite à cause d'une pluie récente. Quelques hélicoptères, poursuivant leur manège, déposaient de nouveaux réfugiés et emmenaient les patients dont l'état exigeait une hospitalisation. Ils avaient allumé leurs phares, car la nuit tombait. A chaque nouvelle arrivée, elle clignait des yeux, pour essayer de repérer l'oiseau bleu et jaune sur lequel Adam s'était envolé, en début d'après-midi.

Où diable était-il ? Quand elle alluma sa troisième cigarette, les atterrissages successifs se raréfiaient. Celui d'Adam avait peut-être atterri quelque part. Dans ce cas, pourquoi n'avait-il pas contacté Dorothea ?

Elle allait écraser son mégot quand elle aperçut une lumière au loin et l'hélicoptère, une trace sombre, dans le ciel nocturne. Avant même de distinguer la couleur de l'appareil, elle sut qu'Adam était à bord. Elle se leva d'un bond et l'imagina en train de sauter à terre, une main tendue pour aider Maya à descendre. Elle l'imaginait avec une telle netteté qu'elle souriait lorsque l'hélicoptère se posa

— Rebecca !

Dorothea approchait, son téléphone par satellite en main. En remarquant son air lugubre, Rebecca cessa aussitôt de sourire. Elle se tourna vers l'hélicoptère. Adam sautait à terre, sans tendre la main pour aider Maya à descendre.

Il marcha vers elle.

— *Alors ?* cria Rebecca, en les fixant l'un après l'autre.

Adam l'avait rejointe. Il posa ses deux mains sur ses bras.

— Un crash ! lança-t-il, les yeux effroyablement cernés.

— Un *quoi ?*

Elle secouait vigoureusement la tête, comme si elle pouvait ainsi bloquer dans la gorge d'Adam les mots qu'elle refusait d'entendre.

— On l'a vu, mais on n'a pas pu approcher.

Elle voulut le frapper pour le faire taire, mais il saisit sa main, ébahi. Dorothea avait passé un bras autour de ses épaules, de peur sans doute qu'elle ne s'effondre.

— Oh, mon Dieu ! gémit Rebecca, les deux mains sur sa bouche. Tu as vu... *quelque chose ? Quelqu'un ?* Vous ne vous êtes pas approchés... Qu'est-ce que ça signifie ?

Il esquissa un geste vers le chariot à bagages, dont les flancs métalliques luisaient dans le halo des phares de l'hélicoptère.

— Si on allait s'asseoir ?

Rebecca s'arracha des bras de Dorothea.

— Non. Parle-moi !

— Je vais te parler.

Il avait presque aboyé ces mots, mais il ajouta plus posément, après avoir fermé les yeux :

— Je vais te parler, dès que je serai assis.

Ils s'assirent tous les trois sur le chariot,

Adam entre les deux femmes. Rebecca sentait le contact de son corps, et elle n'aurait su

dire si le tremblement qui la parcourait venait de lui ou d'elle-même.

— Comme la lumière était très faible, reprit-il, nous n'avons pas pu voir grand-chose.

— Sais-tu si...

Il l'interrompit.

— Je ne sais pas s'il y a des survivants... En fait, je ne sais rien, car on était presque à sec quand on les a aperçus. C'était une zone très boisée, et leur hélicoptère semblait coincé dans des branches, au-dessus d'un cours d'eau... un torrent peut-être. On avait du mal à distinguer ce qu'on avait sous les yeux.

Rebecca ouvrit la bouche : des milliers de questions lui venaient à l'esprit. Il lui imposa silence d'un geste.

— Laisse-moi finir ! Comme on devait repartir pour faire le plein, le pilote a appelé un autre hélico, avec une équipe de sauvetage à bord. Ils devront trouver un endroit pour se poser, le plus près possible du crash ; mais ils auront du mal à atterrir là-bas. Ils décollent au lever du jour pour explorer la zone de... Rebecca bondit.

— C'est *maintenant* qu'il faut partir. A quoi leur servent ces foutues lampes torches ?

— Le terrain est d'un accès trop difficile dans l'obscurité, objecta Dorothea.

— Qu'en sais-tu ?

— Je viens de parler à l'un des types de l'équipe de sauvetage. Ils ont déniché un endroit où atterrir, mais c'est à près d'un kilomètre du lieu de l'accident.

— Il faut que quelqu'un m'emmène tout de suite là-bas ! s'écria Rebecca. Je vais chercher ma sœur moi-même.

Adam désigna d'un mouvement de tête l'hélicoptère dont il venait de descendre.

— Cet appareil nous emmènera dès l'aube et nous rejoindrons l'équipe des secouristes sur place.

— Adam... fit Rebecca, implorante, en espérant qu'il finirait par comprendre : Et si... s'ils étaient blessés. Le temps presse. Nous n'avons pas de temps à perdre...

Adam lui jeta un regard noir.

— Personne ne peut se lancer dans des recherches là-bas, en pleine nuit. Tu peux me croire !

Elle tira une cigarette de son paquet, l'alluma d'une main tremblante, inhala profondément la fumée.

— Qu'est-ce que tu as vu, Adam ? demanda Dorothea d'une voix calme, qui semblait venir de très loin dans l'obscurité de plus en plus profonde. Est-ce le genre de crash... qui permet de supposer... Tu crois qu'il y a des survivants ?

— Je n'en sais rien. Leur hélicoptère était sur le côté, apparemment suspendu au-dessus d'une rivière ou d'un torrent, je vous l'ai déjà dit. Comme la nuit tombait, je ne peux pas vous décrire sa position exacte.

Et s'il s'effondre pendant la nuit ? pensa Rebecca, qui ne voyait même plus la nécessité d'exprimer ses craintes à haute voix.

— L'autre équipe d'aide humanitaire est là ? demanda Adam à Dorothea. Tu peux te passer de nous demain matin ?

— Elle est là, et je me passerai parfaitement de vous.

Un mensonge, se dit Rebecca, car Dorothea ne pouvait se passer de personne ; mais elle avait réalisé qu'ils partiraient coûte que coûte.

Ils dormirent — du moins essayèrent — dans la salle de conférences ; Adam sous la table où il avait dormi avec Maya, Rebecca près des fenêtres. Les yeux fixés au plafond, elle sentait des larmes ruisseler le long de ses joues. Elle n'avait pas sauvé Maya quand elle avait quatorze ans pour la perdre maintenant !

Elle finit par se lever et, pieds nus, traversa la salle jusqu'à la table. Elle commença par s'accroupir puis s'assit en tailleur à côté d'Adam. Il tressaillit quand elle posa une main sur son épaule. Dans le noir, elle n'aurait su dire à quel moment il ouvrit les yeux.

— Adam, souffla-t-elle, je te jure que Maya est vivante. Si ce n'était pas le cas, je le sentirais ; mais je pense qu'elle est blessée, et chaque heure qui passe... chaque minute... On perd un temps précieux ! Elle pourrait mourir cette nuit, pendant que nous nous tournons les pouces sous prétexte qu'il fait trop sombre pour entreprendre des recherches.

— Chut !

Il s'assit et l'attira à lui. Il la tenait enlacée, sa barbe de plusieurs jours contre son front.

— On ira dès que ça sera possible, Bec. Et on la retrouvera !

Elle s'agrippa à son tee-shirt, respirant l'odeur de sa transpiration mêlée à la sienne.

— Je ne peux pas la perdre, Adam.

— Je sais, Rebecca.

Il se mit à la bercer comme un enfant.

— Moi non plus.

Rebecca

EN MAINTENANT OCCASION — trop nombreuses pour en faire le compte — Rebecca avait éprouvé de l'animosité à l'égard de Maya. Sa timidité l'avait agacée des millions de fois, mais elle savait, en son âme et conscience, que la meilleure des deux était sa sœur. Elle, Rebecca, s'était taillé une réputation de « bon Samaritain », alors que Maya s'acquittait de sa tâche sereinement et sans fanfare. Maya menait une vie calme et exemplaire, alors qu'elle-même n'était qu'une épicurienne, souvent excessive.

Cependant, elle n'aurait pas hésité à donner sa vie pour sa sœur. D'ailleurs, elle avait été à deux doigts de se sacrifier, dans l'allée de leur maison familiale, au cours de cette nuit lointaine de leur enfance. En cas de besoin, elle était prête à recommencer. Tandis qu'Adam et elle descendaient de l'hélicoptère dans une petite clairière à un kilomètre et demi du lieu de l'accident, elle ne pensait qu'à retrouver Maya. La retrouver vivante, car la perdre lui aurait procuré la même souffrance que la perte d'un bras, d'une jambe, ou même d'une partie de son cœur — probablement la meilleure.

Ils avaient atterri à côté de l'équipe de sauvetage, arrivée la nuit précédente, composée de deux femmes, deux hommes, et de Rocky, un golden retriever. Le jour se levait à peine et un drap gris semblait flotter au-dessus de la clairière. Dès que les moteurs de l'hélicoptère cessèrent de tourner, un silence lugubre plana sur la forêt, que ne déchiraient par instants que les appels matinaux des oiseaux.

Ils se présentèrent les uns aux autres. Le pilote qui les avait conduits avait suivi une formation de secouriste et connaissait apparemment l'équipe. La conversation parvenait aux oreilles de Rebecca à travers de la ouate : elle avait à peine fermé l'œil de la nuit, allongée à côté de son beau-frère, bien réveillé, dont la présence lui était si précieuse. Elle n'avait maintenant qu'une idée en tête : retrouver Maya.

— Eh bien, allons-y ! dit l'un des hommes. Il venait de leur donner des instructions précises au sujet des recherches, dont elle n'avait pas entendu un seul mot. Elle espéra qu'Adam avait été plus attentif.

Au début, ils progressèrent d'un pas presque désinvolte, au sein d'une profonde forêt. On aurait dit un groupe de randonneurs, plutôt qu'une équipe de sauvetage. Elle s'avança donc en tête du groupe, le regard braqué entre les arbres.

— M'dame ! lui lança l'un des hommes quand elle les eut tous dépassés. Restez derrière nous !

Elle tourna la tête et maugréa :

— Vous êtes bien trop lents !

Adam, qui l'avait rattrapée, lui prit le bras.

— Ils savent ce qu'ils font, Bec.

— Toute seule, je marche cinq fois plus vite.

— Ce n'est pas une question de vitesse ! déclara l'une des femmes.

— Allons, viens ! insista Adam.

Elle céda à contrecœur, et Adam l'entraîna sur le côté pour qu'elle laisse passer l'équipe des sauveteurs. Ce sentiment de dépendance lui faisait horreur, car elle avait l'âme d'un chef. Suivre un groupe n'était pas dans ses habitudes.

Les deux hommes et le pilote, qui transportaient un petit bateau ponton, ouvraient à nouveau la marche. Tous les sauveteurs arboraient des tee-shirts orange et des casquettes de baseball. A leur paquetage pendaient des casques et des gilets de sauvetage gonflables. Le terrain était des plus étranges, avec des pins immenses, des chênes verts garnis de mousse espagnole, et un sol spongieux qui cédait sous les pieds. Des branches cinglaient le visage de Rebecca ; des toiles d'araignée invisibles s'accrochaient à elle, tandis qu'elle enjambait les racines. Elle comprenait maintenant pourquoi il avait été impossible d'explorer durant la nuit cette forêt sombre et impénétrable.

Elle scrutait les sous-bois à la recherche de Maya, comme si celle-ci avait pu être là, à errer. Docile, elle marcha longtemps avec Adam, à l'arrière du petit groupe ; plus le temps passait, plus sa perplexité grandissait.

A un moment, elle se retourna : aucune piste derrière elle, et où qu'elle porte le regard la vue était la même. Elle interrogea Adam :

— A ton avis, quelle preuve ont-ils que c'est la bonne direction ?

— Ils savent ce qu'ils font, Bec, lui répondit son beau-frère pour la deuxième fois.

Elle s'adressa aux sauveteurs en tête :

— On devrait aussi entreprendre des recherches le long du chemin, dans l'hypothèse où certains d'entre eux auraient pu s'éloigner après l'accident.

— Nous allons d'abord constater ce qu'il en est sur les lieux du crash, lui répondit l'une des femmes. S'il y a des survivants, nous les trouverons probablement là-bas.

Du bras, l'un des sauveteurs leur montra quelque chose, un peu à gauche. Elle suivit des yeux la direction indiquée et aperçut, à travers des branches au feuillage épais, ce qui avait attiré son attention : une grande pièce de métal horizontale, vert kaki. Après avoir pris une profonde inspiration, Rebecca s'élança comme une flèche.

— Maya !

Un des jeunes gens la mit en garde.

— Attention, il y a un dénivelé droit devant. Rebecca se fraya un chemin à travers les sous-bois, bien qu'elle eût perdu de vue la pièce de métal, en continuant d'appeler.

— Stop ! fit une femme.

Elle entendit le grondement de l'eau, un peu plus loin, s'immobilisa, cherchant des yeux le métal kaki, puis elle se retourna, à bout de souffle, vers ses coéquipiers.

— Où se trouve l'hélicoptère ?

Les hommes qui transportaient le bateau le déposèrent avec précaution contre le tronc d'un chêne déraciné.

— Par ici, dit l'un d'eux ; avançons ensemble.

Rebecca fit un pas de côté. Le grondement invisible de l'eau la troublait. Adam la rejoignit ; elle sentit la tension de son corps, tandis qu'ils s'écartaient pour laisser passer les autres.

— Je l'ai vu ! dit l'une des femmes.

Rebecca eut l'impression de recevoir un coup de maillet sur le cœur.

— Maya ? Où ça ? s'écria-t-elle.

L'un des hommes se retourna.

— Elle parlait de l'hélicoptère.

Il faisait trop sombre pour que Rebecca puisse lire la compassion sur son visage. Quelques pas précautionneux lui permirent de voir à son tour, l'espace d'un instant atroce et désespérant.

Elle resta figée sur place.

— Mon Dieu ! s'exclama Adam, en lui serrant le bras des deux mains, comme s'il tenait à peine debout.

Elle comprit exactement ce qu'il ressentait.

Dans les sous-bois touffus, l'hélicoptère reposait sur le flanc, en équilibre précaire au-dessus des eaux bouillonnantes. Il était perché assez haut pour qu'elle remarque le côté de l'appareil, parallèle à l'eau, ouvert comme le couvercle d'une boîte de sardines. Elle pressa ses doigts sur ses paupières pour faire disparaître cette vision d'horreur. Bien qu'elle ait eu sous les yeux les pires spectacles imaginables — des hommes brûlés au point d'en être méconnaissables, des enfants broyés par des colonnes de béton — elle n'avait jamais rien vu d'aussi effroyable que cet hélicoptère béant.

— Ne t'approche pas ! lui lança quelqu'un. Il ne tient que par un fil.

— Je suis déjà venu ici, dit un autre en regardant autour de lui. Du moins, dans les parages.. . A la place de cette foutue rivière, il n'y avait qu'un ruisseau !

L'un des sauveteurs descendait sur la berge : apparemment, pour se placer de manière à voir l'intérieur du cockpit. Le chien courut derrière lui.

— Rocky, ici ! fit l'une des femmes.

Rocky couina un instant, avant de s'arrêter et de repartir docilement en sens inverse.

L'homme, au bord de l'eau, s'adossa à un tronc fendu et porta une paire de jumelles à ses yeux pour observer l'hélicoptère.

— Vous pouvez voir à l'intérieur ? fit Rebecca qui s'apprêtait à le rejoindre quand l'une des femmes la retint par l'épaule.

— Ça me paraît vide, cria l'homme. Je pense que personne n'est resté attaché à son siège.

Rebecca fouilla du regard la rive caillouteuse et les eaux bouillonnantes en contrebas ; elle cherchait à se souvenir des vêtements que portait Maya. Evidemment, ce foutu uniforme gris de DIDA, dont la couleur devait se fondre avec l'eau et la terre.

— Maya ! cria-t-elle encore.

Le prénom de sa sœur avait jailli malgré elle du fond de sa gorge.

— Je crois que la pilote est toujours dedans ! L'homme aux jumelles se baissait très bas, pour mieux voir l'intérieur du cockpit.

— Vivante ? demanda l'une des femmes.

— Aucune idée !

Il leva les yeux vers l'hélicoptère, puis regarda le ruisseau transformé en rivière et ajouta :

— Ça ne sera pas facile.

Ils se scindèrent en équipes. Deux des hommes restèrent sur place pour chercher à atteindre la femme coincée dans le cockpit. L'une des sauveteurs, le pilote, Adam et Rocky se mirent à explorer la forêt autour du lieu de l'accident ; Rebecca et l'autre femme — elle ignorait les noms de ses coéquipiers — mirent le bateau ponton à l'eau avec l'intention de passer la berge au crible.

Le courant était rapide, mais un grand nombre d'arbres arrachés, de pierres et de débris divers ralentissait leur progression. Rocky et son équipe exploraient depuis une vingtaine de minutes les sous-bois quand il se mit à aboyer. Rebecca l'aperçut assez loin derrière, dans les hauteurs au-dessus de la berge, les yeux braqués sur l'eau.

— Il doit y avoir quelque chose par là, dit-elle.

Il n'y avait pourtant rien d'autre que des broussailles et des branches. Sa coéquipière tourna la barre pour repartir à contre-courant et lui montra du doigt l'endroit qui continuait à attirer l'attention bruyante de Rocky.

— Ici ? s'étonna Rebecca, devant un enchevêtrement de broussailles au bord du torrent.

Peu après, elle distingua ce qu'avait flairé le chien.

— C'est une civière !

Comme elle se levait déjà, la femme lui ordonna de ne pas bouger. Elle se rassit donc au fond du bateau, en se penchant pour voir qui était attaché à la civière. Certainement pas Maya

et, pourtant, elle avait le fol espoir de retrouver sa sœur... vivante.

La femme s'agrippa à la branche maîtresse d'un arbre déraciné et immobilisa le bateau, tandis que Rebecca tendait une main vers la civière, avec l'intention de la retourner. Le buste à moitié hors du bateau, elle eut beaucoup de mal à saisir la tubulure en aluminium.

— Le courant risque de l'entraîner ! lui cria la femme.

Rebecca luttait de toutes ses forces pour retenir la civière, qui finit par se retourner d'un coup. Ce qu'elle vit alors la fit bondir d'horreur. La peau grise de l'homme était si endommagée qu'on pouvait difficilement croire qu'il s'agissait d'un humain. Pis encore, ses jambes étaient tranchées au-dessus des genoux.

— Dieu du ciel ! souffla Rebecca, en se rasseyant dans le bateau. Ça a dû se produire au moment où il est tombé de l'hélicoptère. (Maya avait-elle subi le même sort ?) Le métal lui a coupé les jambes.

— Hum ! Hum !

La femme examina la dépouille d'un air impassible, comme si elle voyait chaque jour de telles choses.

— Un alligator ! conclut-elle. C'est un alligator qui a fait ça.

Rebecca eut une vision de Maya, pareillement blessée, s'accrochant peut-être à un arbre voisin tombé à terre, et n'ayant même plus la force d'appeler. Elle pria le ciel que cette femme se soit trompée.

Après avoir attaché la civière à une branche pour l'empêcher de dériver, elles poursuivirent leur exploration de la rivière et de la berge, dans le sens du courant. Rebecca avait mal aux yeux, car elle cherchait à transpercer du regard l'écran des branches et des plantes grimpantes. Elles trouvèrent des fragments métalliques de l'hélicoptère, une vareuse, une bicyclette, et plusieurs pneus. A mesure que la rivière s'élargissait en s'approchant du fleuve, Rebecca se sentait de plus en plus désespérée. Elle observa une petite branche feuillue, à peine plus qu'une brindille, entraînée par les eaux en crue ; elle montait et descendait dans le courant écumeux, en se rapprochant de plus en plus du fleuve. Une dernière vague d'écume la souleva, puis la propulsa dans le tumultueux Cape Fear, où elle disparut sous l'eau. Ce spectacle lui donna la nausée.

— Il faut revenir en arrière ! Rapprochons-nous du lieu de l'accident, dit-elle soudain.

La femme lui désigna d'un grand geste l'immense étendue d'eau.

— Regarde ce fleuve et la vitesse à laquelle coule cette rivière ! A moins d'avoir été retenu par je ne sais quoi, comme ce type que nous avons découvert, tout ce qui reste du crash a dérivé dans cette direction.

— C'est de ma sœur qu'il s'agit, quand tu parles de ce qui reste du crash ! protesta Rebecca.

Elle comprenait pourtant que cette femme disait la vérité. Si Maya n'avait pas eu la chance de survivre au crash, en tombant de l'hélicoptère sans se tuer et en résistant à la violence du courant, elle était maintenant là-bas — dans les eaux du Cape Fear.

Sa tête entre les genoux, elle enserra ses jambes des bras, épuisée et prête à fondre en larmes. Mais les larmes attendues ne vinrent pas, et une sorte d'engourdissement l'envahit. Une sensation de froid et de mort, si dénuée d'émotion qu'elle l'aurait terrifiée si elle avait été encore capable de réagir. En l'occurrence, elle accueillit cet engourdissement de bon cœur, car elle ne voulait plus rien éprouver.

Maya

QUEL ÉTAIT CE BRUIT ? Il grondait dans ma tête, si fort qu'il me faisait grincer des dents, tandis que je tapais des dossiers médicaux dans le bureau des infirmières.

— Ce sont des canons ! cria quelqu'un. Ils font rouler des canons vers nous.

J'ai scruté le corridor de l'hôpital en retenant mon souffle. Oui ! On poussait un énorme canon noir dans ma direction, sur le plancher rugueux. Prête à m'enfuir, j'ai voulu éloigner ma chaise de mon ordinateur. Mais où aller ? Où étaient passés les autres ? Je me suis levée en me demandant si j'arriverais à courir ; ou simplement à bouger. J'avais mal au côté, à la tête. Oh, mon Dieu, ma tête ! J'avais la poitrine en feu et je respirais difficilement. Que se passait-il avec ma jambe ? J'avais l'impression qu'un requin était en train de m'arracher le mollet.

Le canon a pénétré tout à coup dans le bureau des infirmières, son extrémité tout contre ma tempe, et j'ai hurlé.

Mes paupières se sont ouvertes et j'ai réalisé subitement que je n'étais pas du tout à l'hôpital. Un rêve. Un cauchemar. Une lumière scintillait autour de moi. Une lumière dorée. Elle s'éloignait, puis se rapprochait, en me faisant cligner des yeux. Au-dessus de moi, j'ai aperçu les poutres inclinées d'un plafond, et leur pente m'a donné le vertige. Où étais-je ? Dans un grenier ?

Je tremblais de tout mon corps, bien que je n'aie pas froid. Je suffoquais. La lumière dorée, scintillante, aspirait tout l'oxygène de l'air, et la hachette qui avait transpercé ma tête pénétrait de plus en plus dans mon crâne. Le canon s'est remis à tonner, mais je comprenais maintenant: c'était le tonnerre. Un violent tonnerre. J'ai plaqué mes mains sur mes oreilles.

Je distinguais la voix excitée d'une femme. Ses mots étaient inintelligibles.

— Au secours ! ai-je murmuré ; mais ma gorge était si sèche que je me suis demandé si elle avait pu m'entendre.

J'ai répété « au secours ! » sans savoir exactement quel genre de secours j'espérais. Du moins, je voulais qu'on me libère de mes souffrances et de cette chaleur suffocante.

— J'suis là, m'dame.

Elle s'est penchée vers moi et je l'ai aperçue avec son halo doré. La Vierge Marie, ai-je pensé. Elle me rappelait un tableau vu chez mes parents, quand j'étais toute petite — avant que mon père ait éloigné ma mère du catholicisme, avec ses raisonnements de professeur de philosophie. Comme la Vierge, sur ce tableau de mon enfance, elle avait un halo d'or autour

de la tête.

— Marie...

J'ai tendu une main vers son visage. Je voulais effleurer le galbe parfait de sa joue, dorée elle aussi. Tout avait l'éclat de l'or, même ma main.

— C'est vot' nom, m'dame ?

Elle pressait un linge humide sur mon front, là où ma douleur était particulièrement aiguë.

— Merci...

— J'parie que vous avez terriblement soif. Y a une carafe d'eau pour vous là-bas, qui attendait votre réveil.

Quand elle a voulu bouger, j'ai paniqué.

— Non, ne me quittez pas !

Elle s'est penchée vers moi d'un air inquiet. Une petite cicatrice marquait son sourcil gauche. J'ai réalisé que le halo était une chevelure s'échappant d'une barrette, ou une queue-de-cheval. Jeune, à peine femme, elle avait des yeux de la couleur des bourgeons.

— Vous avez de beaux yeux...

Je parlais d'une voix à peine audible, mais elle m'a entendue et elle a ri.

— J'ai hâte d'annoncer à Tully que vous avez fini par vous réveiller !

— Tully ? (J'ai fouillé dans ma mémoire.) Qui est Tully ?

— Tully vous a amenée ici. Il vous a sauvé la vie, m'dame. Miss Mary... On avait bien peur que vous repreniez pas vos esprits, mais ça y est ! Et tout va s'arranger, maintenant que Lady Alice a recousu votre jambe. J'me doute que vous avez dû souffrir le martyre, mais vous étiez si sonnée que vous avez quasiment pas bronché.

Ces mots, prononcés très vite, n'avaient aucun sens pour moi.

— Où suis-je ? ai-je demandé

— A Last Run Shelter, m'a dit la femme, ou plutôt la jeune fille, car elle devait avoir dix-huit ans au plus. J'parie que ça vous dit rien !

Un grondement de tonnerre a fait vibrer la pièce ; j'ai sursauté. Il y avait aussi un autre bruit— un martèlement. Une averse ? Un coup d'oeil à la charpente inclinée m'a permis de réaliser qu'une forte pluie martelait le toit, à quelques mètres au-dessus de ma tête.

— Je ne suis pas à l'aéroport ? ai-je demandé.

— Vous voulez une autre couverture, m'dame ? Miss Mary ? Vous êtes brûlante et vous faites balloter toute la maison, à force de trembler comme ça.

J'ai répété :

— L'aéroport ? Adam, où est-il ?

— Vous étiez dans un hélicoptère... Il s'est crashé au-dessus de Billings Creek.

J'ai fermé les yeux. Préparez-vous à un crash ! En me remémorant ces mots, j'ai tressailli et levé les yeux vers la jeune fille.

— Les autres ? Où sont-ils ? Il y a une infirmière, un petit garçon et...

— Chut !

Quand elle s'est détournée, j'aurais voulu la retenir auprès de moi. La lumière dorée vacillait dans la pièce ; j'ai vu qu'elle venait d'une lanterne qu'elle tenait à la main.

— Revenez, ai-je articulé.

— J'suis là, m'dame ! J'allais juste vous chercher un peu d'eau. Vous avez rien bu depuis que Tully vous a amenée ici.

Elle m'a aidée à soulever la tête pour boire une gorgée dans le verre qu'elle me tendait. La hachette a transpercé ma tempe plus profondément. Des gouttes d'eau ruisselaient sur ma joue, elle les a essuyées de ses doigts tièdes. J'ai saisi sa main au vol et j'aurais voulu y appuyer ma joue.

Elle s'est un peu reculée en reposant mon verre.

— Vous êtes médecin, hein ?

— Oui.

— On avait deviné juste.

— Les autres ?

— Chut, j'vous dis ! Faut qu'j'aille voir Tully, pour le prévenir que vous avez retrouvé vos esprits. J'vous laisse la lanterne. On n'a plus d'électricité depuis cette tempête. (Elle a jeté un coup d'œil à travers les vitres sombres.) Vraiment pas de chance, il pleut encore !

Je lui ai chuchoté de rester avec moi, mais elle était déjà partie. J'ai fermé les yeux et replongé dans le sommeil, tandis que le martèlement de la pluie et le grondement du canon se perdaient au loin.

Ça m'a pris au milieu de la nuit : mes crampes intestinales l'emportaient sur toutes mes souffrances corporelles. J'ai tenté de me lever dans l'obscurité, en m'agrippant d'une main au bord de mon lit ; ma tête s'est mise à tourner, avant de retomber sur l'oreiller. Même si j'arrivais à me lever, comment ferais-je pour trouver la salle de bains dans l'obscurité ? J'ai senti mes entrailles se relâcher, incapable de rien faire — à part espérer qu'il s'agissait d'un mauvais rêve, dont j'allais émerger incessamment.

Quelqu'un déplaçait mon corps, d'abord d'un côté, puis de l'autre. L'odeur était à peine supportable et la bile me montait à la gorge. Un gant chaud passait à l'arrière de mes cuisses, sur mes fesses, entre mes jambes. En ouvrant les yeux, j'ai remarqué que la lumière de la pièce avait changé du tout au tout : elle était maintenant d'un jaune citronné et très vive. La jeune fille me lavait comme un bébé.

— Désolée... ai-je murmuré.

— Vous dites, m'dame ?

— Je dis que je suis désolée.

J'ai cru entendre un rire.

— Pas d problème, Miss Mary. Vous êtes propre comme un sou neuf.

J'ai cligné des yeux pour observer la pièce de mon mieux, sans tourner la tête, car le moindre mouvement aurait pu provoquer de nouveaux vertiges. C'était un petit espace cubique, avec une porte étroite (un placard?) sur le mur opposé. Une unique fenêtre, à la vitre fêlée, permettait au soleil de pénétrer. Un papier fané et vieillot recouvrait les murs : des diamants sur un fond crème. A part mon lit de camp, les seuls meubles étaient une vieille commode, dont le vernis couleur noyer s'écaillait, et un moïse en osier crasseux, usé par endroits. On avait poussé ce berceau dans un coin, comme s'il ne servait plus à rien.

J'ai regardé à nouveau la jeune fille qui séchait mes jambes avec une serviette et j'ai réalisé que j'étais nue sous la taille. Je m'en fichais ; ma nudité était le dernier de mes soucis.

— Comment t'appelles-tu ? ai-je demandé.

— Simmee. Vous, c'est Mary ?

— Non. (J'ai réalisé alors qu'elle m'appelait ainsi depuis un certain temps.) Je m'appelle Maya.

Simmee m'a souri.

— J'croisais que vous aviez dit Mary. Alors, on a toutes les deux un drôle de nom.

Elle est sortie un instant de mon champ visuel, avant de réapparaître à côté de moi.

— Lady Alice dit que je devrais vous faire marcher. Il paraît que c'est pas bon de rester couchée trop longtemps. Et puis, faut que j'vous montre la salle de bains, au cas où ça recommencerait... J'vais vous mettre une de mes culottes. D'accord, m'dame ?

J'ai senti qu'elle soulevait ma jambe gauche, puis la droite, et qu'un tissu souple glissait le long de mes hanches.

— Vous avez pas de chaussures, mais j'en ai qui vous iront.

— Pas de chaussures ? Où sont-elles passées ?

— J'ai lavé vot' culotte et vos affaires avec les draps. Comme on n'a pas d'autres draps, j'ai mis des serviettes à la place pour l'instant.

— Merci pour tout !

— J'suis heureuse de vous aider, Miss Maya.

— Simmee... je veux retourner à l'aéroport.

— Vous pouvez aller nulle part, m'dame. Simmee se tenait à côté du lit, les bras chargés de linge sale.

— On est complètement bloqués par les inondations. Pour l'instant, Last Run Shelter est

devenu une île, et j'crois bien que vous êtes coincée ici pour de bon, comme nous tous, m'dame.

Rebecca

ILS REGAGNÈRENT L'AÉROPORT en fin de soirée. Rebecca fixait d'un œil vague le ciel de plus en plus sombre. Son engourdissement avait envahi toutes les cellules de son corps. Même quand Adam se retourna et lui demanda si à son avis ils auraient dû rester avec les sauveteurs, elle ne prit pas la peine de lui répondre.

De nouveaux secouristes allaient arriver ; étant donné qu'il y avait un espace suffisant pour seulement deux hélicoptères dans la clairière, les membres déjà sur place les avaient pratiquement poussés à bord de leur appareil bleu et jaune. Ils leur avaient laissé entendre plus ou moins aimablement qu'Adam et elle ne feraient que leur compliquer la vie et qu'il était temps de céder la place à des professionnels. Il leur fallait du matériel pour atteindre la pilote, disaient-ils. Du matériel, un autre bateau, et... Rebecca ne se souvenait plus exactement de ce qui leur manquait. Quand ils l'avaient écartée, elle les avait laissés faire et s'était dirigée vers l'hélicoptère en tenant à peine sur ses jambes. Adam la poussa du coude en répétant sa question.

— Rebecca ? On aurait dû rester ?

Les yeux rivés sur la vitre, toujours aussi hébétée, elle ne lui répondit pas plus que la première fois.

La pilote avait probablement été tuée sur le coup, avait conclu l'un des secouristes. En quatorze heures de recherche, ils n'avaient donc retrouvé que la pilote, l'homme sauvagement mutilé par un alligator, et d'innombrables débris métalliques. Quatre passagers manquaient donc encore à l'appel... Mais combien de victimes du cyclone étaient encore bloquées chez elles ? Combien avaient disparu sous l'eau, dans leur rue ou leur jardin ? Rebecca ne voulait entendre personne s'étonner que l'on se donne tant de mal pour quatre disparus alors qu'ils se comptaient par milliers. Ce genre de remarque l'aurait révoltée — autant que la pensée de ce rameau délicat, dansant sur les eaux tumultueuses de la rivière, vers le fleuve où il avait été englouti en un instant, irrévocablement. Elle évitait donc de penser...

Aussitôt arrivée à l'aéroport, elle fonça vers la tente des urgences, laissant à Adam le soin de debriefer Dorothea. Elle se plongea dans le travail, contente d'être entourée de patients qui se souciaient comme d'une guigne de sa personne et de ses problèmes. Ils ne songeaient qu'à leur propre sort, et souvent à celui des autres réfugiés, car une bienveillance contagieuse régnait maintenant parmi eux. Plus ils se sentaient piégés, plus ils souffraient de leurs blessures, plus ils avaient peur, et plus ils semblaient réaliser qu'ils étaient tous solidaires.

Elle remarqua la générosité d'une femme partageant sa bouteille d'eau avec un vieillard. Un jeune homme avait pris l'enfant fiévreux d'une inconnue sur ses genoux. Elle souhaitait rester avec ces êtres dont elle partageait maintenant la détresse, et elle gardait l'espoir de les aider, même si elle ne pouvait adoucir en rien son propre sort.

Au milieu de la nuit, elle vit Dorothea se diriger vers elle. Une terreur soudaine dissipa sa torpeur.

— Pas de nouvelles ! lui annonça son amie dès qu'elle l'eut rejointe, avant de l'arracher à son patient, en dépit de ses protestations. J'ai envoyé Adam se coucher et je voudrais que tu montes toi aussi.

Evitant son regard, Rebecca observait la longue file de patients hagards et épuisés.

— Je me sens bien ici.

— Je ne crois pas, non ! protesta Dorothea. J'insiste pour que tu dormes un peu. Je vais bientôt recevoir une nouvelle équipe de médecins.

Rebecca la regarda droit dans les yeux.

— Ne m'oblige pas à y aller, je t'en prie.

— Tu m'inquiètes, souffla Dorothea, découragée.

— Mais non.

Dorothea jeta un coup d'œil à sa montre.

— Eh bien, je t'accorde encore deux heures. Ensuite, tu iras dormir.

Rebecca hocha la tête sans conviction et retourna dans son box aux parois de toile.

Quelques heures plus tard, elle palpait le ventre d'une adolescente quand tout changea. La lumière du petit matin teintait de jaune pâle les parois de toile, et sa torpeur s'était dissipée avec une soudaineté effarante. Elle voyait tout ce qui l'entourait avec une précision insoutenable. La jeune Afro-Américaine, en train de geindre sur le lit de camp. Les tongs vertes, usées, dont elle était chaussée. Ses propres doigts, pâles, qu'elle pressait sur la peau sombre. Le plateau d'instruments à ses côtés.

Assez ! Assez ! Elle leva la main, comme si la peau de l'adolescente l'avait brûlée, puis sortit en courant du box.

Au passage, elle saisit une infirmière par le bras.

— Il faut que je sorte d'ici ! Une ado... douleur du quadrant inférieur droit...

Incapable d'achever sa phrase, elle s'élança à travers la tente, puis parmi les innombrables réfugiés qui attendaient leur tour. Elle traversa ensuite la salle d'attente, le long couloir et le hall empli de gens en détresse. Après avoir poussé l'un des portillons, elle descendit précipitamment les escaliers et sortit sur le tarmac, où le grondement des hélicoptères l'assourdit. Devant un mur du bâtiment, elle se plia en deux et se mit à hurler. Ses cris se perdaient dans le vacarme des hélicoptères, mais elle hurla à pleins poumons

jusqu'au moment où il lui resta à peine un filet de voix.

Maya

AVANT MÊME D'OUVRIR LES YEUX, je me suis sentie fiévreuse. J'avais l'esprit brumeux, la chaleur m'incommodait, et je transpirais à grosses gouttes. Une lumière rose emplissait la pièce — sans doute les premières lueurs de l'aube —, et il m'a semblé que j'avais dormi pendant des heures. Je m'étais réveillée depuis suffisamment longtemps pour réaliser que j'étais blessée à la jambe. Une entaille qui courait presque tout au long de mon mollet, recousue à l'aide d'un fil épais par une certaine « duchesse Alice »... ou « reine Alice ». Tout autour, la peau était rouge et enflammée, et j'avais conscience d'être dans le pétrin.

Profondément dans le pétrin, à tous les points de vue ! J'avais au moins une côte cassée. Elle me faisait souffrir à chaque inspiration et je gémissais quand je changeais de position. J'avais des élancements dans la tempe droite, les cheveux raidis au-dessus de mon oreille gauche. Du sang coagulé.

Je m'étais réveillée une autre fois, le temps d'utiliser la salle de bains exiguë, avec son carrelage bleu, fendillé, et sa baignoire rouillée. Mes intestins gargouillaient toujours, mais le pire était passé. L'eau... J'ai pensé au verre d'eau que cette fille — Simmee ? — m'avait donné. Je ne devais plus en boire une goutte.

Une fois sortie du lit, j'ai rajusté les vieilles serviettes déchirées sur lesquelles j'avais dormi. J'ai ouvert la porte et me suis engagée dans l'étroit couloir sombre. Jusque-là, je n'avais vu que ce couloir et la salle de bains, de l'autre côté de ma chambre. Où étais-je ? Comment Simmee avait-elle appelé ce lieu ? Last Run... ? Je me souvenais seulement de quelques bribes de notre conversation.

Mes vertiges me déstabilisaient et j'ai dû me retenir aux murs. J'étais pieds nus. Où donc étaient mes chaussures ? Le couloir donnait sur une petite cuisine. D'ailleurs, tout me semblait petit dans cette maison. Adossée au chambranle de la porte, j'ai cherché à respirer le plus superficiellement possible, pour ménager ma cage thoracique. La cuisine était rose pâle, comme une chambre d'enfant. Elle contenait quelques appareils ménagers vétustés : un réfrigérateur aux formes arrondies et une cuisinière électrique. Dans un coin, près de la porte-écran, une petite table rectangulaire était entourée de quatre chaises.

A ma gauche, une autre porte était ouverte. Je me suis approchée et j'ai pénétré dans un salon empli de meubles désassortis, beaucoup trop massifs par rapport à l'espace restreint. Les coussins du canapé, d'un écossais brun et crème, s'affaissaient. Un fauteuil vert à motifs fleuris, hyper-rembourré — auquel manquait un pied boule —, penchait sur le côté, derrière

une ottomane. Sur un meuble préfabriqué, marron foncé, une petite télévision sans doute hors d'usage depuis le passage au numérique. Un tapis de chiffon ovale recouvrait le plancher. Malgré son ameublement très ordinaire, la pièce était propre et en ordre ; en quatre enjambées, je l'ai traversée pour regarder dehors par les deux fenêtres sans rideaux ni stores. Le vert sombre des buissons ne laissait pénétrer dans la pièce que quelques rayons de soleil teintés de rose.

Après avoir pivoté sur moi-même, j'ai regagné la cuisine. C'est alors que j'ai aperçu les fusils alignés contre le mur, près de la porte du séjour. Des mitraillettes ou des fusils ? Je n'aurais su faire la différence. La seule arme à feu gravée à jamais dans ma mémoire était le pistolet automatique qui avait tué mes parents.

J'aurais voulu fuir cette maison et retrouver Rebecca et Adam, à l'aéroport.

En entrant dans la cuisine, j'ai appelé Simmee avec la voix de quelqu'un qui n'a pas parlé depuis des mois. J'ai ouvert la porte-écran et failli manquer les deux marches en ciment menant pas exactement à un jardin, mais à une sorte de... jungle. Le monde, à l'extérieur de la maison, était si vert que, prise de vertiges, j'ai dû me retenir à la balustrade mangée de rouille. Les bois et les broussailles avaient tout envahi, et la maison semblait nichée dans un écrin de branches. J'ai eu la sensation d'étouffer dans une cage verte.

Devant moi et vers la droite, je distinguais pourtant un chemin à travers les broussailles. Étroit et sablonneux, enfoui sous un enchevêtrement de racines. Il pénétrait dans la verdure avec une pente vertigineuse, s'inclinait légèrement, puis virait à gauche, hors de mon champ visuel. Tout à coup, mon estomac s'est soulevé, je me suis affaissée sur la plus haute des marches et j'ai fermé les yeux.

— Oh, Miss Maya !

Une voix masculine... J'ai ouvert les yeux à grand-peine. Simmee et un jeune homme marchaient vers moi, sur le chemin.

J'avais beau m'agripper à la balustrade pour me relever, mes muscles refusaient de coopérer. Mes jambes étaient toutes molles.

Le jeune homme s'est mis à courir.

— Voilà, ça va aller...

Il me tendait la main et, avec son aide, je me suis remise d'aplomb.

— Rentrons à la maison ! Sim, la porte. Encore un petit effort...

Dès que Simmee nous a ouvert la porte, l'homme m'a aidée à entrer dans la cuisine. Il a poussé vers moi l'une des chaises. Je m'y suis effondrée en soupirant et j'ai ébauché un sourire.

— Je suis dans un état lamentable...

Simmee a sorti un verre en plastique de l'un des placards.

— Mais non, Miss Maya ! Vous vous sentez seulement très fatiguée.

L'homme me souriait, les bras croisés sur sa poitrine, adossé au réfrigérateur.

— Tout ce que je peux dire, c'est que ça me réjouit de vous voir parmi les vivants. (Il m'a regardée avec un air curieux.) Vous avez oublié que vous m'avez déjà vu ce matin ou je me trompe ?

J'ai fermé les yeux pour faire le tri entre mes souvenirs et mes rêves. Son visage ne m'était pas familier, mais il me semblait vaguement avoir aperçu un homme sur le seuil de la pièce où je dormais.

— Votre nom commence par un T, ai-je murmuré.

Il était d'une beauté prodigieuse. Son âge ? Vingt-cinq ans, peut-être. Très blond, des yeux bleus, un menton carré, et un torse robuste sous son tee-shirt noir. Les poils blonds de ses avant-bras scintillaient au soleil.

Les fusils. Les fusils lui appartiennent, ai-je pensé.

Simmee a empli le verre d'eau du robinet.

— J'vous présente mon mari, Tully. C'est lui qui vous a sauvée !

J'aurais eu tant de questions à lui poser ! Où m'avait-il trouvée ? Où étaient les autres passagers de l'hélicoptère ?

— Il faut que je retourne à l'aéroport, ai-je simplement répliqué.

— Faut boire maintenant, Miss Maya, m'a dit Simmee. Ça vous fera du bien. Vous êtes toute desséchée à l'intérieur.

Ma main tremblait si fort qu'elle a dû porter elle-même le verre à mes lèvres. Je me suis alors souvenue de ma diarrhée et je l'ai repoussée.

— L'eau ? D'où vient-elle ?

Simmee a tendu un doigt vers l'évier.

— Du robinet ! Cette question !

— C'est peut-être ce qui m'a rendue malade cette nuit.

Tully m'a questionnée d'une voix taquine :

— Vous dites que notre eau est mauvaise ?

— Hum ! Peut-être à cause de la tempête... Ou bien, votre organisme y est habitué, mais pas le mien. Vous n'auriez pas un peu d'eau minérale ?

J'ai laissé errer mon regard autour de la cuisine comme si une bouteille allait m'apparaître. Une illusion absurde.

Simmee et Tully ont ri de bon cœur.

— Notre eau est excellente, a déclaré Tully.

Puis il s'est tourné vers Simmee, en lui faisant signe de regarder sous la table.

— Regarde donc dans les sacs que j'ai trouvés avec elle. J'ai vu des bouteilles d'eau...

Je me suis penchée avec précaution à cause de ma cage thoracique douloureuse, et j'ai aperçu mon paquetage, avec quelques autres. Si j'avais retrouvé par hasard un ami à l'autre bout du monde, je n'aurais pas été plus troublée ; mais l'horreur de la réalité s'est brusquement imposée à moi.

Préparez-vous à un crash !

Je me revoyais en train de tomber comme une pierre, mes deux mains contre la vitre de l'hélicoptère. Les cimes des arbres se rapprochaient de plus en plus, les civières cognaient violemment mes jambes.

— Oh ! ai-je soufflé.

Je me suis redressée en me frottant les tempes, désespérée ; et, tandis que Simmee se penchait vers les sacs, j'ai dévoré des yeux le visage de Tully.

— Où sont-ils ? Les gens à qui appartiennent ces sacs... Ils sont où ?

Tully s'est adressé à Simmee, en la poussant avec douceur sur le côté :

— Je m'en occupe. C'est trop bas pour toi ! Il a déplacé une chaise et fait glisser, devant la cuisinière électrique, les sacs rangés sous la table. Ils sentaient l'eau saumâtre.

Sa manière d'éluder ma question m'exaspérait, mais je tenais avant tout à récupérer le contenu de mon paquetage.

Mon regard allait de Tully à Simmee.

— J'ai là-dedans des tablettes pour stériliser l'eau. Et des antibiotiques... Comme je suis fiévreuse, je pense que...

J'ai évité d'ajouter que ma blessure à la jambe était infectée, bien que j'en aie la quasi-certitude. Il n'était pas question de les insulter une seconde fois.

Simmee m'a tendu mon paquetage et j'ai réalisé brusquement qu'elle était enceinte. Très enceinte. Elle portait une robe ample, sans manches ; j'aurais tout de même dû remarquer son ventre volumineux.

Difficile d'ouvrir mon paquetage humide et malodorant. Mes mains tremblaient : j'avais passé des heures — des jours ? — sans manger ni boire, à part cet unique verre d'eau que je n'avais pas supporté. J'ai enfin réussi à décoincer le rabat du sac et j'ai plongé une main à l'intérieur.

— Vous êtes médecin, non ? m'a demandé Tully.

J'ai pris une bouteille d'eau, je l'ai décapsulée et j'ai bu. Mon estomac s'est contracté et j'ai cessé de boire pour répondre à cette question que m'avait déjà posée Simmee.

— Oui. Comment le sais-tu ?

— A cause du matériel dans l'hélicoptère. J'ai fouillé dans les sacs pour vous identifier, et j'ai vu tout ce matériel de premiers secours.

— Où sont les autres ?

J'ai ouvert la fermeture à glissière du sac en plastique contenant les antibiotiques, pris deux gélules dans l'un des flacons, que j'ai avalées avec un peu d'eau.

— Où sont les autres passagers de l'hélicoptère ? ai-je répété.

Tully a rapproché une autre chaise, l'a fait pivoter, et s'est assis à califourchon.

— M'dame, j'suis au regret de vous le dire, mais je crois bien que vous êtes la seule à être sortie vivante de cet engin.

— Oh non !

Je me souvenais de ce petit garçon, mon patient, aussi nettement que si je l'avais vu quelques instants avant. Je me souvenais de Janette, l'infirmière.

— Vous êtes sûr ? ai-je insisté. Vous m'avez trouvée... Où m'avez-vous trouvée ?

— M'dame — Miss Maya — on a eu de grosses inondations, à la suite des sœurs cyclones. J'allais faire un tour sur Billings Creek, avec mon jon boat, pour constater les dégâts, quand j'ai aperçu l'hélicoptère. Il était coincé dans des arbres, pas très haut, comme s'il avait cassé pas mal de branches avant de s'arrêter à cinq ou six mètres du sol. Le côté était ouvert et tout le monde a dû tomber. Vous z'aviez pas attaché vos ceintures de sécurité ?

— Non.

— J'ai grimpé pour voir et y avait une dame... Le pilote, c'était une femme ?

J'avais oublié cela. En acquiesçant d'un signe de tête, j'ai réveillé mes vertiges.

— Elle était toujours sur son siège, mais...

Après un silence, Tully a ajouté posément :

— .. morte... On a retrouvé par terre, à moitié dans l'eau, les affaires qui étaient dans l'hélice

— Elle a pas besoin de tout savoir, a chuchoté Simmee.

— Je veux tout savoir ! ai-je protesté. En plus de la pilote, il y avait trois patients et une infirmière avec moi. Vous n'avez vu personne ?

— Personne, m'dame. Vous pouvez pas imaginer comme le courant était rapide. D'habitude, y a juste un filet d'eau par là-bas. Votre chance, c'est d'avoir été retenue — vous et ces sacs — par les branches, et j'sais pas trop quoi. L'eau continuait à monter... Si vous z'aviez pas touché terre à cet endroit et si j'étais pas arrivé au bon moment, vous seriez plus là ! C'est un vrai miracle...

Je me suis remise à trembler. Pourquoi moi ? Pourquoi étais-je indemne alors que les autres avaient péri ?

Simmee a passé un bras autour de mes épaules.

— Vous étiez destinée à vivre, a-t-elle murmuré, comme si elle avait deviné mes pensées.

Elle embaumait le savon ménager ou le talc — le frais et le propre. Comment pouvait-elle supporter de m'approcher avec ma puanteur ?

D'une voix pâteuse, j'ai remercié Tully de m'avoir sauvée. Mon paquetage serré contre ma poitrine, je lui ai donné un minimum d'explications :

— Je travaille pour DIDA, une organisation médicale d'aide humanitaire, et nous sommes basés à l'aéroport de Wilmington. Il faut absolument que j'y retourne !

Tully a secoué la tête.

— L'eau est déchaînée. Elle était déjà beaucoup plus haute que d'habitude, mais elle a encore monté cette nuit ! Elle a entraîné mon jon boat que j'avais accroché avec une corde. C'était jamais arrivé avant... On est complètement isolés du continent. Sauf si on se procure un autre bateau, on peut aller nulle part tant que l'eau est pas redescendue !

Coincés. C'était le mot qu'avait employé Simmee pour décrire notre situation.

— On est sur une île ?

— Pas d'habitude, mais en ce moment, oui, m'a dit Simmee.

— Ça s'appelle Last Run Shelter, a précisé Tully. On est reliés au continent par une étroite bande de terre. Quand il y a des inondations, on reste des fois isolés plusieurs jours — une semaine, maximum — mais j'avais jamais vu une inondation pareille.

— Moi non plus, a renchéri Simmee. Pourtant, j'ai vécu toute ma vie ici.

— A quelle distance est-on de l'aéroport de Wilmington ?

— A vol d'oiseau, a répondu Tully, environ quatre-vingts kilomètres, mais pas un seul oiseau vous emportera jusque-là.

— Bon... (J'ai parcouru la cuisine des yeux.) Je peux emprunter votre téléphone ?

— On en a pas ! s'est exclamée Simmee en riant.

— J'avais un BlackBerry — un téléphone portable — avec moi. (Je me suis remise à fouiller dans mon paquetage.) Les antennes-relais se sont effondrées, mais on les a peut-être remises en place maintenant.

J'ai sorti quelques fournitures médicales, une lampe torche, des piles, deux rations alimentaires, et je les ai posées sur la table. Mon téléphone avait disparu.

— Il a dû tomber ! a suggéré Tully.

Je me rappelais Dorothea courant vers moi avec mon paquetage, tandis que je déposais le petit garçon sur une civière. Mon BlackBerry aurait-il glissé à ce moment-là ? Navrée, j'ai questionné le jeune homme :

— Pourriez-vous... ? Je sais que vous avez déjà fait beaucoup pour moi, mais pourriez-vous retourner à l'endroit du crash et attendre l'arrivée des secours ? Ou, au moins, laisser un mot indiquant l'endroit où je suis.

— Impossible sans un bateau ! s'est exclamée Simmee.

— Ma sœur est médecin pour DIDA, mon mari aussi. Ils vont lancer des recherches...

Ma voix s'est brisée.

— Comment feront-ils pour me retrouver ?

— Vous êtes vivante, m'dame, m'a rappelé Simmee. (Elle me laissait entendre que ce simple fait aurait dû éveiller ma gratitude.) Tout le reste finira par s'arranger.

— Oui, ai-je admis à contrecœur. Mais un de vos voisins possède peut-être une barque...

Ou, au moins, un téléphone...

— A part nous et Lady Alice, personne est assez têtu pour vivre ici, m'a répondu Simmee.

Et Lady Alice, elle a pas de barque, pas de téléphone non plus.

S'agissait-il de la dame qui avait recousu mon mollet ?

— Qui est Lady Alice ? ai-je demandé à Tully.

Il s'est levé en s'étirant.

— Une de nos voisines, tout simplement.

— Elle habite par là, de l'autre côté de la forêt, m'a dit Simmee, le doigt tendu vers la fenêtre. J'suis allée la chercher quand Tully vous a amenée ici, parce qu'elle s'y connaît un peu en médecine.

— C'est pas un vrai docteur comme vous, a précisé Tully, mais elle vous a bien recousue.

Non?

J'ai hoché la tête. Mon mollet était en feu, mais j'espérais que les antibiotiques allaient bientôt agir. Après avoir bu la fin de ma bouteille, j'ai cherché au fond des sacs les tablettes purificatrices.

— Si vous me donnez une carafe, ces tablettes me permettront d'avoir une eau que je peux boire en toute sécurité.

— Bien sûr !

Simmee a pris un broc en plastique dans l'un des placards. Quand j'ai eu des vellétés de me lever, elle m'a intimé l'ordre de rester assise, puis elle a rempli le pot et me l'a tendu. Combien de tablettes devais-je dissoudre ? Je l'ignorais, car je n'en avais jamais fait usage, et je n'avais même pas imaginé que je devrais les utiliser un jour. J'en ai jeté une dans l'eau, espérant bien faire.

Puis j'ai remercié Simmee, qui s'est approchée de son mari. Tully l'a enlacée.

— Elle fera une gentille maman, non ? J'ai senti que sa question ne s'adressait pas vraiment à moi, mais au ciel — ou à la force qui l'avait uni à cette créature belle, bonne et éthérée.

— Oh oui !

En me souvenant de la manière dont elle avait pris soin de moi, dont elle m'avait lavée et habillée, je ne pouvais que l'approuver.

Tully s'est penché vers Simmee comme pour l'embrasser sur la joue, mais il s'est contenté de humer le halo d'or de ses cheveux. Un instant, j'ai oublié d'avoir peur et je me

suis sentie émue.

Emue, et réellement reconnaissante, en fin de compte.

Rebecca

ILS S'ÉTAIENT ASSIS sur des valises égarées, dans une petite pièce de l'aire de retrait des bagages, près des tentes.

Adam se pencha vers Rebecca, les coudes sur les genoux. Perché sur une énorme valise, il la regardait en silence, les yeux rougis. Un peu avant, il avait eu un moment pour s'abandonner à son chagrin alors qu'elle dormait grâce au Valium imposé par Dorothea. Elle avait d'ailleurs accepté d'assez bonne grâce ce comprimé, sa seule chance de trouver le sommeil. Sans quelques heures de repos, elle n'aurait plus été bonne à rien. Or, elle voulait absolument se rendre utile. Le meilleur remède à son découragement inhabituel et le seul moyen de ne pas penser au sort tragique de Maya !

L'accident avait-il été si soudain qu'elle n'avait même pas eu peur ? Rebecca hésitait entre l'espoir que sa sœur soit encore en vie dans les bois et l'hypothèse qu'elle était morte sur le coup, comme avait vraisemblablement péri la pilote.

Elle faisait maintenant face à Adam, de l'autre côté de la petite pièce, installée sur plusieurs valises aux flancs moelleux formant une sorte de chaise longue. Cette pièce était à leur image, pensa-t-elle. Bagages égarés. Êtres humains en perdition.

Adam se redressa soudain, le regard braqué sur le haut du mur vitré.

— Voici Dot !

Rebecca se leva à son tour, non sans peine, avant de se laisser retomber comme une masse, les jambes ankylosées.

— Pas de nouvelles ! annonça son amie avant qu'ils l'interrogent.

— Prête-moi encore une fois ton téléphone, chuchota Rebecca, qui avait perdu sa voix depuis sa crise de hurlements matinale.

Dorothea sortit l'appareil de son étui et le lui tendit. Elle déploya l'antenne dans toute sa longueur, composa le numéro de Maya.

Vous êtes en communication avec le docteur Maya Ward...

Les lèvres pincées, Rebecca aurait voulu composer encore et encore le numéro de sa sœur, comme si le fait d'entendre cette voix si vivante pouvait miraculeusement redonner vie à Maya. Mais le regard de Dot et d'Adam lui pesait.

— Quand as-tu eu des nouvelles de l'équipe des secouristes pour la dernière fois ? demanda-t-elle à Dorothea, affalée sur l'unique chaise de la pièce.

— Il y a une demi-heure. Rien de neuf à signaler, mais ils me tiennent au courant

scrupuleusement. Ils ont évacué les deux corps par pont aérien...

Rebecca se frictionna la gorge, car elle avait du mal à articuler.

— Ils explorent aussi la forêt et pas uniquement la rivière, non ?

— Ils ont envoyé des hommes et des chiens dans la forêt. Je leur fais confiance, ma petite. Ils travaillent bien.

Elle claqua ses mains sur ses cuisses et s'étira.

— Maintenant, dit-elle d'un ton péremptoire, je vous prie de rentrer tous les deux chez vous.

— Non !

Adam et Rebecca avaient répondu d'une seule voix. Ils avaient, en effet, évoqué la question quand Rebecca avait émergé de son sommeil factice. Leur seule et unique chance, dans cette catastrophe, était de se trouver tous les deux sur la même longueur d'onde.

— On ne part pas ! (Adam se rassit sur son coffre, comme s'il voulait s'incruster.) Je me sens plus proche de Maya ici. Je deviendrais fou à la maison. Ma place est là où je peux me rendre utile.

— La mienne aussi, murmura Rebecca.

— Ça ne m'étonne pas tant que ça, admit Dorothea. Mais vous allez au moins vous reposer jusqu'à la fin de la journée ! Décompressez, papotez, faites ce que vous voulez...

— On travaille !

Rebecca savait qu'elle avait parlé pour deux.

— Soit on travaille ici, soit on retourne sur le lieu de l'accident. Il n'y a pas d'autre solution, Dorothea, martela Adam.

— Bon, soupira celle-ci, je capitule. Mais veillez bien l'un sur l'autre, et si l'un de vous risque de craquer, prévenez-moi. Inutile de jouer aux super-héros !

Après s'être relevée, elle leur annonça que des changements majeurs auraient lieu les jours suivants. Adam lui demanda des précisions.

— Eh bien, dit-elle, on a dégagé l'une des routes. Pour cela, il a fallu enlever plusieurs gros bateaux. Vous vous rendez compte ? On va donc ouvrir un nouveau centre d'hébergement dans l'un des lycées de Wilmington et installer une clinique. La FEMA, l'Agence fédérale des situations d'urgence, et la Croix-Rouge nous procureront des lits de camp et du matériel. Les routes menant à Wilmington sont encore problématiques, mais on va recevoir des autocars de je ne sais où, et le transfert des réfugiés commencera demain. Nos activités ici cesseront progressivement.

— L'électricité fonctionne ? demanda Rebecca.

— Non, ils font venir des groupes électrogènes supplémentaires et ils emporteront ceux d'ici. Il y a une cafétéria, mais on continuera à utiliser des rations alimentaires jusqu'à ce que

le courant soit rétabli.

Rebecca imagina un lycée avec un gymnase, une salle de réunion, des classes. On pourrait s'organiser...

— Penses-tu utiliser les...

— Mon petit, oublie les tâches administratives, la culpa Dorothea ; d'autres personnes s'en chargeront. Concentre-toi sur l'aspect médical.

— Alors, on aura des lits de camp ? Le plancher de la salle de conférences va me manquer, ironisa Adam.

Rebecca se demanda comment il réussissait encore à sourire.

— Une autre bonne nouvelle ! fit Dorothea. On prévoit des caravanes pour les bénévoles, dans la cour du lycée. Quatre par caravane, mais vous pourrez en avoir une pour vous deux, si ça vous est égal de partager.

Rebecca interrogea Adam du regard.

— Ça me va, dit-il.

— Pas de problème pour moi non plus !

La présence d'Adam lui était nécessaire.

Seule, elle n'aurait jamais pu supporter un tel cauchemar.

Maya

A MON RÉVEIL, le lendemain matin, j'ai été prise de panique avant même d'ouvrir les yeux. J'étais piégée sur une île, avec des inconnus. D'après ce qu'on m'avait dit, l'eau continuait à monter, et je me sentais horriblement nauséuse et déboussolée. La veille, j'avais dormi presque toute la journée. J'avais refusé les pêches en conserve que l'on m'avait offertes dans la soirée, mais j'avais ingurgité une grande quantité d'eau au goût chimique. Était-ce la cause de mes borborygmes, où fallait-il les attribuer à mon angoisse ? En vérité, j'avais beaucoup de chance de m'être réveillée là, à côté de deux êtres bienveillants, alors que j'aurais pu reprendre conscience seule au bord de la rivière ! L'idée que j'aurais pu revenir à moi dans la nature sauvage, le visage éclaboussé par l'eau des crues, ne calmait guère ma panique. J'espérais que les autres passagers étaient morts avant que l'eau ne les atteigne.

On m'avait remis des draps, je n'aurais su dire comment ils étaient parvenus là. Des taches de soleil miroitaient sur le papier mural crème et or, et de la poussière voltigeait près des fenêtres. Je me suis assise avec précaution : mon corps était comme une vieille planche craquelée et fendillée. Après avoir posé mes pieds au sol, j'ai attendu que mes vertiges s'estompent pour me lever. Sur la commode, le pantalon et le tee-shirt de mon uniforme de DIDA soigneusement pliés m'attendaient, avec un slip qui ne m'appartenait pas. J'ai supposé que le mien était hors d'usage. Il y avait aussi une paire de tennis. J'avais besoin de me laver. Pas question d'enfiler des vêtements propres tant que je serais imprégnée de cette odeur nauséabonde de transpiration et de moisi !

Je suis donc sortie de la pièce et j'ai traversé le couloir, en direction de la salle de bains. Une petite douche, entourée d'un rideau, était installée dans un coin, mais je n'ai pas osé en prendre. Avec mes vertiges et ma blessure au mollet, ça me semblait trop risqué. Je me suis donc lavée de mon mieux au lavabo et me suis habillée. Bien que les tennis de Simmee soient à ma pointure, mes semelles orthopédiques me manqueraient si je devais marcher longtemps ; mais vu les circonstances, ce n'était pas le premier de mes soucis.

Dans un coin de la douche, j'ai déniché un grand flacon de shampooing que j'ai emporté dans la cuisine, avec une serviette de toilette usée jusqu'à la corde. Penchée au-dessus de l'évier taché de rouille, j'ai ouvert le robinet et aspergé mes cheveux de shampooing, puis j'ai frotté le plus délicatement possible le sang coagulé derrière mon oreille. Je souffrais mille morts dans cette posture : j'avais l'impression que ma côte cassée transperçait l'un de mes poumons, et ce fut pire encore quand j'ai levé les bras. Pour un peu, j'aurais renoncé à me

laver les cheveux, mais ils étaient déjà pleins de shampooing. Tandis que l'eau dégoulinait sur mon crâne, je pensais à la réaction d'Adam et Rebecca en apprenant ma disparition. Me croyaient-ils morte ? Leur chagrin m'était insupportable. .. Si seulement je pouvais leur faire savoir que j'étais saine et sauve !

— Laissez-moi faire !

J'ai sursauté en entendant la voix de Simmee, et l'arrière de mon crâne a heurté le robinet.

— Doucement... (Elle a passé ses doigts dans mes cheveux.) Maintenant, baissez les bras.

J'ai posé mes mains savonneuses sur le bord du lavabo et fermé les yeux.

Simmee a arrêté l'eau, tout en faisant pénétrer la mousse dans mes cheveux.

— Faut pas utiliser trop d'eau. Sous la maison, y a un grand réservoir, mais qui sait combien de temps on va manquer d'électricité ? Et, sans électricité, on peut pas tirer l'eau du puits.

— Désolée !

Je m'en voulais d'avoir puisé dans leur réserve limitée, mais elle m'a rassurée.

— Vous inquiétez pas ! Ça doit vous faire fichtrement mal au dos de vous pencher comme ça... Et puis, vous avez cette énorme bosse sur le côté de la tête ! Je l'avais même pas remarquée. Elle vous fait mal ?

— Un peu.

— J'me dépêche...

J'ai senti la sphère de son ventre se presser contre moi pendant qu'elle me rinçait les cheveux. Après avoir fini, elle a enroulé la serviette autour de ma tête.

— Voilà ! Attention à votre crâne quand vous vous relevez.

Je me suis redressée lentement, en appui sur le lavabo, et j'ai ébauché un sourire en me frictionnant avec la serviette.

— Je ne supportais pas d'être aussi sale...

— Ça m'étonne pas !

Elle me regardait attentivement en s'essuyant les mains avec un torchon.

— Vous tremblez de la tête aux pieds... Faut que vous mangiez quelque chose. On a vidé la glacière depuis plusieurs jours ; ça devait pas pourrir... Mais j'ai des pêches au sirop que j'vous ai déjà proposées. Et des tas d'autres conserves. Des œufs aussi...

Elle m'a montré un petit panier rempli d'œufs, au milieu de la table.

— D'où viennent-ils ?

— Tous les matins, on ramasse les œufs de nos poules, même si c'est pas nécessaire. J'vais vous en préparer. On a un gril dans le jardin et un fumoir. Asseyez-vous ! (Elle a poussé une chaise vers moi.) Vous faites vibrer les murs, à force de trembler.

Épuisée, malgré mon peu d'activité au cours de la matinée, je me suis pratiquement écroulée sur la chaise. Je n'avais pas faim, mais je devais tout de même me nourrir.

— Très bien, ai-je murmuré. Je mangerai des œufs avec plaisir.

Elle m'a servi mon petit déjeuner dans le living, pour que je puisse m'asseoir sur le siège à trois pieds, bien rembourré, et surélever mes jambes grâce à l'ottomane. Ses œufs au plat étaient parfaits ; j'ai réussi à les avaler tous les deux avant que mon estomac ne renâcle. J'ai même bu une tasse de café, préparé par Tully sur le gril.

— Moi, j'aime pas le café, m'a-t-elle confié. Elle s'est assise sur le canapé écossais et j'ai eu l'impression qu'elle éprouvait du plaisir à me regarder manger, comme une mère veillant sur son enfant convalescent.

— Tully... il serait capable de boire un seau de café, trois fois par jour ! a-t-elle ajouté.

Je lui ai demandé où était son mari, car je ne l'avais pas vu depuis la veille au soir.

— Il est parti chasser. Faut qu'il nous rapporte quelque chose pour le dîner.

J'ai tourné les yeux vers la porte, dans la direction où j'avais aperçu les fusils. Il n'en restait qu'un.

Aucun chasseur ne figurait parmi mes amis et j'avais toujours considéré la chasse comme une forme de barbarie, mais je ne pouvais nier son utilité en certaines circonstances.

— Qu'est-ce qu'il chasse ?

— Un peu de tout. (Simmee a haussé les épaules.) Des lapins, des dindes, quelquefois des cerfs. Il pêche beaucoup, mais ça lui plaît moins sans son bateau. Elle a pouffé de rire.

— Quand y a des pannes d'électricité, il adore se prendre pour un survivant, comme dans les émissions à la télé.

— Tu as de la chance de l'avoir.

— Oh oui, m'dame !

J'ai posé mon assiette sur la table bancale, à côté de mon siège bancal.

— Simmee, ai-je déclaré, je dois trouver un moyen de regagner l'aéroport. Cette étroite bande de terre dont parlait Tully... est-ce qu'on peut la traverser à gué pour rejoindre le continent ?

Je la regardais d'un air penaud, comme si mon envie de fuir était une insulte à son sens de l'hospitalité. Elle a écarquillé les yeux.

— Oh non, m'dame ! C'est bien trop profond et, en plus, y a un très fort courant. Il vous flanquerait par terre. Vous avez pas idée comme la rivière est mauvaise en ce moment !

— Mais je fais quoi alors ? lui ai-je demandé, découragée.

Elle a haussé les épaules, en marmonnant sans agressivité :

— La patience est d'or...

— Si tu le dis...

Mon mollet me brûlait, et je me suis penchée pour retrousser ma jambe de pantalon. Ma plaie me paraissait encore rouge et enflée autour des points de suture au fil noir, mais un peu plus saine.

— Lady Alice a l'habitude de recoudre les blessures. Une fois, elle a recousu le pied de Tully. J'vous dis pas comment il a hurlé ! Il est pas toujours aussi solide qu'il en a l'air.

— Et ton sourcil ?

J'ai touché mon arcade sourcilière à l'endroit exact où j'avais remarqué sa cicatrice. Simmee a frissonné, sans doute au souvenir de ce qui lui était arrivé.

— L'hiver dernier, il gelait... J'ai glissé en allant chercher du bois pour le feu. Tully était sorti et je saignais à mort ; j'ai réussi à me traîner jusqu'à la maison de Lady Alice, en serrant un chiffon autour de ma tête.

Simmee a effleuré sa cicatrice du bout des doigts.

— Lady Alice... elle fait bouillir le fil et l'aiguille, et elle se lave les mains avec un savon spécial qu'elle garde exprès pour ça.

— Elle est d'origine aristocratique ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, aristocratique ?

— Eh bien, pourquoi l'appelle-t-on « lady » ?

— Parce que Lady Alice Harnett, c'est son nom... Son nom de naissance est Lady Alice... Harnett, c'est son nom de mariage. Je sais pas comment elle s'appelait avant de se marier.

— Où habite-t-elle ?

— Tout près ! On ira lui rendre visite quand vous pourrez marcher.

Pas question, ai-je songé. Je comptais être de retour chez moi, à Raleigh, bien avant que ma jambe soit guérie.

— Lady Alice était une amie de ma grand-mère quand elles étaient petites, a précisé Simmee. En ce temps-là, y avait pas d'écoles pour les enfants noirs, mais grand-mère lui a appris beaucoup de choses. Pourtant, elle est jamais allée au collège...

Lady Alice était donc noire. J'avais imaginé une femme ayant quelque ressemblance avec la reine Elizabeth ! Je souhaitais maintenant savoir comment Simmee et Tully étaient venus habiter cette terre lointaine.

— Tu es née ici, Simmee ?

— Bien sûr ! Maman et grand-mère aussi, et la famille de ma grand-mère. C'étaient des bouilleurs de cru clandestins... Après la mort de ma maman, grand-mère m'a élevée. Et puis, elle est morte, il y a quelques années. (Simmee laissait planer son regard, comme si sa grand-mère se tenait debout derrière moi.) On vous a mise dans sa chambre... Elle a été malade quelque temps. Ses poumons la faisaient souffrir. J'espère que ça vous inquiète pas de dormir là où elle est morte.

— Pas du tout ! J'ai beaucoup de chance d'être dans cette chambre, mais je suis triste que tu aies perdu ta grand-mère.

— Oui, elle me manque.

— Tu es allée à l'école ?

Simmee a semblé choquée par ma question.

— Bien sûr ! J'ai fini le collège. Quand ma grand-mère est tombée malade, j'ai dû rester à la maison.

— Tully est né ici, lui aussi ?

— Oh non ! Tully est arrivé à peu près un an avant la mort de grand-mère. Il vivait sous la tente.

— Ah bon ?

— Oui, c'est une sorte d'homme des bois. Pas facile de le faire dormir à la maison !

— Vous êtes mariés depuis combien de temps ?

— On est pas mariés à l'église et tout. Elle a pincé le tissu d'un des coussins du canapé.

— Peut-être un jour, mais c'est pas important pour moi. On vit ensemble depuis deux ans.

Pratiquement depuis son arrivée à Last Run !

— Quel âge as-tu ?

— Dix-sept ans.

Déjà plusieurs années de vie commune...

Détournement de mineure. Ces mots me sont venus à l'esprit, car j'en savais long à ce sujet ; mais, dans cette contrée lointaine, les gens ne se souciaient peut-être pas de ce genre de problème. D'autre part, Tully aimait manifestement Simmee. Je le revoyais en train de humer ses cheveux, la veille au soir. Elle fera une gentille maman, non ?

— Et vous, m'a demandé Simmee, vous êtes mariée depuis longtemps ?

— Trois ans.

J'aurais tant voulu être avec Adam à cet instant !

Il avait été si chaleureux avec moi, à l'aéroport, que j'avais repris espoir. Evidemment, nous avons évité d'aborder les sujets litigieux. On n'avait parlé ni de bébé ni d'adoption.

— Vous avez des enfants ?

— Malheureusement, non.

Simmee a passé une main sur son ventre. Elle portait la même robe que la veille, et le tissu était tendu sur son abdomen.

— C'est peut-être mieux. Ils auraient beaucoup de chagrin avec vous disparue.

Elle était le genre de femme enceinte que peignent les artistes — légère, aérienne, et nimbée d'or. Le genre de femme enceinte dont j'admirais le ventre bombé et le bébé en gestation. Pourtant, Simmee ne m'inspirait aucune envie. J'éprouvais simplement de la

mélancolie, car je ne me croyais plus capable de porter un bébé à terme dans mon propre corps.

— Quand est-ce que le bébé doit naître ? lui ai-je demandé.

Simmee a souri en regardant son ventre, comme si elle apercevait déjà son futur enfant.

— J'sais pas exactement.

— Le médecin ne t'a pas indiqué la date probable ?

— J'ai vu aucun médecin.

Simmee dessinait, du bout des doigts, de petits cercles concentriques sur son ventre.

Sachant que je n'approuverais pas sa réponse, elle scrutait les lignes invisibles qu'elle traçait, en évitant mon regard.

— Pas une seule fois ?

— Pas une seule fois, m'dame. Lady Alice pense que je vais bien et le bébé aussi. Il me donne des coups de pied comme un ours en cage, j'vous jure. Lady Alice a eu huit gosses, alors elle connaît la question. Simmee a fini par croiser mon regard.

— Tout c'que je veux, c'est que mon enfant il soit en bonne santé.

— Tu iras accoucher à l'hôpital ?

— On a pas d'argent pour payer l'hôpital.

— Il y a des moyens d'être prise en charge quand on accouche !

Simmee a continué à tracer des circonvolutions sur le tissu de sa robe.

— Lady Alice s'occupera de moi.

— Elle est sage-femme ?

— Ça veut dire quoi ?

— Une sage-femme est quelqu'un qui a suivi une formation et obtenu l'autorisation de pratiquer des accouchements.

Simmee m'a observée, impassible.

— Une femme qui a eu huit bébés, et qui en a mis au monde des tas d'autres, j'pense qu'elle a une formation bien suffisante !

Tout en parlant, elle ébauchait un sourire ; mais j'ai senti, derrière son sourire, quelque chose qui m'a donné la chair de poule.

Une sorte d'angoisse.

Rebecca

L'HÉLICOPTÈRE SE POSA sur le terrain de sport d'un lycée de plain-pied, construit vraisemblablement à la fin des années 1950 ou au début des années 1960. En se courbant pour sortir de l'appareil, Rebecca eut l'impression d'être contemporaine du bâtiment : elle avait vieilli d'une bonne dizaine d'années en quelques jours. Une piste de course faisait le tour du terrain. Aurait-elle le temps d'aller courir ? Elle avait tellement besoin de courir. Mais, d'abord, se concentrer. Il y avait tant de choses à faire... Vérifier que l'installation du lycée était correcte, soigner les rescapés, et surtout continuer à superviser les équipes de sauvetage. Adam et elle devaient s'assurer que la disparition de Maya ne se diluait pas dans l'océan des nouvelles disparitions.

— Où sont les caravanes ? demanda Adam, tandis que l'hélicoptère s'élevait dans le ciel.

Après avoir allumé une cigarette, Rebecca pointa un doigt vers le lycée.

— Probablement de l'autre côté.

— Salut !

Une adolescente, portant un gilet orange fluo, leur faisait signe.

— Adam et Rebecca ?

— Oui ! cria Adam.

— Je suis l'une des bénévoles, leur annonça-t-elle en s'approchant. Je vous accompagne à votre caravane.

Ils la suivirent sans un mot, chargés de leur paquetage. La chaleur était intenable. Rebecca transpirait à grosses gouttes lorsqu'ils tournèrent à l'extrémité du terrain et aperçurent le parking. Un mur de brique, peint en blanc, souhaitait la bienvenue en Territoire Viking ! Cinq caravanes étaient déjà garées près du bâtiment, et deux camions étaient en train d'en livrer d'autres.

— Tu crois qu'on aura droit à l'air conditionné ? chuchota Adam à l'oreille de Rebecca.

Elle lui désigna le groupe électrogène, installé derrière les caravanes.

— C'est probable. Voici notre source individuelle d'énergie électrique. Alléluia !

Elle avait déjà vécu dans des caravanes presque identiques aux espèces de boîtes de conserve qu'ils avaient sous les yeux. Un espace exigü et un confort sommaire, mais ils bénéficieraient d'électricité — à utiliser avec parcimonie — et de vrais lits, un luxe appréciable après avoir dormi à même le sol. Bien qu'elle ne s'attende pas à trouver le sommeil...

La bénévole se retourna avec un grand sourire et leur désigna la caravane la plus proche

du lycée.

— Une pizza vous attend à l'intérieur !

— Sans blague ?

Adam remonta le sac qui pesait sur son épaule. La barbe lui allait bien, pensa Rebecca.

— Un cadeau d'un restaurant local qui n'a pas été endommagé, annonça la bénévoles. Ils ont envoyé de la nourriture pour tous ceux qui participent à l'installation du matériel dans ce lycée. Votre pizza a dû refroidir un peu, parce qu'elle est là depuis un moment, mais ça n'empêche...

— Parfait!

Rebecca n'avait aucune envie de discuter avec cette jeune personne trop désinvolte à son goût. Elle avait hâte de se débarrasser de son paquetage et de faire le point.

— Où est la clef ? demanda-t-elle.

— Vous la trouverez sur la porte. Il y en a deux, accrochées à une chaîne. Et je vous signale que vous n'êtes pas censée fumer à l'intérieur.

Sur le point de lui souffler un anneau de fumée au visage, Rebecca se contenta de rétorquer que l'endroit où elle fumait ne concernait qu'elle-même.

— La fumée va lui sortir par les oreilles si tu l'asticotes avec ça, remarqua posément Adam.

— C'était une simple remarque, et j'ai un message à vous transmettre de la part de Dorothea Ludlow.

Rebecca s'immobilisa, les muscles tendus.

— Quoi ?

— Elle vous fait dire de vous installer et de ne pas aller au lycée cet après-midi.

Rebecca soupira en échangeant un regard avec Adam. Sous sa barbe, le visage de son beau-frère était blanc comme craie ; elle devait être aussi blême que lui.

Une fois à la caravane, elle tourna la clef dans la serrure.

— Merci, ça ira, lança-t-elle à la bénévoles.

— Mlle Ludlow m'a dit qu'elle serait folle de rage si elle apprenait que vous êtes allés au lycée.

Rebecca fusilla du regard la petite bécasse.

Adam prit celle-ci par le bras et l'entraîna à quelques mètres de la caravane.

— Nous connaissons Dorothea et nous n'avons rien à craindre de ses colères. Merci tout de même de nous avoir prévenus.

— Bon, capitula la jeune fille après un instant d'hésitation, puis elle se détendit. Et merci encore de vous être portés volontaires !

Rebecca écrasa sa cigarette sous sa chaussure, monta dans la caravane et fit deux pas

avant de s'effondrer sur l'une des étroites banquettes, de chaque côté d'une petite table.

— Sans toi, je l'aurais tuée ! soupira-t-elle quand Adam la rejoignit.

Il passa une main dans ses cheveux courts, comme il l'aurait fait à une petite sœur.

— Une cheerleader, je parie. Cette effervescence était plutôt touchante.

Tout en parlant, il sortit deux bouteilles d'eau minérale de son paquetage et lui en lança une.

— J'ai trouvé cette gamine insupportable !

Adam jeta un coup d'œil à sa droite, où le lit double occupait tout le fond de la caravane ; puis à sa gauche, où un long canapé encastré pouvait servir de lit d'appoint.

— Ce lieu a un petit charme rustique, non ?

Il mentait si gentiment qu'elle regretta son agressivité.

— En tout cas, on y sera mieux que dans la salle de conférences.

Un carton à pizza et deux assiettes en carton les attendaient sur la table. Adam souleva le couvercle pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— C'est la première fois de ma vie que l'odeur d'une pizza me retourne l'estomac.

— Pareil pour moi !

Elle fronça les sourcils à la vue d'une pizza au fromage, dont elle détacha une tranche refroidie.

— Aucun goût ! grommela-t-elle.

Elle réalisait brusquement que son appétit et même son sens du goût n'avaient jamais faibli sur les lieux de catastrophes naturelles. En fait, elle était plutôt vorace. Il fallait l'être pour apprécier les rations alimentaires... Mais, après la mort de ses parents, elle avait perdu le goût et l'odorat pendant des semaines, et maigri de plus de dix kilos en un mois.

La deuxième bouchée de pizza lui fit le même effet.

Elle posa sa part sur l'une des assiettes.

— On ira au lycée dès qu'on aura fini de manger...

Elle avait besoin de travailler pour ne plus penser ; Adam l'approuva.

— Absolument. Nous allons devenir cinglés si nous traînons trop longtemps dans ce palace !

Ses paupières se fermèrent et restèrent closes pendant qu'il mastiquait une bouchée de pizza. Il était en train de s'endormir.

— J'ai l'air aussi épuisée que toi ? lui demanda Rebecca, en ébauchant un sourire.

Adam ouvrit les yeux. Il semblait ébahi de se trouver dans cette caravane, la bouche pleine de pizza.

— Oh ! fit-il, je viens de passer une minute dans un autre univers.

— J'avoue qu'un autre univers me tenterait moi aussi, mais je dois vérifier que

l'installation médicale est correcte. Les bénévoles manquent souvent de bon sens...

— Tu possèdes une telle... force intérieure, murmura Adam, affalé sur la banquette, en la regardant d'un œil vitreux.

— Alors, explique-moi pourquoi j'ai l'impression de sombrer ?

— Maya dit toujours que tu arrives à tes fins en toutes circonstances, mais c'est la première fois que je peux le constater de mes propres yeux.

Emue par cette évocation de Maya, Rebecca hocha doucement la tête. Elle avait l'impression que le peu qui lui restait de sa prétendue force intérieure allait lui échapper.

— Je regrette d'avoir quitté l'aéroport, murmura-t-elle. C'est irrationnel, je sais, mais... Que va-t-il se passer si elle revient et si nous ne sommes plus là ?

Adam posa sa part, tendit un bras à travers la table étroite et plaqua sa main sur la sienne.

— Si Maya revient à l'aéroport, ma petite, elle saura nous trouver. Elle est beaucoup plus débrouillarde que tu ne crois.

— Maya est fragile, Adam.

— Tu te fais des idées ! Je crois la connaître mieux que toi en tant qu'adulte. Tu la considères toujours comme une gamine.

Brent aussi lui reprochait d'infantiliser Maya, pensa Rebecca. Était-ce exact ?

— Je connais votre histoire familiale, reprit Adam. Rebecca, une fille courageuse et audacieuse, qui a élevé toute seule sa petite sœur. Maya, une poule mouillée sensible, qui a besoin d'être protégée. Sans avoir ton énergie, elle est peut-être plus forte que tu ne penses. Et toi, tu es probablement plus fragile qu'il n'y paraît.

Gênée de lui dévoiler sa vulnérabilité, alors qu'il venait d'applaudir son courage, elle lui fit la grimace.

— Non. Et j'ai admis que ma réaction était irrationnelle...

Elle se releva, prit son paquetage et se mit à déballer ses affaires. En sortant son téléphone portable, elle l'ouvrit par réflexe, et poussa un cri de surprise.

— Il marche !

Adam bondit pour récupérer son téléphone dans son propre paquetage.

— Le mien aussi, bien que la batterie soit presque à plat.

Rebecca composa le raccourci du numéro de Maya. *Vous êtes en communication avec le docteur Maya Ward...*

Elle tapa du pied, frustrée.

— Bon Dieu, Maya, où es-tu ?

— Tu es allée sur le terrain, Bec, murmura calmement Adam. Tu en as vu plus que moi... Honnêtement, tu la crois encore en vie ?

Rebecca n'aurait pas hésité à lui jeter son téléphone à la figure, si elle avait pu se passer de cet appareil.

— Ne perds pas espoir, Adam, gronda-t-elle. Nous devons rester optimistes tous les deux !

Elle se rassit

— J'ai travaillé sur les lieux de tant de catastrophes humanitaires où l'on n'a pas retrouvé les corps, en tout cas pas pendant que j'étais sur place. Au fond, je n'avais jamais vraiment compris la tragédie de ces familles... Je me focalisais sur ma mission...

— Comme moi sur mon travail, et comme ta sœur... quand elle travaillait.

— Elle retravaillera ! riposta Rebecca, provocante.

Après une hésitation, Adam hocha la tête d'un air solennel.

— J'espère que tu as raison, dit-il avant de reporter son attention sur son portable. J'ai reçu des centaines de messages...

Rebecca vérifia les siens, à l'affût du numéro familial de Maya. Certains de ses amis l'avaient appelée plusieurs fois, mais elle cherchait des numéros qui ne lui étaient pas familiers — de personnes lui annonçant qu'elles avaient retrouvé Maya. Quelques numéros ne lui disaient rien ; elle songea à les appeler.

— Ecoute tes messages vocaux, lui suggéra Adam.

Il porta son téléphone à son oreille, le rabaissa impatientement, appuya sur une touche, et recommença. Une seconde après, elle l'imitait. Les messages se succédaient : des amis, l'assureur de sa voiture, d'autres amis, un rendez-vous médical oublié, et enfin Brent, la priant de le joindre sur son téléphone par satellite.

Elle renonça à écouter et appela Dorothea

— Ludlow à l'appareil

— Mon téléphone peut capter ici, Dot.

— Super !

— Donne-moi le numéro du type qui dirige l'équipe de sauvetage.

— Je viens de lui parler, il y a une minute OU deux. Rien de neuf.

— Donne-moi tout de même son numéro !

Rebecca plongea une main dans son paquetage, à la recherche d'un stylo. Adam lui en tendit un avant qu'elle ait trouvé le sien, et elle griffonna le numéro sur le carton à pizza.

— Brent vient de me joindre, l'avertit Dorothea. Il n'avait pas de téléphone jusqu'à ce matin. Il dispose maintenant d'un téléphone par satellite et souhaiterait que tu l'appelles.

— D'accord ! Appelle-moi dès qu'il y aura du nouveau.

— Evidemment.

Elle raccrocha, perplexe. Que faire maintenant ? Adam continuait à écouter ses messages. Il leva les yeux.

— Les nouvelles au sujet de Maya ont dû se répandre comme une traînée de poudre. Tout le monde m'appelle. Je vais joindre un ou deux amis et leur demander de rappeler les autres de ma part.

— Bonne idée, admit-elle, sans la moindre envie d'en faire autant.

Elle n'était pas en état de donner des explications, de répondre à des questions, ou d'entendre des condoléances prématurées.

Le téléphone, qu'elle regardait fixement, se mit à sonner. Le numéro d'appel lui était inconnu ; partagée entre l'espoir et la crainte, elle ouvrit son appareil.

— Allô?

— Rebecca !

La voix de Brent résonnait comme s'il était à côté d'elle, et non à des milliers de kilomètres, en Equateur.

— Salut, souffla-t-elle, incapable de dissimuler sa déception.

Elle avait espéré que l'un des membres de l'équipe de sauvetage l'appelait pour lui annoncer une bonne nouvelle. Elle avait espéré un miracle.

— Oh ! fit Brent, impressionné. Il y a du nouveau ? Dot vient de me dire que...

— Non, rien de neuf.

— Je n'arrive pas à y croire. Pauvre Maya ! Elle finit par avoir le courage de renoncer à son confort, et voilà ce qui lui arrive...

Adam entamait une conversation téléphonique ; Rebecca traversa la caravane jusqu'au lit double et s'assit.

— Dot m'a appris que tu es allée sur le lieu de l'accident, insista Brent.

— Effectivement. Une vision d'horreur...

Elle ne voulait pas revivre ce cauchemar.

Penser à la pilote coincée dans son cockpit ou au type dont les jambes avaient été dévorées par un alligator était au-dessus de ses forces.

— Ecoute, Rebecca...

Brent semblait si calme, si posé. En temps de crise, il avait toujours cette attitude, qui faisait de lui une excellente recrue de DIDA. D'ordinaire, elle se comportait comme lui.

— Ça va toujours mal ici, reprit Brent. J'ai des problèmes à régler ce soir, mais je rentre demain et ensuite, je viens te rejoindre.

— Non !

Elle ne souhaitait pas sa présence. Il connaissait Maya, il s'inquiétait à son sujet, mais il ne l'aimait pas comme Adam et elle l'aimaient. Elle se sentait aussi résolue que le jour où Dorothea lui avait annoncé que Maya arrivait à l'aéroport. Elle s'était farouchement opposée à ce projet... Si seulement elle avait pu obtenir gain de cause !

— Ne viens pas ! lança-t-elle. Tu dis que ça va toujours mal en Equateur, alors reste là-bas. Je vais me concentrer sur mon travail ici. Il y a tant à faire.

— Je pensais que ma place était à tes côtés.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Adam est ici ; on vient de nous installer dans une caravane.

— Comment va-t-il ?

Adam était assis à quelques mètres. Il se frictionnait le front, tout en parlant au téléphone. Elle ne pouvait lire ses mots sur ses lèvres, mais du moins partageait-il son chagrin, son angoisse et son amour. Un lien qu'elle ne pourrait jamais avoir avec Brent.

— Il se débrouille, marmonna-t-elle.

Brent hésita un instant avant de répondre :

— Tu me parais... Comment dire ? On dirait que... tu n'es pas comme d'habitude.

— En effet, je me sens différente...

Pour la première fois depuis qu'elle était adulte, elle éprouvait un sentiment d'impuissance. Même après la mort de ses parents, elle était parvenue à maîtriser la situation, malgré sa peur et son sentiment de culpabilité. Elle n'avait pas eu le choix...

Brent ne voulait pas lâcher prise.

— Que puis-je faire pour t'aider ?

— Continuer à croire qu'elle est saine et sauve.

Brent hésita une fois encore.

— Rebecca, tu penses vraiment que...

— Oui!

— J'aimerais être avec toi en ce moment et te serrer dans mes bras...

Brent lui parlait amoureusement, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Elle savait ce que la plupart des femmes lui auraient répondu ; ce qu'elle-même aurait dû lui répondre. Mais elle était tout sauf une simulatrice et elle aurait eu l'impression de mentir si elle avait prétendu souhaiter sa présence.

— Je sais, merci.

— Je t'aime, Rebecca.

— Moi aussi.

Elle l'aimait, sans aucun doute, mais pas de la manière qu'il souhaitait, ni de celle qu'elle aurait souhaitée.

Après avoir fermé son téléphone, elle observa Adam. Il soutenait toujours sa tête d'une main et parlait d'une voix lasse et monocorde. Tout en l'écoutant, elle sentait son corps s'enfoncer dans le mince matelas, mais il n'était pas question que le chagrin la paralyse !

Elle avait besoin de courir. Une course rapide avant d'aller vérifier l'installation du lycée. A peine debout, elle se mit à brûler d'impatience, en pensant au soulagement qu'elle

éprouverait sur la piste. Elle enfila son short dans la minuscule salle d'eau et griffonna le mot courir sur le carton de pizza, devant Adam. Il acquiesça d'un signe de tête.

A l'extrémité nord de la piste, elle prit le temps de détendre ses muscles et son esprit. Aucune pensée ne devait la traverser, seul comptait le mantra de ses pas sur la surface de la piste. Gauche, droite, gauche, droite. Attentive à ce martèlement régulier, elle sentit bientôt que sa respiration adoptait un rythme plus paisible.

Elle fit le tour de l'extrémité sud et aperçut les gradins à sa droite. Trois personnes étaient assises à mi-hauteur ; elle écarquilla les yeux, car elle avait la certitude qu'elles n'y étaient pas un instant plus tôt. Et pourtant elles étaient bien là. Un homme, sa femme, leur fille. Pas question de les fixer ! Elle regarda droit devant elle. Gauche, droite, gauche, droite. Plus un regard dans leur direction...

Cours, Becca ! cria la femme.

Sa mère l'encourageait toujours de la voix, alors que son père et Maya gardaient le nez enfoui dans leurs livres, en regardant rarement — ou jamais — de son côté. Au moins, ils viennent assister à tes compétitions sportives, ce n'est pas le cas dans toutes les familles, rétorquait sa mère quand elle se plaignait.

Son père avait passé un bras autour des épaules de Maya. Il lisait par-dessus son épaule, en lui indiquant quelque chose sur la page. Peut-être l'aidait-il à faire ses devoirs. Rebecca n'en savait rien, mais elle était certaine qu'il ne levait jamais les yeux, même si elle battait des records de vitesse. Même si elle gagnait... Aurait-elle remporté mille trophées, elle ne pouvait entrer en concurrence avec un seul succès scolaire de Maya.

Arrivée à l'extrémité nord de la piste, elle tourna la tête pour scruter les gradins. Ils étaient vides.

— Espèce d'idiote, tu as cru les voir ! s'entendit-elle articuler à voix haute.

Elle ralentit. Les muscles de ses cuisses vibraient ; son estomac se contractait. En pensant aux fantômes aperçus sur les gradins, elle prit soudain conscience que toute sa famille avait désormais disparu.

Il ne lui restait personne.

Un sursaut de chagrin la secoua et elle cessa brusquement de courir, pliée en deux pour reprendre son souffle, les mains sur ses genoux. Elle comprenait maintenant qu'elle avait passé trop de temps à en vouloir à Maya et pas assez à l'aimer. Que n'aurait-elle donné pour avoir une seconde chance ?

Maya

UN TOUT PETIT BOUT DE FEMME, afro-américaine, se tenait sur le seuil du living. Je m'étais sans doute endormie, assise sur le siège branlant, et j'avais l'impression de rêver. J'ai relevé la tête en clignant des yeux.

— Dieu du ciel, tu es en vie ! s'est exclamée la petite femme. Pendant une seconde, j'ai eu peur que t'aies rencontré la Grande Faucheuse, avec ton air absent...

Je me suis redressée davantage, en tressaillant de douleur à cause de ma cage thoracique et de mon mollet engourdi.

— J'étais un peu dans les vapes, ai-je admis.

A travers la fenêtre, j'entendais les poules glousser et gratter la terre dans leur enclos.

— Vous cherchez Simmee ?

— Non, ma douce, c'est toi que je cherchais Je voulais vérifier l'état de ta jambe. (Elle a jeté un coup d'œil vers la cuisine.) Mais si Simmee est dans le coin, j'voudrais bien qu'elle me tire les cartes.

Lady Alice. Rien à voir avec le personnage que j'avais imaginé. Une petite bonne femme d'un mètre cinquante, à tout casser. Une épaisse chevelure grise, coupée court. Elle portait un pantalon noir, une chemise noire avec des boutons en forme de perle, des bottes noires, un châle noir. Une tenue quelque peu incongrue, surtout par ces premières journées de septembre, encore chaudes.

— Vous êtes Lady Alice ?

— En personne !

Après s'être assise sur l'ottomane, elle a posé ma jambe droite sur ses genoux, en la manipulant comme une délicate porcelaine.

— On s'fatigue sans électricité, hein ?

Elle a remonté avec précaution la jambe de mon pantalon, jusqu'au genou.

— J'ai apporté une lampe torche pour bien y voir.

Bien qu'il ne fasse pas encore nuit dans la pièce, elle a promené plusieurs fois le faisceau lumineux le long de ma blessure. Sous cet éclairage, ses joues brillaient. Elle devait avoir une soixantaine d'années, mais, excepté les quelques rides d'expression autour des yeux, elle avait une peau de jeune fille.

— Ça a l'air d'aller... (Elle se parlait à elle-même.) De jolis petits points, ma parole !

Mon mollet était encore rouge, mais il allait mieux.

— Oui, ai-je approuvé, en évitant toute allusion à une possible infection et aux antibiotiques. Merci de m'avoir recousue !

— Autrefois, quand j'avais encore de bonnes mains, j'passais mon temps à coudre. Des courtepointes pour mes enfants, et pour les enfants de mes enfants...

Elle avait les doigts noueux et les articulations enflammées. Cette série de points délicats, sur mon mollet, avait dû la faire souffrir ; je me suis sentie attendrie par le mal qu'elle s'était donné.

— Tully m'a dit qu'il y avait d'autres gens à bord de cet hélicoptère. C'est bien triste pour cette femme pilote. Il m'a dit que c'était un beau gâchis.

— J'ai eu de la chance qu'il arrive au bon moment.

Tout en étant sincèrement reconnaissante, j'aurais voulu qu'il m'aide à rejoindre Adam et Rebecca.

— Oh que oui ! a approuvé Lady Alice. (Elle a déroulé la jambe de mon pantalon.) Ce Tully, c'est un bon gars. Mais où il est ? A la chasse ?

— Je crois.

Combien de temps avais-je dormi ? Je n'en avais pas la moindre idée, mais j'ai regardé vers le mur, près de la porte. Il manquait encore un fusil.

— Je dois retourner à l'aéroport ! ai-je martelé, comme si Lady Alice connaissait un moyen — inconnu de Simmee et Tully — de m'y transporter par magie. Tully m'a appris que son bateau avait été entraîné par le courant. Savez-vous où je pourrais m'en procurer un ?

Je chuchotais presque, au cas où Simmee aurait été à proximité. En réponse à mon impatience de retrouver ma sœur et mon mari, ne m'avait-elle pas fait l'éloge de la patience ?

Lady Alice s'est levée et a regardé par la fenêtre, les poings sur les hanches.

— J'avais un bateau. En fait, c'était le bateau à Jackson. Après sa mort, j'en avais plus besoin. Alors, j'l'ai donné à mon fils, Larry, qui vit à Ruskin. Simmee me fait toujours mes courses quand elle va en ville.

— Jackson était votre mari ?

Ma question a surpris Lady Alice.

— Non, mon chou, c'était mon fils, mon petit... On t'a pas parlé de lui ? J'l'ai perdu il y a deux mois. C'est Tully qui l'a trouvé, exactement comme il t'a trouvée, toi. Sauf que pour mon Jackson, c'était trop tard.

— Oh, je suis désolée !

Que dire de plus ? Pour combler le silence qui planait entre nous, j'ai simplement ajouté :

— Quel âge avait-il ?

— Vingt-deux ans. Tully et lui ils étaient comme les deux doigts de la main... Comme des

frères ! Tully est apparu à peu près au moment où Larry est parti. Jackson, il parlait de partir lui aussi. Il pouvait plus supporter d'être seul avec une vieille femme, mais Tully est arrivé et Jackson a eu un nouveau compagnon pour chasser et pêcher. Je sais que Tully souffre beaucoup de c'qui s'est passé. Presque autant que moi...

— Que s'est-il passé ?

Lady Alice a émis un soupir sans proportion avec son corps menu, puis elle est allée s'asseoir sur le canapé écossais, la tête penchée en avant.

— Il était parti à la pêche, comme il l'a fait des millions ou des milliards de fois. Son bateau s'est enlisé dans la vase de Billings Creek. Il est sorti du bateau pour le dégager. J'pense qu'il a glissé. Sa tête a dû heurter une souche, une pierre, ou j'sais pas quoi. Comme il rentrait pas, Tully est parti le chercher, mais quand il l'a trouvé, c'était déjà trop tard. Il l'a ramené sur ses épaules en pleurant. J'l'avais jamais vu pleurer avant. Encore plus que le visage de mon fils avec cette grande déchirure au front, c'est celui de Tully ce soir-là que je revois ! Il pleurait toutes les larmes de son corps...

— Je suis vraiment désolée, ai-je répété. La porte-écran a grincé et nous avons toutes les deux regardé du côté de la cuisine.

— C'est Lady Alice que j'entends ?

Simmee est entrée, souriante. Dieu qu'elle était belle ! Les lueurs orange du crépuscule illuminaient la pièce, donnant à sa chevelure et à sa peau un éclat qui m'éblouissait presque. Lady Alice s'est levée.

— Tes oreilles t'ont pas trompée, petite.

Elle tentait d'encercler le ventre de Simmee avec ses deux bras, mais ses doigts se rejoignaient difficilement dans son dos.

— J'ai mis au monde cette petite, m'annonça-t-elle d'un ton triomphant, et j'vais pas tarder à l'accoucher elle aussi.

— Pas tout de suite, j'espère, a murmuré Simmee.

L'angoisse que j'avais devinée quelque temps avant se lisait à nouveau sur son visage.

— Tout ira bien, a dit Lady Alice en cherchant mon regard. Cette enfant se fait trop de mouron. Elle a peur de pas savoir prendre soin d'un nouveau-né.

— En tout cas, elle a très bien pris soin de moi.

— Tu vois ! s'est récriée Lady Alice. T'as aucune raison de t'inquiéter, Simmee. Et maintenant, où qu'elles sont, tes cartes de tarot ?

— Vous voulez que j'vous lise encore les tarots, Lady Alice ? s'est étonnée Simmee. J'vous les ai lus la semaine dernière ! Qu'est-ce qui pourrait avoir changé ?

— On sait jamais.

— Bon, attendez-moi un moment, je vais les chercher. Ça vous gêne pas que Maya elle

soit là pendant que je vous les tire ?

— Bien sûr que non ! P't-être qu'elle veut que tu les lui lises à elle aussi.

Pas question ! ai-je pensé.

Comme Simmee entrait dans la cuisine, j'ai entendu la porte-écran grincer une seconde fois. Tully était donc de retour. Une bouffée d'espoir m'a traversée, à l'idée qu'il avait peut-être trouvé un moyen de me sortir de là.

— Tu nous rapportes le dîner ? lui a demandé Simmee.

Je n'ai pas entendu sa réponse, mais, une seconde après, il apparaissait dans le living, son fusil en bandoulière. Les éclats de lumière qui m'avaient enchantée sur le visage de Simmee coloraient ses yeux d'un bleu glacial. Le jour de la fusillade, dans le restaurant brésilien, j'avais été éberluée en apprenant que les yeux du tueur étaient bruns — et non du bleu que j'avais cru voir quand il avait levé son arme. Tully s'est adressé à Lady Alice.

— Comment elle va, votre patiente ?

Il n'était plus exposé à la lumière, et ses beaux yeux m'ont semblé d'un bleu parfaitement normal.

— Et vous, Miss Maya, vous aimez le lapin ? m'a-t-il demandé en souriant.

Il paraissait occuper plus d'espace, à lui tout seul, que nous autres femmes, qui étions trois.

— Je n'en ai jamais mangé, ai-je avoué.

Lady Alice s'est donné une claque sur les cuisses.

— Ma petite, tu vas te régaler !

Tully a traversé la pièce et fait glisser le fusil de son épaule, pour le déposer le long du mur. Une traînée sombre barrait sa joue : du sang, ai-je pensé.

— C'est bien vrai, m'a-t-il dit, avant de se tourner vers Lady Alice. J'en rapporte des tas, alors allez pas croire que vous repartirez d'ici sans avoir dîné avec nous !

— J'suis très bien chez moi, a grommelé la vieille femme, en repoussant son offre d'un geste.

— Vous êtes têtue comme une mule.

La voix de Tully vibrait d'affection. Lady Alice m'a jeté un regard.

— Ce garçon est si bon avec moi...

Ce badinage m'avait contrariée : on me traitait comme une invitée et non comme une rescapée, mourant d'envie de rentrer chez elle.

— Tully ?

J'aurais voulu lire sur son visage un quelconque signe de compréhension.

— Tully, ai-je insisté, je dois absolument trouver un moyen de regagner l'aéroport de Wilmington ! Avez-vous réfléchi à des solutions ? J'ai demandé à Simmee si on pouvait

rejoindre le continent à pied...

Lady Alice m'a interrompue en ricanant.

— Seulement si tu cherches à te noyer !

Tully s'est assis sur le canapé pour me parler, penché en avant, les coudes sur les genoux.

— J crois bien que la bande de terre qui nous reliait au continent a disparu pour de bon cette fois, Miss Maya. Ça arrive, vous savez... Vous voyez cette barrière d'îles, le long de la côte, de nouveaux bras de mer les traversent quelquefois, après de violentes tempêtes. Last Run est peut-être devenu une île, définitivement. (Il s'est calé sur le canapé.) Mais faut pas vous affoler : Larry viendra prendre un de ces jours des nouvelles de Lady Alice, elle lui parlera de vous, et en un rien de temps vous aurez retrouvé votre famille.

— Savez-vous quand il va venir, Lady Alice?

— Il viendra le jour où l'esprit lui dira... J'peux pas vous dire quand.

Dans une semaine ? Un mois ? Larry était, apparemment, la seule personne susceptible d'apprendre que nous étions isolés du reste du monde et privés d'électricité.

— Que ferez-vous si Last Run devient une île ? ai-je demandé à Tully.

Il m'a dévisagée comme s'il était déconcerté par ma question.

— On continuera comme avant ! Ça fera pas une grande différence. Premièrement, on a pas de voiture ; il faudra seulement qu'on se trouve un nouveau bateau.

En se levant, il m'a décoché son sourire irrésistible.

— Vous pouvez pas nous comprendre parce que vous êtes différente. Vous aimez votre confort ; nous on a l'habitude de s'en passer, et c'est très bien comme ça.

— Sans doute, ai-je admis.

Pourquoi le contredire ? Simmee m'avait prévenue qu'il adorait jouer au Robinson quand l'électricité venait à manquer. La jeune fille venait justement de réapparaître.

— Je vais vider ce lapin, lui a-t-il annoncé. Et j'pense que tout le monde aura une faim de loup, après les tarots !

— Oh oui !

Simmee tenait entre ses mains un petit paquet enveloppé de velours marron : les cartes de tarot. Elle s'est assise à côté de Lady Alice, sur le canapé, tandis que je m'affalais un peu plus sur mon siège bancal. Ma conversation avec Tully m'avait un peu frustrée. J'avais peut-être trop misé sur lui, sur eux tous. Après tout je n'étais qu'une intruse.

Simmee a déballé avec soin le jeu de cartes, qu'elle a placé à un coin de table. Puis elle a lissé le velours avant de battre les cartes.

— Vous pensez à votre question, Lady Alice ?

— Evidemment !

Simmee avait apparemment établi un rituel, sacralsant plus ou moins cette pratique.

Elle a coupé les cartes avec une infinie délicatesse et plaqué ses mains sur celles de la vieille dame, qui les a coupées à son tour.

— Et maintenant, a-t-elle déclaré en disposant les cartes sur le velours, continuez à penser à votre question, pendant que je fais la croix *septique*.

J'ai froncé les sourcils. Une croix septique ? J'avais assisté à d'assez nombreuses lectures de tarots, pendant mes années d'études, pour savoir que l'on disposait les cartes en croix celtique. Le fait d'entendre Simmee déformer ce mot — une erreur qu'elle commettait sans doute depuis des années et peut-être même depuis qu'elle avait appris à lire les cartes — me touchait profondément. J'hésitais entre le rire et les larmes.

De ma place, les cartes paraissaient anciennes et usées, presque immatérielles.

— Vous voulez vous joindre à nous ? m'a demandé Simmee.

— Non merci.

Je n'avais jamais été tentée par l'occultisme. Si ma raison m'en détournait, j'y étais sensible instinctivement. Voilà pourquoi j'avais si souvent regardé mes copines se faire tirer les cartes sans vouloir suivre leur exemple. J'avais trop peur d'entendre une prophétie que je préférais ignorer — surtout en des circonstances où mon avenir me semblait plus qu'incertain.

Simmee, qui venait de prendre une carte sur le tas, avait deviné ma pensée.

— Y a des gens, ils aiment pas connaître leur avenir...

— Moi, j' préfère être préparée ! a objecté Lady Alice en hochant vigoureusement la tête.

Elle fixait les cartes comme si elles risquaient de disparaître au cas où elle détournerait son regard.

Ma tête douloureuse contre le dossier de mon siège, j'ai contemplé les deux femmes — la plus jeune, blonde comme les blés, l'autre au seuil de la vieillesse et sombre comme de la mélasse. Lady Alice a ri en entendant une interprétation de Simmee, et la chaleur de leur relation m'a réjouie.

Je m'étais presque assoupie quand elles ont terminé.

— Vous mangez avec nous, Lady Alice, a dit Simmee.

Tully vous raccompagnera plus tard, au cas où les gémissements commenceraient.

Quels gémissements ?

Lady Alice s'est relevée avec peine.

— J'ai pas trop faim... Veille bien sur notre malade, Simmee ! (Elle m'a adressé un signe d'adieu.) Au revoir, ma douce.

— Au revoir, Lady Alice, et encore merci. Simmee est restée sur le canapé. Après avoir remis son jeu de cartes en ordre, elle l'a enveloppé du velours marron. Nous avons entendu la porte-écran s'ouvrir avec un grincement, puis claquer derrière Lady Alice. Le regard de

Simmee brillait.

— Elle espère toujours que je vais lui annoncer quelque chose au sujet de Jackson... son fils qui vient de mourir.

— Oui, elle m'a parlé de lui.

— Qu'est-ce qu'elle vous a raconté ?

— Elle m'a parlé de la manière dont Tully l'a retrouvé.

J'ai vu Simmee tressaillir ; cela ne m'a pas surprise, car je savais qu'un souvenir peut provoquer cette réaction.

— C'était affreux, a-t-elle soupiré, le dos calé contre le dossier. Avant, elle portait pas toujours des vêtements noirs ; maintenant, elle les enlève que pour les laver.

Elle a scruté le jeu de cartes recouvert de velours.

— J'sais pas ce qu'elle voudrait entendre, mais je devine ce qu'elle espère. Elle espère que son fils n'est pas vraiment mort, et que c'était pas son corps que Tully lui a ramené.

J'ai senti le poids du fardeau qui pesait sur les épaules de Simmee.

— Quels sont ces gémissements dont tu parlais ?

— Oh, rien... Lady Alice croit que la forêt est hantée.

— Par Jackson ?

— Non, par les esclaves ! Dans les temps anciens, on a emmené des esclaves à Wilmington et on les a forcés à marcher jusqu'à Fayetteville, juste au-delà de Last Run — qui devait pas s'appeler comme ça à l'époque, je suppose. Beaucoup d'esclaves sont morts sur le chemin. Lady Alice pense qu'ils hantent la forêt ; alors elle aime pas la traverser toute seule la nuit. Elle dit aussi — et je sais pas si c'est vrai — que certains esclaves ont pris la fuite et se sont installés ici, à Last Run, et que c'est ses ancêtres.

-Oh!

— Moi aussi, j'entends des gémissements des fois. Ma grand-mère disait comme Lady Alice que c'était les esclaves, mais Tully il dit que c'est le frottement des branches.

J'ai hoché la tête en direction du jeu de cartes, posé sur la table.

— Tu y crois, aux tarots ?

— Toute ma vie, j'ai vu ma grand-mère les lire. Elle y croyait. Les mauvaises nouvelles, j'les annonce pas aux gens. A quoi ça servirait ? Pour Lady Alice, je vois des bonnes choses, mais les bonnes nouvelles au sujet de ses sept enfants en vie ça l'intéresse pas. Elle veut juste remplir le trou laissé par la mort de Jackson.

— Le plus jeune de ses enfants ?

— Le plus jeune et le meilleur. Le seul qui s'occupait de sa maman. Les autres valent rien.

— Tu les connais ?

— Bien sûr ! J'ai connu tous ses enfants. Ils étaient plus âgés que moi et ils me

torturaient, mais c'était que des gosses... Ils sont partis vivre en Géorgie. Tous ses enfants l'ont quittée, vous vous rendez compte ? Tous sauf Larry, en fait. Il nous rend des petits services. Il m'aime pas, mais quand je prends le bateau jusqu'à Ruskin, je passe chez lui et il m'emmène au supermarché. Je fais des courses pour Lady Alice en même temps que pour nous. Il me donne de l'argent pour payer les courses de sa mère.

— Pourquoi Larry ne t'aime-t-il pas ?

— J'sais pas exactement. Sans doute parce que je restais tout le temps scotchée à ses frères et lui. Je les embêtais...

— Tully ne t'accompagne pas à Ruskin ?

Simmee ouvrit de grands yeux.

— Tully déteste s'éloigner de Last Run. Pas grave, j'ai l'habitude ! Il s'occupe de la viande et du poisson, moi du reste.

Simmee s'est levée, une main plaquée sur son dos comme s'il lui faisait mal, puis elle a ouvert le tiroir de l'une des tables basses. Après avoir farfouillé un moment, elle m'a tendu une photo.

Je me suis approchée de la fenêtre pour mieux voir. Tully — dont les cheveux blonds étaient un peu plus longs à l'époque — souriait de toutes ses dents, encadrés par ses deux amis à la peau sombre qui tenaient chacun une bouteille de bière. On aurait dit trois jeunes étudiants, en train de faire la fête.

Simmee s'est penchée vers moi et j'ai tourné la photo vers elle.

— Larry est à gauche, m'a-t-elle expliqué. Jackson à droite, Tully au milieu, bien sûr. Ils partaient à la pêche, et c'est la femme de Larry qui a pris la photo.

Je me suis souvenue de mon impression, peu de temps avant, quand j'avais vu Tully revenir de la chasse : sa virilité irradiait. Cet homme était maintenant seul à Last Run Shelter, en compagnie de deux femmes. Comment avait-il supporté de perdre son unique ami ?

— Ça doit être dur pour Tully d'être seul avec toi et Lady Alice, après avoir perdu son ami, ai-je suggéré.

— Peut-être...

Simmee m'a repris la photo et l'a rangée en lui lançant un dernier regard.

— Larry reviendra bientôt voir sa mère ?

J'avais déjà questionné Lady Alice, mais j'espérais obtenir une autre réponse de Simmee. Elle s'est rassise.

— On l'a vu le lendemain du cyclone. Il a bien failli se noyer en venant. Un vrai chaos, la rivière était déchaînée... Il nous apportait des provisions, des piles électriques, du charbon de bois, etc. Il voulait que sa mère reparte avec lui à Ruskin, mais elle a rien voulu entendre.

— Pourquoi ?

— Vous seriez prête à abandonner l'endroit où vous avez toujours vécu, Miss Maya ?

— Non, sans doute pas.

J'ai eu une pensée pour ma maison, pour les belles rues, bordées d'arbres, de mon quartier. Ma pensée suivante a fait naître en moi une souffrance intolérable : j'imaginai la réaction d'Adam et Rebecca en apprenant ma disparition. J'aurais voulu être avec eux à l'instant même. Il fallait que je rentre chez moi à tout prix ; je me sentais horriblement oppressée.

— Larry sait pas que notre bateau a été emporté, a ajouté Simmee. Il peut pas se douter qu'on est maintenant bloqués ici.

— A ton avis, quand va-t-il revenir ?

Tous mes espoirs se tournaient vers le jeune homme de la photo. Simmee m'a adressé un sourire espiègle, une main sur le jeu de cartes.

— On pourrait essayer de savoir, m'a-t-elle dit, taquine.

Je lui ai rendu son sourire en murmurant :

— Je passe !

Mais si j'avais pu me fier aux cartes de tarot, je l'aurais suppliée de faire pour moi sa croix septique.

Rebecca

— *VOUS VOULEZ DIRE UN TANGO ?*

Rebecca, qui désinfectait une civière avec de l'antiseptique, leva les yeux en entendant la voix d'Adam. Il était assis à l'autre bout de la classe transformée en dispensaire, à côté de l'une de ses patientes, une femme d'au moins quatre-vingts ans.

Il se redressa soudain, les bras tendus vers elle.

— Je n'ai jamais dansé le tango ! Vous pourriez m'apprendre ?

La vieille dame, ravie, se leva à son tour et vint se nicher dans ses bras, en fredonnant. Elle guidait Adam de son mieux dans la pièce encombrée, où elle devait éviter les chaises, les tables, un chariot de déchets, une civière et un fauteuil roulant. Vêtue d'un pull violet et d'un pantalon beige, elle faisait de longs pas langoureux, son corps mince et gracieux contre celui d'Adam. Ce dernier était maladroit mais appliqué, et leurs sourires se communiquèrent bientôt aux infirmières, aux bénévoles et aux autres patients. L'homme à la cheville foulée applaudissait, la fillette de trois ans sautait sur place malgré son œil au beurre noir, et Rebecca elle-même fut tentée de sourire. « Il a l'art de mettre les gens à leur aise », lui avait dit un jour Maya, fort justement.

— Bonté divine !

En se retournant, elle aperçut Dorothea, debout derrière elle.

— Il se croit tout permis, mais j'aime ça, ajouta la nouvelle venue.

— Je sais, répondit Rebecca qui retint son souffle, tandis qu'Adam faisait doucement plonger sa partenaire en arrière. Moi aussi, j'aime ça.

Les deux danseurs s'inclinèrent et tout le monde applaudit. Leur numéro avait duré à peine vingt secondes, mais chacune d'entre elles avait rajeuni d'un an le visage de la vieille dame. Quelle que soit la raison qui l'avait poussée à consulter, elle repartirait guérie, conclut Rebecca.

Dorothea parcourut la salle du regard. On l'avait sommairement divisée en six espaces, tous pourvus de médecins, d'aides-soignants et d'infirmières — dont deux triaient les patients à l'entrée.

— Et à part la danse avec les toubibs, comment ça se passe ? J'ai l'impression que vous arrivez à maîtriser le chaos...

— Exactement ! approuva Rebecca, en disposant ses instruments sur un plateau. On aura bientôt des cloisons pour nous isoler. Que souhaiter de plus ?

Elle était impressionnée par les progrès réalisés en deux jours. Pratiquement du jour au lendemain, cet établissement scolaire était devenu un véritable centre d'hébergement. On ne pouvait utiliser qu'une partie du bâtiment, car les groupes électrogènes n'étaient pas assez puissants pour la totalité du lycée, mais l'environnement était beaucoup plus civilisé qu'à l'aéroport. Dès que des groupes électrogènes supplémentaires seraient livrés, la cuisine pourrait fournir au moins un repas par jour.

Trois salles de classe faisaient office de dispensaires, et l'une d'elles abritait des psychologues bénévoles, aussi surmenés que le personnel médical. Une salle plus petite servait de pharmacie de fortune ; quelques autres pièces étaient destinées aux personnes en mal de logement ou faisant face à des casse-tête en matière d'indemnisation. L'atmosphère n'était guère détendue : de nombreux réfugiés avaient tout perdu, et beaucoup ne savaient même pas exactement le montant de leur perte. Les instants de grâce comme celui qu'Adam avait offert à cette vieille dame — et, par contagion, à tout le dispensaire — étaient de la pure magie.

— Fais une pause, lança Dorothea.

Rebecca roula la civière désinfectée contre le mur et retira ses gants.

— Oui, oui...

Elle appréciait de travailler de longues heures durant. Chaque seconde d'activité lui rappelait qu'elle n'était pas seule dans son malheur. Ses patients n'avaient aucune idée de l'épreuve qu'elle traversait, mais leur force nourrissait la sienne, et la sympathie qu'elle leur témoignait semblait lui revenir par ricochet. Il n'y avait pourtant qu'un pas à franchir entre se donner tout entière à son travail et se laisser déborder.

Elle n'ignorait pas ce risque, Dorothea non plus.

— Sérieusement, Rebecca, reprit cette dernière en la poussant hors de son espace de travail. Tu arrêtes maintenant !

Dot se tourna vers l'une des infirmières responsables du tri.

— Le patient suivant est pour moi !

Rebecca capitula. Privée de son espace de travail, quel choix lui restait-il ? Elle se dirigea vers la porte de la salle, espérant qu'Adam ferait une pause lui aussi, mais il s'occupait déjà de la patiente suivante.

Pratiquement soudés l'un à l'autre depuis leur arrivée, Adam et elle s'étaient attelés à la tâche en attendant les réfugiés. Ils avaient aidé à aligner de longues rangées de lits de camp dans le gymnase, avaient organisé la cafétéria, avec ses palettes de bouteilles d'eau minérale, ses distributeurs de gel antibactérien, ses casse-croûte, ses rations alimentaires. Ils étaient inséparables... Elle n'aurait su dire exactement qui avait pris l'initiative, mais, pour sa part, elle ne pouvait plus se passer de sa présence, car ils étaient plongés dans la même détresse.

Elle traversa le hall du lycée : des gens, assis ou allongés à même le sol, attendaient leur tour. En rejoignant la sortie, elle passa devant une pièce où l'on aidait les familles à retrouver des personnes disparues. Elle se surprit en train de jeter un regard envieux à l'intérieur. Si seulement elle avait pu entrer pour qu'on lui suggère un moyen de retrouver Maya auquel elle-même n'avait pas encore pensé ! Il lui semblait inconcevable que sa sœur ait disparu de la surface de la planète. Malgré les progrès réalisés en deux jours, la recherche des passagers de l'hélicoptère n'avancait pas d'un iota.

Une fois dans la caravane, elle ne songea pas une seconde à dormir. Ce moment de répit — comme tous les précédents — lui permettrait d'appeler les hôpitaux situés plus à l'est, pour communiquer le signalement de Maya au personnel surmené.

Assise sur son lit, le dos contre la paroi de la caravane, elle prit la liste des numéros de téléphone sur laquelle Adam et elle travaillaient.

Ce lit double, elle le partagerait sans doute avec Brent s'il la rejoignait. Dans la caravane comme au dispensaire, Brent constituerait une cloison étanche entre Adam et elle. Il ferait obstacle à son intimité croissante avec son beau-frère, qu'ils travaillent ensemble ou plongent simplement dans leur angoisse au sujet de Maya. Séparée d'Adam, elle se sentirait dix fois plus seule.

Au cours de leur deuxième nuit dans la caravane, Rebecca s'endormit, épuisée, à même le mince couvre-lit. Très peu de temps après, Adam vint lui secouer l'épaule.

— Réveille-toi, Bec. Dot est là...

Elle s'assit aussitôt, les idées claires malgré l'obscurité.

— Il ne s'agit pas de Maya.

La voix de Dorothea provenait du centre de la caravane, et Rebecca vit le halo d'une lampe torche osciller dans le noir. Il y avait une seconde lampe torche ; les deux cônes lumineux se chevauchèrent sur la petite table de la kitchenette.

En se relevant, tandis qu'Adam allumait la lumière du coin cuisine, Rebecca remarqua la présence d'un homme au côté de Dorothea. Ils éteignirent tous deux leur torche à son entrée dans la cuisine. L'homme était un barbu d'une cinquantaine d'années, à lunettes. Des tatouages marquaient ses bras nus et musclés. Adam, que Rebecca interrogeait du regard, se contenta de hausser les épaules. Ils portaient les mêmes vêtements depuis plusieurs jours, et elle devait paraître aussi négligée que lui. Ils disposaient maintenant d'une douche, mais le temps de l'utiliser leur avait manqué.

— Je vous présente Cody Ryan, dit Dorothea. Il dirige l'équipe des sauveteurs, sur les lieux de l'accident.

Rebecca prit une profonde inspiration.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Vous avez une bonne nouvelle à nous annoncer ? risqua Adam.

Le dénommé Cody hocha la tête.

— Je crains que non.

Rebecca s'adressa à Dorothea.

— Tu disais que ça ne concernait pas Maya !

— Ça ne la concerne pas... directement.

Une main sur le bras de Rebecca, Dorothea la guida vers le canapé encastré qui servait de lit à Adam. Il s'y était déjà affalé, et quand Rebecca s'y assit à son tour, il l'enlaça étroitement.

— On a retrouvé l'un des corps, ce soir, annonça Cody. Une femme, mais pas votre sœur.

— Janette Delk, précisa Dorothea. Une nouvelle infirmière de DIDA. Tu ne la connaissais pas. C'est la première bénévole que je perds !

Rebecca se leva pour la serrer dans ses bras. Elle savait que son amie souffrait de cette disparition, même si elle connaissait à peine cette femme. Mais Dorothea se libérait déjà de son étreinte. Apparemment, il y avait autre chose. Cody et elle ne leur avaient pas tout dit.

— Où l'a-t-on retrouvée ? demanda Adam.

— Au bord du fleuve Cape Fear. A quelques kilomètres du lieu de l'accident.

— Merde !

Adam s'était penché en avant, le front dans les mains. Rebecca devina sa pensée.

— Dans ce cas, Maya peut se trouver... n'importe où ?

— Non, pas exactement. Mais l'endroit où nous avons retrouvé cette demoiselle nous donne une idée de la violence du courant, ce jour-là.

Adam dévisagea Cody.

— Au cas où Maya serait morte... vous voulez dire que vous savez ce que le courant aurait fait du cadavre ?

— Ne renoncez pas à patrouiller dans la forêt, implora Rebecca, les mains nouées sur ses genoux. Si ma sœur a survécu, c'est là qu'elle se trouve.

— Nous continuons à patrouiller dans la forêt, vous avez ma parole ! protesta le chef des sauveteurs d'un ton offusqué. On n'abandonne pas si facilement.

— Cet hélicoptère transportait des civières. On aurait dû les retrouver, non ? avança Adam.

— On en a vu une seule, mais nous avons découvert quelques vêtements, aujourd'hui.

Rebecca remarqua alors le sac en plastique qu'il tenait.

— Je les ai déjà montrés au Dr Ludlow, reprit Cody, et elle a exclu la possibilité qu'ils appartiennent à Mme... au Dr Ward, sauf cette chaussure. On voulait donc vous demander d'y

jeter un coup d'œil.

Il tendit le sac à Rebecca et Adam, qui ne bronchèrent pas. Sur l'avant-bras musclé de Cody, *Pour Que d'Autres Survivent* était tatoué à l'encre bleue. Rebecca aurait aimé passer un doigt sur cette inscription mais elle n'avait aucune envie de toucher le sac en plastique. Au bout d'un moment, Adam le prit et le posa sur ses genoux.

Ne pas l'ouvrir, surtout ne pas l'ouvrir ! se disait Rebecca. Tant qu'ils ignoreraient son contenu, Maya pouvait encore être saine et sauve, mais Adam l'ouvrit. Une chaussure de tennis Nike, jadis blanche et maintenant grise et terne, apparut. Tout le monde porte des Nike, pensa-t-elle. Adam fouillait déjà du bout des doigts l'intérieur de la chaussure — elle savait ce qu'il cherchait — et en retirait une semelle orthopédique.

— C'est à Maya, souffla-t-il d'une voix à peine audible.

— Où l'a-t-on trouvée ? demanda Rebecca d'un ton rauque.

Cody la dévisagea avec une sympathie manifeste quand elle chercha son regard.

— Au bord de cette rivière... Billings Creek, comme on l'appelle.

Adam lui saisit la main et la retint sur sa cuisse, en scrutant d'un air hébété la chaussure et la semelle orthopédique, sur ses genoux. Le regard rivé sur Cody, elle murmura :

— J'y vais avec toi, Adam. Je ne supporterai pas d'attendre...

— Ce n'est pas une bonne idée, si je peux me permettre, mam'zelle, objecta Cody. Vous risquez de nous gêner.

— Laissons-les faire leur travail, Bec, approuva Adam.

— Bon, fit-elle avec un soupir résigné. Mais n'abandonnez surtout pas les recherches !

— Nous ferons le maximum, et je vous répète qu'on n'abandonne pas si facilement.

Était-il en quête d'une personne ou d'un cadavre ? se demanda Rebecca. Elle serra avec force la main d'Adam sans oser l'interroger sur ce point.

Maya

LE CHEMIN MENANT à la maison de Lady Alice méritait à peine ce nom, bien qu'il ait certainement existé depuis des décennies. Il était si étroit que des plantes grimpantes nous happaient les bras, tandis que nous avançons l'une derrière l'autre, Simmee et moi. Nous devons pencher la tête pour passer sous de grosses branches et enjamber les racines et les pierres qui faisaient saillie sur le sol sableux.

Les taches de lumière disparaissaient par endroits et je marchais avec précaution, en essayant de protéger mon mollet. Simmee me précédait. Je n'aurais su dire combien de fois elle m'avait mise en garde contre un obstacle ou un autre, de même que j'avais perdu la notion exacte du temps qui s'était écoulé depuis mon arrivée à Last Run Shelter. J'avais dormi pendant des heures et passé plus longtemps encore à combattre mon angoisse, mes douleurs, et le sentiment d'avoir perdu tous mes repères. J'aurais parié pour quatre jours. Cinq ou six, peut-être, en comptant mes journées de demi-conscience après mon arrivée.

Tout en suivant Simmee dans ces sous-bois étouffants, j'avais conscience d'avoir franchi une étape de ma convalescence. Mes vertiges avaient cessé, ma blessure au crâne était encore sensible au toucher, mais ma tête ne me faisait plus souffrir, et ma cage thoracique allait mieux — à moins que je ne me sois simplement habituée. Bien que les points de suture de Lady Alice ne soient plus infectés, je prenais toujours mes antibiotiques aussi régulièrement que possible. Etant donné mon incapacité à distinguer les journées entre elles, je m'étais sûrement trompée dans le dosage, ce qui n'était pas trop grave. Bref, dans l'ensemble je me sentais mieux. Mieux sur le plan physique en tout cas ; car, sur le plan affectif, j'avais tout d'une épave. Je pleurais chaque soir dans mon lit en pensant à l'inquiétude d'Adam et Rebecca et, pendant mes heures de veille, je cherchais continuellement un moyen de les rejoindre.

J'avais fini par me familiariser avec le monde de Simmee et Tully. Quand je faisais un pas hors de la maison, je n'avais plus l'impression d'entrer dans une cage verte, mais Last Run demeurerait pour moi une autre planète. J'étais foncièrement une fille de la ville, tout au moins une banlieusarde.

Derrière la maison, Tully avait installé un grand poulailler. Douze poules y pondaient, y grattaient la terre et y picoraient la pitance qu'il leur préparait avec Dieu sait quoi. De l'autre côté se trouvaient un vieux gril à charbon de bois, une table de jardin vétusté et un fumoir — à charbon de bois également — qui me faisait penser à une version géante de mes gélules

d'antibiotiques. Je ne l'avais pas encore vu, mais il y avait aussi, non loin de la maison, un foyer bétonné dans lequel brûlaient les ordures. « Ensuite, on les enterre, m'avait dit Simmee, mais ça n'empêche pas les animaux sauvages de venir rôder. »

Mon mollet et mes côtes ne m'incitaient guère à marcher en forêt ; j'avais pourtant deux bonnes raisons d'accompagner Simmee chez Lady Alice. Premièrement, je voulais lui rappeler qu'elle devait parler de moi à son fils Larry, dès qu'il passerait la voir. Elle était gentille, mais un peu distraite, et je craignais qu'elle n'oublie. Deuxièmement, je ne voulais pas être seule à la maison quand Tully reviendrait de la chasse. Je me sentais embarrassée par la mini-querelle que nous avions eue la veille, au dîner. Jusque-là, il s'était toujours montré aimable avec moi. Comprenant que le gibier qu'il rapportait m'inspirait du dégoût, il était allé pêcher ce jour-là, mais il était revenu bredouille, et furieux contre la rivière qui lui avait volé son embarcation. Il avait donc empoigné l'un de ses fusils et, quelques heures plus tard, il revenait avec un opossum.

Au dîner, je n'avais pu me résoudre à manger cette viande grasse, à laquelle j'avais préféré une soupe au poulet en boîte. Peut-être ma répugnance avait-elle donné un tour négatif à notre conversation.

Pendant le repas, dans la cuisine rose, je m'étais adressée à Tully.

« J'aimerais aller voir la rivière... Surtout l'endroit où Last Run est relié au continent.

— Pourquoi ?

— Au cas où le niveau aurait fini par baisser. (Je n'avais pas vu le cours d'eau une seule fois depuis mon arrivée, et j'aurais pu me trouver aussi bien en plein cœur de la Virginie occidentale.) Etes-vous allé y jeter un coup d'œil ces derniers temps ? Il doit bien y avoir un moyen de me faire sortir d'ici ! »

Avions-nous envisagé toutes les solutions possibles ? Simmee m'avait affirmé que je ne pouvais pas franchir la rivière à gué, mais Tully en était peut-être capable. Peut-être même pourrait-il la traverser à la nage ?

Son regard s'était assombri ; ses yeux paraissaient presque du même bleu qu'un ciel nocturne. Il a posé sa fourchette, et une atmosphère lourde a pesé dans la pièce. J'ai eu l'impression de l'avoir insulté et poussé à bout.

« Ecoutez, Miss Maya, a-t-il marmonné. Vous vous sentez coincée avec nous et ça vous plaît pas du tout. J'me doute aussi que votre mari est fou d'inquiétude, mais vous pourrez pas sortir d'ici tant qu'on sera tous bloqués à Last Run. »

Rouge de confusion, j'ai baissé les yeux. Pour la première fois, je réalisais ce que signifiait pour lui ma présence. Il avait une femme enceinte, pas d'électricité, et aucun moyen de se procurer des vivres. J'étais une bouche de plus à nourrir, une intrusion dans sa vie privée, et maintenant je le harcelais pour qu'il trouve une solution à un problème qu'il ne pouvait

résoudre. J'ai résolu de le laisser en paix.

« Désolée, ai-je balbutié, je suis juste... anxieuse, parce que mon mari et ma sœur ne savent pas que j'ai survécu. »

Simmee est intervenue à brûle-pourpoint.

« Vous savez, j'avais jamais mangé d'opossum avant l'arrivée de Tully! »

Sa tentative maladroite pour changer de sujet m'a émue ; j'ai regretté d'être à l'origine de cette tension déplaisante.

« Ah oui ? » ai-je murmuré d'un ton désinvolte.

Je me suis sentie plus calme quand Tully a repris sa fourchette...

Simmee, qui me devançait maintenant sur le chemin, portait un panier contenant du lapin fumé et un pain sans levain — à base d'eau et de farine infestée de charançons — qu'elle avait fait cuire sur les braises.

Comme nous étions sur le point de partir chez Lady Alice, elle m'avait appelée dans sa chambre, une pièce impeccable, comme le reste de la maison. Deux commodes désassorties étaient adossées à l'un des murs, une courtepointe artisanale recouvrait le lit, et un vieux rocking-chair trônait dans un coin. Debout devant le miroir fixé à la porte du placard, Simmee avait remonté sa robe — une robe à rayures roses et blanches, avec des manches ballon — sous ses seins. Entre le tissu froissé et son slip s'épanouissait son magnifique ventre, pareil à un ballon de plage.

« On dirait que ce petit gars est en train de faire sa crise ! » m'a-t-elle confié, en souriant à son reflet.

Je me suis approchée d'elle en tendant une main hésitante. Elle l'a saisie et posée sur son ventre lisse. Je sentais les moindres mouvements ; des genoux ou des coudes roulaient sous ma paume. Cette preuve concrète de vie m'a rassurée. Comment avais-je pu en douter ? Les femmes portaient des enfants et les mettaient au monde bien avant l'apparition des obstétriciens, des hôpitaux et des vitamines prénatales. J'imaginai déjà ce bébé robuste, venant au monde en parfaite santé, avec un cri strident qui secouerait la maisonnette. Une peau claire comme celle de sa mère, un toupet de cheveux blonds sur la tête, et des yeux bleu pâle comme ceux de son père.

J'ai croisé le regard de Simmee dans le miroir.

« Je pense que ton bébé sera parfait.

— J'ai pas besoin d'un docteur pour savoir ça

Elle s'est observée une fois encore, en se tournant légèrement sur le côté.

« Je l'aime déjà, ce bébé. (Elle a mordillé l'ongle de son pouce.) Trop, peut-être.

— Impossible de trop l'aimer ! »

Trop aimer pouvait être une cause de souffrance. Je ne le savais que trop, malgré ma

protestation.

Simmee a laissé retomber sa robe et s'est assise sur le lit pour enfiler ses tennnis.

« Comment ça se fait que vous avez pas d'enfants, Miss Maya ? »

Je l'ai regardée nouer ses lacets, en hésitant entre deux réponses. La réponse minimale, destinée aux inconnus : Je ne me sens pas encore prête. Peut-être, un jour... Ou bien la réponse réservée aux intimes, aux gens qui avaient droit à la vérité ?

« Tully pense que c'est parce que vous êtes docteur, a insisté Simmee. Vous auriez pas le temps de vous en occuper. »

Je me suis assise dans le vieux rocking-chair.

« Nous avons essayé d'avoir des enfants, mon mari et moi... Je ne tombe pas facilement enceinte, et quand j'y arrive, je fais des fausses couches. »

Simmee m'a dévisagée, la bouche entrouverte.

« Les fausses couches, c'est quand les bébés naissent trop tôt pour vivre ?

— Exact. Les miens naissaient beaucoup trop tôt... Je les ai perdus.

— Et vous voudriez tellement en avoir ! Votre voix me le dit.

— Nous voulions en avoir ; c'est ce qui nous a rapprochés, mon mari et moi. Nous souhaitions tous les deux fonder une famille. »

Je me suis demandé quel lien subsisterait entre nous si ce souhait se révélait irréalisable.

« Pardon de vous avoir fait toucher mon ventre, a dit Simmee.

— Il n'y a rien à pardonner, mon petit ! Je suis très heureuse pour toi.

— Vous pourriez peut-être adopter un enfant... »

Elle cherchait à m'encourager. Mais que lui dire ? J'ai pris soudain conscience d'une réalité que je me cachais jusque-là : une nouvelle grossesse était au-dessus de mes forces. Je ne souhaitais pas revivre une pareille épreuve et rien ne m'y contraignait. Cette pensée m'a procuré un certain apaisement, mêlé à une soudaine irritation contre Adam, qui refusait d'envisager l'adoption. J'étais prête à accepter n'importe quel enfant — indépendamment de son âge, de ses problèmes particuliers, de son origine. En lui prodiguant mon amour, je donnerais en même temps un sens à ma vie.

Tandis que je m'agrippais aux accoudoirs du rocking-chair, Simmee me dévisageait attentivement.

« Oui, on pourrait... lui ai-je répondu, en évitant de dresser un réquisitoire contre Adam.

— A quoi il ressemble, votre mari ? »

J'ai eu l'impression de ne pas avoir vu Adam depuis des mois.

« C'est un bel homme, comme ton Tully. En fait, il ne lui ressemble absolument pas, mais ils sont beaux tous les deux. Il a des cheveux bruns et de grands yeux de la même couleur.

— Il est très intelligent ?

— Oui, et c'est quelqu'un dont la présence illumine une pièce quand il entre. (Les sentiments mitigés que je venais d'éprouver à l'égard d'Adam s'étaient dissipés.) Tout le monde l'aime.

— Il est gentil avec vous ? Il vous traite bien ? »

J'ai chassé le souvenir de sa froideur depuis qu'il avait entendu parler de mon avortement, pour ne penser qu'à l'homme délicieux qu'il était à l'époque de notre mariage.

« Il est adorable ! me suis-je exclamée. Il supporte toutes mes bizarreries et mes névroses.

— Des névroses, c'est quoi ?

— Le fait d'être anxieux, inquiet...

— Ça m'arrive à moi aussi, m'a confié gravement Simmee.

— Nous avons tous des moments d'inquiétude.

— Ce bébé est ma névrose ! »

Surprise, j'ai insisté pour que Simmee précise sa pensée. Elle a passé sa main sur son ventre, en chuchotant :

« Je m'inquiète beaucoup pour mon enfant.

— C'est une réaction tout ce qu'il y a de banale. Toutes les futures mamans sont anxieuses, Simmee. Toutes ! »

Elle a baissé les yeux pour contempler son ventre.

« Vous pouvez savoir, juste en regardant, dans combien de temps mon bébé va naître ?

— Je ne suis pas une spécialiste des femmes enceintes, lui ai-je signalé en hochant la tête. Difficile à dire... mais il me semble que tu en as encore pour un mois environ.

— C'est ce que j'pensais, même si j'ai du mal à m'imaginer que j'vais encore grossir. Lady Alice m'a dit qu'il faut compter en semaines et pas en mois. Le bébé naît au bout de quarante semaines. J'sais à peu près quand ça a commencé, et j'ai compté les semaines depuis, mais j'ai perdu le fil. (Simmee s'est relevée brusquement.) En route ! On va pas bien loin, mais est-ce que vous serez capable de marcher avec votre jambe ? »

Je lui ai déclaré que je me sentais en forme et que je tenais à l'accompagner. Une fois sur le chemin, ma décision m'a paru quelque peu présomptueuse, mais, après notre conversation tendue de la veille, je m'inquiétais à l'idée d'être seule à la maison quand Tully reviendrait.

Les névroses...

La maison de Lady Alice était une mesure ; quel autre mot aurait pu la décrire ? Une mesure de plain-pied, avec un toit à moitié en tôle, à moitié dans un matériau impossible à identifier. Les planches étroites qui constituaient ses murs avaient dû être blanches jadis, mais la peinture écaillée révélait maintenant l'usure du bois. Deux petites fenêtres, aux

chambranles ornés d'une peinture rouge délavée, étaient visibles sur le côté, et une grosse cheminée en brique s'élevait du toit. Une modeste véranda, en façade, attira mon attention. Elle n'avait plus de porte, bien que des écrans soient encore fixés par endroits ; sa toiture en bardeaux semblait avoir été trouée par un géant qui aurait tapé du poing dans les chevrons. Deux treilles vertes et touffues grimpaient depuis la porte, devant les fenêtres et le long des murs. — Lady Alice habite ici ? ai-je chuchoté en prenant le bras de Simmee.

— Oui, m'dame. Et elle nous avait pas dit que la tempête avait causé tant de dégâts !

Quelle part de ce spectacle affligeant était une conséquence de la tempête ? Combien d'années avait-il fallu pour produire une telle monstruosité ? Je me sentais à la fois navrée que cette vieille femme se retrouve seule dans un taudis, après avoir élevé huit enfants, et choquée que Larry — son fils installé à Ruskin — ne se donne pas plus de mal pour aider sa mère à rafistoler sa maison.

Nous avons grimpé les marches menant à la véranda, en repoussant du pied des plantes grimpanes.

— Bon Dieu ! a grommelé Simmee entre ses dents.

J'ai compris ce qu'elle entendait par « dégâts causés par la tempête ». Une énorme branche trouait le plancher ; en levant les yeux vers le plafond de la véranda, nous avons réalisé que cette branche avait été propulsée comme un missile. Cela avait dû faire un fracas effroyable.

— Une vraie chance qu'elle ait transpercé la véranda et pas la maison ! a dit Simmee en frissonnant. Faudra que j'envoie Tully ici pour réparer tout ça et couper ces fichues treilles.

Il le fait de temps en temps, mais pas assez à cette saison.

Je ne l'écoutais plus. Près de la porte de la véranda, sous les feuilles et les débris, j'avais aperçu un racloir à chaussures métallique — et je le contemplais, médusée. Il était identique à celui que nous avons chez mes parents ; le filigrane étrange du métal évoquait pour moi une maison que je n'avais aucun désir de me remémorer. Pas une seule fois je n'avais revu ce genre d'objet et j'aurais volontiers passé le reste de ma vie sans en avoir l'occasion.

Simmee a frappé à la porte, de guingois sur ses gonds.

— Lady Alice ?

En entendant la porte s'ouvrir avec un grincement, j'ai détaché mon regard du grattoir à chaussures.

— Ah, bonjour ! s'est exclamée la vieille dame.

Elle était à nouveau vêtue de noir, mais ses yeux brillaient à la vue de Simmee, et peut-être de moi aussi.

— Vous auriez dû nous le dire, Lady Alice, a remarqué Simmee d'un ton de reproche en montrant du doigt la branche.

— C'est juste la véranda. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Bonne question, ai-je pensé.

— Je vais avertir Tully, a annoncé Simmee. Il viendra déblayer la véranda et boucher le toit.

— Rien ne presse, a conclu Lady Alice. Larry s'en occupera la prochaine fois qu'il...

La détonation d'un fusil a retenti au loin, couvrant la voix de Lady Alice. J'ai poussé un cri d'effroi.

— Y a un problème ? m'a demandé Simmee, comme si elle n'avait rien entendu.

Le racloir à chaussures m'avait perturbée plus que je ne croyais.

— Bonté divine, on dirait qu'on vient de lui tirer dessus ! a dit Lady Alice en riant. Tully a tué ce que tu vas manger au dîner. C'est sûr !

— A propos de dîner... (J'ai ébauché un sourire, en montrant du doigt le panier.) On vous a apporté du lapin, fumé par Tully.

Ma voix tremblait, ce qui n'a échappé à aucune des deux femmes.

— Vous en faites pas, c'est sa névrose, a soufflé Simmee à Lady Alice.

La vieille dame a écarquillé les yeux.

— Tu souffres des nerfs, mon enfant ?

J'étais impressionnée qu'elle ait associé nerfs et névrose.

— Non, pas de problème ! Simmee me taquinait.

— C'est bien elle. Une fois que cette petite elle aime bien quelqu'un, elle devient très taquine.

Une main sur le bras de Simmee, Lady Alice l'a entraînée à l'intérieur de la maison.

— Entrez donc, toutes les deux. On sera mieux dedans que dehors.

Elle disait vrai. Le living était exigu et sombre, car la lumière ne pénétrait que par les deux étroites fenêtres. Il me rappelait tous les intérieurs de grand-mère que j'avais déjà vus. Une propreté irréprochable et des trésors dans tous les coins... Des photos encadrées étaient disposées sur le manteau de la cheminée en bois et sur les tables basses, mais il ne faisait pas assez clair pour que je puisse distinguer ce que représentaient les clichés. Il y avait un napperon sur chaque table ; des courtepointes, soigneusement pliées, recouvraient le dossier du canapé et des sièges.

— Sans la cuisinière et le frigo, j'vois pas quoi vous offrir, a marmonné Lady Alice.

— Vous donnez pas tant de peine !

Sur ces mots, Simmee s'est affalée lourdement sur le canapé. Pendant notre marche en forêt, j'avais pensé à moi, à mon mollet et à mes côtes, sans me préoccuper du poids du bébé qu'elle portait dans son ventre. N'allait-elle pas accoucher plus tôt que je n'avais supposé ?

— Assieds-toi aussi, Miss Maya !

Lady Alice me désignait un siège, tout en restant debout pour examiner le contenu du panier que Simmee avait déposé sur sa table basse.

— Lady Alice, ai-je dit, votre fils — Larry — n'est pas passé, il me semble ?

La vieille femme a cassé un morceau du pain cuit par Simmee et l'a endetté.

— Non, mon chou, j'ai pas vu l'ombre de mon fils.

— S'il passe vous voir, surtout n'oubliez pas de l'envoyer chez Tully et Simmee. Je veux rentrer chez moi ! On doit s'inquiéter terriblement à mon sujet.

Je devais me répéter comme un disque rayé...

— Bien sûr, mon petit, j'oublierai pas, m'a affirmé Lady Alice.

Elle me manifestait une sympathie encourageante, mais Simmee devait se lasser de mon insistance.

— Il viendra sans doute pas avant un bout de temps, m'a-t-elle signalé.

J'ai questionné Lady Alice, en évitant de la brusquer.

— Vous n'avez pas envie d'aller vivre auprès de vos enfants ?

Les bras croisés, elle s'est assise au bord d'un siège. Elle paraissait plus alerte que le jour de notre première rencontre. Peut-être même plus alerte que Simmee et moi-même à cet instant...

— Sûr que j'aimerais bien me rapprocher de mes enfants et de mes petits-enfants ! J'ai même des arrière-petits-enfants en Géorgie.

Elle m'a souri de toutes ses petites dents blanches ; il lui manquait une seule canine.

— Mais, a-t-elle ajouté avec énergie, ma place est pas en Géorgie, et pas à Ruskin non plus. Elle est ici ! Tu peux pas me comprendre, toi qui as beaucoup voyagé et tout, mais moi j'suis née ici... Pas exactement dans cette maison, parce que ma maison natale s'est effondrée en 1973. Dee — c'était mon mari — a alors bâti celle-ci. En ce temps-là, y avait plus de monde dans le coin. Pas un monde fou, mais plus que Jackson, Tully, Simmee et moi. (Elle évoquait son fils mort comme s'il était encore présent.) Je ne quitterai jamais cet endroit. Jamais ! C'est ma maison, mes arbres, mon ruisseau. J'aime cet endroit et ce ruisseau, même quand il devient enragé comme en ce moment.

Un ruisseau. On saute si facilement par-dessus un ruisseau... Sur ces mots, Lady Alice s'est levée pour déposer un baiser sur la tête blonde de Simmee.

— Et bientôt, y aura un nouveau-né parmi nous ! Le cycle de la vie continue. C'est beau, Miss Maya, de se sentir chez soi quelque part. Tu comprends ? Y a rien de plus beau qu'un endroit où on se sent chez soi.

— Oui, je comprends parfaitement ce que vous voulez dire, ai-je murmuré avec mélancolie.

Sur le chemin du retour, je me suis sentie plus angoissée que jamais. Ce coup de feu

m'avait horrifiée. Je savais que Tully ne tirerait pas délibérément sur nous. Mais risquait-il de nous confondre avec un animal ? Je voulais accélérer le pas, alors que Simmee prenait son temps.

— Regardez donc par là, m'a-t-elle dit, un doigt tendu vers la droite.

A travers l'enchevêtrement des sous-bois, un rayon de soleil scintillait sur l'eau. J'ai haleté :

— Le ruisseau ?

— Bien sûr !

Enfin, je le voyais...

— Plutôt une rivière maintenant, a précisé Simmee. Allons, venez !

Elle a quitté le chemin. Je l'ai suivie, en gardant avec peine mon équilibre, tandis que des branches et des feuilles cinglaient mon visage. Je mourais d'impatience à l'idée de voir enfin le cours d'eau. Une issue possible...

Peu de temps après, j'ai aperçu non pas un ruisseau, mais une rivière en furie. Des buissons touffus perçaient la surface par endroits et l'eau grondait autour de leurs branches. Une main en visière, j'ai pu distinguer, sur l'autre rive, une lointaine forêt verte, apparemment marécageuse. Même si je parvenais par miracle à traverser ce cours d'eau, que ferais-je ensuite ? La rive opposée semblait aussi désolée que celle où nous nous trouvions, Simmee et moi. Peut-être pire !

— La partie de la rivière... qui recouvre la bande de terre entre Last Run Shelter et le continent... où se trouve-t-elle ? ai-je demandé. La rivière est plus étroite là-bas ?

Simmee m'a montré du doigt le centre de la rivière en furie.

— La voici, Miss Maya. Vous voyez les cimes des arbres ? Ils sont de chaque côté du chemin de terre qui mène au continent.

Ces buissons touffus, émergeant des eaux tumultueuses, étaient donc en réalité les cimes des arbres. De plus en plus oppressée, j'ai laissé échapper un long soupir, puis une idée m'est venue. Une idée que j'aurais pu avoir depuis plusieurs jours si mon esprit n'avait été aussi brumeux.

— Je voudrais installer une grande pancarte ici, au bord... Elle serait visible si un bateau passait... Sur cette pancarte, j'indiquerais mon nom, en priant les passagers de s'arrêter et d'aller vous voir. Je pourrais ajouter un plan

Simmee, qui me dévisageait comme si j'avais deux têtes, m'a interrompue.

— Y a aucun bateau qui passe par ici, Miss Maya ! Faut pas vous faire des idées. Tully vous a bien dit que vous pourriez aller nulle part tant que le niveau de la rivière aura pas baissé.

J'ai laissé à nouveau mon regard planer sur les eaux tumultueuses, non sans beauté. Au

loin, les arbres formaient un velours vert aux mille nuances différentes. J'ai repensé aux paroles de Lady Alice. Rien n'était plus beau, en effet, qu'un endroit où l'on se sent chez soi ! Elle était chez elle ici, comme Simmee et Tully ; pour ma part, je ne me sentirais jamais chez moi en ce lieu.

Rebecca

REBECCA AVAIT À PEINE DORMI de la nuit, après que Dorothea et Cody Ryan lui avaient montré la tenniss de Maya. Elle avait tout essayé : compter à rebours de cent à un ; s'imaginer au Machu Picchu, un de ses lieux favoris sur terre ; revivre ses cours de saut, avec l'excitation de la chute libre, avant de tirer sur la corde. Mais elle avait beau faire, son esprit la ramenait à l'hélicoptère éventré, à la rivière en furie, et aux derniers instants de Maya tels qu'elle se les figurait maintenant. En temps ordinaire, elle n'était pas insomniaque, et elle somnait dans le sommeil à peine la tête sur l'oreiller. Adam ronflait doucement sur le canapé. Pour un peu, elle l'aurait réveillé...

Le lendemain matin, au dispensaire, elle gardait les yeux ouverts avec peine quand une femme surgit dans son box avec son fils, d'environ onze ans, en proie à une crise d'asthme.

— Je ne l'ai jamais vu dans cet état ! lança-t-elle, tandis que Rebecca l'aidait à asseoir l'enfant sur le lit à roulettes faisant office de table d'examen.

Le gamin à la chevelure sombre sifflait si fort qu'il ne parvint même pas à articuler son nom quand Rebecca l'interrogea. Ses yeux verts la transperçaient, comme s'il n'avait pas entendu sa question. Il restait parfaitement immobile, car il avait besoin de toute son énergie pour respirer.

— Tristan, répondit sa mère à sa place.

Il ouvrait de grands yeux effarés, car il étouffait littéralement.

— Reste assis, Tristan, lui conseilla Rebecca quand il chercha à s'allonger. Penche-toi en avant et appuie-toi sur ta maman, ça t'aidera à respirer.

Que faire pour le soulager ? A leur arrivée, ce matin-là, Adam et elle avaient constaté que leur pharmacie de fortune avait été pillée durant la nuit. Les placards de médicaments et de fournitures étaient entièrement vides ; elle avait été saisie d'effroi devant ce spectacle.

— Il a un inhalateur ? demanda-t-elle à la mère, en écoutant les poumons de l'enfant, dans un état encore plus critique qu'elle n'aurait cru.

— Nous n'en avons plus depuis hier soir ! J'espérais m'en procurer ici.

La jeune femme chuchotait pour que son fils ne l'entende pas. Elle avait les mêmes yeux verts que lui et avait dû être une beauté avant le désastre. Mais aujourd'hui ses cheveux blonds, trempés de sueur, collaient à son front.

— Je ne l'ai jamais vu dans cet état, répéta-t-elle. Il faut l'hospitaliser ?

Rebecca avait déjà fait signe à l'une des bénévoles — celle qui les avait guidés, Adam et

elle, jusqu'à leur caravane, le jour de leur arrivée. La dénommée Patty avait perdu de sa superbe depuis que les réfugiés déferlaient dans l'établissement scolaire.

— Peux-tu appeler une ambulance pour une crise d'asthme ?

Quand Patty ouvrit la bouche, Rebecca la fit taire d'un geste. A quoi bon annoncer à Tristan et sa mère que les deux ambulances en principe disponibles n'étaient plus là ? Adam avait expédié à l'hôpital, trois quarts d'heure avant, un homme souffrant d'un malaise cardiaque et une femme sur le point d'accoucher.

— Envoie-moi la première qui sera libre, reprit Rebecca, et dis au Dr Pollard que j'ai besoin de lui. Va attendre l'ambulance dehors et amène-moi l'ambulancier ici dès qu'il arrivera. Et referme en sortant.

Il était préférable que Tristan ait un minimum de distractions.

— Tu peux parler, Tristan ? demanda Rebecca.

Après avoir émis quelques râles, il murmura :

— M'man...

Ce mot lui avait échappé dans un halètement rauque, suivi de nouveaux râles. Sa mère éclata en sanglots.

— Mon bébé ! (Les mains plaquées sur les joues, elle regardait Rebecca.) Vous n'avez rien à lui donner ? Je vous en prie, faites quelque chose !

— Respire lentement et calmement, Tristan, insista Rebecca en se plaçant entre la mère et l'enfant.

Les lèvres de Tristan bleuissaient, et l'agitation de sa mère ne faisait qu'aggraver son état.

— Du calme, mon chéri, disait celle-ci. Respire lentement, comme on t'a dit !

Cette mère affolée devait sortir du box. Tristan regardait droit devant lui, mais ses paupières avaient tendance à se fermer. Il se fatiguait vite ; bientôt, il n'aurait plus la force de respirer, pensa Rebecca. L'apparition soudaine d'Adam la soulagea. Après avoir pris en une seconde la mesure de la situation — l'enfant aux lèvres cyanosées qui suffoquait, la mère paniquée, le médecin débordé —, il posa une main sur le bras de la jeune femme.

— Je suis le docteur Pollard, madame, et je souhaiterais que vous me suiviez dans le couloir pour que nous ayons la place, le Dr Ward et moi, de soigner votre enfant.

La femme s'accrocha au bras de son fils.

— Je ne peux pas le quitter !

— S'il vous plaît, madame, suivez-moi, insista Adam. Je vais vous expliquer ce que nous allons faire. (Il tourna les yeux vers Rebecca.) Tu as appelé une ambulance ?

Elle lui fit signe que oui. La respiration de Tristan se fit plus difficile encore après la sortie de sa mère ; Rebecca le tranquillisa d'une voix sereine qui la surprit elle-même.

— Ne t'inquiète pas, Tristan. Ta maman est derrière la porte, et nous allons attendre ici

l'arrivée de l'ambulance. Les ambulanciers auront tout ce qu'il faut pour te soulager.

Elle le voyait lutter de toutes ses forces pour expirer. Une dizaine d'années auparavant, elle avait perdu un jeune patient, à la suite d'une crise d'asthme, dans les décombres poussiéreux d'une maison au Chili. Bien qu'elle éprouve maintenant le même sentiment d'impuissance, elle ne voulait à aucun prix perdre Tristan. Adam venait de réapparaître dans le box.

— On a de l'oxygène ? lui demanda Rebecca.

— Non, la dernière bouteille est partie avec l'infarctus.

Une vraie colère se mêlait à l'inquiétude de Rebecca. La veille, elle aurait eu à sa portée tout ce dont elle avait besoin : épinéphrine, oxygène, Albuterol, perfusions. Et même la Terbutaline, qui serait probablement nécessaire dans le cas de Tristan. A cause du pillage, elle n'avait rien.

— Je vais pratiquer une ELP, annonça-t-elle à Adam.

— Bien !

Adam se plaça face à Tristan ; elle s'installa sur le lit de camp, derrière l'enfant qui étouffait.

— Tu me regardes, mon garçon, dit Adam d'une voix paisible. Concentre-toi sur mon regard.

— Et moi, je vais t'aider à respirer, Tristan, murmura Rebecca à l'oreille de l'enfant.

Elle parvenait à parler avec la même sérénité qu'Adam, bien qu'elle ne la partage pas. Après avoir glissé ses mains sous le tee-shirt de Tristan, elle plaça ses doigts écartés sur sa cage thoracique.

— Ça va te paraître bizarre au début, mais je te promets que ça t'aidera à mieux respirer.

Elle attendit sa prochaine inspiration sifflante pour comprimer sa frêle cage thoracique, afin de l'aider à expirer l'air.

Paniqué, Tristan s'était accroché aux bras d'Adam.

— Ne crains rien, lui dit celui-ci. Je sais que ça n'est pas agréable, mais le Dr Ward fait son possible pour t'aider, et c'est le meilleur médecin de Caroline du Nord. Alors, continue à me regarder droit dans les yeux.

Tristan eut une quinte de toux brutale. Quand Rebecca comprima une deuxième fois sa cage thoracique, il émit un râle déchirant.

Pauvre gosse, pensa-t-elle, sa joue contre ses cheveux à l'odeur musquée. Il souffrait, mais il n'y avait pas d'autre solution. Elle chassa de son esprit l'image du petit Chilien.

— Ecoute-moi, Tristan, reprit Adam. Nous n'avons pas de médicaments à te donner ici, donc, en attendant l'arrivée de l'ambulance, tu dois te débrouiller par tes propres moyens, et ça va marcher. Tu fais du très bon travail ! Essaie de ralentir ta respiration et de te sentir très,

très calme.

A la troisième pression sur ses poumons, Tristan cessa de résister à Rebecca. Il commençait à éprouver un certain soulagement, qu'elle partagea.

Bien que le visage de Tristan soit hors de son champ visuel, elle savait qu'il vivait — comme elle — son regard sur les yeux bruns d'Adam. Les lumières du plafond se reflétaient dans les iris sombres d'Adam, bordés d'épais cils noirs. Elle se souvint des confidences de Maya : dès leur première rencontre, elle avait semblé fascinée, ce qui n'était pas son genre. « Il a de ces yeux, Bec ! Des yeux extraordinaires. Il est extraordinaire... » Elle comprenait maintenant l'enthousiasme de sa sœur.

Patty et la mère de Tristan firent irruption dans le box, avec les ambulanciers munis d'une civière. Quelqu'un repoussa la cloison et, en un rien de temps, Tristan fut installé sur la civière, un masque à oxygène sur le visage, et reçut une injection d'épinéphrine.

— Grâce au ciel, dit sa mère en pleurant, maintenant tu vas te sentir mieux, Tristan.

Elle prit sa main dans la sienne. L'enfant tourna la tête, de manière à apercevoir Rebecca et Adam, debout à côté de la civière.

— Vous m'avez sauvé la vie, souffla-t-il.

Penché vers lui, Adam chassa une mèche sombre collée à son front.

— Tu l'as sauvée toi-même, mon garçon. N'oublie jamais cela !

Il recula d'un pas quand on roula la civière dans le couloir. Rebecca et lui échangèrent un sourire. Elle aurait voulu lui parler du petit Chilien, lui dire sa joie que Tristan soit en vie. Lui dire aussi qu'il serait un jour un père merveilleux, car, quoi qu'il arrive, il serait père.

Elle imagina Adam et Maya veillant, tard dans la nuit, un enfant malade, le serrant dans leurs bras et réconfortant ce petit être, niché entre eux deux et sûr de leur amour. A un moment, sa propre image se substitua à celle de Maya : son cœur débordait de tendresse pour Adam et pour l'enfant. Quand elle prit conscience de ce changement, l'image était trop profondément ancrée dans son esprit pour qu'elle puisse l'extirper.

Elle ne savait plus exactement ce qu'elle souhaitait.

Maya

— QUELS POISSONS PÊCHE-T-ON PAR ICI ?

Assise sur le perron, j'essayais de bavarder avec Tully, en attendant Simmee, qui allait m'emmener cueillir des baies. En près d'une semaine de réclusion à Last Run Shelter, j'avais pu constater qu'aucun de mes hôtes n'était paresseux. Pour l'heure, Tully allumait le fumoir. S'il n'était ni à la chasse, ni à la pêche, ni en train de vider ou de cuisiner ses proies, il taillait les broussailles autour de la maison, réparait le poulailler, brûlait (ou enfouissait) les ordures, fixait des bardeaux sur le toit. A mon avis, Simmee avait participé équitablement aux tâches ménagères tant que son poids lui avait permis de travailler. J'aurais juré qu'elle avait doublé de volume depuis mon arrivée. De jour en jour, elle était plus fatiguée et plus essoufflée, sans renoncer pour autant à se rendre utile. « Lady Alice m'a conseillé de me remuer », m'avait-elle dit ; elle suivait scrupuleusement ses conseils.

— Ça dépend de la saison et de l'endroit où on se trouve, m'a répondu Tully en ajoutant du bois dans le fumoir. Si j'avais mon bateau, j'irais à la rivière nous pêcher de plus gros poissons ! Il y en a des bons par ici. Des poissons-chats, des aloses, des perches striées et des harengs. Simmee aime pas les harengs ; d'habitude elle fait pas trop d'histoires, mais les harengs, c'est pas son truc. On peut aussi pêcher des mariganes noires au bord de l'eau ; ces idiots s'accrochent à l'hameçon même si y a rien dessus.

Nous avons mangé une marigane récemment, et son goût m'avait agréablement surprise.

En regardant Tully travailler, je me suis demandé comment lui soumettre, sans le contrarier, le projet que j'avais élaboré pour quitter Last Run Shelter. Il avait proclamé, au cours d'un dîner, qu'il ne voulait plus aborder ce sujet. J'avais pourtant un plan, que je brûlais de mettre à exécution.

Quitter Last Run Shelter n'était pas mon seul objectif. Tout en me préoccupant de mon propre sort — poursuivait-on les recherches ou passais-je déjà pour morte ? — je pensais de plus en plus à Simmee, qui devrait élever son enfant dans un tel isolement. Je savais depuis toujours que je serais une mère poule, tenant constamment ses petits à l'œil. J'avais de bonnes raisons pour cela. Je savais à quel point les enfants peuvent être rebelles, naïfs, vulnérables et stupides. Je savais ce que nous avons fait, Rebecca et moi. Je savais enfin qu'une banale crise d'adolescence peut devenir incontrôlable en un rien de temps. Le goût de la liberté n'entraînerait-il pas un jour le fils ou la fille de Simmee sur le continent, et que se passerait-il alors ? J'ai frissonné à cette idée.

Mon inquiétude concernait non seulement l'avenir de Simmee et la manière dont elle élèverait son enfant, mais aussi des événements qui n'avaient jamais eu lieu. Si Tully n'avait pas surgi un beau jour, qu'aurait-elle fait après la mort de sa grand-mère ? Serait-elle allée vivre chez Lady Alice ? Et Jackson, le fils de Lady Alice... Si Tully n'avait pas retrouvé son corps, Lady Alice aurait-elle appris ce qui s'était passé ? Serait-elle encore en train d'errer dans la forêt, à sa recherche ? L'idée de ces deux femmes luttant contre l'adversité, hors de la présence de Tully, m'était pénible. Je n'allais pas tarder à m'attacher à elles. Tout nous séparait — mon origine, mon éducation, mon expérience — mais une femme peut connaître le cœur d'une autre, sans qu'il y ait entre elles le moindre point commun.

Quant à Tully, il était foncièrement viril. La virilité personnifiée... et je ne savais comment l'aborder. Quelle réaction absurde ! Assise sur la marche, j'ai décidé, en le regardant s'occuper du fumoir, de lui dire ce que j'avais sur le cœur.

— Je vous suis très reconnaissante...

Il a levé les yeux.

— Ah oui ? Pourquoi ?

— Parce que vous m'avez amenée ici, vous m'avez nourrie et vous m'avez hébergée ! Je n'ai rien d'une ingrate, mais je dois absolument me débrouiller pour rentrer chez moi.

Je ne désirais plus regagner l'aéroport, mais rentrer chez moi, à Raleigh, avec Adam. Je voulais retrouver ma maison, mon lit, mon jardin, mon chien, ma vie...

— Evidemment, rien ne vous oblige à m'aider, ai-je repris, mais si vous me disiez au moins comment le faire, je pourrais...

Il a actionné le loquet de la porte du fumoir.

— Faire quoi ?

— Construire un radeau, par exemple.

Il m'a dévisagée d'un air ébahi avant d'éclater de rire. Pour moi qui craignais de le mettre en colère, ce rire sarcastique était plutôt rassurant.

Un pied sur le banc de la table de jardin, il s'est penché en prenant appui sur ses genoux.

— Vous vous prenez pour Huckleberry Finn ? Ecoutez-moi une seconde, Miss Maya ! En supposant qu'on en construise un, même moi je me risquerais pas sur la rivière ces temps-ci ! Vous savez pas de quoi vous parlez.

Déçue, j'ai fermé les yeux.

— Et que diriez-vous d'un écriteau ? On le placerait quelque part sur la berge, pour que les bateaux puissent l'apercevoir. Simmee prétend qu'aucun bateau ne passera par là, mais...

— Et elle a raison. Vous devriez l'écouter. Tully semblait agacé. Il a reposé son pied à terre et s'est remis au travail.

— Je m'étais creusé la tête, ai-je murmuré en guise d'excuse.

— Vous savez, Miss Maya... (Il a épongé son front avec un chiffon, glissé dans sa ceinture.) Je vous aime bien et je suis content de vous avoir repérée avant que la rivière vous emporte, parce que vous êtes sûrement une bonne personne et un bon docteur. Vous avez l'air intelligente et tout, mais vous connaissez rien de rien à la vie ici.

Les bras croisés et le chiffon au bout des doigts, il a ajouté :

— J'vous assure que je vous aiderais à partir si je pouvais. Réfléchissez une minute. Vous mangez notre nourriture, vous utilisez notre charbon, notre kérosène et notre eau, et vous donnez du travail supplémentaire à Simmee, qui pourrait s'en passer. Si je pouvais vous aider à partir, je le ferais, vous pouvez me croire...

Très embarrassée, je me suis un peu reculée sur le perron : Il venait de dire qu'il m'aimait bien mais son intonation trahissait une réelle hostilité. Rien de plus naturel ! Je lui compliquais la vie et il souhaitait mon départ. Je m'en voulais d'être une charge supplémentaire pour Simmee ; je n'aurais pas dû traîner à longueur de journée à ne rien faire, comme si j'étais en vacances dans une maison d'hôtes.

— Désolée... Ça doit être dur d'avoir une personne en plus sous votre toit... surtout avec l'électricité en panne...

Tully m'a interrompue d'un geste, avant de se retourner vers le fumoir.

— On est bloqués ici, tous ensemble. Y faut vous faire une raison, comme nous.

Derrière moi, la porte-écran s'est ouverte.

C'était Simmee, un seau à la main.

— J'ai envie de faire pipi toutes les deux secondes !

Je me suis levée, un peu tremblante à la suite de ma conversation avec Tully.

— C'est normal, Simmee, mais tu ne te sens pas trop fatiguée pour une cueillette ?

Elle m'a adressé une drôle de mimique, comme si je la prenais pour une mauviette.

— Trop fatiguée ? C'est quand même pas comme si on montait en haut de l'Everest...

— Non, ai-je admis en souriant.

Certains commentaires de Simmee me rappelaient qu'elle avait été scolarisée. Elle avait appris des choses qu'elle avait retenues. Combien d'autres aurait-elle pu apprendre si elle en avait eu l'opportunité ?

Nous avons cueilli des mûres et des myrtilles. Elle découvrait les buissons avec l'aisance de quelqu'un qui connaît la forêt comme sa poche, un peu comme moi dans ma cuisine à Raleigh. En un rien de temps, le seau était plein et nos doigts couverts de taches violacées. Elle m'a ensuite guidée le long d'un étroit chemin qui m'a semblé interminable ; j'ai fini par apercevoir le scintillement de l'eau à travers les broussailles, et nous sommes arrivées sur la berge. Devant nous, deux marches en bois mal équarri menaient à une sorte d'embarcadère flottant.

Malgré son gros ventre, Simmee les a descendues d'un pas alerte, avant de se tourner vers moi.

— Venez ! On va tremper nos pieds dans l'eau.

Les bras tendus pour garder mon équilibre, j'ai posé un pied sur l'embarcadère, qui s'est mis à osciller. Je me suis approchée du bord avec précaution ; Simmee retirait déjà ses chaussures. Tout à coup, mon esprit s'est emballé. Cette plate-forme pourrait-elle me servir de radeau ? Un peu encombrant, mais si la rivière finissait par retrouver un débit normal... J'ai observé les arbres, sur le continent. Une fois que je les aurais atteints, je parviendrais d'une manière ou d'une autre à regagner le monde civilisé.

— Cet embarcadère... Avec une perche... est-ce qu'il me permettrait de traverser ?

Tout en parlant, je montrais la berge d'en face à Simmee. Elle a piqué un fou rire.

— Premièrement, avant d'arriver au milieu, vous seriez coincée par des branches, des pierres et d'autres choses encore. Deuxièmement, j'ai le regret d'vous dire, Miss Maya, que c'est une autre île et pas le continent.

J'ai scruté le bouquet d'arbres et les broussailles, face à nous, d'un air effaré.

— On doit se faire une raison, Miss Maya, a ajouté Simmee.

Après m'être assise, j'ai retiré les chaussures qu'elle m'avait prêtées et j'ai examiné les points de suture de mon mollet. Quand j'ai vu que l'eau n'atteindrait pas ma blessure en cours de cicatrisation, j'ai laissé pendre mes pieds au bord de l'embarcadère.

— Tu as raison, ai-je soupiré. Complètement raison.

Simmee a agité ses orteils dans l'eau.

— On se croirait au paradis, non ?

Elle a glissé une mûre dans sa bouche et poussé le seau de quelques centimètres vers moi. J'ai savouré une mûre à mon tour ; la meilleure que j'aie jamais goûtée...

Simmee m'a montré du doigt les marches, derrière nous.

— C'est pas tout. Ces deux marches qu'on vient de descendre, d'habitude y en a vingt !

En me retournant, j'ai compris ce qu'elle voulait dire. L'eau avait atteint un tel niveau qu'elle recouvrait dix-huit de ces vingt marches. L'embarcadère sur lequel nous avons pris place était beaucoup plus bas en temps normal.

— Incroyable ! (J'ai regardé la muraille verte, de l'autre côté de l'eau.) C'est par ici que Larry va arriver ?

Simmee a mangé une autre mûre.

— Sans doute pas. Il y a un autre embarcadère près de la maison de Lady Alice.

Et si j'allais m'y installer pour attendre Larry ? J'ai chassé cette idée de mon esprit. Je devais me faire une raison...

— Cet embarcadère, c'est le plus proche de chez nous, a souligné Simmee. On y attachait

notre jon boat. Vous savez c'que c'est ?

— Une petite embarcation ?

C'est ce que j'avais déduit de ce que m'avait dit Tully.

— Un jon boat est un bateau à fond plat, avec le moteur derrière ; il faut tirer sur une corde pour démarrer, et on le manoeuvre avec un gouvernail.

Avant que Tully n'y fasse allusion, je n'avais jamais entendu parler d'un jon boat. Pourtant, j'avais piloté ce genre d'embarcation lors d'un camp de vacances d'une quinzaine de jours, à la montagne, quand j'étais adolescente. Un camp sans doute destiné aux enfants en famille d'accueil ; l'un de mes professeurs avait dû m'y inscrire, bien que je vive alors avec Rebecca. C'était peu de temps après l'assassinat de mes parents et je devais me sentir trop mal dans ma peau pour me lier avec d'autres jeunes, mais je me suis souvenue tout à coup de ce bateau plat. A l'époque, j'adorais partir seule sur le lac. Je n'avais pas encore le permis de conduire et ne pouvais donc fuir le monde que j'en étais venue à craindre et à détester mais ce bateau m'avait procuré un certain répit.

— Je vois exactement ce que tu veux dire, ai-je répondu. Autrefois, j'ai passé quelque temps dans un camp de vacances où il y avait ce genre de bateaux. Je pouvais aller partout comme ça.

— Vraiment ? Vous saviez démarrer, manoeuvrer, et tout ?

Simmee semblait éberluée que j'aie d'autres cordes à mon arc que la médecine.

— Vraiment ! C'était il y a longtemps, mais je me souviens que je me suis bien amusée.

— Nous, on utilise... on utilisait pas notre jon boat pour s'amuser, a précisé Simmee. Tully l'utilisait pour pêcher, et moi pour aller à Ruskin, la ville la plus proche. Voilà par où j'passais...

Elle m'a montré du doigt l'endroit, juste devant nous, où la rivière disparaissait après avoir décrit une courbe parmi les arbres.

— J'avance un moment dans cette direction et j'arrive à une sorte de fourche. Avec l'eau aussi haute, j'sais pas à quoi ça ressemble, mais on doit encore l'apercevoir. Y a un bouquet de vieux pins, dégarnis au sommet. Impossible de les manquer ! Ensuite, je passe par le cours d'eau à gauche et je continue à gauche, même quand y a cette cabane à droite. On a l'impression qu'on doit aller à droite, mais faut surtout pas ! Maintenant, j'parie qu'on voit plus que le toit de la cabane, parce que l'eau monte très haut même après une petite tempête, alors... (Elle s'est brusquement interrompue.) Vous m'écoutez ? C'est pas poli de pas écouter !

Effectivement, je n'écoutais pas. J'étais toujours à ce camp de vacances. Une gamine si malheureuse... Triste, solitaire, rongée par le remords. J'avais détruit la vie de ma mère, de mon père, de ma sœur.

— Vous m'écoutez ? a répété Simmee.

— Plus ou moins, ai-je menti en m'arrachant à mon passé. Tu me disais comment on fait pour aller à Ruskin.

— Le principal, c'est de toujours rester à gauche. Si vous continuez dans cette direction, vous finissez par arriver à Fayetteville.

Elle a sorti ses pieds de l'eau et s'est allongée sur l'embarcadère avec précaution.

— Ça va ? lui ai-je demandé.

— Allongez-vous et regardez en l'air.

J'ai vérifié qu'il n'y avait pas d'insectes sur les planches et j'ai obéi. Au-dessus de nous, la canopée formait une véritable dentelle.

— C'est beau, Simmee...

Nous avons gardé le silence un moment, puis elle a murmuré dans un souffle :

— J'suis contente que vous soyez là, Miss Maya.

Un sentiment de culpabilité m'a tirillée, car je n'avais qu'une idée en tête : partir pour retrouver ma vie, ma vraie vie. Cependant, la remarque de Simmee me rassérénait d'une certaine façon. Tully se trompait peut-être... J'imposais un surcroît de travail à sa femme, mais je lui procurais quelque chose en retour : mon amitié.

— Moi aussi, je suis contente d'avoir fait ta connaissance, ai-je répondu avec franchise. Tu es une jeune femme merveilleuse.

— Donnez-moi votre main, m'a dit Simmee en me tendant la sienne.

Je me sentais un peu gênée. Allions-nous rester allongées sur l'embarcadère, la main dans la main ? Si c'était ce qu'elle souhaitait, je n'allais pas lui refuser ce bref instant de détente.

Elle a déplacé légèrement ma main, jusqu'à ce qu'un rayon de soleil éclaire mes doigts, puis elle l'a retournée de manière à observer ma paume.

— Je sais lire les lignes de la main. Grand-mère m'a appris.

Mi- rassurée, mi- déconcertée, je me suis mise à rire.

— Je n'y crois pas.

— Rien à voir avec les tarots !

J'aurais pu retirer ma main, mais j'ai préféré lui imposer mes conditions :

— Tu ne m'annonceras aucun événement fâcheux ! Et surtout, ne me prédis pas l'âge de ma mort, ou des choses dans ce style.

Elle m'a taquinée.

— Je croyais que vous y croyiez pas.

— Oui, mais... les prédictions m'effraient toujours...

— Quand on lit les lignes de la main, on ne prédit pas l'avenir. (Elle a tracé une ligne sur ma paume.) Vous voyez là ? Ça dit que vous avez eu un accident d'hélicoptère.

— Espèce de charlatan !

— Quoi ?

— Je t'ai traitée de tricheuse.

J'ai vu un sourire sur les lèvres de Simmee.

— Vous avez une double ligne de vie.

— Ça signifie quoi ?

— C'est une bonne chose. Vous avez une « ligne sœur », ça veut dire que quelqu'un veille sur vous. Une sorte d'ange gardien.

— Ma sœur !

J'avais les larmes aux yeux : Rebecca me croyait certainement morte maintenant.

— Votre sœur, Rebecca ?

— Oui.

— Médecin, elle aussi ?

— Oui.

— C'est votre grande sœur et elle vous a protégée ?

— Exactement.

Rebecca s'était sacrifiée pour moi. Sans elle, je n'aurais pas survécu à mon adolescence.

Simmee, qui examinait ma paume, ne semblait plus voir le fin réseau de lignes ; son esprit voguait ailleurs.

— Je n'ai plus personne, a-t-elle soufflé.

— Je suis désolée.

— Maman est morte en me mettant au monde.

Je me suis assise brusquement.

— Simmee ! Je l'ignorais !

Je comprenais maintenant son anxiété à l'approche de son accouchement. Lady Alice l'avait mise au monde et sa mère était morte à sa naissance. Dans quelques semaines, Lady Alice mettrait au monde son propre enfant. Il était bien naturel qu'elle s'inquiète.

Elle a cherché à s'asseoir et j'ai dû l'aider : son corps était devenu trop encombrant pour elle. Perdue dans ses pensées, elle gardait ma main sur ses genoux, la paume en l'air.

— Voilà pourquoi c'est ma grand-mère qui m'a élevée, a-t-elle repris. Elle a été malade quelque temps avant de mourir, mais Tully était déjà là. Il vivait sous une tente, entre notre maison et celle de Lady Alice. Grand-mère l'adorait ! Elle disait qu'il était mon ange gardien, même si j'ai pas une double ligne de vie. Un jour, elle a décidé qu'elle avait le droit de mourir puisque Tully était avec moi.

Simmee s'est tue un moment, toujours dans ses pensées ; puis elle a examiné à nouveau ma paume, en l'éloignant un peu pour la placer en pleine lumière.

Les yeux écarquillés, elle a touché un point précis de ma ligne de vie.

— Quoi ? lui ai-je demandé malgré moi.

— Ce petit carré... Pas de panique, je peux me tromper... (Elle a touché une autre ligne et s'est mise à compter.) Je peux voir toutes vos fausses couches... Quatre, non ?

Effrayée, je lui ai arraché ma main.

— Trois !

— Alors, j'ai dû confondre une de ces petites lignes...

Simmee me regardait au fond des yeux, et je me suis demandé si elle avait vu réellement, dans les lignes de ma main, les quatre enfants que j'avais perdus.

Rebecca

LA DISTANCE DU LYCÉE à la caravane était courte, mais il faisait extrêmement sombre. Rebecca et Adam braquaient le faisceau lumineux de leurs lampes sur le trottoir devant eux, de peur de manquer les marches menant au parking.

Rebecca ne se reconnaissait pas dans la femme fragile et angoissée qu'elle était en train de devenir. Certes elle avait une bonne excuse — la disparition de sa sœur — mais ses patients eux-mêmes commençaient à lui peser. Il lui semblait de plus en plus difficile de tracer une frontière entre univers personnel et activité professionnelle. Ce jour-là, elle avait dû se donner beaucoup de mal pour éviter les interférences.

Après Tristan, l'enfant asthmatique, il y avait eu deux gamins avec un bras cassé, un vieillard affolé (dont l'épouse avait disparu au départ de l'aéroport) et, pis encore, cette femme qui avait accouché d'un enfant mort-né à même le sol de l'une des classes désertes. Adam n'avait pas eu à intervenir ; elle avait même fait en sorte qu'il n'en sache rien. Il ne parlait plus de la dernière fausse couche de Maya, mais elle le sentait toujours marqué.

Dès que l'un des bénévoles lui avait appris la nouvelle, elle s'était précipitée dans la classe pour faire le nécessaire. Une expérience éprouvante ! Cette femme... Le bel enfant inerte... Ensuite, elle était allée se changer les idées sur la piste de course, après avoir songé un instant à courir sur le parking et dans les rues, de peur d'affronter une seconde fois le trio des gradins. Pour finir, elle avait décidé de ne pas céder devant les fantômes du passé et ils l'avaient laissée en paix.

Adam orientait maintenant sa lampe torche vers les marches.

— Quand je me suis engagé pour DIDA, je ne pensais pas faire un travail de pharmacien autant que de médecin !

Ils avaient passé la soirée à réapprovisionner la pharmacie.

— Je t'avais prévenu qu'on faisait un peu de tout, mais tu ne m'avais pas crue, lui rappela-t-elle.

Des paroles anodines... le meilleur moyen de masquer le tumulte de leurs pensées. Et, par-dessus tout, cet étrange fantasme d'Adam et elle en train de réconforter leur enfant, qui ne cessait de l'assaillir. Au cours de la journée, elle y avait été confrontée à l'improviste, ce qui l'avait pour le moins déstabilisée. Il me faut un psy, se disait-elle chaque fois. La scène se jouait soit dans une chambre d'enfant, soit dans une salle de bains, et leur enfant — un fils ou une fille — luttait contre un virus gastrique. Il avait dix ou deux ans, selon les cas.

Seuls restaient identiques l'harmonie et l'amour qui régnaient entre eux. Mère, père, enfant... Auparavant, elle n'avait jamais songé à devenir mère, sauf peut-être quand elle était jeune — avant la mort de ses parents. Mais « jouer à la maman » pour sa sœur adolescente avait anéanti ce fantasme. Il lui semblait maintenant que son esprit troublé l'inondait d'un sentiment maternel longtemps refoulé.

Plus étrange encore était ce besoin de voir Adam dans la journée, pas spécialement pour lui parler, mais pour avoir le plaisir de l'observer. Elle portait un regard différent sur lui : il lui avait toujours paru svelte, mais elle venait de remarquer sa carrure de nageur. Et pourquoi ses cils lui semblaient-ils plus épais et plus sombres de jour en jour ? Tandis qu'il pensait la jambe d'un blessé, elle admirait le mouvement de ses os et de ses tendons sous la peau de ses mains, la forme déliée de ses doigts et le duvet noir qui ombrait ses avant-bras.

Le mari de sa sœur...

« Tu n'as pas à te reprocher tes fantasmes, lui avait dit Dot, bien des années plus tôt, mais dois-tu pour autant céder à chacun de tes caprices ? » C'était un caprice auquel elle ne céderait jamais.

La sonnerie de son portable l'arracha à ses pensées. Elle le sortit de sa poche et l'y remit aussitôt, sans répondre : elle avait reconnu le numéro du téléphone par satellite de Brent.

— Brent ! annonça-t-elle.

Elle ne s'intéressait qu'aux appels de Dorothea et de l'équipe des sauveteurs, ou aux numéros — inconnus — de personnes susceptibles d'avoir retrouvé Maya.

— Un problème entre vous ? s'inquiéta Adam.

— Il voudrait m'épouser, mais je n'en ai aucune envie. J'ai beau essayer, je n'y arrive pas.

Essayait-elle réellement ? Tout avait changé au cours des deux dernières semaines.

— Vous êtes faits l'un pour l'autre, remarqua Adam.

— Tu trouves ?

— Oui ! Mais depuis notre arrivée ici, j'ai l'impression que tu évites de lui parler...

Rebecca orienta sa lampe vers la caravane, et ils se dirigèrent vers elle.

— J'ai d'autres soucis en tête !

— Rien ne vous oblige à vous marier, mais vous avez une passion commune pour DIDA.

Et comme vous ne souhaitez pas fonder une famille...

— Certaines choses ont pu changer ! Comment avait-elle pu dire cela à voix haute ?

— Tu veux dire qu'il a envie d'avoir des enfants...

— Non, moi... Enfin, peut-être.

Adam cessa de marcher, braqua le faisceau lumineux sur son visage. Elle repoussa son bras.

— Je sais que c'est dingue. Sans doute une simple crise, mais... Je crois que ça a

commencé avec la fausse couche de Maya.

— De quelle manière ?

— Je me suis mise à... Ça n'a rien de rationnel. Je ne me disais pas que je voulais un enfant à tout prix. Rien de tel ! Mais il m'arrivait souvent de penser que ça serait bon de tenir un bébé dans mes bras, et j'éprouve cet étrange désir...

— Oh ! fit Adam avec un léger sourire. Rebecca Ward a envie de devenir maman. On n'aura jamais fini de s'émerveiller.

Rebecca commença à faire machine arrière.

— Ce n'est pas ça exactement. Au fond, je souhaitais que Maya et toi vous ayez un bébé pour moi.

— Pardon ? bredouilla Adam en étouffant un rire.

— Une nièce ou un neveu, ça m'était indifférent. Mais si je n'avais pas d'enfants moi-même, je me réjouissais à l'idée de m'occuper un jour d'une nièce ou d'un neveu.

Adam s'était rembruni ; Rebecca lui effleura le bras, navrée.

— Je te demande pardon, Adam. Mon neveu ou ma nièce imaginaire était le bébé que tu aurais dû avoir.

— Il n'y a pas de mal, Rebecca.

Sur ces mots, Adam reprit sa marche et un profond silence s'installa entre eux. Rebecca aurait aimé de tout son cœur pouvoir rembobiner leur conversation, pour repartir de zéro.

Une minute s'écoula et Adam passa son bras autour de ses épaules, dans un geste de conciliation. Ils étaient presque arrivés à la caravane.

— Ce serait peut-être le moment d'avoir une petite discussion avec Brent... au cas où il rêverait de devenir père, suggéra-t-il.

— Tu sais, Adam, je n'aurais pas dû te raconter cela. (Elle sentait la pression de chacun de ses doigts sur son épaule, qui, hélas, n'était pas nue.) Je ne souhaite pas réellement avoir des enfants. On les met au monde, ensuite on meurt, et il ne leur reste plus qu'à se débrouiller tout seuls.

Adam l'avait lâchée pour tendre la main vers la porte de la caravane, mais il interrompit son geste en la questionnant, mi-sérieux, mi-taquin.

— Comédienne, va ! As-tu vu un psy après la mort de tes parents ?

— Laisse-moi tranquille, et ouvre cette porte !

Une fois entrée, elle s'assit devant la table en murmurant :

— Je ne peux pas devenir mère !

Après avoir ouvert le réfrigérateur, Adam se retourna, surpris :

— Tu ne peux pas ?

— Physiquement, je suppose que je pourrais ; mais DIDA est toute ma vie. Je me sens

engagée à cent pour cent... et travailler pour DIDA est incompatible avec des enfants. En plus, Brent n'en voudrait pas. D'ailleurs, je ne l'aime pas comme il faudrait... comme Maya t'aimait.

Elle avait parlé de sa sœur au passé, mais ni l'un ni l'autre ne cherchèrent à rectifier.

— Dès le début, tout vous rapprochait, reprit-elle. Quand je compare ce que nous avons en commun, Brent et moi, avec ce que vous partagiez, Maya et toi, la comparaison n'est pas en notre faveur.

Adam sortit une bouteille de thé glacé du réfrigérateur et s'assit face à Rebecca.

— Rien à voir ! Comment peux-tu comparer deux relations entre elles? Cet engagement au service de DIDA, qui vous est commun, à Brent et toi, est extrêmement précieux. J'ai pris goût à ce travail, différent de tout ce que j'ai fait jusque-là, et j'aimerais continuer. Mais Maya... Elle m'avait suivi uniquement parce qu'elle cherchait à me faire plaisir.

Adam déballait une barre protéinée qu'il avait sortie de sa poche. Rebecca avait la même, mais les forces lui manquaient pour la croquer.

— Maya pensait...

Rebecca hésita un instant à révéler les confidences de sa sœur :

— Elle craignait que ses fausses couches ne nuisent à votre entente...

— Elle te l'a dit ?

Adam laissa son regard planer sur le parking sombre, puis il avala une gorgée de thé. Rebecca n'avait d'yeux que pour les muscles de son avant-bras.

— C'est vrai, reprit-il, que ça n'allait pas si bien entre nous. Toutes ces difficultés pour tomber enceinte, et ensuite ses fausses couches...

— Pourtant, vous paraissiez en très bons termes quand on était à l'aéroport.

Rebecca se souvenait de la nuit où elle les avait aperçus sous la table de conférence. Comme elle les avait enviés alors !

— Je faisais des efforts. J'étais fier qu'elle soit venue me rejoindre, mais...

La faible lumière de la kitchenette soulignait les rides autour des yeux d'Adam, tandis qu'il tripotait l'emballage de sa barre protéinée.

— Il y a une autre chose que je n'arrive toujours pas à comprendre, mais j'espérais que nous aurions le temps d'en discuter plus tard... Je préférerais ne pas lui en parler tant qu'elle n'était pas entièrement remise, sur le plan affectif, de sa dernière fausse couche. (Il secoua la tête avec une tristesse évidente.) Seize foutues semaines... Ça a été dur à encaisser.

— Je sais. Ça a été dur pour vous deux... Mais quelle est cette chose qui te préoccupe ?

— Maya ne m'avait jamais parlé de son avortement

— Maya ? Un avortement ? s'exclama Rebecca dans un rire. Ma sœur n'a jamais avorté. Comment peux-tu imaginer ça ?

— Je n'imagine rien. Elle me l'a dit elle-même... mais seulement quand son médecin l'a

questionnée en ma présence.

On lui aurait affirmé que la couleur rouge était verte, Rebecca n'aurait pas été plus abasourdie. Elle se pencha vers Adam.

— Je n'y crois pas ! Vous étiez déjà mariés ?

— Non, elle était adolescente.

— Adam... c'est absurde. Je l'aurais su. Elle me l'aurait dit ! Elle n'est jamais sortie avec un garçon pendant son adolescence, en tout cas pas au lycée ! Ensuite, des tas de garçons l'appelaient parce qu'ils la trouvaient ravissante, mais après la mort de nos parents, elle s'est complètement repliée sur elle-même. Donc, ça ne tient pas debout ! Et puis, elle se serait confiée à moi dans un cas pareil. Jamais je ne me serais permis de la juger... Le père ? Elle t'a dit qui était le père ?

— Non. Nous n'avons jamais eu l'occasion d'en parler ! Son obstétricienne, qui avait remarqué une cicatrice sur son utérus, l'a questionnée. Maya a répondu qu'elle s'était fait avorter quand elle était adolescente.

Rebecca, bouche bée, ouvrait de grands yeux.

— Elle semblait si bouleversée par cette histoire que je n'ai pas osé insister. Je pensais que nous allions en reparler plus tard.

Adam, frustré, leva les deux mains au ciel :

— On n'y peut rien, c'est du passé... Je ne suis pas choqué par l'avortement en soi, mais par le fait qu'elle ne m'a jamais mis au courant. N'est-ce pas le genre de chose qu'une femme confie à son mari, surtout quand ils désirent un enfant ? Si elle a une relation normale avec lui, je suppose qu'elle n'hésite pas à lui raconter ses expériences... Rien de plus naturel, non ? J'étais ébahi qu'elle ne m'ait jamais rien dit.

— Tu te fais des idées ! Adam fronça les sourcils.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

Rebecca se prit la tête à deux mains, dans l'espoir d'y voir clair.

— Ma sœur ne fréquentait personne. Un vrai rat de bibliothèque ! Mais..,

Ces lointaines années lui revenaient à l'esprit. Après la mort de leurs parents, elles s'étaient installées dans un appartement. Admise à l'université George-Washington, elle avait dû renoncer provisoirement à ses études pour éviter que les services sociaux ne placent Maya en famille d'accueil. Grâce à son gagne-pain d'aide-soignante, elle organisait son emploi du temps de manière à être présente à son retour du lycée ; ce qui n'était pas toujours possible. Maya aurait-elle eu un amoureux secret à cette époque ?

— Oh, Adam, pourquoi m'a-t-elle menti ? Elle aurait dû savoir qu'elle pouvait me faire confiance. (Maya avait-elle craint de lui empoisonner la vie avec un souci supplémentaire ?) Comment a-t-elle pu traverser une telle épreuve toute seule, sans se confier à moi ?

— Ça a pu se produire pendant ses premières années de fac, quand elle avait dix-huit ou dix-neuf ans. Elle était interne, donc tu ne pouvais pas te douter...

Cette suggestion d'Adam apaisa quelque peu Rebecca. L'avortement de Maya aurait eu lieu quand elle était étudiante, donc entourée d'autres jeunes filles de son âge. Mais elle souffrait à l'idée que sa sœur, pour une raison ou une autre, ne l'ait pas mise au courant.

Un autre souvenir lui revint.

— Ce garçon avec qui elle sortait pendant sa première année de fac... Elle devait avoir dix-sept ans... Elle m'avait dit qu'elle avait l'intention de prendre la pilule. Serait-elle tombée enceinte avant d'avoir recours à la contraception ? Elle aurait pu se faire avorter alors, car elle était beaucoup trop jeune pour devenir mère. Mais je ne comprends toujours pas qu'elle ne m'ait rien dit.

— Et à moi non plus ! L'intonation d'Adam surprit Rebecca.

— Tu es en colère ?

Adam s'était levé pour jeter son papier d'emballage dans la poubelle, près de l'évier. Il se mit à lisser le drap du canapé-lit.

— Je ne veux pas l'être et je ne le suis plus ! J'aime Maya et je voudrais qu'elle soit saine et sauve pour que nous puissions tirer cela au clair. Mais j'étais furieux quand j'ai appris qu'elle m'avait caché cet avortement. Je trouvais inadmissible qu'elle ait gardé pour elle un fait aussi important.

— Elle avait peur... Elle savait que tu tenais tellement à avoir un bébé.

— Elle aussi.

— Oui, mais elle aurait volontiers adopté un enfant. Très volontiers !

Adam ignora ce commentaire. L'oreiller du canapé entre les mains, il essayait en vain de lui donner du volume.

— Maya m'avait dit que tu refusais cette solution.

Avait-il perçu sa réprobation ? se demanda Rebecca, tandis qu'Adam s'asseyait sur le canapé.

— Je renonce difficilement à l'idée d'avoir un enfant à moi.

— Un enfant que tu adoptes est ton enfant.

— Tu sais bien ce que je veux dire ! Je n'ai ni famille ni parents proches, je voulais donc avoir un lien biologique avec mon enfant. Était-ce si mal de ma part ?

Rebecca se releva et passa ses mains dans ses cheveux.

— Non, tu n'as rien à te reprocher ! Maya était libre d'accepter ou non, mais tu as l'étoffe d'un père, Adam. Ça saute aux yeux quand on voit comme tu t'occupes de tes jeunes patients. Alors, pourquoi accorder tant d'importance au fait qu'un enfant est de ton sang ou non ?

Adam ne semblait pas entendre. Que n'aurait-elle donné pour chasser la tristesse qu'elle

lisait dans ses yeux ?

— Je l'ai trop mise à l'épreuve, Bec, soupira-t-il. J'étais contrarié par cet avortement, mais je n'ai pas cherché à lui en parler. Elle sentait ma contrariété et elle n'a pas non plus abordé ce sujet...

Il s'adossa au mur, les yeux fermés.

— Et maintenant, c'est trop tard. Beaucoup trop tard !

Allongée sur le double lit, Rebecca écoutait les cigales. La nuit était fraîche et ils avaient ouvert les fenêtres avant de se coucher. Malgré sa fatigue, elle aurait, une fois de plus, du mal à trouver le sommeil, car elle se sentait pétrie d'angoisse à la suite de sa conversation avec Adam. Un avortement... Quand, Maya ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Sa sœur avait-elle deviné ce qu'elle s'était évertuée à lui cacher par tous les moyens ? Ce mélange inextricable d'amour et de haine qu'elle éprouvait à son égard ? Cette admiration entachée d'amertume ? Tant de contradictions avaient du mal à coexister dans son cœur qu'elle se sentait sur le point d'exploser.

Elle revoyait le regard navré d'Adam à l'idée qu'il n'aurait sans doute plus jamais l'occasion de parler avec Maya. Un tel chagrin se lisait sur son visage ! Elle avait réalisé elle aussi, ce soir-là, l'amertume que l'on éprouve lorsqu'une seconde chance vous est refusée. Ce sentiment, latent depuis plusieurs jours, était devenu si violent qu'il la tenait en éveil. On peut difficilement se passer d'une seconde chance quand trop de choses n'ont pas été dites...

Maya

JE ME SUIS RÉVEILLÉ dans la pièce qui devenait à la fois un autre chez-moi et une prison. Depuis combien de temps m'y trouvais-je ? Plus d'une semaine en tout cas, peut-être deux. J'aurais dû tracer des traits sur le mur pour garder mes repères, comme un prisonnier dans sa cellule. Il n'y avait sans doute pas de calendrier chez Tully et Simmee : ils repéraient les mois de septembre, janvier ou avril d'après l'orientation du soleil à travers les arbres.

En me tournant sur le côté j'ai aperçu le moïse dans un coin. Cette pièce allait devenir la chambre d'enfant, bien qu'elle n'ait rien à voir avec ma notion personnelle de ce mot. J'ai repensé à la fresque murale que nous avions prévue, Adam et moi, dans la pièce qui accueillerait notre bébé.

Mais je ne devais pas m'abandonner à cette rêverie. Je ne devais penser ni à Adam, ni aux bébés que nous avions désirés, ni à notre maison ; surtout pas à Adam ! J'avais réalisé depuis quelques jours que je ne voulais plus de traitements pour stimuler ma fécondité, plus de nouvelles grossesses; Mon amour pour mon mari se teintait d'une rancune que je me reprochais. Ce n'était pas le moment de m'appesantir sur ma propre vie et je préférais penser à Simmee.

Mon regard s'est arrêté à nouveau sur le berceau. Le bébé naîtrait dans les prochaines semaines. Je me suis assise et une idée m'a traversé l'esprit: si je devais rester bloquée là, il était temps que je me rende utile. Plus question que Tully m'accuse de représenter un surcroît de travail !

Après m'être habillée à la hâte, j'ai rejoint Simmee dans la cuisine — où je l'ai trouvée assise près de la fenêtre, en train de raccommoder un pantalon de Tully.

— Bonjour ! ai-je lancé.

J'ai empli mon verre au robinet et j'ai bu une gorgée. Quelques jours avant, j'avais cessé de stériliser l'eau, sans que cela nuise à ma santé. Mes maux de ventre, au cours de la première nuit, étaient probablement dus aux eaux polluées des crues dans lesquelles j'avais failli me noyer.

Simmee a grommelé un « bonjour », en continuant de ravauder. Je me suis installée de l'autre côté de la table, face à elle, le verre entre les mains.

— Je sais ce que nous pourrions faire aujourd'hui...

— Quoi?

Quand elle a fini par lever les yeux, j'ai remarqué qu'ils étaient cerclés de mauve.

— Ça va ? lui ai-je demandé.

— Ça va. C'est quoi, votre idée ? a-t-elle ajouté, les yeux à nouveau baissés sur son ouvrage.

J'ai hésité un instant, de peur de la stresser.

— Si nous mettions la chambre du bébé en état ?

Elle m'a observée, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par... mettre en état ?

— La préparer ! Avez-vous de la peinture, toi ou Lady Alice ?

Simmee a haussé les épaules.

— Probablement de la vieille peinture, sous la maison. Elle doit plus être bonne.

De quand datait-elle ? Et risquait-elle de contenir du plomb ?

— Elle est peut-être encore utilisable. On pourrait rafraîchir la pièce en repeignant le papier mural... Si tu as plusieurs couleurs différentes, on pourrait même dessiner des motifs... On ferait une housse pour le matelas. (Je n'avais pas pensé à regarder si le moïse contenait de la literie.) Il y a déjà un matelas, Simmee ? Ou bien...

Elle m'a interrompue :

— Est-ce que vous vous sentez piégée, des fois ?

Je me suis calée au fond de mon siège. Bien sûr que je me sentais piégée ! Mais il ne s'agissait pas de moi...

— Et toi, Simmee, te sens-tu piégée ?

Elle a posé le pantalon et son aiguille sur la table, pour me regarder droit dans les yeux. J'avais fini par la considérer comme une créature surnaturelle, mais elle ne semblait que trop humaine ce matin-là.

— J'aime ce bébé, Miss Maya.

— Je sais, Simmee.

Elle a serré ses bras autour de sa poitrine comme si elle avait froid.

— Je l'aime de tout mon cœur, mais j'ai si peur...

Sa peur était évidente ! Je me suis penchée vers elle, mes avant-bras en appui sur la table.

— Oh, Simmee, je te comprends ! Mais tout se passera bien, mon petit. Ce qui est arrivé à ta mère est contre-nature... Il s'agit d'un cas exceptionnel.

Elle a posé son regard sur son ouvrage, sans desserrer les bras.

— Ecoute, ai-je repris, je suis persuadée que tu n'auras pas de problème, mais je préférerais que tu accouches à l'hôpital. Ça te tranquilliserait ?

— Tully ne serait pas d'accord.

— Et si je lui en parlais ? Je vais insister. J'ai rectifié ma position sur mon siège. De quel droit pourrais-je insister auprès de Tully ?

— Quand Larry passera, il vous procurera un nouveau bateau, et tu pourras aller accoucher sur le continent. S'il y avait un problème — et je t'assure qu'il n'y en aura pas, mais s'il y en avait un... — tu te sentirais plus en sécurité.

— J'ai vraiment l'impression que j'vais bientôt accoucher... Peut-être même avant le passage de Larry. (Simmee m'a jeté un coup d'œil presque timide.) Dans ce cas... vous pourriez mettre mon bébé au monde ?

— Bien sûr, ai-je murmuré, persuadée que je serais partie bien avant. Mais je suppose que Larry sera passé alors et qu'il vous aura trouvé un nouveau bateau. Tu pourras accoucher à l'hôpital, parce que j'ai l'intention d'en parler à Tully. Au cas où le bébé naîtrait plus tôt, tu peux compter sur mon aide !

— Vous êtes une bénédiction, Miss Maya.

Simmee m'a souri pour la première fois depuis le début de notre conversation, puis elle a regardé à travers l'écran de la fenêtre. Elle vérifiait que Tully n'était pas dans les parages. Quand elle a ouvert la bouche, je savais que ses paroles devaient rester entre nous.

— J'ai autre chose à vous dire, a-t-elle chuchoté. C'est très important.

A mon tour, j'ai baissé la voix :

— Je t'écoute.

Elle a passé sa langue sur ses lèvres, avant de murmurer :

— Je voudrais vous donner mon bébé.

— Pourquoi ? ai-je balbutié, éberluée.

Son regard était rivé sur son ouvrage ; elle a effleuré le tissu du bout des doigts et son menton s'est mis à trembler. J'aurais voulu la prendre dans mes bras pour la calmer.

— Vous pourriez lui donner une vie meilleure...

J'ai attrapé sa main, de l'autre côté de la table, et j'ai dû la tirer légèrement pour qu'elle lève les yeux.

— Simmee, les choses matérielles ne sont pas si importantes... (Effectivement, j'aurais pu faire tant de choses pour cet enfant, pensais-je malgré moi ; mais j'ai chassé cette idée absurde avant qu'elle ne s'incrute dans mon esprit.) Tu aimes ton bébé, tu me l'as dit toi-même et je n'en doute pas une seconde... Tu attends avec impatience le moment de le tenir dans tes bras et tu seras une excellente mère. Tu as si bien pris soin de moi ! Tu es une femme dévouée, qui a toutes les qualités d'une future maman.

Elle a arraché sa main à la mienne pour recroiser ses bras.

— Vous comprenez rien... Si vous saviez ! Vous pouvez pas comprendre...

— Il s'agit de la manière dont tu as grandi ici, dans la solitude ?

Elle a haussé les épaules avec un vague hochement de tête, en évitant toujours mon regard.

— Je me doute que ça a été très dur pour toi, ai-je repris.

Enfant, elle devait traverser chaque jour la rivière en bateau pour aller à l'école et rentrer le soir à Last Run. Après avoir quitté ses camarades de classe, elle avait au moins la possibilité de jouer avec les enfants de Lady Alice.

Son futur bébé n'aurait aucun compagnon de son âge.

— Tully et toi, vous pouvez peut-être déménager pour le continent...

— Il voudra jamais !

— Tu sais qu'il t'aime et qu'il attend avec impatience la naissance du bébé. Il pourrait accepter dans l'intérêt de son enfant.

Simmee avait fermé les yeux. De minces veines bleues couraient sur ses paupières. Elle paraissait si fragile...

— Pour que son fils ou sa fille ait de plus grandes chances dans la vie, il ne refuserait peut-être pas de s'installer ailleurs.

Tout en insistant, j'avais conscience de l'entêtement de Tully et de sa passion pour sa vie d'homme des bois. S'il y renonçait, il se détruirait plus ou moins. Mais les gens consentent à bien des sacrifices pour leur progéniture.

— Pourquoi vous voulez pas prendre mon bébé ? m'a demandé Simmee, les yeux brillants. Vous en voulez un et j'vous donne le mien. C'est parce qu'il est pas de votre sang ?

— Il est à toi, Simmee, et je sais que tu déborderas d'amour pour lui. (Une envie impérieuse de nicher son bébé dans mes bras me prenait. Après tout, elle n'avait que... dix-sept ans.) Tu pourras te faire aider par les services sociaux et tu as tant de choses à donner...

— Je vous en supplie !

— Ta réaction est normale. Tu te sens débordée mais tu changeras après la naissance du bébé. Quand il lèvera ses yeux vers toi pour la première fois, tu ne voudras plus le lâcher, crois-moi !

Après avoir bondi sur ses pieds, Simmee a empoigné le pantalon de Tully et sa paire de ciseaux, puis elle a marché droit vers la porte. Une fois sur le seuil, elle s'est retournée d'un bloc, en fixant sur moi un regard absent qui lui donnait au moins vingt ans de plus.

— Vous avez tort, m'a-t-elle dit. Si vous saviez comme vous avez tort !

Rebecca

REBECCA ÉVITAIT ADAM.

Depuis leur conversation, il y avait de cela plusieurs soirs, ils avaient des horaires différents. Elle regagnait la caravane au moment où il partait; un changement d'équipe dont elle avait pris l'initiative, car elle n'aurait pas supporté d'avoir une autre conversation de ce genre avec lui. Les longues discussions intimes lui avaient toujours déplu. Était-ce pour cela que Maya lui avait caché certaines choses ? Alors qu'elle pouvait discuter de DIDA à longueur de journée, elle se sentait prête à bondir dès que l'on faisait incursion dans le domaine de ses émotions. C'était l'une des raisons qui l'incitaient à différer le moment d'appeler Brent, encore plus handicapé qu'elle à ce point de vue.

Quant à Adam... Il excellait dans ce domaine ; une particularité qui exerçait sur elle une dangereuse séduction. Il lui inspirait un besoin d'intimité qu'elle n'avait jamais ressenti jusqu'alors. Comment avait-il pu l'entraîner à évoquer son désir de maternité, alors qu'elle-même n'y comprenait pas grand-chose ? Elle était maintenant partagée entre fascination et méfiance à son égard, ce qui la plongeait dans une confusion intenable. Elle ne pouvait lui parler sans lui révéler ses secrets, pas plus qu'elle ne pouvait le regarder sans constater à quel point il était bel homme. Il suffisait qu'il passe un bras fraternel autour de ses épaules, comme il le faisait depuis tant d'années, pour que chaque molécule de son corps passe en état d'alerte majeure.

Elle l'évitait donc — dans la mesure où l'on peut éviter quelqu'un avec qui l'on partage une caravane. Son travail était son seul centre d'intérêt et sa volonté n'avait fléchi qu'une fois : le jour où Patty lui avait annoncé son projet de devenir médecin. La jeune bénévole affirmait avoir été « éblouie » en les voyant, Adam et elle, sauver la vie du jeune asthmatique. Le souvenir de la lumière du plafonnier, reflétée dans les yeux d'Adam, et de la douceur de sa voix avait déclenché dans le corps de Rebecca une onde de choc impossible à maîtriser.

La plupart du temps, son travail intensif suffisait à la distraire. Il y avait eu quelques progrès : les réfugiés les plus fortunés s'étaient installés à l'hôtel et l'on trouvait petit à petit des logements pour les autres. L'électricité était toujours coupée, mais grâce à des groupes électrogènes supplémentaires, on avait pu, la veille, préparer une poule au riz en cuisine, et la servir à un bon millier de personnes. Après plus d'une quinzaine de jours de rations militaires, ce plat était une manne tombée du ciel. Rebecca appréciait surtout que le centre ait pu se réapprovisionner en fournitures médicales ; des membres de la Garde nationale

restaient maintenant en faction vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant la pharmacie de fortune.

Malgré ces améliorations, le personnel médical était toujours débordé. Les gens dont les maladies chroniques avaient été négligées pendant la première semaine de crise en subissaient les conséquences. Des blessures apparemment bénignes commençaient à s'infecter et des virus se répandaient comme une traînée de poudre dans le centre d'accueil, surtout parmi les enfants.

La plupart des médecins et infirmières avaient quitté Wilmington pour regagner leurs pénates et reprendre leur travail. Pourtant, Dorothea ne proposait même plus à Rebecca et Adam de partir. Elle leur adressait systématiquement les nouvelles équipes à orienter et à former. En un sens, ils avaient l'impression de tout recommencer à zéro, lorsqu'ils aidaient les débutants éberlués à secourir les victimes des sœurs cyclones.

Après avoir terminé à l'aube son service au dispensaire, Rebecca, plutôt que de regagner la caravane, s'était assise par terre devant le panneau souhaitant la bienvenue en Territoire Viking. Elle avait allumé une cigarette, la tête appuyée au mur et les paupières closes. Même la piqûre d'un moustique sur son avant-bras l'avait laissée de marbre tant elle était fatiguée.

— Hello, Bec.

En ouvrant les yeux, elle vit Adam — dont la journée de travail commençait — se diriger vers elle, sa thermos à la main.

— Du café ? demanda-t-elle sans dissimuler son espoir.

Il lui tendit la thermos en souriant ; elle but une grande gorgée avant de lui rendre son bien. Il s'était assis près d'elle et montrait du doigt sa cigarette.

— Je t'échange une deuxième gorgée contre une de celles-ci !

— Sérieusement ?

— Hum !

Elle tira son paquet de sa poche. Quand il en eut allumé une à la sienne, il inhala la fumée, comme s'il s'agissait d'un rite matinal.

— Depuis longtemps ? fit-elle, les sourcils froncés.

— En fait, j 'ai arrêté de fumer à vingt ans. (Il souffla une bouffée dans l'air rose du matin.) Mais ça m'a semblé si délicieux de te voir inhaler que je me suis dit... pourquoi pas moi ?

Elle comprenait sa réaction. Après tout, qu'avait-il à perdre ?

— J'ai l'impression que tu m'évites, lui annonça-t-il lorsqu'ils eurent fumé un moment en silence.

— Comment pourrais-je t'éviter ? Nous partageons une caravane...

— C'est justement ce que je voulais dire. Nous partageons un espace de quelques mètres

carrés et nous n'avons pas eu l'occasion de nous parler depuis plusieurs jours.

Elle laissa à nouveau reposer sa tête contre le mur. Voilà que ça recommençait.

— Notre conversation, l'autre soir, m'a permis de réaliser...

Elle soupira, trop lasse pour s'engager dans cette voie, et cependant il valait mieux qu'ils se parlent en plein jour. Qu'émanait-il de lui pour qu'elle se confie ainsi malgré elle ?

— J'étais si bouleversée en apprenant que Maya s'était fait avorter et me l'avait caché ! reprit-elle.

Elle avait toujours soutenu — de bonne foi — que Maya et elle étaient aussi unies que peuvent l'être deux sœurs. Était-ce une imposture ? Un mensonge soigneusement entretenu ? L'avortement de sa sœur l'amenait à se poser ces questions.

Elle se tourna vers Adam :

— Il nous restait beaucoup d'affaires à régler. ..

— Par exemple ?

— Par exemple, nous n'avons jamais, au grand jamais, parlé de l'assassinat de nos parents.

Rebecca avait articulé ces mots d'une traite.

— Que veux-tu dire par jamais, au grand jamais ?

— Nous n'avons jamais évoqué cet événement à cœur ouvert. Je suis sûre qu'elle me blâmait, mais nous avons continué à vivre comme si de rien n'était... C'est devenu comme un énorme éléphant dans la pièce.

Rebecca écrasa son mégot dans l'herbe et sortit aussitôt une autre cigarette.

Adam prit ses allumettes et lui alluma sa cigarette, les mains en coupe autour de celle-ci, bien qu'il n'y eût pas la moindre brise. Ses doigts sentaient le savon — un véritable aphrodisiaque. Elle détourna rapidement la tête.

— Pourquoi t'aurait-elle blâmée, Rebecca ?

Elle chassa la fumée de ses poumons.

— Parce que j'ai introduit Zed dans nos vies.

— Qui est Zed ?

Rebecca lui jeta un regard interrogateur. Maya n'avait donc jamais prononcé ce nom en sa présence ?

— Zed est l'assassin de nos parents.

Adam fronça les sourcils.

— Je croyais qu'un étudiant de ton père, mécontent de ses notes, avait...

— Maya ne t'en a jamais parlé ? s'exclama Rebecca, éberluée.

— Parlé de quoi ?

Sur le parking, Dorothea sortait de sa caravane. Rebecca se leva, de peur d'être

interrompue.

— Marchons ! Voici Dot qui arrive...

Ils tournèrent à gauche derrière le lycée, puis longèrent la lisière des bois.

Rebecca avala encore une gorgée de café. Une seule raison pouvait expliquer le mystère entretenu par sa sœur au sujet de Zed.

— Je suppose que Maya cherchait à me protéger, Adam. Elle ne voulait pas que tu me méprises... Zed était l'un des étudiants de mon père, mais aussi mon petit ami. Mon ex-petit ami...

— Moins vite ! Je m'y perds.

— J'avais dix-huit ans, soupira Rebecca.

— Et Maya quatorze. Je n'en sais pas plus !

— J'étais tombée amoureuse de Zed. Il avait vingt ans. On s'était rencontrés à une soirée... Je le trouvais sexy et charmant, mais c'était le dernier des imbéciles. Je ne m'en rendais pas compte.

Devant le silence d'Adam, elle poursuivit :

— Il me fascinait... Ça ne me posait pas de problème qu'il soit dealer. Il m'attirait d'autant plus que mon père le détestait ! J'étais furieuse quand mes parents m'ont interdit de le voir et j'ai fait le mur pour aller le rejoindre. Maya le savait, mais pour rien au monde elle ne m'aurait trahie. Mes parents ont fini par me prendre sur le fait ; ils ont sévi et j'ai cessé de fréquenter Zed, qui a complètement perdu la tête. Il cherchait à me rencontrer par tous les moyens et il me suivait à la sortie de mes cours. Tu vois le genre ?

Rebecca inhala une bouffée de cigarette.

— Un jour, il m'a menacée de tuer mes parents parce qu'ils nous avaient obligés à rompre ; mais les jeunes tiennent parfois des propos si absurdes... Je l'ai simplement envoyé promener.

— Oh ! s'indigna Adam. Et Maya ? Que savait-elle de tout ça ?

— Je ne lui ai jamais parlé des menaces de Zed et elle ne se doutait pas que je...

Rebecca s'interrompit. Comment — et pourquoi — en dire plus ?

— Elle ne se doutait pas de quoi ?

— J'étais si bête que j'ai recommencé à le fréquenter. Il était séduisant, et je... Depuis, j'ai souvent réfléchi à mes motivations, Adam. Il était sexy, mon père le haïssait, on m'interdisait de le rencontrer, et j'étais une rebelle. Un mélange redoutable... Donc, Maya n'a jamais su que j'avais recommencé à le voir.

Rebecca jeta un coup d'œil à Adam, qui marchait les yeux baissés et les sourcils froncés.

— Je n'en ai jamais parlé à personne.

Les effluves de savon et de shampoing lui montèrent à la tête quand Adam passa un

bras autour de ses épaules.

— Tu te trimballes de sacrés problèmes, hein?

Elle parvint tout juste à hocher la tête.

— Je me demande comment Maya a pu me cacher tant de choses, ajouta Adam.

— Maintenant, tu sais. Et bien sûr, tu connais le fin mot de l'histoire.

Adam laissa retomber son bras et lui répondit avec irritation :

— Je ne sais plus ce que je sais ou pas, Bec ! Maya ne m'a peut-être dit que des demi-vérités pendant toute notre vie de couple.

— Mais non, Adam !

Rebecca s'étonna d'avoir protesté, car elle se posait elle aussi des questions au sujet de sa sœur.

— Maya m'a raconté qu'un inconnu masqué — un étudiant de ton père — avait tué vos parents dans votre allée. Elle était assise à l'arrière de la voiture.

Rebecca hocha la tête :

— Je me trouvais dans ma chambre quand j'ai entendu sonner à la porte. Mon père était allé chercher Maya en classe, un truc comme ça. Il passait son temps à la conduire je ne sais où et à la ramener à la maison. Elle était sa petite chérie...

Rebecca espéra qu'Adam n'avait pas remarqué son intonation amère

— Ma mère était là et j'ai pensé qu'elle irait ouvrir. Ensuite, j'ai entendu notre voiture dans l'allée et le grincement des freins. Ça m'a paru bizarre, parce que d'habitude mon père laissait sa voiture au garage. Ma mère s'est mise à hurler.

Rebecca interrompit sa marche, les mains pressées sur ses yeux. Adam lui retira sa cigarette avec douceur.

— J'ai regardé par la fenêtre de ma chambre. .. On était en mars et il faisait déjà presque nuit.

Rebecca abaissa les mains et vit les bois, derrière le lycée, mais elle se croyait encore à la fenêtre de sa chambre de jeune fille.

— Dans le faisceau lumineux des phares, j'ai vu un homme debout devant la voiture. Je le distinguais mal, pourtant j'ai tout de suite reconnu Zed, à cause de sa stature et de sa manière de se tenir.

Après avoir récupéré sa cigarette, elle s'assit, la porta à ses lèvres une dernière fois d'un geste hésitant puis écrasa le mégot dans l'herbe.

— Ma mère... fit-elle d'une voix altérée. Mon Dieu, Adam, c'est un souvenir si terrifiant...

Adam posa une main sur sa nuque.

— Alors, ne m'en dis pas plus. Rien ne t'y oblige.

Mais elle devait parler ! Elle devait dire, une fois pour toutes, ce qu'elle avait à dire.

— ...ma mère est montée dans la voiture comme si ses jambes ne pouvaient plus la porter. Elle essayait sans doute de... Enfin, je ne sais pas exactement ce qu'elle voulait faire... Zed s'est mis à tirer à travers le pare-brise. J'ai foncé dans l'escalier et je suis sortie en lui criant de s'arrêter.

Adam s'assit face à Rebecca.

— Tu avais peur ?

— Même pas ; en tout cas, pas pour moi-même ! Au début, je ne me croyais pas en danger, mais j'étais morte de peur pour ma famille. Il a continué à tirer, sans tourner la tête, malgré mes hurlements... Nous avions un racloir à chaussures devant la porte d'entrée. Un objet horriblement lourd, qui m'a pourtant semblé léger comme une plume quand je l'ai empoigné. Tout à coup, j'avais une force colossale. J'ai couru vers Zed et je l'ai lancé sur lui, à quelques mètres de distance.

Rebecca enroulait autour de son doigt un brin d'herbe qu'elle avait arraché. Adam l'observait en silence, sans la questionner.

— Je l'ai atteint à l'épaule. Il a lâché son pistolet ; ensuite, il a fait volte-face et il m'a agrippée. J'ai cru qu'il allait me tuer. Je lui décochais des coups de pied en hurlant pour que mes parents et Maya m'entendent. Il a plaqué une main sur ma bouche en criant : « Si tu dis un seul mot aux flics, je reviens tuer Maya aussi ! » Puis il s'est baissé, et j'ai réalisé qu'il ramassait son arme avant de s'enfuir. Quand j'ai ouvert la portière de la voiture, j'ai vu mes parents...

Rebecca jeta le brin d'herbe et passa une main hésitante dans ses cheveux.

— Un bain de sang... Maya était pelotonnée sur elle-même derrière le siège du conducteur. Couverte de sang... J'ai cru d'abord qu'elle était blessée. Elle ne bougeait pas, elle ne pleurait même pas, sous le choc... Des sirènes hurlaient, parce que les voisins avaient appelé la police. Après, tout devient flou dans ma tête... Les voisins arrivent, la police, les ambulances. La nuit la plus atroce de ma vie. Je ne voulais pas quitter Maya ; je ne voulais pas la lâcher. Quand on l'a emmenée à l'hôpital, j'ai insisté pour monter dans l'ambulance avec elle. Je la serrais dans mes bras, je voudrais la serrer *maintenant* dans mes bras ! dit Rebecca en regardant enfin Adam.

— Je sais, fit-il en lui effleurant le genou. Moi aussi...

— La police nous a interrogées. J'avais peur et j'avais perdu tous mes moyens... Je leur ai dit que cet homme était, à mon avis, un étudiant de mon père ; et je leur ai indiqué l'endroit où Zed vivait avec une bande de drogués. Maya m'a entendue et a répété mes paroles comme un perroquet. Voilà, nous étions toutes les deux dans le mensonge... La police est allée à l'adresse que j'avais indiquée, Zed a tiré, et ils l'ont tué. Quel soulagement! Si j'avais pu le

tuer moi-même, je n'aurais pas hésité.

— D'après Maya, tu aurais refusé que les services sociaux la placent en famille d'accueil.

— Evidemment ! Tout était de ma faute. Je devais veiller sur elle... J'avais décidé que nous resterions ensemble, quoi qu'il arrive. Nous avons l'argent d'une assurance-vie et la maison. Je l'ai vendue, puis on s'est installées dans un appartement. Quelques amis de la famille nous ont aidées sur le plan affectif, mais nous n'avons eu aucune thérapie de soutien. Pourtant, nous en aurions eu bien besoin toutes les deux.

Elle s'était sentie si mal et si angoissée à cette époque... Personne ne s'était inquiété de sa perte de poids, ni de son épuisement, provoqué par de trop nombreuses nuits blanches. Elle s'était coupée de toute vie sociale afin de se consacrer à ses obligations : Maya et son travail. Elle avait renoncé à avoir des relations sexuelles jusqu'à son entrée en fac de médecine ; une fois rassurée au sujet de sa sœur, devenue étudiante à son tour, elle avait rattrapé le temps perdu. Adam semblait pensif.

— Je vous admire d'avoir réussi aussi brillamment vos études, Maya et toi, après une telle tragédie ! Si j'ai bien compris, tu as travaillé pendant un an, mais il semblerait que Maya n'a pas interrompu sa scolarité une seconde...

— Ça nous a permis d'assumer notre chagrin. Nous fonctionnons exactement de la même manière, toi et moi, quand nous travaillons de si longues heures pour éviter de penser.

— Oui, admit Adam.

— J'ai toujours craint que Maya n'ait deviné que je fréquentais toujours Zed, poursuit Rebecca en allumant une nouvelle cigarette. Elle aurait pu se douter que je continuais à le retrouver en secret. Juste après la mort de mes parents, j'ai prétendu que j'avais cessé de le voir bien avant le drame ; elle m'a répondu qu'elle ne voulait pas en parler. Était-elle fâchée parce qu'elle me soupçonnait de lui mentir ? Je n'ai plus jamais abordé la question. Donc, tu vois, Adam, ce que je veux dire quand je parle d'affaires encore à régler. Il y avait tant de non-dit entre nous !

En appui sur ses mains, Adam s'étira en arrière.

— Elle ne m'a jamais donné l'impression d'éprouver de la rancune à ton égard. Elle t'était reconnaissante de lui avoir évité un placement en famille d'accueil.

— Je sais, mais il me semble que... que tout est arrivé par ma faute. Si Zed détestait mes parents, c'était à cause de moi.

— Tu n'as pas à être aussi sévère avec toi-même, Bec ! Tu ne vois donc pas à quel point tu as été remarquable ? Tu avais dix-huit ans... S'amouracher d'un mauvais garçon est une erreur courante à cet âge. Ensuite, tu as élevé ta sœur comme l'aurait fait une mère, tu es devenue médecin, et tu l'as aidée à suivre la même voie.

Rebecca sourit. Elle appréciait qu'Adam se donne tant de mal pour la soulager de son

fardeau, mais elle se rembrunit tout à coup :

— Il y a un éléphant ici et maintenant !

— Comment ça ?

— Il y a ce que nous pensons tous les deux au sujet de Maya, sans le dire.

Malgré le silence d'Adam, Rebecca eut la certitude qu'il avait deviné sa pensée.

— C'est dur de la laisser partir... murmura-t-il.

— Insupportable !

Penchée en avant, elle lui ouvrit ses bras — ce qu'elle souhaitait faire depuis plusieurs jours — et il l'enlaça à son tour. Puis ils restèrent ainsi longtemps, très longtemps.

Maya

JE SUIS RESTÉE ASSISE une bonne demi-heure dans la cuisine après ma conversation avec Simmee. J'hésitais à la suivre dans sa chambre où elle avait trouvé refuge, car je tenais à respecter son intimité. J'avais l'esprit en ébullition et je me débattais avec mes pensées.

On m'avait proposé un bébé, une offre certainement sincère, du moins quand Simmee l'avait formulée. Mais Adam ne voyait pas l'adoption d'un bon œil. Les tracasseries administratives étaient peut-être à l'origine de son opposition ; si nous parvenions à adopter un bébé sans intermédiaires, il n'aurait pas nécessairement la même attitude. Au fond de moi-même, je savais que ce ne serait pas le cas. Le véritable obstacle était l'importance qu'il accordait au lien du sang. Ce lien que je ne pouvais lui offrir...

En outre, le bébé de Simmee avait un père, et Tully n'accepterait sûrement pas de l'abandonner. Simmee m'avait fait cette proposition dans un moment de panique : elle était terrifiée à l'idée d'accoucher d'un enfant dont la naissance lui évoquait la mort de sa propre mère. Les problèmes et les frustrations innombrables de son enfance solitaire à Last Run Shelter affluaient au premier plan, tandis qu'elle se préparait à mettre au monde un petit être totalement dépendant.

A dix-sept ans, elle-même était à peine adulte et vivait dans le dénuement. Une fois mis au courant, les services sociaux l'autoriseraient-ils à garder son bébé ? Elle supposait que Tully ne la laisserait pas accoucher à l'hôpital. Était-ce par peur qu'on leur retire le bébé ?

Je suis sortie dehors, résolue à lui parler. Je ferais en sorte qu'il comprenne ce qu'éprouve une femme sur le point d'accoucher, surtout si sa mère est morte en couches. Il fallait à tout prix que je lui ouvre les yeux.

J'ai trouvé Tully à l'arrière de la maison. Assis sur une longue pierre plate, il me tournait le dos. Devant lui, un feu ronronnait dans le foyer bétonné où brûlaient les ordures, et une fumée acre et sombre s'élevait jusqu'aux cimes des arbres.

A sa vue, j'ai ralenti le pas, en me souvenant de mon embarras quand nous avions discuté dans le jardin.

— Hello, Tully... ai-je marmonné.

Pris au dépourvu, il s'est tourné vers moi.

— Salut ! Y a un problème ?

— Je peux vous parler une minute ?

— Pas de souci, du moment que vous me demandez pas de construire un radeau. Faites

comme chez vous !

Avec un sourire, il m'a indiqué d'un signe de tête une autre pierre, près du feu. Après avoir esquissé quelques pas dans cette direction, je me suis figée : il tenait un fusil entre les mains.

— Pas de panique, j'étais seulement en train de le nettoyer !

Il a posé son arme à l'extrémité de la longue roche plate, comme s'il voulait m'assurer qu'il ne comptait pas l'utiliser en ma présence.

— Je sais que vous vous méfiez plutôt des armes à feu, a-t-il ajouté en fourrant un chiffon dans sa poche.

— Qu'en savez-vous ?

Je me sentais à la limite de la paranoïa. Il s'est mis à rire.

— Vous les regardez comme si elles pouvaient faire feu toutes seules !

Je me suis assise sur la pierre, dont j'ai senti la tiédeur sous mes cuisses — à cause de la proximité du feu, mais aussi parce que la journée devenait de plus en plus chaude.

— Je n'ai pas l'habitude d'avoir des armes à feu près de moi, ai-je balbutié.

— Moi, j'en ai toujours eu à portée de main.

Il s'est levé pour tisonner le feu à l'aide d'un long bâton. Des étincelles voltigeaient, et j'ai vu l'emballage d'un paquet de pâtes se tortiller dans les flammes. En regardant Tully entretenir le feu, j'ai réalisé qu'il était perpétuellement en mouvement ; à lui seul, il avait l'énergie de deux hommes. S'il s'installait avec Simmee sur le continent, il pourrait se trouver un bon emploi.

— Mon père m'a emmené à la chasse dès que j'ai su marcher, a-t-il précisé. Ici, on doit chasser pour pas se dégoûter de manger du poisson !

Il avait dit « on » comme si Jackson, son compagnon de chasse, était toujours en vie. Selon Lady Alice, il pleurait en lui ramenant le corps de son fils. J'avais du mal à imaginer ce rude gaillard en larmes, mais il ne faut jamais se fier aux apparences. Une leçon que j'avais apprise en observant les pères de mes jeunes patients.

— C'est une chance que vous soyez un bon chasseur, ai-je dit sans conviction. Sinon, nous serions morts de faim...

J'avais honte de me sentir si timorée en sa présence.

— Alors, c'était quoi, votre idée ?

La tête légèrement inclinée, il m'évaluait du regard. J'ai pris ma respiration en surveillant le fusil du coin de l'œil... comme si je m'attendais bel et bien à ce qu'il fasse feu tout seul.

— Je voulais vous parler de Simmee, du bébé...

Son visage s'est assombri et il ne s'est plus occupé du feu.

— Il y a un problème, à votre avis ?

— Oh non ! Tout va bien. Simmee paraît en très bonne santé, elle fera une excellente mère. Et vous un excellent père, j'en suis certaine.

J'ai tenté de lui sourire, en espérant qu'il ne me trouvait pas trop condescendante.

— D'ici quelques années vous pourrez emmener votre propre fils à la chasse.

— Oui, m'dame, j'me réjouis d'avance.

Les bras croisés sur la poitrine, et le bâton au bout des doigts, il paraissait deviner que je ne lui avais pas encore tout dit.

— Et si c'est une fille ? ai-je avancé pour gagner du temps.

— Y a pas de loi qui interdit à une fille de chasser, si ?

— Pas que je sache. (Mal installée sur la pierre trop dure, j'ai essuyé mon front moite d'un revers de main.)

— Mais voici la raison pour laquelle je tenais à vous parler... Simmee s'inquiète à l'idée d'accoucher ici.

Ce n'était pas le moment d'évoquer son angoisse à l'idée d'élever un enfant à Last Run Shelter. Chaque chose en son temps.

Tully a froncé les sourcils.

— Ah bon ? Première nouvelle !

— Elle essaye de se montrer courageuse. En plus, elle n'aimerait pas que Lady Alice se doute de ses réticences... Mais, réfléchissez bien, Tully. Sa mère est morte en la mettant au monde, et Lady Alice était là pour l'aider à accoucher. Elle a de bonnes raisons de se sentir un peu angoissée.

Tully s'est rassis sur la pierre, qui a un peu oscillé sous son poids.

— Simmee, elle a rien à craindre ! Vous m'avez dit vous-même qu'elle est en bonne santé.

— A mon avis, tout ira bien, mais on ne sait jamais ; et quand les choses tournent mal, il n'y a pas une seule seconde à perdre. Elle accoucherait dans de meilleures conditions à l'hôpital et ça l'apaiserait beaucoup.

Une fois de plus, Tully a froncé les sourcils comme s'il avait du mal à comprendre mon point de vue.

— Je vois pas comment je pourrais la transporter quand... vous voyez... quand le bébé sera prêt à naître. Sur la rivière, tout peut arriver...

Cet argument ne faisait pas le poids.

— La traversée est l'affaire de cinq à dix minutes, non ? Au moment de la naissance, vous aurez un autre bateau, j'en suis sûre.

Tully scrutait le feu déclinant d'un air songeur.

— Après la traversée, on doit marcher jusqu'à la maison de Larry. Trois bons kilomètres... Dans son état, ça sera difficile pour elle. Et ensuite, l'hôpital n'est pas la porte à côté...

J'ai ouvert la bouche pour formuler une objection, mais il a continué à parler :

— Et puis on a pas d'argent ! Qu'est-ce qu'on fera s'ils nous virent ? Et vous savez, il y a tout plein de maladies à l'hôpital. C'est comme ça que mon grand-père est parti. Ma mère l'avait forcé à y aller à cause de son diabète ; il a attrapé j'sais pas quel microbe et il est mort en un rien de temps.

Il a ramassé une brindille qu'il a jetée dans le feu.

— Ça me semble bien plus sage de laisser faire Lady Alice, a-t-il conclu.

— MAus pourriez discuter de ces risques avec Simmee, pour savoir si elle préfère accoucher ici ou à l'hôpital.

Je n'avais pas encore réfléchi à la manière dont elle irait du débarcadère à la maison de Larry ; toutes ces difficultés me prenaient de court.

Tully s'est levé. Après avoir tisonné les braises avec son bâton, il a tourné vers moi un visage aux traits durcis.

— Ecoutez, vous avez pas intérêt à vous mêler de nos affaires ! Les étrangers, ils veulent toujours qu'on fasse comme eux, mais ils comprennent rien à notre manière de vivre.

La lumière des flammes altérait ses traits, et j'ai baissé les yeux avant que son regard ne se glace. Mon cœur battait à un rythme dément. J'imaginai son fusil (ou était-ce une carabine ?) en train de faire feu tout à coup, et je croyais presque entendre l'écho de la détonation à travers la forêt, au-delà de la rivière.

— Je comprends, ai-je murmuré lâchement en me levant.

Tandis qu'il se penchait pour prendre son arme, j'ai balayé d'une main les cendres et le sable, sur le fond de mon pantalon.

— A tout à l'heure, Tully.

Sur ces mots, j'ai rejoint la maison en serrant les fesses, morte de peur en attendant la balle qui allait me transpercer le crâne. Pas question de courir ! Après avoir ouvert la porte-écran, je me suis effondrée sur l'une des chaises de la cuisine et j'ai serré mes mains entre mes cuisses pour les empêcher de trembler.

Pourquoi n'avais-je pas insisté davantage ? Tout en présentant des excuses à Tully pour mon indiscretion, j'aurais dû l'aider à trouver une solution pour le trajet entre le débarcadère et l'hôpital, et lui signaler la possibilité d'une aide financière pour l'accouchement. Je pouvais moi les aider financièrement, en cas de besoin. Mais j'avais paniqué parce qu'il avait élevé la voix de deux décibels, parce que le bleu de ses yeux avait failli se métamorphoser en glace, et parce qu'il avait un fusil à proximité. Je n'aurais plus jamais la possibilité d'aborder ce sujet avec lui.

J'avais l'impression d'avoir trahi Simmee, et mon seul espoir était de ne pas avoir aggravé les choses par ma maladresse.

Rebecca

ELLE AVAIT ATTRAPPÉ LE MAL DE GORGE et le nez bouché endémiques dans le centre. Jusqu'à trois heures du matin, elle s'était sentie en forme pour son travail au dispensaire, mais elle avait réalisé alors qu'elle avalait difficilement et que ses sinus étaient gonflés et douloureux. Aux aurores, lorsqu'elle avait rejoint sa caravane, les poches pleines de comprimés de paracétamol et d'antitussifs, elle ne doutait plus d'être malade.

Adam versait du café dans sa thermos.

— Oh, oh ! Tu as l'air mal en point...

— Ne touche à rien de ce que j'ai touché et évite même de respirer en ma présence, sinon tu es foutu.

— Pauvre Bec. Que pourrais-je faire pour toi avant d'y aller ?

Comme elle se dirigeait vers le double lit, il l'arrêta en lui posant une main sur le front :

— Tu as de la fièvre, petite !

— Je refuse d'être malade.

— Tu as pris quelque chose ?

Elle sortit son paracétamol de sa poche. Il lui tendit une bouteille d'eau, et elle eut l'impression que les comprimés lui égratignaient la gorge.

Depuis qu'elle avait parlé à Adam de l'assassinat de ses parents, elle se sentait encore plus proche de lui. Plus proche et cent fois plus légère, comme si le simple fait de se confier à quelqu'un lui avait fait du bien.

Assise au bord du lit, elle enlevait ses chaussures quand Adam jeta un coup d'œil dehors :

— Voici Dot.

— Bonjour, vous deux ! fit Dorothea en entrant.

Ses visites inopinées n'affolaient plus Rebecca, mais quelque chose dans son intonation la fit interrompre son geste.

— Quoi de neuf ? fit-elle.

Dorothea s'adossa au comptoir, les bras croisés.

— Ils arrêtent les recherches des victimes du crash.

— Non !

Ce cri du cœur avait échappé à Rebecca. Cela ne la surprenait guère : bientôt deux semaines s'étaient écoulées depuis l'accident, et les secours se réduisaient alors qu'il restait encore des centaines de disparus. Cependant, la nouvelle annoncée par Dorothea signifiait la

perte de tout espoir et de toute illusion.

Adam vint s'asseoir près d'elle et prit ses mains entre les siennes.

— Je suis navrée. C'est atroce... (Dorothea cherchait le mot juste.) C'est... inacceptable pour vous deux. Vous devez me juger responsable, puisque c'est moi qui ai voulu qu'elle vienne nous rejoindre.

— Non, Dot, murmura Rebecca.

— Tu n'y es pour rien, insista Adam.

— Je ne suis pas aussi indulgente que vous à mon égard ! C'est également moi qui l'ai poussée à monter dans cet hélicoptère.

Dorothea, dont le regard restait rivé au sol, finit par lever les yeux :

— Elle a fait du bon travail. Je n'aurais jamais dû la considérer comme une poule mouillée.

Adam resserra sa main sur les doigts de Rebecca :

— Je te l'avais bien dit.

— Et tu avais raison... L'une des églises organise demain soir un service commémoratif en l'honneur des victimes. J'estime que Maya, l'infirmière et la pilote méritent une mention spéciale. Je m'en chargerai, si vous permettez, fit Dorothea en se frictionnant la nuque d'un air las.

— Non, je m'en occuperai moi, dit Adam. A moins que tu ne veuilles prendre la parole, Bec ?

Elle aurait dû accepter, mais il lui faudrait des mois, sinon des années, pour y voir clair dans ses sentiments, et trouver ce qu'elle avait à dire au sujet de sa sœur.

— Non, souffla-t-elle. Je n'y arriverai pas...

— Tu y arriverais parfaitement, mais je le ferai volontiers ! Il te suffira de me dire si je dois parler de certaines choses ; je pourrai m'exprimer au nom de nous deux.

Dorothea enfonça les mains dans ses poches.

— Vous verrez ça tous les deux. Le service a lieu à dix-neuf heures, une camionnette viendra nous chercher près de ma caravane.

Elle se tourna vers Rebecca :

— Tu as besoin de sommeil, mon petit. On dirait que tu as attrapé la crève qui sévit ici en ce moment. Et toi, Adam, prends ta journée !

Adam se leva pour raccompagner Dorothea. Rebecca ne fit pas un geste, une chaussure à terre, l'autre délacée. Elle fut contente d'entendre Adam murmurer : « Je ne la laisserai pas seule. » A cet instant, la solitude lui aurait trop pesé. En deux semaines, elle venait de perdre non seulement sa sœur, mais son ardeur, sa détermination. Quand elle s'imaginait avec des bébés dans les bras ou qu'elle apercevait ses parents dans les gradins, elle craignait même de

perdre la raison.

Après s'être déchaussée elle s'allongea avant de se relever aussitôt.

— Je ne peux pas respirer en étant couchée. Mon nez est trop bouché !

Adam alla prendre son oreiller sur le canapé et le plaça de manière à surélever le sien.

— Essaie de dormir à demi assise.

— Ton oreiller sera infesté de microbes.

— Et alors ? !

Il alla faire couler de l'eau dans la salle de douche et revint avec un gant de toilette mouillé qu'il déposa sur son front après l'avoir plié en quatre. Adam était si attentif... Elle était heureuse que Maya ait pu bénéficier de sa sollicitude.

Il s'assit au bord du lit pendant qu'elle s'installait de son mieux. Tournant le dos à Adam, allongée sur le côté droit et soutenue par les oreillers, elle respirait correctement.

— Ça va ? souffla-t-elle au bout d'un moment.

Sa réponse se fit attendre :

— L'arrêt des recherches n'était pas... imprévisible.

— Tu ne réponds pas à ma question !

— Oui, ça va.

— Tu peux aller au dispensaire, si tu veux. Je vais dormir un peu.

— Je n'ai pas l'intention d'y aller. Pas tout de suite.

Les yeux fermés, Rebecca voyait l'image de sa sœur derrière l'écran de ses paupières. Elle cligna des yeux, sans parvenir à la chasser. Maya lui souriait ; elle n'avait pas l'air d'une femme trop éprouvée par la souffrance. Pourtant elle avait souffert dans sa vie, et ce n'était pas juste.

— On ne se sent jamais rassasié, dit-elle d'une voix brisée.

— De quoi parles-tu ?

— On ne se sent jamais rassasié de quelqu'un qu'on aime. Je regrette de ne pas avoir passé chaque journée, chaque minute, avec elle.

— Je sais...

— Elle est sous mes paupières.

— Sous les miennes aussi.

— Vraiment ? Et elle te sourit ?

— Oui, dit-il après une brève hésitation, qui fit douter Rebecca de sa sincérité.

— Nous aurions dû nous parler chaque jour, comme le font certaines sœurs. J'étais tout le temps par monts et par vaux, injoignable par téléphone. Si on me la rendait, je m'arrangerais pour lui parler chaque jour !

— Je tiens beaucoup à une chose, Rebecca.

Cette remarque inattendue d'Adam la surprit. Désirait-il qu'elle lui donne un objet ayant appartenu à Maya ?

— Tu tiens à quoi, Adam ?

— Je souhaite que tu fasses toujours partie de ma famille. Officiellement, nous ne sommes peut-être plus beau-frère et belle-sœur, mais j'aimerais que notre lien reste indissoluble. D'accord ?

Rebecca roula sur le dos ; sa tête douloureuse lui semblait en coton.

— Maya l'aurait certainement souhaité !

Il opina tout en se penchant pour retourner, sur son front, le gant de toilette humide. Quand elle referma les yeux, elle aurait juré que le sourire de Maya s'était agrandi.

Maya

JE VIVAIS DEPUIS AU MOINS DIX JOURS à Last Run Shelter, probablement plus. J'en avais pour preuve la manière dont ma peau me picotait et se resserrait autour de mes points de suture. Il était grand temps que ces points disparaissent.

— Tu aurais des petits ciseaux ou une lame de rasoir ? demandai-je à Simmee. Il faut que je retire les fils...

Nous lavions les carreaux du salon, côté intérieur, car elle avait remarqué une traînée sur l'un d'eux, une heure plus tôt. Elle s'était lancée, mélangeant eau et vinaigre, et se mettant à frotter, malgré son ventre volumineux.

— Lady Alice vous les enlèvera, me répondit-elle. Mes ciseaux sont pas assez fins !

Elle frottait le coin de l'un des carreaux à l'aide de son chiffon et l'odeur acre du vinaigre emplissait la pièce.

— Bien, ai-je murmuré, en soupirant discrètement de peur qu'elle ne m'entende. J'irai la voir dès qu'on aura fini.

J'étais prête à marcher toute seule à travers bois, mais il manquait un fusil contre le mur, près de la porte d'entrée. Tully, qui était dehors, risquait-il de me prendre pour un chevreuil ?

J'ai suggéré à Simmee de m'accompagner ; elle m'a dévisagée :

— Vous êtes capable d'y aller sans moi ? Mon dos me fait mal.

J'avais peut-être intérêt à remettre mon projet au lendemain, en espérant que Simmee serait d'attaque. Mais Lady Alice n'habitait pas bien loin et je me suis sentie ridicule.

— Aucun problème, ai-je menti. Tu devrais t'asseoir et me laisser finir.

Un instant, j'ai cru que Simmee accepterait mon aide, mais elle a secoué la tête :

— J'aime faire les carreaux parce qu'on voit tout de suite le résultat. En travaillant, j'réfléchis. Par exemple, j'me demande comment ce carreau a été fabriqué et tout...

A l'affût des moindres traces, elle a reculé d'un pas pour examiner la fenêtre en hochant la tête.

— J'suis comme ça chaque fois que je nettoie une fenêtre ! Ça m'empêche de penser à autre chose.

Elle avait une conception des tâches ménagères beaucoup plus positive que la mienne. Les carreaux ne m'inspiraient aucun intérêt, et toutes mes pensées convergeaient vers elle. Si légère et rayonnante au moment de mon arrivée à Last Run ; maintenant sombre et accablée. J'aurais voulu la rassurer, mais j'avais conscience qu'elle ne devait compter que sur elle-

même et que ses idées noires se dissiperaient après la naissance de son enfant. D'ici là, Simmee affronterait sans moi l'épreuve angoissante des contractions et de l'accouchement, tandis que l'ombre de sa mère planerait sur elle. Après mon refus d'adopter son bébé, elle ne m'avait plus adressé la parole pendant des heures. J'avais fini par la faire asseoir face à moi, les mains sur ses épaules, en lui promettant de l'aider de mon mieux même si je ne mettais pas son enfant au monde. Je lui avais dit combien j'étais honorée par sa confiance, mais que la « voix de ses hormones » ne devait pas l'entraîner à prendre une décision irrévocable. Je m'arrangerais pour qu'une infirmière à domicile passe la voir ainsi que son bébé. Elle m'avait écoutée attentivement, avant de me déclarer que j'avais sans doute raison. Le lendemain pourtant, la tension était toujours là mais paraissait maintenant décroître.

Entre Tully et moi, le calme semblait revenu également, depuis notre conversation houleuse près du feu, et mon retour précipité à la maison — afin de m'éloigner de son fusil. Ce soir-là, au dîner, il s'était comporté comme si de rien n'était, faisant des plaisanteries scabreuses et se penchant pour becoter la nuque de Simmee. J'avais essayé de jouer le jeu, mais mon rôle me mettait mal à l'aise. Il avait raison de me considérer comme une étrangère, favorisée par l'instruction et la fortune. De quel droit voulais-je imposer mes valeurs à des gens qui vivaient dans un monde différent ? Pourtant l'angoisse de Simmee me hantait : elle attendait de moi une chose que je ne pouvais lui donner.

Après avoir terminé les vitres, je me suis mise en route vers la maison de Lady Alice. J'avancais comme une loque humaine dans la forêt ténébreuse, dont les plantes grimpantes s'enroulaient autour de mes pieds, mes bras et mon cou. En compagnie de Simmee, cette marche m'avait déjà paru relativement inquiétante ; seule, je me sentais profondément troublée. Je sursautais au moindre bruit — écureuils jouant dans les arbres ou brindilles craquantes — et je fis au pas de course la dernière moitié du trajet. Une joie immense me submergea quand j'aperçus la petite mesure décrépite. Du linge séchait sur une corde, entre la maison et un arbre proche. J'ai reconnu les vêtements noirs de Lady Alice. Que portait-elle à la place ? Je ne pouvais l'imaginer vêtue autrement qu'en noir.

Une bâche d'un bleu électrique recouvrait le toit troué de la véranda, et la branche qui l'avait endommagé reposait maintenant sur le sol. Tully, ai-je pensé, émue à l'idée de la peine qu'il s'était donnée pour déblayer la véranda de Lady Alice.

Celle-ci m'avait vue approcher, car elle ouvrait déjà la porte-écran.

— Bonjour ! m'a-t-elle lancé.

J'ai remarqué sa robe à manches longues, dans une cotonnade violette, parsemée de petites pâquerettes roses et vertes.

— Vous êtes jolie comme tout !

Je lui ai souri, en évitant de regarder le raclor à chaussures en fonte, près de la porte. Je

parvenais à sourire, maintenant que j'avais traversé la forêt, mais j'appréhendais déjà l'épreuve du retour.

Elle a écarté mon compliment d'un revers de main.

— Oh, fais donc pas attention à moi ! Ça m'ennuie de porter cette robe depuis que Jackson nous a quittés, mais c'est mon jour de lessive.

— J'espérais que ça pourrait aussi être le jour de me retirer mes points de suture... Vous avez le temps ?

— Bien sûr ! Je trouve toujours du temps pour Miss Maya.

J'ai suivi Lady Alice à l'intérieur de la maison. Dans la pénombre du living, la multitude de courtepointes en patchwork et de napperons se voyait à peine. Elle a pris sur le plan de travail de la cuisine une vieille serviette en cuir, comme celles que les médecins utilisaient pour les visites à domicile.

— Ma trousse médicale, m'a-t-elle annoncé non sans fierté.

Je l'imaginai soudain cherchant désespérément à sauver Jackson, quand Tully l'avait ramené après l'accident. Était-il déjà mort, ou bien avait-il expiré dans ses bras malgré ses soins ? Ce n'était pas le moment d'y penser.

Lady Alice a ouvert la serviette et en a sorti, d'un air solennel, une boîte en plastique dont elle a soulevé le couvercle. Je vis alors apparaître un pain de savon vert. Simmee n'avait-elle pas fait allusion à un « savon spécial » employé par la vieille dame pour soigner ses patients ?

Celle-ci s'est lavé soigneusement les mains. Le savon dégageait une forte odeur de pin.

— Allons dans la véranda derrière la maison, on aura une meilleure lumière !

Nous nous sommes installées sur les marches en bois. Le dos au mur, j'ai retroussé mon pantalon, puis elle a placé ma jambe sur ses genoux. Alors m'est revenu à l'esprit un jour lointain où mon père avait placé ma jambe de cette manière pour retirer des graviers de mon genou écorché. C'était affreusement douloureux, mais je n'avais pas versé une larme. «Ma courageuse petite fille...», m'avait-il dit. J'avais donc été courageuse en d'autres temps. Pourrais-je le redevenir et traverser la forêt sans faire un bond au moindre son ?

Sur ma jambe, des poils blonds scintillaient au soleil. Des poils très blonds, mais qui avaient bien poussé en deux semaines. Une vision d'horreur pour moi : depuis que j'avais pris l'habitude de me raser les jambes, à douze ans, je n'avais jamais rien vu de tel !

Lady Alice a rouvert sa serviette de cuir, dont elle a tiré une pince à épiler et une paire de véritables ciseaux chirurgicaux.

— Où trouvez-vous vos fournitures médicales ? lui ai-je demandé.

— Mon oncle Jimmy, qui était médecin, venait ici de temps en temps. A sa mort, il m'a légué dans son testament sa serviette de travail. .. J crois qu'il avait beaucoup d'ambition pour moi — surtout que ses enfants à lui ils étaient pas bien futés, a-t-elle conclu en me jetant un

regard complice.

J'ai ri de bon cœur. Ses mains avaient maintenant touché la serviette de cuir, ma jambe, la marche en bois, sa robe, les ciseaux. Sur le point d'insister pour qu'elle stérilise au moins ces derniers, j'ai préféré me taire. A quoi bon perturber cette vieille femme ? Ma blessure était refermée et saine. Je survivrais...

Malgré mes réticences initiales, j'ai été impressionnée par son adresse quand elle a manipulé la pince et les ciseaux, et je l'ai félicitée.

— Oh, c'est rien ! m'a-t-elle répondu modestement. J'ai l'impression d'avoir toujours fait ça...

— Je suis contente que Tully ait pu déblayer votre véranda, ai-je constaté.

— Larry s'est chargé de presque tout !

— Larry ?

Je croyais avoir mal entendu, car elle parlait d'une voix étouffée, la tête baissée sur ma jambe.

— Oui, il est passé hier matin ! Il m'apportait des provisions et il voulait m'emmener, mais je lui ai dit qu'il n'en était pas question. J'ai répondu la même chose chaque fois, et j'ai pensé qu'il aurait du mal à y croire si j'acceptais de le suivre. Un jour, j'lui dirai peut-être « oui », juste pour voir...

Sidérée, j'ai interrompu Lady Alice :

— Larry ? Votre fils Larry est passé hier ?

— C'est comme je vous dis.

— Il était là et vous ne lui avez pas parlé de moi ? Je croyais que vous saviez que je veux rentrer chez moi et que...

— Du calme, mon petit ! Si tu bouges ta jambe comme ça, j'vais finir par te faire mal.

— Lady Alice !

J'ai retiré ma jambe alors que la moitié des points était encore intacte et j'ai empoigné son bras :

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que je dois rentrer chez moi ?

Elle s'est dégagee, apparemment perplexe.

— Y a pas de quoi se mettre dans un état pareil ! Tully s'occupait du toit avec Larry. Comme il a rien dit, j'ai cru que tu avais changé d'avis...

— Tully était là en même temps que Larry ?

— Exactement, mon petit, a-t-elle répondu en effleurant ma joue du bout des doigts. Et Tully n'a pas dit un mot à ton sujet ! Donc, je m'suis dit que tu voulais rester pour m'aider quand Simmee elle aura ses douleurs. Vous vous entendez si bien maintenant, toutes les deux...

— Comment a-t-il osé ? ai-je crié, folle de rage. Je suis prisonnière ici !

Je me suis levée en passant mes mains dans mes cheveux emmêlés.

— Je dois rentrer chez moi, Lady Alice. J'ai un mari et une sœur qui me croient morte, de toute évidence. Ils ne savent pas ce que je suis devenue !

Lady Alice s'est levée à son tour et m'a prise dans ses bras. Ses cheveux drus frôlaient mon menton et des effluves de savon emplissaient mes narines.

— Ne t'inquiète pas, mon petit. Tu es en sécurité avec nous. Larry va bientôt revenir et on trouvera une solution. Tully a pas bien compris ce que tu voulais, c'est tout.

— Je ne lui ai jamais dit que j'avais l'intention de rester !

Tout en parlant, j'ai fondu en larmes. Mon corps était secoué de sanglots, et la vieille femme m'a serrée plus étroitement contre elle. Je me suis libérée de son étreinte, inconsolable...

Je cherchais à me souvenir de ma conversation avec Tully : qu'avais-je pu lui dire pour qu'il s' imagine que je souhaitais attendre l'accouchement de Simmee ?

Tout à coup, je me suis souvenue du bateau. J'ai manqué éclater de rire, tellement je me sentais soulagée.

— Il a sans doute parlé à Larry de son bateau parti à la dérive... et il lui a demandé de lui en procurer un autre pour me sortir d'ici...

Mon raisonnement ne tenait pas debout ! Pourquoi Tully n'avait-il pas simplement demandé à Larry de m'emmener ? Et pourquoi ne m'avait-il pas avertie s'il comptait attendre d'avoir un nouveau bateau ?

— Tully a-t-il au moins prié Larry d'appeler ma famille et de...

Je me suis tue. Bien sûr que non, puisque Tully ne savait pas à quel numéro on pouvait joindre Adam ou Rebecca !

— C'est... c'est tout bonnement incroyable, ai-je conclu.

D'une voix stridente, Lady Alice m'a intimé l'ordre de m'asseoir ; j'ai obtempéré, non sans m'indigner :

— Je n'arrive pas à croire que Tully n'ait rien dit à Larry !

Lady Alice s'est rassise à côté de moi ;

— Et à ton avis, pourquoi il a gardé ça pour lui ?

— Ce n'est pas mon problème. Tout ce que je veux savoir...

— Réfléchis bien, Miss Maya. Demande-toi pourquoi il veut te garder ici.

Avais-je été kidnappée ? Tully espérait-il obtenir une rançon de la part d'Adam, en échange de ma liberté ? Cette hypothèse m'a semblé absurde.

— Il voudrait que tu mettes au monde le bébé de Simmee, a repris Lady Alice.

Elle articulait lentement, comme si je n'étais guère plus maligne que les cousins ou

cousines dont elle m'avait parlé, puis elle a agité ses mains dans les airs.

— Tu es un vrai docteur, et moi j'suis plus qu'une vieille femme... Ça doit lui donner du souci ! J'sais bien que cette fille a une peur bleue qu'il lui arrive la même chose qu'à sa maman. Tully a peur lui aussi, donc c'est bien que tu sois avec nous. Tout le monde voudrait que tu restes.

— Mais je ne veux pas rester ! Je veux rentrer chez moi !

— Je sais, mon petit, et je regrette d'avoir rien dit à Larry. (Elle s'est mordillé les lèvres d'un air navré.) Je m'en veux... Je pensais qu'à moi, comme une égoïste, et j'étais tellement contente que Larry il soit venu me voir avec des provisions.

Lady Alice a pris ma main dans la sienne et l'a posée sur son genou.

— En fait, je sais pas vraiment pourquoi Tully a rien dit... En tout cas, si c'est à cause de Simmee et du bébé, tu n'auras pas trop longtemps à attendre. Cette petite est sur le point d'accoucher !

— Je dois parler à Tully.

J'ai dégagé ma main pour me relever, mais Lady Alice m'a retenue :

— T'as peut-être pas intérêt à l'ennuyer avec ça.

— Il le faut !

— Alors, laisse-moi enlever tes derniers points de suture. Ensuite, libre à toi de t'engueuler avec lui, a marmonné Lady Alice en se penchant sur ma jambe. Mais oublie pas que tu feras le plus grand bien à Simmee si tu es là quand son bébé naîtra.

Tully était en train de dépiauter un lapin sur la table de jardin, quand je l'ai aperçu.

— Vous n'avez pas parlé de moi à Larry ? ai-je hurlé, avant de me poster de l'autre côté de la table, sans me préoccuper de la dépouille sanglante qui nous séparait.

Sans me préoccuper non plus du couteau aiguisé, j'ai posé les mains sur la table, en le foudroyant du regard.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ? Vous savez parfaitement que je dois partir !

Il a semblé agacé par mon explosion de colère.

— Vous z'êtes allée voir Lady Alice ?

— Elle m'a appris que vous n'aviez rien dit à Larry. Comment avez-vous osé me faire ça ?

— J'ai causé à Larry et Lady Alice le sait. Elle était en train de nous montrer l'endroit où il fallait mettre la grosse branche.

— Dans ce cas, comment se fait-il que je sois ici, alors que je devrais être en train de rentrer chez moi ? ai-je rugi. C'est une histoire de fous !

— Lady Alice a dit que vous aviez changé d'avis.

— Quoi ?

— Elle a dit que vous aviez décidé de rester jusqu'à la naissance du bébé.

Qui croire ? Muette d'indignation, j'ai fini par murmurer :

— D'après ce qu'elle m'a raconté, c'est vous qui souhaitez que je reste jusqu'à la venue du bébé !

— Ah oui ? a-t-il ricané. Des fois, les gens mettent dans la bouche des autres leurs idées à eux. Lady Alice... c'est une vieille femme bien gentille et tout, mais elle dit pas forcément la vérité...

— Je me fiche de ce que dit Lady Alice. Tully, vous savez que je dois partir et vous n'avez rien fait pour m'aider !

Il écorchait son lapin d'un air imperturbable.

— Eh bien, c'est que vous vous entendez si bien maintenant toutes les trois... Je me suis dit que vous aviez bavardé entre femmes et qu'elles connaissaient vos intentions mieux que moi.

— Et votre bateau ? Vous deviez demander à Larry, quand il viendrait, de vous procurer un bateau pour remplacer celui que vous avez perdu.

— Et je lui ai demandé ! m'a répondu Tully en continuant sa tâche tandis que je le regardais, il va se renseigner pour m'obtenir un bon prix.

— Quand ?

— Quand il pourra ! On fait pas apparaître un bateau avec un claquement de doigts.

Joignant le geste à la parole, il a levé une main — celle qui tenait le couteau — et l'éclat du soleil m'a éblouie un instant. Puis il a jeté un coup d'œil à la dépouille du lapin, sur la table. Je l'observais en silence. Lequel des deux disait la vérité ? Qui comptait sur mon aide au moment où Simmee accoucherait ?

Je me suis affalée à l'extrémité du banc, découragée à l'idée que ma question resterait sans réponse. A quoi bon en savoir plus, d'ailleurs ? J'étais coincée là, de toute façon. J'avais tendance à croire Lady Alice, car elle m'inspirait confiance et j'éprouvais de l'affection à son égard. Tully cherchait à me garder parce qu'il craignait que la vieille dame ne puisse mettre au monde l'enfant de Simmee toute seule. Ne pouvant m'avouer son inquiétude, il accusait Lady Alice. Un homme comme lui était incapable d'admettre ses faiblesses !

Tandis qu'il travaillait, j'ai continué à scruter son visage : de longs cils blonds ourlaient ses paupières avec une grâce presque féminine, alors que le reste de son corps était d'une virilité incontestable. Soudain, il m'a semblé vulnérable, et j'ai pensé qu'il avait peur. Peur de perdre Simmee... Ma fureur contre lui a baissé d'un cran.

— Toujours là ? m'a-t-il demandé en levant les yeux.

— Au minimum, vous auriez pu vous arranger pour que Larry entre en contact avec ma famille.

— J'y ai pas pensé. On était trop occupés ; et puis, comment j'aurais pu lui demander de joindre votre mari ou votre sœur ? J'ai même pas leur numéro de téléphone !

— Ils doivent être fous d'inquiétude.

A quoi bon m'obstiner davantage ? Ma voix était plus calme, car j'avais cédé. Tully a posé son couteau :

— Alors, ils seront fous de joie quand ils apprendront que vous êtes saine et sauve, Miss Maya ! Ça sera une belle fête pour tout le monde.

Je me suis levée. Mon mollet me picotait un peu, ce que j'avais à peine remarqué jusque-là. En marchant vers la maison, j'ai réalisé que j'ignorerais toujours la vérité. Mais c'était moi qui mettrais au monde le bébé de Simmee, j'en avais la certitude. Il ne me restait plus qu'à espérer, et à prier le ciel que tout se passe bien.

Rebecca

L'ÉGLISE ÉTAIT VASTE, mais il n'y avait pas assez de place pour toutes les personnes qui souhaitaient assister au service œcuménique. Les grandes chaînes de télévision envahissaient les bas-côtés avec leurs équipes et leur matériel — aux dépens de ceux et celles qui avaient vraiment besoin d'être là, pensait Rebecca. Seule l'une des grand-routes était ouverte à la circulation ; elle était parsemée d'innombrables nids-de-poule et son revêtement était largement fissuré par endroits. Les files d'autocars et de camions s'étendaient sur des kilomètres, de sorte que beaucoup de gens avaient dû rejoindre l'église à pied, après avoir abandonné leur véhicule.

Quand le service commença, avec plus d'une heure de retard, Rebecca, Adam et Dorothea étaient installés sur l'un des bancs réservés aux familles, aux premiers rangs. Les parents et le frère de Janette avaient pris place à côté d'eux, ainsi que les familles d'un policier, de deux pompiers, et de plusieurs personnalités locales victimes du cyclone.

Malgré le décongestionnant nasal qu'elle avait pris, Rebecca aurait juré que sa tête avait doublé de volume. Les voix du pasteur, du prêtre et du rabbin lui parvenaient à travers plusieurs couches de ouate. Elle s'en moquait éperdument. Sa tête serait-elle tombée de ses épaules qu'elle s'en serait moquée tout autant, car elle avait replongé dans la même torpeur qu'au tout début de la disparition de Maya. Les paroles des officiants ne parvenaient pas à franchir la cuirasse protectrice qu'elle s'était forgée. Elle entendait à peine les sanglots et les reniflements qui s'élevaient des bancs derrière elle.

Adam lui effleura le bras en se levant. Troublée, elle se souvint alors qu'il était censé prendre la parole. Il gravit les deux marches de marbre menant à l'autel et s'éclaircit la gorge, une fois en chaire. Sa pâleur la frappa. Il était rasé de frais, mais il portait comme elle son uniforme de DIDA, car ils n'avaient pas emporté d'autres vêtements ; en outre, ils avaient prévu de se remettre au travail aussitôt après le service. Elle se réjouissait qu'ils fassent de nouveau partie de la même équipe.

Quand Adam se mit à parler, elle comprit ce qu'elle entendait, pour la première fois depuis le début du service. Il était question de Janette et de la pilote de l'hélicoptère. Adam se passait facilement de notes, et il avait pris le temps d'interroger les familles des disparues à leur sujet.

Il parla ensuite de Maya. Toutes les personnes présentes devaient savoir combien Maya, sa femme, avait été efficace et dévouée en tant que médecin. Elle adorait les enfants et aurait

souhaité en avoir ; mais, pour une raison qu'il ignorait, elle n'avait pas eu cette chance. Elle était peut-être vouée à aider au maximum les enfants des autres, pendant son court passage sur terre. A mesure qu'il parlait, sa voix s'amplifiait et ses joues retrouvaient leur couleur, constata Rebecca. Chaque mot qui le liait comme un fil à Maya et à elle-même — grâce à leur amour partagé pour sa sœur — le rendait encore plus beau à ses yeux.

— Maya avait peur de venir à Wilmington, conclut Adam. Elle aurait préféré travailler tranquillement à son cabinet ou à l'hôpital... Se rendre sur les lieux d'une catastrophe naturelle n'était pas dans son caractère ; mais elle a surmonté ses craintes pour venir ici, et elle a fait preuve d'un courage dont nous ne la croyions pas capable. Sa disparition exige de nous un courage dont nous aurions préféré nous dispenser.

Pour la première fois depuis quinze jours, il sembla à Rebecca que son cœur se desserrait. Au néant succédait un sentiment proche de l'acceptation. Quand Louisa l'avait quittée, Dorothea avait prononcé son éloge funèbre à l'église, devant de nombreux amis du couple, et elle avait cité un proverbe : « Une peine partagée pèse la moitié de son poids. » Rebecca se souvenait de cette phrase en écoutant son beau-frère. Adam était toute sa famille... Elle ferma les yeux en remerciant le ciel.

Quand elle les rouvrit, Adam parlait toujours, mais sa pensée avait dérivé vers Brent. La nuit d'avant, il l'avait appelée pour lui exprimer ses regrets à propos de l'arrêt des recherches, et lui demander une fois encore de l'épouser. « La vie est trop brève, Rebecca », avait-il ajouté d'un ton implorant. Elle pensait à sa réaction si elle-même avait été victime d'un accident d'hélicoptère. Impossible de l'imaginer montant en chaire ! Il n'aurait jamais proposé de prendre la parole, car il détestait parler, même dans un cadre professionnel. Certes, il l'aimait, mais pas comme Adam aimait Maya — ou plutôt comme Adam avait aimé Maya. Les problèmes qui avaient été les leurs n'avaient pas altéré le respect d'Adam à son égard ni l'admiration qui transparaissait dans ses paroles.

Elle ne voulait plus entendre parler de Brent en tant qu'époux, et pas même en tant qu'amant.

Adam quitta la chaire et descendit les deux marches de marbre pour rejoindre leur banc. Le regard rivé sur elle, il lui adressa un sourire las et résigné ; ses joues étaient humides de larmes.

Tandis qu'il s'asseyait à ses côtés, elle tendit la main vers lui puis, agrippant fermement son bras, s'appuya contre son épaule.

— Merci, murmura-t-elle, en sentant s'affronter dans son cœur le chagrin et l'espoir, le deuil et l'éventualité d'un avenir.

Maya

C'ÉTAIS LA PREMIÈRE FOIS que je ramassais les œufs avec Simmee. Depuis mon arrivée à Last Run Shelter, je l'avais laissée s'acquitter de cette tâche et s'occuper des poules chaque matin. Moi, je restais au lit, comme si les denrées de notre petit déjeuner provenaient du supermarché. Tant que je m'étais sentie fatiguée et affaiblie, elle avait pris soin de moi avec le plus grand dévouement ; mais je venais de réaliser qu'il faudrait bientôt inverser les rôles. Simmee était lasse, anxieuse, et fort probablement déprimée. Son air accablé m'inquiétait. Je ne lui avais rien dit de la visite de Larry à Lady Alice, ni de mon étonnement d'être encore là, alors que j'avais clairement manifesté mon désir de partir au plus vite. Elle ne devait pas être mêlée à cet imbroglio !

Donc, ce jour-là, au petit matin, juste après le départ de Tully avec son attirail de pêche, je lui avais demandé de m'apprendre à m'occuper des poules.

« Pas la peine d'avoir fait des études », avait-elle rétorqué.

Nous avons commencé par ramasser les œufs dans les nichoirs ; elle m'avait indiqué la quantité de nourriture nécessaire et la fréquence de remplissage des écuelles d'eau. Nous savions implicitement que cette tâche m'incomberait pendant quelques jours au moins, après la naissance du bébé.

— C'est moi qui fais la cuisine, ai-je annoncé en emportant les œufs à la maison.

Les braises devaient être prêtes, car j'avais allumé le gril avant d'aller au poulailler. Nous étions équipés, Adam et moi, d'une cuisinière à gaz cinq feux. Je n'avais donc jamais de ma vie cuisiné sur du charbon de bois, mais, la veille, j'avais fait bouillir une casserole d'eau — et j'y avais plongé les ciseaux de couture de Simmee, quelques longueurs de ficelle et de petits carrés de tissu en guise de compresses. Je me préparais à la naissance du bébé...

En jetant un coup d'œil dans le berceau pour voir quel genre de literie avait prévu Simmee, j'avais découvert un grand panier de Pâques.

Un panier ordinaire, en lanières de plastique roses et violettes, contenant une petite couverture de flanelle verte, quelques couches en tissu soigneusement pliées et une boîte de serviettes hygiéniques. Simmee m'avait déclaré qu'elle l'utiliserait pour « trimballer » le bébé à droite et à gauche. Rien à voir avec les porte-bébés que j'avais songé à acheter pour mes futurs enfants. Dès mon retour chez moi, je trouverais moyen de lui en envoyer un.

Il y avait aussi un vieux matelas au fond du moïse. Simmee l'avait glissé dans une taie d'oreiller, mais il était trop mou pour un bébé. La veille, avant de m'endormir, j'avais réfléchi

à ce que je pourrais fourrer dans la taie pour le rendre moins mou. Lady Alice avait taillé des langes dans de vieilles courtepointes ; un ou deux d'entre eux feraient l'affaire.

Contrairement à mon attente, Simmee n'a pas protesté quand je lui ai proposé de s'asseoir pendant que je nettoierais les œufs. Elle s'est installée avec peine sur l'un des sièges de la cuisine — hanche gauche, puis hanche droite, comme si elle voulait couvrir des œufs sans les casser.

— Je viendrai vous donner un coup de main quand vous serez prête, m'a-t-elle dit.

— Ce ne sera pas la peine. Je ne suis pas totalement incompétente, lui ai-je répondu avec un sourire.

— Ça veut dire quoi, incompétente ?

— Inutile, ai-je suggéré faute de mieux.

— Ces jours-ci, c'est moi qui me sens inutile !

— Tu as raison d'économiser tes forces, Simmee.

Je cassais le cinquième œuf dans le saladier quand elle a soupiré. Je me suis tournée vers elle.

— Ça ne va pas ?

La voyant pincer les lèvres, je me suis dit qu'elle avait mal quelque part. Ma main qui tenait la coquille vide est restée en suspens au-dessus du saladier.

— Simmee ?

— C'est ma faute si ma maman est morte.

J'ai laissé tomber la coquille dans la poubelle et pris la voix avec laquelle on tente de rassurer un enfant qui a cru voir un fantôme.

— Ta faute ? Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— J'étais tournée bizarrement, alors Lady Alice a eu beaucoup de mal à me sortir de son ventre. Je suppose que quelque chose s'est déchiré dans le ventre de ma maman et elle a saigné à mort.

Je n'ai pas touché au sixième œuf.

— Quelqu'un t'a dit que c'était ta faute ?

— Pas la peine d'être un génie pour s'en douter !

Simmee a attiré le bol de sucre en poudre vers elle, et s'est mise à jouer avec la cuillère.

— Le mot faute implique que quelqu'un a voulu faire du mal à une autre personne.

— Qu'est-ce que ça veut dire, implique ?

— Ça veut dire que tu étais juste un bébé sur le point de venir au monde. (Ma gorge s'est nouée tout à coup.) Tu n'avais absolument pas l'intention de faire du mal à ta mère.

— Grand-mère m'a raconté que papa était fou amoureux de maman. (La cuillère de Simmee a fait plusieurs allers et retours dans le bol de sucre.) Il lui a dit qu'il voulait pas

entendre parler de l'enfant qui l'avait tuée ; c'est pour ça qu'il est parti.

— Il était peut-être si malheureux qu'il ne savait plus ce qu'il disait, ai-je répondu charitablement, en m'efforçant de ne pas laisser la colère transparaître dans ma voix. Quelle que soit l'excuse qu'il s'est trouvée pour partir, je te répète que tu n'y es pour rien !

— En tout cas, il a jamais changé d'avis.

Simmee a légèrement levé la tête pour regarder par la fenêtre. J'ai suivi son regard : je m'attendais à apercevoir Tully, de retour plus tôt que prévu, mais il n'y avait personne.

— Il est pas venu me voir une seule fois, mon père ! Grand-mère connaissait même pas son nom de famille ; maman et lui étaient pas mariés.

Quelle angoisse se cachait derrière ses paroles ? Au cas où elle viendrait à mourir, craignait-elle que son bébé soit abandonné par Tully, comme elle-même l'avait été par son père ?

— Tully ne réagirait sûrement pas de cette manière ! Et d'ailleurs, ai-je ajouté très vite, tu ne vas pas mourir.

— Vous pouvez pas savoir ce que c'est que de grandir sans une maman...

Bouleversée, j'ai eu l'étrange certitude que j'allais tout dire. J'avais pris cette décision à cet instant, ou peut-être une seconde avant, quand elle me déclarait que sa mère était morte par sa faute. Pourquoi me confier à Simmee, alors que je n'avais jamais parlé à personne de cette nuit-là ? Sa vulnérabilité me rappelait sans doute la mienne et je ressentais une intimité indéfinissable entre nous.

Après m'être essuyé les mains, je me suis assise en face d'elle.

— J'ai perdu ma mère moi aussi, et mon père. Et c'est vraiment par ma faute qu'ils sont morts, Simmee.

Les yeux écarquillés, elle a chuchoté comme si elle craignait que l'on ne nous entende :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Tu te souviens du jour où nous étions chez Lady Alice et où j'ai entendu Tully tirer au loin ? Tu te souviens de ma panique ?

Elle a acquiescé d'un signe de tête.

— Ce bruit... (J'ai tressailli au souvenir de cette détonation, résonnant à travers la forêt.) Ce bruit m'a rappelé des choses dont je n'aime pas me souvenir.

— Quelles choses ?

J'ai serré mes bras de toutes mes forces autour de ma poitrine.

— Ma sœur...

— Rebecca ?

— Oui, Rebecca.

Je revoyais Rebecca comme elle était à l'époque : de longs cheveux bruns, un corps mince

aux formes appétissantes, des vêtements un peu trop moulants.

— A dix-huit ans, elle avait un copain qui s'appelait Zed. Un type pas très fréquentable... J'étais jalouse de Rebecca. Elle était jolie et paraissait tellement plus mûre que moi. J'étais mal dans ma peau... Je n'avais que quatorze ans.

— Comme moi quand j'ai rencontré Tully ! Une remarque fort pertinente... J'ai essayé d'imaginer Simmee aussi jeune et crédule que je l'étais à l'époque. Grâce au ciel, Tully s'était vraiment attaché à elle.

— Rebecca était si amoureuse de Zed, ai-je précisé, avec comme un goût d'amertume en prononçant ce prénom. Comme tu sais, on peut se laisser attirer par de mauvais garçons...

Devant l'air perplexe de Simmee, j'ai supposé que ce genre de tentation lui était totalement inconnu. J'ai poursuivi mon récit :

— Mes parents ne voulaient pas que Rebecca continue à le fréquenter. Elle refusait d'obéir et c'était la pagaille... J'ai réalisé qu'elle faisait le mur pour aller le rejoindre, mais elle a fini par arrêter.

— Vos parents étaient méchants ?

— Non, pas du tout.

J'eus soudain devant les yeux l'image de mes parents. Bien que je me permette rarement de penser à eux, ils surgissaient parfois à l'improviste dans mon esprit, figés dans le temps, et âgés seulement de quelques années de plus que moi aujourd'hui. J'ai posé mes mains sur la table ; elles tremblaient si fort que j'ai serré les poings.

— Un jour que je rentrais du collège à pied,

Zed s'est arrêté et m'a proposé de m'emmener dans sa voiture. J'ai accepté. Il était si...

Un frisson m'a parcourue : le souvenir que je gardais de lui ce jour-là — ses cheveux sombres et ses yeux bleus, souriants — faisait place à l'image de Zed, portant le masque de ski. Au bord de la nausée, j'ai porté une main à mon front, le coude sur la table.

— Vous z'auriez pas dû, a chuchoté Simmee.

Je lui ai répondu sur le même ton qu'elle avait raison ; puis j'ai retrouvé ma voix :

— Il était si... mignon. Je n'ai pas pu résister quand il m'a dit qu'il me trouvait jolie. Il disait que Rebecca avait été lâche et qu'elle obéissait bêtement à nos parents. Ensuite, il m'a proposé de sortir avec lui.

Simmee retenait son souffle.

— En fait, il m'a donné rendez-vous ! (Puisque je tenais à dire toute la vérité, il était très important pour moi de préciser ce point.) Il m'a proposé de le retrouver, le soir même, dans un parc, près de chez nous. J'étais si excitée...

J'ai serré à nouveau mes bras autour de ma poitrine.

— J'avais l'impression... d'avoir grandi d'un coup. Je pouvais enfin avoir quelque chose

que Rebecca n'avait pas. Tu ne peux pas vraiment comprendre, toi qui n'as jamais eu ni frère ni sœur.

— Je comprends ! m'a assuré Simmee. C'était tout le temps comme ça entre Jackson et Larry. Entre Larry et tous ses frères.

— Alors, tu devines ce qui s'est passé... Les garçons ne me regardaient jamais. J'étais très gauche et très facile à séduire...

Comme je cherchais un mot plus simple, Simmee m'a interrompue :

— Je comprends c'que vous voulez dire.

— Presque chaque soir, je faisais le mur pour retrouver Zed au parc. (Un souvenir atroce, dont j'aurais préféré me passer.) On roulait en voiture et j'étais ravie d'être avec lui.

— Il voulait... faire l'amour avec vous ?

— Bien trop malin pour ça ! Il m'embrassait de temps en temps, mais il voulait y aller doucement. (Je me suis sentie écœurée au souvenir de ses baisers, si excitants à l'époque.) On se contentait de se balader en voiture et il me donnait de la bière ou des joints.

— De l'herbe ?

— Oui. Je détestais, mais je faisais semblant d'aimer ça pour lui plaire. J'étais fière d'avoir enfin des plaisirs d'adulte.

Simmee a ébauché un sourire et j'ai évité son regard.

— Becca était malheureuse ; je me sentais vaguement coupable, sans plus.

Je me suis souvenue de la manière dont Zed parlait de ma famille. Mes parents étaient des imbéciles, qui empêchaient Rebecca de le fréquenter. .. Elle n'avait pas le courage de désobéir, alors que moi, au moins, j'osais ! Je supportais très mal qu'il insulte mes parents.

— Un soir, il a fini par me prendre de force...

— Oh ! s'est écriée Simmee.

J'ai entouré le bol à sucre de mes deux mains. Qu'avais-je imaginé à l'époque ? Que Zed se contenterait de nos promenades nocturnes et d'un baiser avant de me quitter ? Avec la naïveté de mes quatorze ans, je pensais que nous allions nous marier un jour ou l'autre et que je me présenterais vierge pour ma nuit de noces. Quelle stupidité de ma part !

Je n'allais pas donner plus de détails à Simmee, car le souvenir de Zed glissant sa main le long de ma cuisse nue et repoussant mon short me glaçait les sangs. Depuis, je n'avais jamais porté un short sans me sentir vulnérable. Il a baissé la fermeture éclair de son jean avec un ricanement que j'entends encore : C'est génial comme t'es habillée ce soir, Maya. Même pas la peine d'enlever ce truc ! Et tu voulais imiter Rebecca, non ? Je me suis débattue, mais il était nettement plus fort que moi.

Pourquoi n'avais-je pas crié ? L'idée que quelqu'un me surprenne dans cette situation m'affolait par-dessus tout. Quand j'ai senti son pénis s'enfoncer en moi, j'aurais hurlé s'il ne

m'avait plaqué une main sur la bouche. Mon corps était secoué de sanglots, tandis que je perdais mon innocence.

— Il t'a violée... a murmuré Simmee.

— Je croyais mériter une punition, parce que je sortais en cachette avec un garçon que mes parents détestaient.

Qu'en pensait Simmee ? Elle estimait probablement que quatorze ans était un âge normal pour des premières relations sexuelles.

— Tully et toi, vous... Tu n'avais que quatorze ans quand tu l'as rencontré...

Elle m'a interrompue, ébahie :

— Oh non ! On a pas couché ensemble tout de suite et il m'aurait jamais forcée ! (J'ai vu passer un sourire sur ses lèvres.) Enfin... moi j'aurais bien aimé qu'on le fasse plus tôt, mais, au début, il me traitait comme une petite sœur. J'avais quinze ans la première fois, et il a utilisé des préservatifs jusqu'au jour où on a décidé d'avoir un bébé.

Un tel degré de sophistication de la part de Tully me surprenait, et je n'aurais jamais supposé que la grossesse de Simmee était planifiée.

— Tu as parlé à quelqu'un du viol ? m'a-t-elle demandé.

— Non, et j'ai continué à voir Zed ! Il m'avait menacée de tout raconter à Rebecca si je le quittais. Je ne savais plus quoi faire, je me sentais perdue... Je n'osais même plus parler à mes copines de classe qui sortaient avec des garçons de leur âge. Je devenais une épave...

— Mais c'est quoi le rapport avec la mort de tes parents ?

— Je suis tombée enceinte.

— Oh ! Tu as eu un bébé ?

— Non.

Ce bébé aurait maintenant vingt ans. Dans mes moments de déprime, j'imaginai l'adulte qu'il serait devenu, et l'amour qui nous unirait.

— Alors, vous avez fait une fausse couche ? a-t-elle dit d'une voix douce.

J'ai croisé les mains sous mon menton avant de répondre :

— Non ! Mon père... mon père a remarqué que je vomissais tous les matins. Il m'emmenait chaque jour au collège...

— Il a deviné ?

J'ai acquiescé d'un signe de tête. Mon père, si bon et si affectueux, avait deviné.

— Un matin, à la place, il m'a amenée au parc... celui où je retrouvais Zed le soir. Il se doutait que j'avais un problème. Il a été si gentil...

Ma voix s'est brisée et j'ai dû m'interrompre. Tandis que Simmee me caressait la main, j'ai trouvé la force de poursuivre mon récit :

— Je me suis mise à pleurer, puis je lui ai tout avoué...

— Pauvre Miss Maya !

— Je pensais que papa piquerait une colère contre moi, mais il m'a prise dans ses bras et il m'a bercée comme une petite fille. Il m'a promis de m'aider. Je ne comprenais pas tout à fait en quoi consistait un avortement... Et toi, Simmee, tu sais ce que c'est ?

— Bien sûr !

— Mon père m'a dit qu'il s'arrangerait pour que je puisse avorter sans que ma mère soit au courant... et pour que Zed n'ose plus jamais m'approcher. L'idée d'un avortement me faisait horreur, parce que maman m'avait appris que c'était mal, mais j'étais incapable de m'imaginer enceinte. Et encore moins en train d'accoucher ! Je voyais tout avec les yeux d'une enfant.

— C'est parce que tu en étais une. A quatorze ans, j'étais sûrement plus mûre que toi.

— Sans doute, ai-je admis.

— Et ensuite ?

— J'ai annoncé à Zed que mon père savait tout, que j'étais enceinte et que j'allais me faire avorter. Furieux, il m'a répondu que je n'avais pas le droit de me débarrasser d'un bébé qui était aussi le sien. Il voulait savoir où aurait lieu l'intervention pour s'y rendre et tout faire sauter. Si mon père estimait que prendre une vie n'était pas un si gros problème alors il méritait peut-être qu'on lui prenne la sienne... En l'entendant dire ça, j'ai enfin réalisé qu'il était fou. J'étais si contente que papa s'arrange pour le tenir loin de moi.

Des années plus tard, j'avais appris que mon père avait engagé un avocat, afin de faire incarcérer Zed pour détournement de mineure. Un autre homme aurait pu le pourchasser et lui faire la peau, mais il était bien trop civilisé pour agir ainsi.

— Donc, ai-je conclu, papa m'a emmenée à la clinique et l'avortement a eu lieu. Mais à notre retour à la maison... C'est si pénible pour moi d'y repenser...

Simmee a très légèrement serré sa main autour de la mienne.

— Raconte-moi.

— Au moment où nous arrivions dans l'allée, ma mère est sortie de la maison en courant. J'ai cru qu'elle avait tout deviné, et j'étais terrifiée à l'idée de ce qu'elle allait me dire et surtout honteuse de l'avoir déçue... Elle a ouvert la portière et je m'attendais à ce qu'elle me fasse une scène, je suppose... A la place, elle est montée dans la voiture, elle a claqué la portière et elle a crié à mon père de foncer.

— Pourquoi ? s'est étonnée Simmee, en fronçant les sourcils.

— Parce que Zed était là, dans l'allée... Je ne l'ai pas tout de suite reconnu : il portait un masque de ski qui lui dissimulait le visage... sauf les yeux. (J'ai dégluti une ou deux fois avec peine.) Je l'ai reconnu à cause de ses yeux ! Il avait une arme à la main.

Je croyais encore entendre les hurlements de ma mère. La vieille peur d'antan s'insinuait

à nouveau en moi.

— J'ai plongé derrière le siège du conducteur, et il s'est mis à tirer. Il y avait du sang partout... Les détonations étaient si fortes...

J'ai arraché ma main à celle de Simmee et l'ai plaquée sur mon oreille — comme pour bloquer ce vacarme de coups de feu et de vitres cassées, qui hantait encore mes cauchemars.

— Maya !

Simmee me parlait à mi-voix et j'ai remarqué qu'elle m'avait appelée Maya pour la première fois, et non plus Miss Maya, comme si nous étions égales en âge, en statut social, et en détresse. En outre, elle me tutoyait depuis un moment. Elle m'a pris la main que je tenais toujours plaquée sur mon oreille et l'a doucement reposée sur la table, nichée entre les siennes.

— Pauvre petite fille, a-t-elle murmuré.

— Ma sœur... Rebecca est sortie de la maison ; elle a jeté un objet sur Zed. (J'ai eu une brève vision du racloir à chaussures de Lady Alice.) Il s'est enfui, et je n'ai pas vu ce qui se passait : j'étais toujours cachée derrière les sièges de la voiture.

— Le shérif a pu l'arrêter ?

— Oui, il n'a pas échappé à la police. Rebecca avait raconté aux flics qu'il était l'un des étudiants de mon père, furieux pour une raison quelconque ; ce qui était exact. Mais elle n'avait pas dit qu'il était son ex-petit ami, et je n'ai pas parlé non plus de ma relation avec lui — sinon, ma sœur aurait su que c'était à cause de moi que mes parents étaient morts... La police est allée arrêter Zed chez lui, il y a eu une fusillade et il a été tué.

— Tant mieux !

— On n'en a jamais parlé entre nous, Becca et moi. Je suis sûre qu'elle s'en veut elle aussi.

Je ne lui ai jamais avoué qu'au fond tout est arrivé par ma faute.

— C'était pas ta faute ! a protesté Simmee. Pas le moins du monde ! T'as dit toi-même que t'étais qu'une enfant, et c'est pas toi qui as tiré.

— Je me sens tout de même coupable et j'en serai persuadée toute ma vie.

— C'est comme moi avec ma maman ; mais tu avais raison. Elle est pas morte à cause de moi ! J'étais juste un bébé, et toi une gamine. On est pas coupables, ni l'une ni l'autre.

J'ai regardé nos doigts entrelacés.

— L'avortement a laissé des cicatrices. On m'a dit que c'est la raison de mes nombreuses fausses couches.

Simmee a dénoué nos doigts et retourné ma main, pour l'examiner.

— Ce que tu viens de me raconter, ça explique une chose que j'ai vue là, a-t-elle dit en effleurant ma paume du bout du doigt. Tu vois ce petit carré sur ta ligne de vie ? Ça veut dire

que t'as été en prison mais j'ai tout de suite pensé que c'était pas ton genre. Maintenant, je commence à comprendre...

Elle m'a dévisagée en se mordant les lèvres, puis elle a ajouté :

— Tu t'es construit une prison en plein milieu de ta tête, Maya.

Rebecca

LA PATIENTE DE REBECCA, une femme d'âge mûr souffrant de migraine, se pencha vers elle en lui désignant un coin du dispensaire bondé :

— Mon Dieu, regardez ça !

Rebecca tourna la tête. Dans un coin de la salle, Adam bandait l'épaule d'un homme dont le dos entier disparaissait sous un tatouage : un aigle chauve planant dans un ciel bleu, avec le drapeau américain flottant au vent à l'arrière-plan.

Après avoir échangé un regard faussement horrifié avec sa patiente, elle lui tendit un flacon de pilules. Elle-même souffrait encore de légers maux de tête, bien que son rhume soit presque guéri.

— Comment peut-on infliger ça à son propre corps ? s'interrogea la femme.

— Pas question ! hurla soudain le tatoué, et tous les regards se tournèrent vers lui.

Le jeune homme — il devait avoir dix-huit ans au plus — avait bondi sur place, la main sur le bandage de son épaule.

Adam, une seringue à la main, leva des yeux surpris.

— Il vous faut vraiment une piqûre. Vous m'avez dit que le métal était rouillé...

Le jeune homme empoigna son tee-shirt resté sur la civière et fonça vers la porte de la salle en braillant :

— J'ai trop peur des piqûres !

Adam éclata de rire, et la moitié des personnes présentes — patients et personnel médical — suivit son exemple.

— Mon Dieu, c'est pas croyable ! marmonna la patiente de Rebecca en se relevant pour partir.

Rebecca souriait, et c'était si étrange.

Le matin même, elle avait annoncé à Adam sa rupture avec Brent — sans lui préciser toutefois la réaction de celui-ci. « Alors, tu te tapes qui là-bas ? » lui avait demandé Brent après un silence. Il exprimait ainsi son chagrin et son amertume, mais cette supposition gratuite et la manière de la formuler l'avaient profondément choquée. En tout cas, rompre avec lui avait été une sage décision ; le soulagement qu'elle éprouvait dans chaque cellule de son corps en était la meilleure preuve.

Elle nettoyait la table d'examen, avant de recevoir le patient suivant, quand un adolescent fit irruption :

— Ma mère vient de s'évanouir dans le couloir !

Rebecca jeta un coup d'œil à Adam. Il serrait la main d'une femme qui tenait dans ses bras un petit garçon en train de se débattre.

— Je m'en occupe, dit-elle avant de suivre le jeune garçon hors de la salle.

Les malaises étaient fréquents dans le couloir mal aéré, où les patients attendaient d'être reçus. Ils l'étaient d'ailleurs dans l'ensemble du centre d'hébergement.

Des gens entouraient la femme à terre. Quand ils l'eurent laissée passer, elle retint son souffle. Maya ? Cette femme, livide et inconsciente, avait la taille et le poids de Maya ; ses cheveux blonds étaient coupés au carré comme les siens. Mue par un espoir insensé, Rebecca courut s'accroupir auprès d'elle. Ce n'était pas sa sœur, mais elle gardait l'espoir de pouvoir la transformer miraculeusement en Maya.

Elle lui posa deux doigts sur le cou, guettant son pouls.

— Retourne au dispensaire, cria-t-elle à l'adolescent, et dis au Dr Pollard que nous avons besoin du chariot d'urgence. Vite !

Après avoir relevé le polo de la jeune femme, elle commença à pratiquer un massage cardiaque sans tenir compte du découragement qu'elle ressentait en comprimant la cage thoracique de sa patiente. Moins d'une minute après, Adam arrivait avec le chariot d'urgence.

— Le respirateur manuel ! lança-t-elle.

La stupéfaction se peignit sur le visage de son beau-frère quand il remarqua les traits de la patiente ; puis il s'accroupit pour fixer les électrodes de contrôle à la poitrine de celle-ci.

— Pendant une minute, j'ai cru que...

— Je sais, murmura Rebecca.

Adam mit en place le masque sur la bouche de la jeune femme et se mit à presser le ballon.

— Le conducteur de l'ambulance nous apporte la civière, annonça-t-il.

Rebecca scruta l'écran. Rien. Elle prit le défibrillateur ; Adam recula légèrement tandis qu'elle envoyait le courant.

— Allez, respire ! murmura-t-elle.

Une série de traits irréguliers apparut sur l'écran, suivie d'autres à un rythme languissant. Bon début...

Le conducteur de l'ambulance arriva avec une civière.

— Les urgentistes sont à l'hôpital. Je vous y conduis, mais vous devrez accompagner votre patiente.

— Parfait ! souffla Adam.

Il n'était pas habitué au matériel des ambulances, mais Rebecca se sentait capable, grâce à son expérience dans l'humanitaire, d'affronter les situations les plus imprévisibles. Elle

trouverait ce dont ils auraient besoin, car, ce jour-là, elle devait au moins sauver la femme qui ressemblait tant à Maya.

Adam intuba aussitôt la patiente avec l'aisance d'un anesthésiste, tout en maugréant contre le matériel à sa disposition. Pendant ce temps, Rebecca installait une perfusion. Comme si on avait fait équipe toute notre vie, pensa-t-elle.

Dès leur arrivée aux urgences, après un temps qui leur sembla infini et les oreilles déchirées par la sirène, la patiente fut transférée en salle de soins. Rebecca regarda les portes se refermer derrière la civière en se mordant les lèvres, puis elle joignit les mains en une prière symbolique.

— Dur ! fit Adam.

— Je suis bien contente que nous l'ayons récupérée...

Adam hocha la tête avec un sourire complice :

— Et moi donc !

Il passa un bras autour de ses épaules, et chuchota comme s'il s'agissait d'un secret que personne ne devait entendre :

— Nous formons une équipe toi et moi.

Quelques minutes après, ils faisaient le chemin inverse. Adam était au volant et Rebecca occupait le siège du passager. Le conducteur de l'ambulance avait décidé de rester auprès d'une tante âgée, aperçue en salle d'attente ; il avait tendu les clés du véhicule à Adam, en annonçant qu'il rentrerait par ses propres moyens.

La circulation était beaucoup moins dense dans cette direction et ils apprécièrent le calme de l'ambulance. Rebecca se sentait lasse — sans doute les dernières séquelles de son rhume et ses efforts frénétiques pour sauver cette femme — mais étonnamment euphorique. Appuyée contre la portière, secouée par les ornières, elle ne pouvait quitter Adam des yeux. Il souriait. Nous formons une équipe toi et moi, lui avait-il dit. Elle supposa qu'il partageait son euphorie. Ses doigts fins tapotaient le volant au rythme d'un air que lui seul pouvait entendre et qu'il accompagnait en hochant la tête. Ses cheveux, maintenant trop longs, bouclaient sur le col de sa veste d'uniforme. La joie inattendue que lui inspirait sa présence se mua soudain en une douleur aiguë, qui se diffusa dans sa poitrine et lui monta à la gorge.

Elle l'aimait.

Il la dévisagea un instant. Son expression l'avait-elle trahie et y avait-il lu cette violente émotion qu'elle aurait dû s'interdire ? Avec un autre, elle aurait peut-être tenu des propos suggestifs ou provocants. En l'occurrence, elle se contenta de détourner le regard, la gorge en feu, et de tendre un doigt vers l'un des boutons du tableau de bord.

— C'est la radio ?

— Apparemment.

Comme elle allait l'enfoncer, un nid-de-poule lui fit perdre l'équilibre ; elle se retint des deux mains à la console portant l'ensemble des interrupteurs. La sirène se mit aussitôt à mugir.

Elle sursauta.

— J'ai appuyé sur quoi ?

— Arrête ça, bonté divine ! cria Adam.

Elle essaya de déchiffrer les inscriptions correspondant à chaque bouton, mais les cahots l'empêchaient de lire.

— Je ne sais absolument pas où je dois appuyer ! s'écria-t-elle.

Quand Adam voulut jeter un coup d'œil à la console, un nouveau trou dans la chaussée l'obligea à se concentrer sur la route. La sirène hurlait toujours ; voitures et camions s'écartaient pour les laisser passer.

Rebecca, qui pianotait sur les boutons de la console avec l'impression de jouer une scène de comédie, se surprit en train de rire. Elle finit tout de même par trouver le bouton approprié, et la sirène se tut ; mais ils riaient si fort tous les deux qu'ils ne voyaient même plus la route.

Ce soir-là, comme ils regagnaient leur caravane après leur service, Adam appela l'hôpital pour prendre des nouvelles du sosie de Maya.

— Fantastique ! s'exclama-t-il avant de raccrocher.

— Elle va bien ? s'enquit Rebecca.

—Aucun dommage majeur. Maintenant, nous avons une bonne excuse pour faire la fête.

Ils avaient acheté un pack de six bières, un pot de sauce salsa et un sachet de tortillas, après l'épisode de la sirène. Bien qu'elle ait attendu tout l'après-midi le moment d'en profiter, l'assurance de Rebecca vacillait.

— On devrait inviter Dot, suggéra-t-elle.

Elle ne voulait pas être seule avec Adam, surtout après avoir bu quelques bières. Elle risquait de commettre une erreur, qu'ils ne tarderaient guère à regretter l'un comme l'autre. Adam n'était pas le genre d'homme qu'elle oublierait aussitôt après l'amour. Ce n'était pas ce qu'elle cherchait, lui non plus. Ils avaient besoin d'une famille, mais il lui inspirait des sentiments ambigus. Tant qu'elle n'aurait pas mis un peu d'ordre dans ses émotions, il n'était pas question qu'elle joue avec le feu.

— Dot acceptera de boire pendant son service ?

— Sûrement ! s'exclama Rebecca. A condition de ne pas travailler au dispensaire, elle est capable de boire jusqu'à ce que nous roulions sous la table.

Adam composa le numéro de Dorothea sans enthousiasme et lança son invitation.

— Elle sera là dans un instant, annonça-t-il avec un haussement d'épaules. Elle s'étonne que nous n'ayons pas acheté un pack par personne...

Une fois dans la caravane, Rebecca versa la sauce mexicaine dans un bol, tandis qu'Adam sortait deux bouteilles du réfrigérateur. Ils s'assirent ensuite face à face sur le double lit, adossés à la paroi. Elle croisa les jambes et avala une gorgée de bière, décidée à parler de Maya. Un sujet sûr. Maya resterait au premier plan de ses pensées.

— Cette femme que nous avons vue aujourd'hui, elle aurait pu être la jumelle de Maya, non ?

— Complètement flippant, admit Adam.

Grâce au ciel, ce n'était pas Maya !

Cette pensée s'était glissée si vite dans l'esprit de Rebecca qu'elle n'avait pu la bloquer au passage. Elle baissa les yeux, le visage en feu, aussi gênée que si elle s'était exprimée à haute voix. Incapable d'affronter le regard d'Adam, elle se mit à décoller l'étiquette de la bouteille.

Le moment était venu de renoncer à Maya ; elle devait faire le deuil de sa sœur. L'incertitude lui pesait trop.

— J'ai encore l'impression qu'elle n'est pas morte, murmura Adam.

Comment interpréter son intonation ?

Rebecca leva les yeux :

— Rationnellement, tu as tout de même conscience qu'elle n'est plus parmi nous ?

Adam, songeur, se pencha pour tremper une chips dans la sauce.

— Oui... Sinon, je suppose que je serais toujours là-bas à la rechercher.

Il mâchonna sa tortilla et avala une gorgée de bière :

— Où est-elle, à ton avis ?

Rebecca haussa les sourcils :

— Tu veux parler... de son corps ?

— De son âme !

Adam semblait soudain timide et si vulnérable... Une fois de plus, Rebecca sentit sa gorge se nouer devant la beauté de son visage. Elle avait envie de lui dire qu'elle le trouvait beau, si beau... qu'elle en perdait la raison.

— Je préfère ne pas y penser. (Elle arracha d'un coup sec l'étiquette de la bouteille.) Après la mort de mes parents, j'ai cherché à me persuader qu'ils étaient au ciel tous les deux. Ma mère nous avait inculqué cette notion pendant notre enfance; mon père était totalement... athée. Mais c'est un peu irrationnel...

— Moi, j'ai décidé de croire qu'elle est au ciel et qu'elle chante le karaoké avec les anges, d'une belle voix.

— Elle n'avait pas une belle voix ! protesta Rebecca en riant.

Adam ébaucha un sourire.

— Tu trouves ? Sa voix a pu changer au paradis...

Rebecca se souvenait de Maya, chantant avec son père pour accompagner les cassettes qu'ils écoutaient en voiture. Son père avait une voix juste, ce qui n'était pas le cas de sa sœur. Ils chantaient des airs de vieilles comédies musicales, de sorte qu'elle ne pouvait plus entendre les chansons « Oklahoma » ou « Edelweiss » sans avoir la chair de poule.

Adam émietta une chips.

— Elle t'a parlé de ce mariage où elle a chanté le karaoké ?

— Jamais elle n'aurait fait ça !

— Je t'assure que si ! Tu sais comme elle pouvait être drôle quand elle avait un petit coup dans l'aile ?

— Pas vraiment.

Encore une chose qu'elle ignorait au sujet de sa sœur.

— Maya était légèrement ivre... Nous avons un peu insisté ; à la fin, elle s'est levée et elle s'est mise à chanter. Dieu que c'était mauvais ! On l'a tout de même félicitée d'avoir osé.

— Elle a chanté quoi ?

— « Dancing Queen ».

— Non ! Tu plaisantes ?

Les oreilles de Rebecca commençaient à bourdonner, mais elle appréciait au plus haut point de bloquer un moment ses pensées.

— Absolument pas !

La bouteille en guise de micro, Adam se mit à chanter en imitant le groupe Abba.

— Comme j'aurais aimé voir ça ! s'exclama Rebecca en riant. Quoique... ton interprétation est presque aussi bonne...

Ils riaient tous deux à gorge déployée, si fort qu'elle n'entendit pas la porte de la caravane s'ouvrir. Adam lui avait dû l'entendre, car il lui indiqua d'un signe de tête l'endroit où se tenait Dorothea.

— Je vois, dit-elle, les mains sur les hanches, que vous en êtes au stade du rire hystérique.

Malgré le sourire de son amie, Rebecca se redressa avec un sursaut de culpabilité.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Dorothea alla prendre une bière au frais.

— Vous connaissez les cinq phases du deuil, selon Elizabeth Kûbler-Ross ?

Elle envoya promener ses chaussures d'un coup de pied et s'assit sur le lit, les jambes croisées, à côté de Rebecca. Une hippie vieillissante. ..

— Le déni, la colère, le marchandage... compta Adam sur ses doigts avant d'interroger Rebecca du regard. Le marchandage te dit quelque chose ?

— Absolument. C'était quand je me promettais de l'appeler chaque jour si on nous la rendait. Tu te souviens ?

— Oui. Et ensuite ?

— La dépression. On y est encore...

— Et enfin, l'acceptation. Jamais on n'y arrivera, soupira Adam en secouant la tête.

J'y suis presque, se dit Rebecca. Etait-ce mal de parvenir si vite à ce stade ?

— Kübler-Ross a beau être brillante, elle a omis la phase du rire hystérique, intervint Dorothea. Vous êtes en plein dedans. Je vous entendais du parking !

Les jambes allongées devant lui, Adam tapota de ses orteils les genoux de Rebecca.

— Et encore, tu ne nous as pas entendus dans l'ambulance, Dot !

— Tu es passée par cette phase après la mort de Louisa ? s'enquit Rebecca.

— Oui, et j'y suis toujours. Chaque fois que je regarde ma cuisine avec ces foutus placards violets, j'éclate de rire. Si je ne riais pas, j'en pleurerais...

— Soyons sérieux un moment, fit Adam, son regard rivé sur elle. Je souhaiterais travailler à plein-temps pour DIDA.

— Quoi ? s'écria Rebecca.

Dorothea pencha la tête vers lui.

— Ce n'est pas le moment de prendre ce genre de décision. Tu es vanné, tu vis à mille lieues de ton monde, tu viens de perdre ta femme, et... tu as bu. Vraiment pas le moment de t'engager ! De plus, on ne gagne pas grand-chose quand on travaille pour DIDA.

— Je me moque de l'argent et je n'ai pas l'intention de m'engager définitivement ; peut-être un an ou deux. Mais c'est ce que j'ai envie de faire maintenant.

— Parce que tu veux combler un vide !

— En partie, admit Adam après un instant d'hésitation.

Etait-ce l'origine de sa passion pour son travail au sein de l'association? se demanda Rebecca. Elle avait toujours prétendu qu'elle souhaitait répondre à un défi et se rendre utile là où le besoin s'en faisait désespérément sentir. Elle avait le goût du risque, le danger l'excitait. En réalité, cherchait-elle à combler un vide elle aussi ? Dorothea lui avait dit un jour qu'elle était comme un puits sans fond..

Elle s'adressa à Adam sans manifester son émotion :

— J'espère que tu resteras avec nous, mais tu ne dois pas te décider trop vite. Dot a raison.

— Appelle l'hôpital, insista celle-ci, et annonce-leur que tu ne rentres pas tout de suite. J'imagine qu'ils seront furieux mais bon... Tu verras comment tu te sens dans quelques semaines.

— D'accord, marmonna Adam, mais je sais déjà que je ne changerai pas d'avis.

Rebecca lui sourit. Pour la seconde fois de la journée, elle éprouvait une joie indicible.

Maya

J'ÉTAIS AU POULAILLER, où je m'occupais des poules seule pour la première fois. Il faisait à peine jour quand je m'étais levée et j'avais eu la surprise d'être la première debout. J'avais décidé alors de me charger de la collecte des œufs et de l'alimentation des volailles, non sans une certaine inquiétude, car Simmee aurait dû être levée depuis longtemps.

Un grincement de la porte-écran me fit lever les yeux : Tully se dirigeait vers le poulailler, un fusil à l'épaule.

Je l'ai salué avec quelque froideur, car je lui en voulais encore de ne pas avoir parlé de moi à Larry.

— A croire que vous avez fait ça toute votre vie... a-t-il ironisé.

Je lui ai répondu sur le même ton :

— Presque. Mais où est Simmee ?

— Elle a mal au ventre, et elle veut que j'aille finir de réparer le toit de Lady Alice ! Elle m'casse les pieds avec ça. J'avais essayer de nous rapporter quelque chose pour le dîner ; comme ça, on pourra garder en réserve ce que j'ai fumé hier. Vous garderez un œil sur elle pour moi, d'accord ?

J'ai accepté, en me demandant si les maux de ventre de Simmee n'étaient pas en réalité le début du travail. Telle que je la connaissais, elle pouvait fort bien confondre.

J'avais nourri les poules et déjà mis six œufs dans mon panier quand la porte-écran a grincé à nouveau. Ne voyant pas Simmee apparaître au coin de la maison, j'allais l'appeler quand j'ai entendu une sorte de chuchotement rauque :

— Maya ?

J'ai aussitôt interrompu ma tâche pour la rejoindre. Debout sur le perron, dans une robe bleue sans manches bombée autour de son ventre, elle était adossée au chambranle de la porte et semblait très fatiguée. Ses joues paraissaient d'autant plus rouges que le reste de son visage était blême.

— Ça va ? lui ai-je demandé.

— Tully est parti ?

— Oui. Tu veux que je le rattrape ?

Elle a secoué la tête et grimacé, comme sur le point de fondre en larmes.

— Oh, Maya ! Les douleurs ont commencé au milieu de la nuit. Je crois que le bébé arrive.

— Au milieu de la nuit ? Tully m'a dit que tu avais simplement mal au ventre...

— C'est ce que je lui ai fait croire. J'avais pas qu'il sache.

— Mais pourquoi, mon petit ?

D'un signe de tête, Simmee m'a fait comprendre qu'elle n'en dirait pas plus. Bizarrement, elle tenait entre ses mains une pelote de ficelle — celle dont j'avais coupé des longueurs pour nouer le cordon ombilical. Pourquoi l'avait-elle emportée ?

— La poche des eaux... As-tu perdu beaucoup d'eau ? ai-je demandé.

— Dans mon lit... (Elle a tressailli et s'est pliée en deux, ou presque.) Oh !

En l'entendant gémir, j'ai jeté un coup d'œil à mon poignet pour contrôler le rythme des contractions : j'avais oublié que ma montre avait disparu dans la rivière.

— Simmee, est-ce que tu sais à quel rythme tes douleurs reviennent ? lui ai-je demandé en ouvrant la porte. Et je voudrais que tu retournes dans ta chambre, d'accord ?

— Non ! a-t-elle protesté, raide comme un piquet sur le seuil. Il faut que...

— Alors je vais chercher Tully. Il devrait...

— Pas question ! Je l'ai envoyé exprès chez Lady Alice, quand j'ai senti le bébé venir.

Etait-elle gênée à l'idée d'avoir Tully auprès d'elle pendant l'accouchement ? Je devais tenir compte du fait que nous n'étions pas à Raleigh. Simmee appartenait à une autre culture, et presque à une autre époque...

— Comme tu voudras, Simmee. Mais il faut que je t'examine pour voir où tu en es.

— Maya ! (Mon prénom a explosé sur ses lèvres avec une bouffée d'air.) J'ai si peur !

— Tu n'as aucune raison d'avoir peur ! Je suis certaine que tout ira bien. Si tu me laisses t'examiner, je pourrai t'assurer que tu n'auras pas le même problème que ta mère.

Tout en disant ces mots, j'ai prié le ciel que l'examen ne révèle aucune anomalie.

Simmee agitait ses mains devant elle comme un enfant excité ou apeuré, et l'extrémité de la pelote de ficelle se déroulait sous mes yeux. J'ai supposé qu'elle se sentait embarrassée : ce serait probablement son premier examen gynécologique et je doutais même qu'elle ait déjà consulté un médecin.

— J'ai eu tort... a-t-elle marmonné, une main sur sa bouche. Y a des choses que j'aurais dû te dire avant, mais...

Que m'avait-elle caché au sujet de sa grossesse ?

— Tu aurais dû me dire quoi, mon petit ?

— J'avais bien trop peur...

— Eh bien, dis-moi ces choses maintenant.

Simmee avait les yeux tournés vers les bois, vers le chemin menant chez Lady Alice :

— Il faut qu'on aille quelque part.

— Pas aujourd'hui, ai-je protesté en souriant. Tu vas rentrer chez toi et on va voir dans

combien de temps ton bébé va naître.

— J'ai quelque chose à te montrer, a-t-elle rétorqué en descendant les marches du perron et en me faisant signe de la suivre : Viens !

A un comportement aussi puéril, je ne pouvais réagir que sur un mode autoritaire.

— Ce que tu veux me montrer n'est sûrement pas si important. Rentre tout de suite à la maison !

Elle s'est alors retournée et m'a asséné un coup de poing sur le bras, sans violence, mais avec assez de vigueur pour me signifier que l'instant était grave.

— Il faut que tu viennes avec moi. J'suis désolée. Pardon. Tu vas être si fâchée contre moi...

Je l'ai saisie par les épaules et son corps s'est mis à trembler sous mes mains.

— Simmee, je te prie de m'écouter ! Je ne sais pas de quoi il s'agit et je n'ai aucune raison de me fâcher. J'ai beaucoup d'affection pour toi. Tu es une fille formidable, une femme formidable... Tu m'as aidée à guérir et tu dois accepter mon aide à ton tour. Laisse-moi vérifier la position de l'enfant. Ensuite, on pourra...

Elle s'est dégagee brusquement en hurlant presque :

— Non ! Viens avec moi !

Elle s'est engagée sur le chemin menant à la maison de Lady Alice et elle a disparu au premier tournant. Que faire, sinon la suivre ?

Je me suis hâtée de la rattraper. Elle n'attendait donc rien de moi et c'était sur l'aide de Lady Alice qu'elle comptait. Voilà pourquoi elle redoutait ma réaction, au point de me présenter des excuses. Quand je l'ai rattrapée, elle est restée figée sur place : une nouvelle contraction venait de la surprendre.

— Je comprends que tu aies envie que Lady Alice soit là, ai-je murmuré en lui effleurant le dos. Et c'est très bien, Simmee. Mais rentre à la maison et je vais aller...

— Non ! Tais-toi !

Son visage écarlate était marqué par la douleur et ruisselait de sueur.

— Respire lentement, lui ai-je conseillé. Tu respirez bien et tu souffles bien. Ça te soulagera.

J'avais perdu le décompte du temps écoulé entre ses contractions. Sept minutes ? Cinq ? En tout cas, elles étaient trop rapprochées pour son confort.

Sans tenir compte de mon conseil, elle a attendu la fin de sa contraction pour se remettre en route, la pelote de ficelle serrée contre sa poitrine comme un nourrisson. Je lui ai emboîté le pas, inquiète et perplexe. La marche allait accélérer le rythme du travail, et on ne devait pas trop s'éloigner de la maison ; mais, de toute évidence, Simmee n'avait pas l'intention de s'arrêter. Elle avançait péniblement puis elle a quitté le chemin sans prévenir, pour s'engager

dans les broussailles.

— Où vas-tu ? lui ai-je demandé.

Immuable sur le chemin, j'entendais un lointain martèlement : Tully, au travail sur le toit de Lady Alice.

Simmee ne m'a pas répondu ; je l'ai suivie dans les broussailles pour ne pas la perdre.

— On ne devrait pas trop s'éloigner de la maison ! ai-je insisté, en levant un bras pour éviter qu'une branche ne me cingle le visage.

— Chut !

Elle me foudroyait du regard. Se souvenant soudain des bonnes manières, elle a ajouté :

— Maya, s'il te plaît.

— Tu vas finir par accoucher dans les bois !

Elle a ignoré ma remarque.

Je l'ai suivie dans les ronces et les plantes grimpantes qui s'accrochaient à mes chevilles, tout en écrasant sur ma peau des moustiques que Simmee ne semblait même pas voir. Traversait-elle un épisode psychotique ? Je ne trouvais pas d'autre explication à sa conduite. Elle me distançait de plus en plus. J'ai trébuché à plusieurs reprises ; elle s'est à peine retournée, le temps de me dire d'aller plus vite. Je faisais de mon mieux, mais elle connaissait ce terrain contrairement à moi. Je me sentais perdue dans tous les sens du terme...

Pourquoi n'avais-je pas été plus énergique quand j'avais encore une chance d'imposer mon point de vue ? Je me sentais si troublée que si j'avais décidé d'aller chercher Lady Alice et Tully — la meilleure solution, me semblait-il — je n'aurais su quelle direction prendre. Comment distinguer un tronc d'arbre d'un autre, au milieu des ronces ? J'ai songé à appeler Tully, mais nous étions trop loin de la maison de Lady Alice. Les arbres auraient englouti mes cris.

A intervalles réguliers, quelques minutes peut-être, Simmee émettait un gémissement. A cause de ses contractions ? De son angoisse ? De sa folie ? Elle s'est arrêtée une ou deux fois pour reprendre son souffle, puis elle est repartie de plus belle. Je l'ai suppliée de faire demi-tour, elle a continué à m'ignorer.

Nous avons marché une dizaine de minutes, qui m'ont semblé fort longues à cause de mes jambes endolories. Les broussailles se resserraient autour de mes épaules, me fouettaient les joues, me privant d'oxygène. Devant moi, la chevelure de Simmee formait un nuage aérien autour de sa tête et le long de son dos, et j'apercevais ses jambes couvertes d'égratignures.

J'avais la sensation de ne plus pouvoir faire un pas de plus quand j'ai aperçu le scintillement de l'eau entre les arbres.

Avions-nous traversé Last Run d'une rive à l'autre ? Simmee avançait toujours en

écartant les broussailles. Une pensée horrible m'effleura : marchait-elle droit devant elle avec l'intention de se noyer ? Cette course éperdue était-elle une tentative pour mettre fin à ses jours, avant que les douleurs de l'accouchement ne deviennent trop aiguës ? Une noyade rapide lui semblait-elle préférable au tragique destin de sa mère ? Ces pensées bouillonnaient dans ma tête, mais je ne voulais pas me laisser égarer par mon imagination. Il existait des eaux profondes à proximité de la maison, et nul besoin de traverser l'île pour se noyer.

— Où est-on ? Pourquoi m'as-tu amenée ici ? lui ai-je demandé en m'approchant.

Elle a laissé échapper un sanglot avant de tourner à gauche et de longer la berge, enfouie sous la végétation ; puis elle s'est arrêtée en battant les broussailles des bras. Si elle n'avait pas encore perdu la raison, il me semblait clair qu'elle était en train de la perdre.

J'ai bondi vers elle pour m'emparer de ses mains.

— Simmee ! Simmee ! Regarde-moi ! Regarde...

Je me suis interrompue, médusée devant ce que j'apercevais devant nous, à travers un enchevêtrement de branches et de broussailles. Un bateau... Il était sur l'eau, caché sous une avancée sablonneuse et un écheveau de racines, attaché à la proue et à la poupe à des arbrisseaux formant une arche.

— Je ne comprends pas, ai-je fini par murmurer.

— C'est moi qui l'ai caché... (Appuyée contre un pin, Simmee semblait épuisée.) Tully croit qu'il a été emporté par le courant... Quand il t'a ramenée, il a dit que t'étais docteur. Alors, j'ai pensé, faut que je la garde ici ! Pas tellement parce que t'es docteur, mais pour avoir une personne extérieure. J'ai dit à Lady Alice que je voulais que tu mettes le bébé au monde et je lui ai demandé de pas parler de toi à Larry. J'savais que tu pourrais m'aider...

J'ai froncé les sourcils.

— T'aider de quelle manière ?

— J'ai transporté le bateau de ce côté de l'île et je l'ai caché. Tully vient jamais là, et je l'ai si bien caché qu'on peut même pas l'apercevoir depuis la rivière.

— Votre bateau a donc été là tout ce temps ? ai-je dit d'une voix vibrante de rage.

Simmee n'a pas répondu. Les yeux fermés, elle a ouvert grande la bouche comme pour crier, mais aucun cri n'a fusé.

— Respire bien fort ! lui ai-je ordonné. Cette fois, elle m'a obéi.

— Bien !

Mon accès de fureur n'avait pas duré. Je devais absolument garder mon calme et je comprenais Simmee : sa ruse était le seul moyen pour elle d'aller accoucher sur le continent.

Tully ne l'aurait jamais emmenée ; elle avait donc besoin d'une personne extérieure, comme moi.

— Bien ! ai-je répété. Je vais...

J'ai scruté le bateau en réfléchissant à la manière de l'extraire de sa cachette.

— Tu montes d'abord, et je...

— Quoi ?

Simmee me dévisageait comme si c'était moi qui perdais la tête !

— Tu veux que je te conduise à l'hôpital, oui ou non ?

Elle a plaqué une main sur le tronc de l'arbre.

— Non, non et non !

— Alors, quoi ?

— Il fallait juste que je te montre le bateau. Après s'être retournée, elle a noué rapidement une extrémité de la ficelle autour d'un tronc.

— Il faut rentrer à la maison, m'a-t-elle annoncé. Ensuite, tu vas mettre mon bébé au monde en vitesse... avant le retour de Tully.

Simmee rebroussait déjà chemin, la ficelle traînant derrière elle. Figée sur place, je l'ai regardée s'éloigner un moment.

En tendant la ficelle au-dessus d'une branche, elle m'a intimé l'ordre d'avancer, et elle a précisé que je devais être capable de retrouver mon chemin toute seule.

Elle était folle ! Comment avais-je pu vivre près de deux semaines avec elle sans m'en apercevoir ?

— Je ne comprends pas ! ai-je hurlé dans son dos, en courant pour la rattraper, ma frustration enfin libre de s'exprimer.

— Tu auras besoin de retrouver ton chemin jusqu'au bateau avec le bébé ! Je t'ai déjà dit par où il faudra passer une fois sur l'eau. Tu remontes la rivière ; ensuite, toujours à gauche. A gauche à la fourche, et à gauche sur la rivière, près de la vieille cabane. Tu t'appelles ? J't'ai déjà expliqué tout ça.

— Je n'emmènerai pas ton bébé !

— Si, si, si !

Pliée en deux — ses contractions se succédaient de plus en plus rapidement —, Simmee s'est mise à haleter. Je la regardais, impuissante.

— Il le faut, a-t-elle ajouté. Maya, je t'en prie, je t'en prie...

J'ai cru apercevoir un éclair de lucidité dans ses yeux, tandis qu'elle me suppliait. De toute façon, ce n'était pas le moment d'entamer une discussion.

— D'accord ! ai-je fait mine de capituler. Maintenant, rentrons.

Elle s'est trouvée à court de ficelle longtemps avant d'avoir rejoint le chemin. Une main sous son ventre, elle s'agrippait de l'autre aux branches des arbustes qu'elle cassait en gémissant sous l'effort.

— Fais comme moi, Maya. Faut que tu te traces une piste

Docilement, j'ai brisé des branches et traîné des plantes grimpantes d'un arbre à l'autre. Tout pour l'apaiser et être plus vite de retour à la maison.

Quand nous sommes arrivées, elle souffrait terriblement, et je n'ai pas eu besoin d'insister pour qu'elle aille dans sa chambre. Dans le berceau de ma chambre, je suis allée prendre le panier de Pâques contenant les ciseaux stériles et différentes choses. J'ai pris le temps de me laver les mains et d'enfiler les gants restés dans mon paquetage ; Simmee en a profité pour s'allonger sur son lit, les cuisses écartées au-dessus d'une pile de serviettes de toilette.

— Fais le venir très vite, Maya !

— Il viendra quand il sera prêt, mon petit, ai-je chuchoté, en palpant son ventre d'une main légère. Tête en bas, fesses en haut... Parfait !

Plus calme, elle s'est mise à pousser. J'aurais aimé avoir une idée de ce qui se passait à l'intérieur de son utérus, mais un examen interne aurait accru les risques d'infection. Après la rupture de la poche des eaux et cette course folle à travers bois, son bébé allait naître dans un environnement rien moins que stérile, moins je prenais de risques mieux ce serait.

Simmee n'avait pratiquement aucun répit entre ses contractions. Je l'ai entendue gémir :

— Jure-moi que tu emmèneras mon bébé !

— On en reparlera plus tard, lui ai-je répondu, en espérant qu'elle serait plus lucide quand elle souffrirait moins.

Elle a hurlé :

— Maintenant !

J'ai vu apparaître le sommet du crâne de son bébé.

— Arrête de pousser et respire comme un petit chien ! Comme ça, ai-je précisé en lui faisant une démonstration.

Je n'aurais su dire si elle m'obéissait, tant j'étais concentrée sur ma tâche : sortir la tête du bébé sans déchirer la mère. Pour la première fois depuis le début du travail, Simmee s'est mise à hurler avant de mordre son oreiller. Un instant après, le crâne du bébé se nichait dans mes mains, et le petit corps effectuait une rotation d'un quart de tour — aussi naturellement que s'il naissait pour la millième fois. Encore une contraction, plus violente, et le bébé tout entier glissait hors du ventre de sa mère ; un petit bonhomme robuste, qui poussait déjà ses premiers cris.

Alors, le mystère s'est éclairci : en nettoyant à l'aide d'un linge humide le visage du nouveau-né, j'ai découvert de belles lèvres charnues, un nez légèrement épaté, des cheveux noirs et frisés. La raison du désespoir de Simmee n'était que trop évidente !

En larmes, elle a tendu les bras vers son enfant, que j'ai posé sur son ventre, et elle l'a

serré si fort que j'ai craint une seconde qu'elle ne l'étouffe.

J'ai sectionné le cordon ombilical. La chaleur de la peau du bébé — de la peau de Simmee — s'est propagée dans mes doigts. Ne m'avait-elle pas dit, quelques jours plus tôt, qu'elle aimait ce bébé de tout son cœur ?

— Donne-lui à téter s'il a envie...

Simmee pleurait tandis que je l'aidais à retrousser sa robe au-dessus de sa poitrine. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Emmerveillée, j'ai assisté au triomphe de l'instinct quand l'enfant s'est accroché à son sein. Après avoir émis un gémissement, elle a pressé ses lèvres sur son crâne. J'ai senti en moi ce sursaut d'envie, inévitable chaque fois que j'étais témoin de la relation intime entre une mère et son enfant.

— Je croyais pas qu'il serait si... de cette couleur, a soufflé Simmee en cherchant mon regard.

— Sa peau va encore s'assombrir. Difficile de prévoir exactement...

Simmee a passé une main sur les cheveux du bébé.

— Tully va me tuer ! Il va tuer mon bébé.

— Bien sûr que non ! ai-je protesté avec une feinte assurance.

Simmee a baissé les yeux sur l'enfant en train de téter.

— Mon chéri, tu es ton papa tout craché et je t'aime... J'espère que tu me pardonneras.

Elle l'a brusquement arraché à son sein et m'a tendu le nouveau-né qui geignait :

— Prends-le maintenant et mets-le dans le panier ! Il faut que tu l'emmènes avant que Tully revienne.

Pétrifiée, j'ai hésité un moment, puis j'ai repoussé doucement le bébé vers sa poitrine.

— Il faut d'abord faire sortir le placenta. L'allaitement l'aidera à se détacher.

Si j'ignorais quelle serait la réaction de Tully, je savais ce qu'il fallait à Simmee sur le plan médical. Je devais me concentrer exclusivement sur cela, pour ne pas sombrer moi aussi dans la folie.

Simmee, en larmes, a serré à nouveau son bébé dans ses bras.

— Tu comprends pas, Maya, a-t-elle sangloté. Tully a tué Jackson !

— Quoi ? !

— Il a menti avec son histoire d'accident. Il savait que Jackson il me faisait du gringue et il l'a tué.

— Non ! ai-je protesté.

— Il m'a dit exactement comment ça s'est passé. Et tu veux savoir pourquoi il mettra jamais les pieds dans un hôpital ? Pourquoi c'est toujours moi qui vais faire les courses avec Larry ? Pourquoi il est venu vivre ici sous la tente, et pourquoi il quittera jamais Last Run ? Il est venu ici parce qu'il est recherché par la police. Jackson, c'est pas le premier qu'il tue !

Simmee s'est penchée pour presser ses lèvres sur les cheveux sombres et frisés du petit garçon, et elle a effleuré la cicatrice que j'avais remarquée à son arcade sourcilière.

— C'est lui aussi qui m'a blessée. Il me trouvait trop belle, alors il m'a frappée avec la crosse de son fusil.

J'ai eu un mouvement de recul, horrifiée, et Simmee a poursuivi son récit :

— Il m'a vue embrasser Jackson. J'ai dit que c'était un baiser entre amis, parce qu'on s'connait depuis toujours, mais il a deviné que j'mentais. Il soupçonne déjà que c'est Jackson le père du bébé, même si je lui ai raconté que c'est impossible parce qu'on a jamais fait l'amour Jackson et moi. En vrai, on l'a fait des milliards de fois ! Je l'aimais tellement, mais on a pas eu de chance. (Elle a gémi si doucement que j'ai cru un instant que c'était le bébé.) Il m'a dit qu'il tuerait mon bébé s'il était noir.

Une terreur qui m'était familière m'a submergée. Celle que j'avais éprouvée, enfant, dans l'allée de ma maison et, plus récemment, au restaurant de Durham. J'ai d'abord pensé à moi, plutôt qu'à la femme et au bébé en péril. Tout le monde me croyait déjà morte ; je ne manquerais à personne si je disparaissais maintenant.

Simmee berçait son enfant.

— Maya, je t'en prie ! Il va me tuer ! Je lui raconterai que le bébé était malade et que tu as pu l'emmener à l'hôpital parce que le bateau était revenu...

— Tully n'en croira pas un mot, et je ne peux pas te laisser ici s'il risque de te faire du mal.

— J'ai rien à craindre si tu pars tout de suite !

Une fois de plus, elle a cherché à arracher le bébé à son sein, mais je l'ai maintenu en place des deux mains ; elle n'a pas résisté. Des sentiments antagonistes s'affrontaient en elle : le désir de garder son enfant le plus longtemps possible et la peur du danger imminent.

— Comment feras-tu pour lui expliquer la réapparition du bateau ?

— J'inventerai quelque chose !

Elle a caressé la peau de son nouveau-né, en essayant de concentrer en ces quelques instants assez d'amour pour une vie entière.

— Tully est sûrement déjà parti de chez Lady Alice. Il doit chasser. Surtout pas de bruit ! Il peut entendre un lapin mâchouiller de l'herbe à des kilomètres.

Je me sentais, à mon tour, gagnée par la panique. Ne pense pas à tout ça. Ne pense pas à Tully !

— Les douleurs reviennent, m'a annoncé Simmee.

— Très bien. C'est le placenta. Vas-y, pousse ! Je dois vérifier qu'il...

Tandis que je lui parlais, j'ai vu son ventre se contracter.

— Allez ! Pousse ! ai-je répété.

Elle m'a obéi, et le placenta a glissé sur la serviette de toilette. Je suis allée déposer le

tout dans le jardin, au milieu des arbres. Mes mains gantées tremblaient, alors que je vérifiais que le placenta était intact. Je l'ai laissé dans la serviette — en pâture pour les animaux — avant de rentrer au pas de course.

Dans la chambre, Simmee m'a tendu le bébé en hurlant :

— Va-t'en ! Vite !

J'ai contemplé son magnifique petit garçon en murmurant :

— Je te le rendrai. C'est promis !

— Non, il le tuerait ! Mon plan est parfait, et il faut que tu partes !

Elle brandissait le bébé dans les airs, entre nous. Après quelques secondes d'hésitation, j'ai tendu les bras. Elle ne l'a pas lâché tout de suite. Le visage dégoulinant de larmes, elle a chuchoté :

— Aime-le à ma place, Maya.

— Je prendrai soin de lui, ai-je promis.

Alors seulement, elle l'a déposé doucement dans mes bras.

Rebecca

LA SALLE DE BAIN DE LA CARAVANE était follement exigüe et la douche plus que minuscule, mais elle aurait aimé avoir assez de temps — et une réserve d'eau suffisante — pour rester sous le jet jusqu'au soir.

Pendant sa pause déjeuner, elle avait déposé une liste de fournitures à Dorothea, avant d'aller courir. Un moment de détente qu'elle attendait avec impatience... Ce matin-là, le dispensaire était bondé et elle avait dû se débattre contre une mini-gueule de bois en n'ayant pourtant bu que deux bières. A moins que cela ne soit dû à une veillée tardive.

Ils avaient parlé de DIDA, de Maya, de Louisa, de tout et de rien. Des paroles douces-amères, mais elle avait apprécié la présence de Dorothea. Une soirée en tête à tête avec Adam n'aurait pas été une bonne chose : elle se sentait bien trop proche de lui et beaucoup trop fragile. Bien qu'ils se soient contentés de thé glacé et d'eau minérale après les bières, l'effet lui avait paru le même que s'il s'était agi de tequila, et elle avait passé la matinée dans le brouillard.

Elle sortait de la douche et prenait son drap de bain quand la porte de la salle de bains s'ouvrit. Adam fit un pas dans la pièce avant de reculer précipitamment et de refermer la porte. Elle l'entendit marmonner :

— Oh, pardon, je ne savais pas que tu étais là!

Immobile, Rebecca serrait sa serviette dans ses mains. Il n'avait certes fait que l'entrevoir — mais ces deux secondes avaient suffi pour qu'elle sente son regard effleurer son corps. Elle s'adossa au mur, la serviette remontée en boule sur sa poitrine, et la conversation qu'elle avait eue une heure avant, dans la caravane de Dorothea, lui revint à l'esprit.

Elle avait surpris son amie plongée dans la paperasse. Un avant-goût de son avenir, qui lui avait semblé bien peu réjouissant. Brent et elle prendraient peut-être ensemble la direction de DIDA, avait-elle pensé devant la table encombrée de dossiers. Dans ce cas, elle lui confierait l'administratif. L'idée de trier des papiers à longueur de journée était au-dessus de ses forces.

« Brent m'a dit que tu l'avais largué, lui avait déclaré Dorothea, à qui elle tendait sa liste de fournitures.

— Comment l'as-tu trouvé ?

— Il survivra ! »

Dot avait parcouru la liste, avant de la poser sur la table.

« Tu as bien fait de l'appeler, Rebecca.

— Je sais. »

Une main sur la poignée de la porte, Rebecca avait annoncé son intention d'aller courir avant de retourner au dispensaire.

« Tu éprouvais les mêmes sentiments envers Adam quand Maya était en vie ? » avait subitement demandé Dorothea.

Rebecca s'était retournée, sourcils froncés, Dorothea rangeait d'un air innocent des papiers.

« Quels sentiments ? »

Devant l'expression entendue de son amie, elle s'était laissée tomber sur le canapé. Foutue !

« Non, je n'éprouvais pas les mêmes sentiments. Bien sûr, j'adorais en lui le mari de ma sœur — rien de plus naturel ! — mais je...

— Ce n'est pas un crime, mon chou. »

Rebecca avait pris l'un des papiers épars sur la table, et regardé le texte sans le lire.

« Peut-être mais c'est comme si c'en était un. On n'a même pas retrouvé le corps de Maya... Tu sais, nous n'avons pas couché ensemble ; alors, arrête tes insinuations !

— Quelles insinuations ? avait remarqué Dorothea, faussement candide.

— C'est beaucoup trop tôt et de toute façon c'est à sens unique...

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Il pleure la mort de sa femme, tu te souviens ? » avait répondu Rebecca avec agacement.

Dorothea avait croisé les bras sur la table. « A force de l'observer, tu ne remarques même pas la manière dont lui il t'observe. »

En cet instant, elle savait !

Quand il l'avait effleurée du regard, c'était comme s'il l'avait réellement touchée. Elle avait tellement envie qu'il la touche ! Mais c'était impossible, c'était mal et pourtant, elle ne pouvait ignorer son désir.

Alors, n'y pense plus ! Après avoir pris cette résolution, elle se drapa dans sa serviette et sortit de la salle de bains.

Adam refermait la porte du réfrigérateur, une bouteille de jus de fruits à la main.

— Désolé pour tout à l'heure, fit-il avec un sourire contrit.

Un rayon de lumière éclaboussait son front, sa joue et son menton ; donnait à son œil gauche la couleur du miel, et faisait briller ses cheveux comme de l'or. Son beau-frère était devenu en peu de temps son ami le plus cher, mais cela ne lui suffisait plus.

Elle alla se planter devant lui.

— Adam ? fit-elle, en espérant qu'il la comprenne sans avoir plus de précisions.

Il comprit... Après avoir posé sa bouteille, il plaça les mains sur ses flancs, ses doigts si proches de ses seins, et elle sentit sa bouche sur son cou. Leurs lèvres se rencontrèrent ; le feu qui la dévorait était le signe qu'elle approchait du point de non-retour.

Il frôla le haut de ses seins en déroulant sa serviette, qui avait glissé.

Deux semaines. Maya n'a disparu que depuis deux semaines. Ses deux mains dans les siennes, elle s'arracha à son étreinte.

— Je te demande pardon ! C'est mal, et c'est ma faute. Mais je... je ne peux pas...

Quand il se pencha pour ramasser la serviette à terre, ses cheveux frôlèrent la cuisse de Rebecca.

— Je comprends, murmura-t-il en lui présentant le drap de bain. Ne t'inquiète pas...

Tremblante, Rebecca évitait le regard d'Adam, ne savait où poser les yeux. Des images la submergeaient. Les bébés fantômes qu'elle câlinait, le sosie de Maya allongé à terre, ses parents aperçus dans les gradins, ses mains comprimant la fine cage thoracique de Tristan, tandis qu'elle se perdait dans les yeux noirs d'Adam. Enfin, son écoëurement devant la paperasse accumulée sur la table de Dorothea.

-Bec?

Alarmé, Adam promena ses mains sur ses bras.

— Ça va ?

En larmes, elle cacha son visage entre ses doigts.

— Je suis complètement paumée.

Il l'attira vers lui.

— Mais non, Rebecca !

— Je ne sais plus où j'en suis, chuchota-t-elle, les doigts pressés sur ses yeux.

Il la guida vers le canapé ; elle s'assit en resserrant des deux mains la serviette autour de ses seins.

— Tu as le droit de ne plus savoir où tu en es, Rebecca. Nous avons le droit, toi et moi...

— Je ne sais même plus qui je suis !

— Comment ça ? fit Adam, interloqué.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit au sujet de notre histoire familiale, à Maya et moi ?

-Oui.

— Le fait que je suis... J'ai oublié tes mots exacts... Tu me crois forte et intrépide... Je couche avec beaucoup d'hommes...

— Je n'ai jamais dit cela !

— C'est une partie de mon histoire. Le fait que je n'aie pas l'intention d'avoir des enfants

et que je dirigerai DIDA un jour... Ça fait aussi partie de mon histoire, non ?

Adam acquiesça d'un signe de tête.

— Eh bien, récemment j'ai eu l'impression que...

Rebecca s'interrompit pour chercher ses mots.

— Il m'arrive de penser que je n'ai plus aucune force, que je suis une vraie poule mouillée... Pire que Maya...

Adam la regarda avec gravité.

— Tu es sûrement la plus solide de toutes les femmes que j'ai connues.

— On attend trop de moi, Adam ! Je dois sauter dans des avions, m'envoler Dieu sait où sans hésiter. Un jour, je serai à la tête de DIDA et...

— Tu aimes ce mode de vie !

— Oui, mais je me sens coincée. Ça ne correspond plus à mon choix. Je vis la vie que d'autres ont décidée pour moi, mais, au fond de moi, j'aimerais... j'aimerais peut-être avoir des enfants... Pourquoi pas, après tout ? Je ne m'étais jamais autorisée à me poser cette question, parce que... ce n'est pas compatible avec le genre de vie que je suis censée mener ! Depuis la fausse couche de Maya, je suis obsédée par les enfants, les bébés. Et, ces derniers temps, je ne pense qu'à toi. Je me sens si proche de toi... Ça me fait du bien, conclut-elle les yeux baissés sur ses genoux nus, mais j'ai honte de me sentir bien alors que Maya n'est plus là.

Adam frotta le dos de sa main du pouce en murmurant qu'il savait, et elle ne douta pas une seconde de sa sincérité.

— Je me sens fragile, Adam, reprit-elle. Où est passée la femme énergique que tu voyais en moi ? Elle a disparu. Je suis comme une coquille d'œuf en train de voler en éclats.

— J'aime cette image.

Rebecca retira sa main.

— Pas moi !

— Eh bien, moi si. Approche et je vais t'expliquer pourquoi.

Un bras passé autour des épaules de Rebecca, il l'attira plus près de lui.

— Pourquoi aimes-tu cette image ? insista Rebecca.

— Quand une coquille d'œuf vole en éclats, on assiste en général à la naissance d'une nouvelle poulette...

— Oh!

Emue, elle resta immobile dans ses bras ; et tandis qu'il lui frictionnait le dos, elle enfouit son visage au creux de son épaule.

Soudain, elle lui donna une tape sur la cuisse d'un air malicieux.

— Tu viens de me comparer à une poulette ?

Avec un éclat de rire, il s'écarta, caressa ses cheveux humides, ses joues, sa gorge. Elle fondait sous ses baisers, mais elle était plus forte qu'elle ne le croyait. Elle ne voulait pas avoir à regretter un jour cet instant.

Après s'être arrachée à son étreinte, elle se leva, prit sa main entre les siennes et se baissa pour déposer un baiser sur sa joue.

— Merci, dit-elle, en se dirigeant vers la salle de bains.

Elle avait conscience d'avoir fait le bon choix. Ce n'était pas le moment. Pas encore. Mais ce moment arriverait tôt ou tard.

Maya

CE N'ÉTAIT PAS LE MOMENT DE TERGIVERSER.

Je serrais le panier contre moi sur l'étroit chemin menant à la maison de Lady Alice, et les paroles de Simmee résonnaient dans ma tête. Tully est sûrement déjà parti de chez Lady Alice. Il doit chasser. Que ferais-je si me trouvais nez à nez avec lui ? Je marchais aussi vite et aussi discrètement que possible, en guettant les coups de marteau sur le toit de Lady Alice, mais ce martèlement régulier et rassurant avait cessé ; je n'entendais que la pulsation de mon sang dans mes oreilles. Il faisait chaud, le ciel était couvert et la forêt s'assombrissait. Les moustiques, sortis en force, n'allaient-ils pas se jeter sur le bébé ? Ce dernier était si sage que je dus m'arrêter pour m'assurer qu'il respirait normalement.

Dans l'obscurité, je craignais de rater la première branche arrachée qui m'indiquerait le moment de quitter le chemin, mais je finis par l'apercevoir. La longue balafre blanche, sur le mince tronc d'arbre, était impossible à manquer. Echapperait-elle au regard de Tully quand il en approcherait en venant de la direction opposée ?

Hors du chemin où je redoutais tant de tomber sur lui, je me sentis rassurée, mais la profondeur des broussailles m'inspira de nouvelles craintes. Je vis, ou du moins crus voir, l'endroit où Simmee et moi nous étions faufilees à travers les ronces. Après avoir écume le coin à la recherche d'un nouveau repère, j'en trouvai un ; ensuite, je me sentis déboussolée. M'étais-je égarée ? Et combien de temps avions-nous marché dans la forêt, sans fil d'Ariane ? II a tué Jackson. Mes poumons me brûlaient et je respirais si vite dans cette atmosphère confinée que ma tête s'était mise à tourner.

La détonation d'un fusil retentit. Je m'effondrai aussitôt dans un cri, comme si j'avais été touchée — ce qui ne me semblait pas totalement invraisemblable. Clouée au sol, une main sur le panier, je sentais mon cœur palpiter contre mes côtes. A quelle distance se trouvait Tully ? D'après le bruit, je n'aurais su dire si trois mètres ou trois kilomètres nous séparaient. De toute façon, il était beaucoup trop près à mon goût. En me relevant, j'aperçus, juste sous mes yeux, l'extrémité de la ficelle nouée autour d'une branche. Quel soulagement !

Après l'avoir dénouée pour éviter que Tully ne la découvre en s'y prenant les pieds, j'ai suivi la voie tracée par Simmee. J'enroulais la ficelle de la main gauche, tout en portant le panier de la main droite. A chacun de mes pas répondaient le craquement des brindilles et le bruissement des feuilles. Mais j'avais beau tendre l'oreille, le seul autre bruit audible était celui de ma respiration.

Ensuite s'est produit ce que j'appréhendais le plus : le bébé s'est mis à pleurer. « Chut ! » ai-je murmuré en forçant l'allure, mais ses pleurs redoublèrent, sans aucun égard pour ma panique croissante.

J'ai posé le panier et je me suis penchée pour emmailloter l'enfant plus étroitement dans sa couverture verte. J'ai effleuré l'un des plis de son cou, où il portait encore des traces de sang et de vernix. Quand ses beaux yeux gris ardoise se sont ouverts, j'ai eu l'impression qu'il me voyait réellement. Un instant, ses cris ont cessé, et j'ai senti un lien se créer entre nous — pareil à un fil reliant ses yeux à mon cœur.

— Calme-toi, mon ange !

En chuchotant, j'ai soulevé le panier et saisi l'extrémité de la ficelle, avant de me frayer à nouveau un chemin dans les broussailles.

— Hep là !

J'ai bondi en l'air. La voix de Tully semblait provenir de partout à la fois.

— Qui va là ? a-t-il insisté.

Je l'imaginais quelque part derrière moi, épaulant son fusil pour me viser. Le bébé a repris sa sérénade et j'ai couru tout en gémissant, car ses cris permettraient à Tully de nous localiser sans peine. D'après Simmee, il pouvait entendre un lapin mastiquer de l'herbe à un bon kilomètre de distance.

Enfin, l'éclat sombre de l'eau m'est apparu entre les arbres. J'ai longé la ficelle et aperçu la proue d'un blanc crasseux du jon boat, plus exposé aux regards qu'il ne m'avait semblé tout à l'heure. Simmee avait attaché la proue à l'arbrisseau avec un nœud marin. J'aurais dû me munir d'un couteau... Mais à quoi bon les regrets ? J'ai tiré sur le nœud ; mes doigts tremblants se sont mis à saigner, mais j'ai réussi à le dénouer. J'allais m'attaquer à celui qui liait la poupe quand j'ai estimé plus sage de dégager le bateau une fois à bord avec le bébé.

Derrière moi, j'entendais des craquements de branches brisées et de plantes déracinées. Tully devait marcher à grandes enjambées dans les sous-bois, son fusil à l'épaule. Ma panique n'aurait pas été pire si un monstre, et non un être humain, m'avait poursuivie. J'imaginais Tully levant le canon de son fusil, ajustant sa mire...

Après avoir déposé le panier dans le bateau, je suis montée à bord, en essayant de garder mon équilibre. La corde attachée à la poupe était plus facile à dénouer. Une fois le bateau libéré, je comptais mettre le moteur en marche, mais mon embarcation restait coincée sous la langue de terre en porte-à-faux et les racines.

J'ai imploré le ciel de me venir en aide.

- Hé oh !

La voix de Tully s'était rapprochée. S'il ne me voyait pas encore, il entendait certainement les cris du bébé.

Ivre d'adrénaline, j'ai poussé avec l'énergie du désespoir, et le bateau s'est dégagé avec une brusque secousse et un écart inquiétant vers la gauche. J'ai abaissé le moteur et tiré sur le câble. Un hoquet, puis un autre... A ma troisième tentative, le moteur a vrombi, et je me suis éloignée du rivage à l'instant où Tully surgissait de la forêt.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que vous foutez encore ?

Je me suis époumonée afin que ma voix domine le bruit du moteur ;

— Le bébé est très malade ! Je l'emmène à l'hôpital. Demandez à Lady Alice de s'occuper de Simmee.

Je n'aurais su dire si Tully m'avait entendue.

— Revenez ici ! a-t-il rugi. Je veux voir ce bébé. Vous avez pas le droit, putain ! Maya, ramenez vot' cul, bon Dieu !

Terrifiée, j'étais prête à m'aplatir au fond de l'embarcation au cas où, tout en ayant conscience que la chance était de mon côté, puisque c'était moi qui avais le bateau. J'ai mis les gaz à fond pour fuir le danger. A mesure que je m'éloignais, je savourais ma liberté retrouvée, mais j'avais du pain sur la planche : un bébé qui n'était pas le mien et une jeune mère à secourir. Moi qui désirais par-dessus tout retrouver ma maison, mon mari, ma sœur, ma vie...

Ma vie qui ne serait plus la même. D'ailleurs, plus rien ne serait comme avant.

J'ai cessé de regarder Tully pour observer la rivière, dont les eaux encore gonflées et tumultueuses entouraient l'île. Dès que j'apercevrais l'embarcadère, je tournerais à gauche en direction de Ruskin, la ville la plus proche d'après Simmee. Toujours à gauche ! Tully continuait à vociférer, mais je ne comprenais plus ses paroles ; une fois passé la boucle le bébé a fini par s'endormir, bercé par le ronronnement du moteur. « Sauvés », ai-je murmuré, sans savoir si je m'adressais à lui ou à moi-même. Nous étions sauvés... mais Simmee ?

La soudaine réapparition de son précieux jon boat n'allait-elle pas intriguer Tully ? Comment Simmee justifierait-elle sa réapparition de l'autre côté de l'île, précisément au moment de la naissance du bébé ? Elle ne manquait pas d'astuce et trouverait sans doute un moyen de s'en tirer. Peut-être avait-elle déjà mis au point une réponse plausible.

Le bateau s'éloignait de Last Run. Au bout de quelques minutes, j'ai aperçu l'embranchement dont m'avait parlé un jour Simmee, sur l'embarcadère. *Vous m'écoutez ? C'est pas poli de pas écouter.* Elle avait tout prévu. J'ai ébauché un sourire, mais je souffrais de la savoir seule, le corps meurtri par l'accouchement et le cœur chaviré par l'abandon de son enfant.

Pourtant, ce n'était pas le moment de m'attendrir ! J'aurais bien le temps plus tard. Pour le moment, je devais suivre le cours de la rivière et retrouver la civilisation. J'aurais presque

hurlé de joie à l'idée que j'étais libre.

C'est alors que je me suis souvenue de la corde encore nouée à l'arbre, au bord de l'eau. Tully la remarquerait et comprendrait ! Même s'il ne devinait pas tous les détails, il réaliserait que nous nous étions jouées de lui, Simmee et moi.

Il a tué Jackson. Il me tuera.

J'imaginai Tully réfléchissant, la corde à la main, et reconstituant le scénario. Fou de rage et d'humiliation, il allait foncer à la maison. Devant moi, les buissons à la bifurcation du fleuve étaient en vue ; j'ai scruté l'embranchement gauche, dont les eaux me ramèneraient au monde civilisé. Une voix me criait : *Tu n'as plus rien à craindre ! Continue à avancer !* Mais cette voix ne faisait pas le poids face à l'image d'une jeune femme vulnérable, confrontée à un homme fou furieux. J'ai cessé de regarder à gauche — vers la liberté — avant même de faire demi-tour.

Pourrais-je battre Tully à la course ? La colère allait sans doute lui donner des ailes. Je me suis dirigée vers l'embarcadère et j'ai éteint le moteur dès qu'il a été assez proche. Après avoir attaché le bateau à un anneau métallique, j'ai posé le panier sur l'embarcadère et je m'y suis hissée tant bien que mal. Ensuite, j'ai empoigné le panier et j'ai couru tout au long du chemin menant à la maison.

Pelotonnée en position fœtale sur le siège à trois pieds du living, Simmee a bondi sur place lorsqu'elle m'a vue entrer en coup de vent dans la pièce, avec le panier.

— Oh, mon Dieu !

— Il faut que tu viennes avec moi ! ai-je lâché, le souffle court. Ne dis rien et fais-moi confiance, Simmee. Vite ! Le bateau est à l'embarcadère.

Elle me dévisageait, éberluée ; puis, comme aimantée, elle a tendu un bras vers le panier. Je lui ai pris la main pour l'obliger à se lever.

— Tully arrive ! Il m'a vue partir et il sait que le bateau était caché là-bas.

Simmee a jeté un coup d'œil épouvanté vers la porte de la cuisine.

— Ton bébé a besoin de toi, ai-je ajouté.

Dès lors, elle m'a suivie sans plus de résistance. Malgré sa fatigue, elle avait les gestes rapides. J'ai couru chercher l'un des oreillers et des serviettes périodiques, dans la boîte ouverte sur son lit. Quelques minutes plus tard nous étions à l'embarcadère. Sous mes pieds les vibrations me persuadaient que Tully était à nos trousses. J'ai aidé Simmee à grimper à bord et je lui ai tendu le panier avant de la rejoindre. Je tremblais comme une feuille quand j'ai poussé le bateau pour l'éloigner du ponton.

Simmee a pris son bébé, qu'elle a serré passionnément sur son sein. Les yeux fermés, elle semblait plongée dans une profonde béatitude ; je fus donc la seule à voir Tully épauler son fusil. La seule aussi à entendre l'impact de la balle sur la coque du jon boat. Avec une rage

dont j'avais toujours ignoré la présence en moi, j'ai ouvert grands les gaz et il me sembla que nous glissions sur l'eau comme un météore traversant le ciel.

Rebecca

ACCROUPIER DEVANT L'ÉTAGÈRE des antibiotiques de la pharmacie, Rebecca cherchait de la tétracycline pour l'adolescent dont elle s'occupait. Elle souriait intérieurement depuis qu'elle avait laissé Adam dans la caravane, une heure auparavant. Bien qu'elle ne sache pas exactement ce que leur réservait l'avenir, il lui semblait riche de promesses ; c'était l'essentiel.

Elle se relevait, après avoir trouvé le flacon d'antibiotiques, quand son téléphone se mit à sonner. Le numéro d'un hôpital de Fayetteville s'affichait sur l'écran. Aurait-on déjà transféré là-bas l'un des patients qu'elle avait fait hospitaliser le matin même ?

— Docteur Ward à l'appareil...

— Becca ?

Le téléphone lui échappa et tomba à terre avec fracas. Le garde national, qui veillait sur la pharmacie, se baissa pour le ramasser ; mais Rebecca l'avait déjà récupéré, en priant le ciel qu'il marche encore.

— Un problème ? s'enquit le soldat.

Assise à même le sol, Rebecca l'entendit à peine et portait déjà le téléphone à son oreille. Ne sachant ce qu'elle devait espérer, elle murmura d'une voix hésitante :

— Qui êtes-vous ?

— Becca, c'est moi ! C'est Maya ! Je vais bien. Où es-tu ?

Haletante, Rebecca parvint à bredouiller :

— Où je suis ?

Puis, les bras autour des jambes, roulée en boule, elle colla le téléphone à son oreille.

Le soldat de la Garde nationale s'agenouilla auprès d'elle.

— Docteur... vous avez un problème ?

— Allez chercher Adam ! Vite ! répondit-elle avant de reporter son attention sur sa sœur :
Mon Dieu, Maya ! On te croyait... morte... Où es-tu ? Tu es blessée ? Depuis quand es-tu à l'hôpital ?

— Impossible de tout t'expliquer maintenant ! Je tenais surtout à te dire que je vais bien et que je suis à l'hôpital de Cape Fear... ou au centre médico-social, je ne sais pas exactement comment ça s'appelle. A la maternité...

— A la maternité ?

Maya se mit à rire. En entendant ce rire, le poing sur la bouche, Rebecca eut le sentiment

de gagner et de perdre simultanément une chose précieuse.

— Je te répète que ça serait trop long à expliquer ! Et toi, tu es toujours à l'aéroport ?

— Non, nous sommes dans un lycée et... Maya, j'arrive tout de suite...

Elle leva les yeux tandis qu'Adam faisait irruption dans la pièce.

En la voyant recroquevillée sur elle-même, il s'élança vers elle et s'accroupit auprès d'elle

:

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu t'es fait mal ?

Elle lui tendit le téléphone en souriant à travers ses larmes et murmura :

— Elle est vivante. Maya est vivante !

Maya

IL AVAIT FALLU PATINTER un moment, comme toujours aux urgences, mais Simmee était maintenant installée dans une chambre de la maternité. Le second lit était dissimulé par un rideau qu'elle ne quittait pas des yeux, de peur que l'on nous espionne.

— Tu es sûre qu'on va me le rendre ?

Le bébé, bébé Jack, était à l'infirmierie pour être examiné par un pédiatre et soigneusement baigné.

— Sûre à cent pour cent !

Pendant que l'infirmière aidait Simmee à se doucher, j'avais expliqué à l'assistante sociale que je souhaitais prendre la responsabilité de la mère et de l'enfant. L'assistante sociale était maintenant en train de téléphoner aux services de protection de l'enfance pour voir si c'était faisable. Mon projet, élaboré pendant notre remontée épique de la rivière, était d'accueillir Simmee chez moi jusqu'à ses dix-huit ans — et au-delà. Je ferais mon possible pour qu'elle s'habitue à vivre hors de Last Run Shelter et je ne la laisserais pas passer une nuit en foyer. Pas une seule nuit loin de moi ! Dans mon esprit, notre chambre d'amis devenait celle de Simmee, et la fresque était déjà peinte dans la future chambre de Jack.

Cela exigerait de ma part une volonté et une énergie exceptionnelles, et m'imposerait d'interminables démarches, mais je ne m'en souciais guère. J'avancerais pas à pas ; le premier — peut-être le plus délicat — consistant à obtenir l'accord d'Adam...

Tandis que nous remontions le fleuve Cape Fear en direction de Fayetteville, Simmee redoutait surtout de perdre son bébé. Son autre crainte — presque aussi vive — était que Tully la retrouve. J'avais donc attendu qu'une bonne distance nous sépare de Last Run Shelter pour lui proposer d'accoster dans un quartier apparemment cossu. Elle m'avait attendue avec le bébé pendant que je courais jusqu'à une imposante villa moderne. La femme qui m'avait ouvert la porte avait aussitôt accepté d'appeler une ambulance et malgré sa curiosité, avait renoncé à me suivre jusqu'à l'embarcadère. Je lui avais fait comprendre que Simmee était bien trop bouleversée. D'autre part, nous n'avions pas eu le temps de parler suffisamment, et j'avais une multitude de questions à lui poser.

Le fleuve était calme aux abords de la villa, malgré un niveau encore très élevé. Simmee et moi, assises dans le bateau, près de l'embarcadère, respirions l'odeur de la terre et du feuillage.

Simmee m'avait semblé si proche de Tully. Je revoyais le couple dans la cuisine : Tully,

debout, humait béatement l'odeur de sa chevelure.

« Comment pouvais-je me douter que ça n'allait pas bien entre vous ?

— J'faisais semblant. J'ai longtemps fait semblant !

— Tu ne l'aimais pas ? »

Simmee a hésité avant de se lancer :

« Au début, j'l'aimais bien, comme tout le monde. Il était si gentil avec grand-mère et Lady Alice. Jackson aussi l'aimait bien... Grand-mère disait que Dieu nous l'avait envoyé et que j'devais me mettre avec lui, mais j'avais toujours eu le béguin pour Jackson. »

Un jon boat est passé sur le fleuve. Dès qu'elle a entendu le grondement du moteur, Simmee a remis le bébé à l'abri dans son panier. Deux hommes âgés étaient à bord, avec leur canne à pêche. L'un d'eux nous a salués au passage ; je ne lui ai pas répondu, et nous avons poussé un soupir de soulagement quand ils ont disparu de notre champ visuel. Comme s'il avait deviné que la voie était libre, le bébé s'est mis à pleurer. Je me suis rapprochée de Simmee et l'ai aidée à faire glisser sa robe sur son épaule pour allaiter.

Elle a tressailli quand l'enfant s'est accroché à son sein.

« Ce pauv' petit aurait bien besoin d'une couche !

— Je sais... »

Je suis allée m'asseoir à l'arrière du bateau, soucieuse. La couverture verte était trempée sous ses petites fesses.

« On va le laver dans très peu de temps », ai-je ajouté.

Simmee souriait à son bébé. Il me semblait qu'une vie entière s'était écoulée depuis qu'elle l'avait allaité pour la première fois, dans son lit, quelques heures auparavant.

Après avoir effleuré la joue du bébé, elle a levé les yeux vers moi :

« Jackson était si bon, Miss Maya... Dommage que tu l'aies pas connu ! Mais grand-mère pensait que ça pourrait pas coller entre nous parce qu'il était noir. Elle voulait que j'm'accroche à Tully, et elle me disait : " Fais semblant de l'aimer, à la fin tu l'aimeras pour de vrai. " J'ai essayé, mais ça a pas marché.

— Ça a dû être très dur pour toi », ai-je compati.

Les cernes sombres sous ses yeux et la pâleur crayeuse de son visage m'ont frappée brusquement. J'ai espéré qu'elle ne perdait pas trop de sang.

« Tully, c'était pas un mauvais gars, a-t-elle repris. Seulement, quand Jackson et moi on riait d'un de nos souvenirs de quand on était petits, il disait que c'était pas poli... parce qu'il était vexé. Alors, Jackson et moi, on a pris l'habitude de se parler entre nous. Et puis je l'ai aimé de plus en plus, et lui pareil. »

Simmee s'est penchée sur son bébé : elle devait retrouver les traits de Jackson sur son petit visage.

« Il est beau, Simmee...

— Oui, a-t-elle chuchoté en souriant, avant de se rembrunir. Tully a fini par deviner c'qui se passait. Il m'a ordonné de plus jamais rester seule avec Jackson. C'a été notre première dispute et aussi la première fois qu'il m'a tapé dessus. J'étais sacrement secouée... J'savais plus où j'en étais... Je l'aimais bien à cause de tout ce qu'il avait fait pour nous, et j'le détestais en même temps. Si j'avais décidé de partir, j'aurais pas su où aller... »

Comme elle avait dû se sentir piégée ! Même dans ce bateau, à des kilomètres de Last Run, elle n'avait pas encore réalisé qu'elle était libre. Elle craignait, peut-être à juste titre, que je l'entraîne dans un piège d'un tout autre ordre — avec des policiers, des assistantes sociales... Mais j'espérais qu'elle n'aurait rien à regretter et qu'elle comprendrait ce que le monde, hors de Last Run Shelter, pouvait lui offrir.

Simmee a passé une main sur sa mâchoire.

« Un jour, Jackson a vu des bleus sur mon bras et mon menton. Il m'a posé des tas de questions, alors j'lui ai raconté que Tully me tapait dessus. J'le méritais p't-être parce que j'aurais pas dû parler avec lui. Il m'a répondu qu'un garçon il a jamais, jamais, le droit de taper sur une fille. Il m'a dit : " Fais semblant d'aimer Tully encore quelque temps, et j'trouverai un moyen de t'emmenner. " Mais y pouvait pas partir avant que Lady Alice elle soit d'accord pour nous suivre. Moi, j'avais si peur... J'connaisais rien à part Last Run... et c'est toujours pareil maintenant.

— Tu verras, ça va bien se passer », ai-je murmuré pour la tranquilliser.

Un bateau plus grand longeait la rive opposée. Simmee s'est pliée en deux pour se cacher, ainsi que son bébé.

Je lui ai affirmé que personne ne pouvait nous apercevoir, mais elle a gardé cette posture jusqu'au moment où le bateau est devenu invisible. Notre petite embarcation a tangué légèrement dans son sillage.

« J'ai eu si peur quand j'ai réalisé que j'étais enceinte, a repris Simmee. Tully mettait toujours des capotes. Jackson, pas tant que ça... J'ai tout de suite demandé à Tully de me faire un enfant, pour qu'il croie qu'j'étais enceinte de lui. Jackson m'a dit qu'on partirait avant la naissance du bébé, avec ou sans Lady Alice. On irait quelque part où Tully pourrait pas nous découvrir, peut-être à Wilmington. Il pensait qu'on s'ferait moins remarquer en ville et qu'il trouverait plus facilement du travail. »

J'ai haussé les sourcils, perplexe.

« Simmee, qu'aurais-tu fait si je n'étais pas arrivée au bon moment ?

— Je sais pas ! Je dormais pas de la nuit à force de réfléchir. J'aurais peut-être demandé à Lady Alice d'emmenner le bébé, une fois qu'elle aurait compris qu'il était l'enfant de Jackson... Mais je sais pas trop c'que j'aurais fait... J'avais de plus en plus peur, et puis tu es

arrivée, et alors j'ai vu clair dans ma tête. »

On a entendu au loin la sirène de l'ambulance ; plus elle approchait, plus Simmee serrait son bébé contre son cœur. Elle m'a jeté un regard suppliant :

« J'veux pas rentrer à Last Run !

— Rien ne t'y oblige.

— J'vois pas où je pourrais aller...

— On trouvera une solution. »

Je me méfiais des promesses impossibles à tenir, mais je savais déjà ce que je souhaitais faire et j'avais réfléchi à l'avenir de Simmee.

« Pardon de t'avoir menti, Miss Maya, a-t-elle chuchoté. J'savais pas que tu deviendrais si importante pour moi. J'savais pas que j'allais finir par t'aimer... »

La gorge serrée, je lui ai répondu qu'elle n'avait pas à s'inquiéter ; et si je n'avais pas encore compris que je l'aimais moi aussi, j'en ai pris conscience à cet instant.

L'infirmière a passé la tête dans la pièce :

— La police va monter, a-t-elle annoncé.

— On peut me rendre mon bébé tout de suite ? lui a demandé Simmee.

— Très bientôt, mon chou. Le pédiatre est arrivé un peu en retard...

Simmee m'a jeté un regard inquiet après le départ de l'infirmière :

— Tu me jures qu'on va me le rendre ?

— Juré, craché !

Les mains nouées sur sa couverture, elle a fixé la porte avant de me regarder à nouveau :

— Personne va prévenir Tully que j'suis ici ?

— Non.

Elle me posait cette question pour la troisième fois au moins, et j'avais perçu son trouble quand je lui avais annoncé que j'appelais la police.

— La police emmène les enfants des fois...

— Je ne les laisserai pas faire.

Ces mots me semblaient familiers. N'étaient-ce pas ceux que Rebecca avait prononcés il y a bien longtemps, quand l'administration avait envisagé de me placer en famille d'accueil, après l'assassinat de nos parents ?

Simmee a furtivement tourné les yeux vers la porte :

— Qu'est-ce que je vais leur dire ?

— La vérité, rien que la vérité... Tu n'as rien à craindre.

Elle regardait par-dessus ma tête et j'ai tourné les yeux à mon tour : deux policiers — un homme et une femme — entraient. Je me suis levée pour les accueillir, une main sur le pied de Simmee. A travers la couverture, je la sentais vibrer d'anxiété.

Les deux policiers se sont présentés, et Simmee leur a immédiatement déclaré qu'elle n'avait « rien fait de mal ».

J'ai eu l'impression de lire dans sa pensée. Elle se demandait si c'était mal d'avoir quitté Tully ; mal d'avoir vécu avec lui sans être mariée ; mal d'avoir eu un enfant avec Jackson ; mal de s'être enfuie de Last Run. Terrifiée, elle cherchait à couvrir ses arrières...

— Ils savent tout ça, Simmee, et tout le monde est de ton côté, ai-je répondu en me rasseyant.

Penchée vers elle, j'ai ajouté à son intention autant que pour les deux policiers :

— Tout le monde souhaite que toi et ton bébé — Jack — soyez en bonne santé et hors de danger !

La femme s'est adressée à Simmee. J'avais déjà oublié son nom, et je ne voyais pas son badge de ma place.

— C'est exact, mademoiselle. Mais le Dr Ward nous a parlé de votre ami, qui aurait tué deux personnes... Nous allons donc vous poser quelques questions à son sujet.

Simmee m'interrogeait du regard ; je l'ai encouragée d'un signe de tête.

— Répète-leur ce que tu m'as dit. Dis-leur toute la vérité, et tu n'auras pas de problème !

Docilement et d'une voix moins assurée que d'habitude elle leur a donné des informations complémentaires. Le nom de famille de Tully était Thompson, et le sien Blake — ce que j'avais ignoré jusque-là. L'autre victime de Tully était Kelly, son ex-petite amie, avec qui il avait vécu à Myrtle Beach.

— Il m'a raconté qu'il l'avait étranglée sur le parking d'un supermarché et qu'il avait tué Jackson avec...

La voix de Simmee s'est brisée, son visage blême paraissait ravagé. Devant sa souffrance, j'en vins presque à regretter d'avoir appelé la police.

— Avec quoi, mademoiselle ?

— ...avec un sarcloir... a bredouillé Simmee, une main plaquée sur sa bouche.

— Quand ont eu lieu les meurtres commis par le présumé coupable ?

— Ça veut dire quoi « présumé » ?

Si l'un des policiers lui donnait la définition de ce mot, Simmee risquait de penser que sa parole était mise en doute.

— Est-ce que tu sais quand Tully a tué son ex-petite amie ? les ai-je devancés.

— Quelque temps avant qu'on s'rencontre. Donc, y a environ trois ans. Et Jackson, c'était y a deux ou trois mois.

— Tully avait-il une motivation pour tuer M. Harnett ? a demandé le policier.

Simmee me regardait fixement et j'allais lui préciser le sens de « motivation », quand j'ai réalisé qu'elle le connaissait ; mais elle hésitait à répondre. Elle a fini par déclarer en

soupirant :

— Sa motivation c'est moi ! Il l'a tué à cause de moi. J'aimais Jackson et on avait décidé d's'enfuir parce que Tully était méchant avec moi. Mais on a fait une grosse bêtise...

Plongée dans ses souvenirs, Simmee avait fermé les yeux et un pli s'était creusé entre ses sourcils. Aucun de nous n'a insisté. Nous attendions ; elle a fini par rouvrir les yeux. Des yeux secs et brillants de colère...

— Un matin, Jackson est venu chercher Tully pour aller à la pêche. Tully était dehors... pour faire j'sais pas trop quoi au poulailler... Dans la cuisine, Jackson y m'a embrassée — un tout p'tit baiser. Mais Tully a tout vu et il s'est mis à hurler comme un fou. On lui a dit que c'était qu'un smack et il s'est calmé. Il avait vraiment l'air de nous croire. Alors, ils sont partis pêcher, mais Tully est revenu quelques minutes plus tard, en disant qu'il avait oublié quelque chose, et il m'a frappée avec son fusil. Là, a insisté Simmee en nous désignant son arcade sourcilière. Pis il est ressorti et il a tué Jackson avec le sarcloir.

— Comment le savez-vous ? s'est enquis le policier.

— Parce qu'il me l'a dit ! Il a raconté à la maman de Jackson qu'il s'agissait d'un accident, mais, à moi, y m'a dit la vérité. Et il a dit qu'il me tuerait aussi si je me conduisais pas comme y faut. (Simmee, qui avait hâte de terminer son récit, parlait de plus en plus vite.) Ac'moment-là, il m'a raconté aussi pour Kelly : il l'avait tuée parce qu'elle l'avait trompé, et la police était à ses trousses, mais il était sûr que vous pourriez jamais l'attraper. J'savais pas quoi faire... La seule personne à qui j'pouvais parler, c'était Larry...

— Larry est le frère de Jackson, à Ruskin, ai-je précisé.

— Mais Larry m'aime pas... Il aime Tully, il lui aurait tout raconté, et après Tully il m'aurait tuée ! Ensuite, Tully est redevenu gentil avec moi, comme si y avait pas eu cette embrouille. Y m'répétait tout le temps qu'il m'aimait. J'avais si peur que j'ai fait semblant de l'aimer moi aussi.

— Jackson Harnett est-il le père de votre bébé ? a demandé la femme policier à brûle-pourpoint.

Simmee hésitait : une mauvaise réponse risquait de la priver de son enfant... Perturbée moi aussi par cette question dont la pertinence m'échappait, je lui ai pourtant dit :

— Tout va bien.

A cet instant une infirmière a poussé le berceau dans la chambre. Le bébé pleurait : de petits cris qui me nouaient les entrailles à chaque fois

— Vous préférez que je vous le ramène plus tard ? a proposé l'infirmière, à la vue des policiers.

— Oh non !

Simmee tendait déjà les bras vers la coque en plastique transparent.

— Laissons-les au calme, ai-je suggéré aux policiers qui m'ont suivie dans le couloir.

Pendant que la femme — le sergent Rice — et moi nous dirigions vers la salle d'attente, le policier est resté dans le couloir pour téléphoner. Quelques minutes après, il nous rejoignait dans le coin où nous nous étions assises à l'abri des curieux.

— Son histoire tient debout, a-t-il dit à l'intention de sa collègue.

— Ce qui signifie... ? ai-je demandé.

Il a parcouru son bloc-notes, posé sur son genou.

— Kelly Angelman a été étranglée sur un parking de supermarché, à Myrtle Beach, il y a trois ans et demi. L'homme qu'elle fréquentait a déclaré que son ex-amant était vraisemblablement l'auteur du crime, et le présumé coupable correspond à la description que vous avez faite de Tully. Le véritable nom de Tully est Braden Thomas Tullman, et il se faisait appeler Braden à l'époque. Une unité amphibie est actuellement en route vers Last Run Shelter.

Je me suis demandé où Tully irait se cacher à Last Run, et j'ai éprouvé une crainte soudaine au sujet de Lady Alice :

— La mère de Jackson Harnett vit là-bas. Elle est la seule personne sur l'île, à part Tully. Surtout, ne lui faites pas de mal ! (Elle serait si perturbée par les événements...) Il faudrait que quelqu'un lui explique ce qui s'est passé, et pourquoi nous avons disparu Simmee et moi.

Je n'ai pas suggéré qu'on lui révèle comment était mort son fils ; elle ne tarderait pas à apprendre la triste vérité.

— Je pense que Mlle Blake nous a fourni des informations suffisantes, a conclu le sergent Rice en me tendant sa carte.

Je lui ai donné le numéro de téléphone de Rebecca, ainsi que le mien.

— Je n'ai pas de portable pour l'instant, ai-je précisé. J'en achèterai un dès que possible.

J'ai ensuite regagné la chambre de Simmee en me disant que le remplacement de mon BlackBerry figurait au dernier rang des innombrables choses que j'avais à faire.

Rebecca

LA VITURE CAHOTAIT DANS LES ORNIÈRES.

— Maya n' avait pas l'air effrayée du tout, remarqua Rebecca.

— Elle se sent en sécurité maintenant, et puis elle sait que nous sommes en route ! lui répondit Adam.

Ils étaient encore sous le choc. Trouver une voiture n'avait pas été une mince affaire. Dorothea avait donné quelques coups de fil et fini par découvrir que la vieille Honda, garée près de l'établissement scolaire, appartenait à l'un des bénévoles — un veuf septuagénaire, ému aux larmes quand il avait appris la nouvelle. « Gardez-la tant que vous voudrez », avait-il dit en leur remettant la clé.

Le paquetage d'Adam était posé sur la banquette arrière. Rebecca savait qu'il ne retournerait pas au centre d'hébergement. Tout allait changer une fois de plus.

— Comment rentreras-tu chez toi de Fayetteville ? dit-elle, la gorge serrée.

— Je vais appeler une agence de location de limousines, répondit Adam sans hésitation, comme s'il avait déjà tout planifié. Je ne sais pas quelles épreuves elle a traversées, mais un certain confort matériel ne lui fera pas de mal.

— Sûrement !

En regardant le paysage défiler, elle se souvenait que quelques heures avant seulement, ils avaient manqué faire l'amour. Il s'en était fallu de peu...

Elle tourna les yeux vers lui :

— Grâce au ciel, nous n'avons pas...

— Comme tu dis ! la coupa-t-il.

Il chercha son regard, avant de frôler sa main :

— Tu m'es si chère, Bec...

Incapable de parler, elle se contenta de hocher la tête.

— Ça va ? fit-il.

— Ça va.

Adam reposa sa main sur le volant.

— Quelles montagnes russes, ces dernières semaines, non ?

Ils retombèrent dans le silence. Maintenant qu'ils roulaient sur une grand-route en bon état, Adam conduisait vite. Rebecca croyait voir les cheveux blonds de Maya, ses yeux de la couleur des bleuets, et sa manière d'incliner un peu la tête quand elle écoutait quelqu'un

attentivement. Elle aurait aimé quitter Wilmington et passer un moment en compagnie de sa sœur, mais elle devait rester au centre tant qu'on ne les aurait pas remplacés, Adam et elle. Et puis elle avait besoin de temps pour elle, pour chasser de son esprit ces dernières semaines, avec leurs désirs et leurs fantasmes.

Comme dans l'ambulance quelques jours plus tôt, elle scrutait le visage d'Adam. Perdu dans ses pensées, il avait un sourire qui lui transperça le cœur.

Il était donc possible d'éprouver en même temps deux émotions antagonistes. Au souvenir de la voix bien vivante de Maya au téléphone, la joie la submergeait. Mais ce sourire qu'avait arboré Adam à l'idée de retrouver sa femme lui procurait une vraie souffrance. Leur intimité, l'illusion d'un avenir commun... elle devrait faire comme si tout cela n'avait jamais existé.

Certaines joies et certains chagrins ne se mesurent pas. Elle savourerait sa joie et ignorerait son chagrin, se dit-elle en séchant la larme qui brûlait le bord de ses paupières.

Et puis Adam ne lui avait jamais appartenu, alors que Maya resterait sa sœur, pour toujours.

Maya

— ELLE EST GENTILLE, CETTE DAME DE LA POLICE...

Simmee souriait et son soulagement était presque palpable. Après avoir allaité son bébé, elle ne se lassait pas de le tenir dans ses bras, comme si elle craignait que quelqu'un ne l'emène si elle le déposait dans le berceau, près de son lit.

— La police est de ton côté, ai-je murmuré.

Sa compagne de chambre avait des visiteurs, que nous entendions bavarder gaiement en espagnol derrière le rideau.

Elle m'a demandé à voix basse si c'était du « vrai espagnol », et j'ai réalisé qu'elle n'avait sans doute jamais rencontré d'hispanophone.

— Y a des gens qui parlent espagnol à la télé ; y en a même qui parlent anglais et espagnol. Y doivent être drôlement intelligents ! a-t-elle constaté.

— Un jour, tu pourras apprendre l'espagnol toi aussi, Simmee.

— Moi ? a-t-elle dit, l'incrédulité et l'espoir se lisant sur son visage.

Mon ambition à son sujet ne devait pas l'entraîner vers des projets irréalisables. Elle avait déjà du chemin à parcourir avant de s'exprimer correctement dans sa langue maternelle, mais je lui faisais confiance, je la savais intelligente et j'espérais lui permettre de trouver sa voie.

— Maya ?

Rebecca et Adam venaient de se précipiter dans la chambre. Je me suis levée, souriante et les bras grands ouverts. Rebecca m'a étreinte avec force, en sanglotant, le nez dans mon cou. Je ne l'avais jamais vue pleurer comme ça. Elle a fini par me lâcher ; l'étreinte d'Adam m'a paru à la fois plus sereine et plus intense. J'étais comme prise dans un étau et il semblait incapable d'articuler un seul mot.

— Je vais bien, Adam, l'ai-je rassuré. Ne t'inquiète pas pour moi...

Quand il s'est écarté, il avait encore les yeux humides de larmes et il a gardé une main sur mon bras comme s'il risquait de me perdre à nouveau.

Je leur ai souri à tous deux, puis je me suis tournée vers Simmee, qui n'avait toujours pas recouché Jack dans son berceau.

— Adam et Rebecca, je voudrais vous présenter Simmee Blake. C'est elle qui a veillé sur moi ces dernières semaines.

— On a veillé chacune sur l'autre, a rectifié Simmee.

Rebecca est venue se placer à son chevet et lui a tendu la main.

— Merci, Simmee. Il me semble que vous avez eu une journée mouvementée.

Au téléphone, j'avais expliqué sommairement les faits à Adam et ma sœur : j'avais aidé Simmee à accoucher, puis nous avons fui en bateau son mari abusif. Le temps m'avait manqué pour leur en dire plus.

— Oui, m'dame, c'est bien vrai ! a répondu Simmee.

Sa main toujours sur mon bras, Adam l'a saluée d'un signe de tête et a proposé que nous allions à la cafétéria.

Je me suis adressée à Simmee, qui semblait paniquée :

— Je serai de retour dans pas longtemps. En attendant, nous allons recoucher Jack et tu vas dormir un peu. Tu es épuisée.

Après un dernier coup d'œil à son bébé, elle me l'a confié à contrecœur, et je l'ai reposé avec précaution dans son berceau — que j'ai rapproché du lit afin qu'elle puisse l'atteindre. Elle craignait, évidemment, de fermer les yeux, au cas où l'on profiterait de son inattention pour la priver de son enfant.

— Dors, ma chérie, ai-je soufflé à son oreille. Je ne serai pas longue...

A la cafétéria, Adam a pris un café pour Rebecca et lui, et un sandwich au thon pour moi quand il a su que je n'avais rien mangé de la journée. Ensuite, je leur ai tout raconté. Mon vague souvenir de l'accident. Le récit que m'avait fait Tully de mon « sauvetage ». Mes blessures. Lady Alice. Les soins prodigués par Simmee pendant les premiers jours. Le bateau caché et notre évasion.

Adam avait rapproché sa chaise et serrait ma main libre dans la sienne. De l'autre côté de la table, Rebecca tendait sans cesse un bras pour me toucher : elle voulait avoir la preuve que je n'étais pas une apparition. Je m'efforçais de minimiser mes souffrances, car mon mari et ma sœur avaient manifestement souffert autant que moi, peut-être plus. Ils m'avaient crue morte... J'ai cherché à comprendre, sans y parvenir vraiment, comment ils avaient vécu pendant cette période.

— Je suis désolé que tu aies subi tout cela, a dit Adam, et je m'en veux de t'avoir culpabilisée pour que tu viennes. Jamais je ne me le pardonnerai!

Impressionnée par son ton mélodramatique je l'ai rassuré de mon mieux :

— Adam, je vais bien. Vraiment.

— Nous avons discuté en venant ici, Rebecca et moi, a-t-il poursuivi. Elle doit retourner à Wilmington, mais je vais louer une limousine et nous allons rentrer à Raleigh, toi et moi. Qu'en dis-tu ?

Alors qu'il me souriait, j'ai laissé échapper un « Oh ! ». Ses initiatives me prenaient de court, car je n'avais pas encore songé à mon retour, malgré ma hâte de retrouver ma maison.

— Simmee doit passer la nuit ici, à l'hôpital ; je pensais donc trouver une chambre dans

un hôtel du voisinage, ai-je répondu, avant d'ajouter : Tu restes avec moi ?

Adam a paru surpris :

— Tu n'as pas envie de rentrer chez-nous aussi vite que possible ?

— Et la fille, Simmee ? Qu'est-ce qui va lui arriver ? a demandé Rebecca. Elle n'a que dix-sept ans, c'est ça ? Les services de protection de l'enfance vont-ils la prendre en charge ?

Ce qui m'avait semblé parfaitement clair ne l'était guère pour eux... J'ai pris une profonde inspiration :

— Je me sens très proche d'elle et j'aimerais la ramener à la maison avec moi. Avec nous ! ai-je rectifié en cherchant le regard d'Adam. J'ai joint les services de protection de l'enfance, mais je ne les laisserai pas placer Simmee et son bébé en centre d'accueil.

Adam et Rebecca m'ont regardée en silence. J'avais l'impression très nette qu'ils auraient mille fois préféré se regarder mutuellement.

— Il existe des maisons qui reçoivent les mineures et leurs bébés, a alors déclaré Rebecca comme si elle s'adressait à une fillette de dix ans. Ça serait la meilleure solution pour elle.

J'ai fait face à mon mari.

— Pas question ! Je sais que c'est beaucoup te demander, Adam. Tu t'attendais à retrouver ta femme et non ta femme, une adolescente et un bébé, ai-je dit en riant ; mais je ne céderai pas.

Adam a froncé les sourcils :

— Mais tu ne la connais que depuis deux semaines !

— Il peut se passer tant de choses en deux semaines...

Les cellules d'un être humain peuvent se réorganiser en deux semaines et métamorphoser un faible en fort, ai-je pensé. Je revoyais Tully épaulant son fusil, tandis que le bateau s'éloignait à toute vitesse. Je ne m'étais même pas baissée ! Je n'avais qu'une idée en tête : emmener Simmee et son bébé en lieu sûr.

— Je me doute que tu as du mal à comprendre l'importance qu'a prise Simmee pour moi, ai-je insisté. Et pourtant...

— C'est ridicule de vouloir l'installer chez vous ! a protesté Rebecca comme si je divaguais. Tu ne réalises pas ce qu'Adam a vécu. Je sais que ça n'a pas été une partie de plaisir pour toi non plus, mais il te croyait... morte, Maya, et je trouve... Eh bien, je te trouve bien égoïste.

Adam a tapoté le bras de Rebecca, en chuchotant presque :

— Ça va, ça va...

J'ai eu un aperçu de leur vie depuis deux semaines. Ils avaient pu partager leurs inquiétudes et leur chagrin. Ils avaient toujours été proches, ils l'étaient plus que jamais. Assise en leur compagnie, je me sentais brusquement comme une quasi-étrangère ; mais cela

n'avait pas d'importance. J'étais heureuse que ni mon mari ni ma sœur n'ait affronté cette épreuve dans la solitude.

— Ecoute-moi bien, a repris Adam. Je vais prendre contact avec les services de protection de l'enfance... Je ferai en sorte qu'elle soit placée dans un établissement où on la traitera avec un maximum d'humanité, et où elle apprendra à s'occuper de son bébé. Et puis...

J'ai interrompu mon mari :

— Adam ! Ma décision est prise, et il ne s'agit pas de quelques jours. Simmee ne peut compter sur personne à part moi... J'ai l'intention de l'aider.

Peut-être étais-je égoïste, comme l'avait prétendu Rebecca, mais je savais ce que j'avais à faire. Plus de traitements contre la stérilité et plus de grossesses ! L'adoption me tentait, et je voulais veiller sur Simmee aussi longtemps qu'elle en ressentirait le besoin. Était-ce de l'égoïsme ? Il me semblait bien plutôt que c'était de l'honnêteté. Envers eux et envers moi-même.

— J'aimerais rentrer à la maison avec toi, Maya. Seul avec toi ! a soupiré Adam d'un air las. Je n'ai aucune envie de te partager avec une étrangère.

Rebecca s'est penchée et m'a parlé d'une voix radoucie :

— Après ce que tu as vécu, je comprends que tu sois perturbée. Tu dois prendre le temps d'assimiler tout cela. Pense au traumatisme de l'accident et au temps que tu as passé sur cette île, à la merci d'un fou. Je t'assure, ma chérie, que ce n'est pas le moment de prendre une décision aussi grave. Il te faudra un certain temps pour retrouver complètement tes esprits !

— C'est ça, a approuvé Adam. Tu es comme... Ma comparaison est approximative, mais quand on retrouve une personne qui a été kidnappée, il faut la déprogrammer, et...

— Inutile de la déprogrammer... a objecté Rebecca. C'est simplement que...

Adam lui a coupé la parole :

— Je sais, ce n'est pas le mot juste mais elle doit absolument prendre son temps. Elle a besoin de se réadapter à la vie normale.

— Elle n'a pas intérêt à se remettre tout de suite au travail.

— Surtout pas !

— Il lui faut des vacances, a insisté Rebecca.

— Ni vacances ni travail... a rétorqué Adam. Elle doit rester à la maison avec Chauncey et moi, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son équilibre.

Je les ai écoutés se chamailler, en parlant de moi comme si je n'étais pas là. Ils voulaient que je cadre avec l'image qui leur convenait le mieux. Je me suis alors sentie piégée pour de bon — plus que je ne l'avais été à Last Run Shelter. Ma sœur protectrice et mon mari hyper-responsable — qui tenait tant à avoir un enfant de son sang — m'obligeaient à rejouer mon ancien rôle. L'un et l'autre étaient animés de bons sentiments, mais après deux semaines

comme celles que je venais de vivre, je ne pouvais plus jouer ce rôle. Cette évidence a amené un sourire sur mes lèvres.

— Hé, vous deux ! me suis-je exclamée. Pas la peine de parler de moi à la troisième personne ! Je suis ici et je suis vivante.

Rebecca et Adam m'ont dévisagée comme s'ils prenaient subitement conscience de la réalité.

— Je sais que vous m'aimez, ai-je ajouté, mais écoutez-vous parler ! Là tout de suite, je suis la seule de nous trois capable de penser sainement, et personne ne peut savoir mieux que moi ce qu'il me faut.

— Tu ne te rends pas compte que si tu amènes cette fille à la maison avec...

— Maintenant, vous allez m'écouter ! Deux paires d'iris bruns m'ont regardée avec stupéfaction.

— Je m'occuperai de Simmee, avec ou sans votre approbation. Rebecca, tu devrais me comprendre mieux que quiconque. Tu ne m'aurais jamais laissée partir en famille d'accueil.

— Rien à voir ! Tu es ma sœur.

J'ai eu une pensée pour Simmee, à bout de forces dans son lit d'hôpital, une main sur le berceau de son bébé, effrayée à l'idée de le quitter une seconde.

— Simmee est ma sœur, ma fille, mon amie... Tu cherches à me protéger, Rebecca, mais j'ai trente-quatre ans ; je ne suis plus ta petite sœur fragile et je n'ai plus besoin de ta protection. En revanche, cette jeune femme ne pourra pas se passer de mon aide.

Rebecca a tendu un bras à travers la table pour me prendre la main :

— Je t'aime, Maya.

— Et moi, je vous aime du fond du cœur, Adam et toi. Mais nous avons vécu dans le mensonge, tous les trois...

J'ai lâché la main de ma sœur, avant de m'adresser à mon mari :

— J'avais si peur de te perdre que je cherchais à être une autre que moi-même. Je voulais avoir un bébé moi aussi, Adam. Je le voulais de toutes mes forces... mais je me serais accordé un moment de répit depuis bien longtemps si je n'avais cherché à te retenir à tout prix.

— Maya... a murmuré Adam, en fronçant à nouveau les sourcils.

Je me suis tournée vers Rebecca, sur le point de tout lui avouer au sujet de la nuit où nos parents avaient été assassinés. Ma relation avec Zed, l'avortement... Mais ce n'était pas le moment, car je devais retourner au chevet de Simmee. Alors que mon mari et ma sœur se complaisaient dans leurs inquiétudes, Simmee avait de bonnes raisons d'avoir peur. Quant à moi, ai-je réalisé non sans surprise, j'étais la seule à ne pas ressentir la moindre appréhension.

Epilogue

Maya

UN AN PLUS TARD

De la chambre d'enfant où je suis venue chercher Lucky, l'éléphant de Jack, j'aperçois le jardin derrière notre maison.

Un écran d'arbres touffus entoure la pelouse verdoyante, où nous avons installé la table de jardin, couverte d'assiettes en carton et de gobelets en plastique. Des sièges de jardin sont disséminés un peu partout, ainsi que du matériel pour bébés. Simmee a invité trois de ses copines et leurs bambins à fêter le premier anniversaire de Jack. Je souris en voyant l'une d'elles éloigner Chauncey de son sac à couches ; il renonce et court vers le barbecue, où Rebecca s'occupe des hamburgers et des hot-dogs. Elle marmonne quelque chose au chien : sans doute lui dit-elle qu'il n'obtiendra rien, mais les grands yeux bruns de Chauncey finiront par l'apitoyer tôt ou tard, j'en suis certaine.

Légèrement penché en avant, Adam tient les mains de Jack qui explore le jardin à petits pas. Le petit garçon lève la tête vers lui ; Adam lâche une de ses mains et lui montre une hémérocalle. Jack marchera tout seul d'ici une ou deux semaines, à mon avis. C'est un enfant au charme irrésistible. Sa peau a la couleur de mon café du matin avec un nuage de lait, ses yeux sont comme de l'ambre clair, mais son sourire, surtout, captive tout le monde. Un sourire quelque peu diabolique... L'année passée a été dure pour nous tous, mais je pense que Simmee peut s'attendre à quelques années plus dures encore, avec son turbulent petit garçon.

Agenouillée, elle joue avec le bébé de l'une de ses copines, sans quitter Jack des yeux. C'est une mère surprotectrice. Qui oserait la blâmer ?

Avec d'autres jeunes mamans — trois d'entre elles sont nos invitées —, elle participe à un programme éducatif. Dans le domaine du maternage, elle devance la plupart de ses copines, mais il lui reste beaucoup à apprendre en ce qui concerne le monde du XXI^e siècle.

Heureusement, elle apprend vite. Adam lui a offert un ordinateur pour l'aider à rattraper son retard scolaire, et elle a compris le fonctionnement de Facebook plus vite que lui, Rebecca et moi réunis. Après avoir débuté avec son petit groupe d'amies du programme pour jeunes mamans, elle a maintenant un réseau d'une centaine de personnes, ce qui pourrait me préoccuper si je l'estimais moins. Adam l'a sermonnée au sujet des dangers d'Internet ; elle a pris ses conseils au sérieux, car elle lui a dit qu'elle ne donnerait pas son véritable nom. Je pense que Tully hante encore ses cauchemars ; moi je dors tranquille, car il est pour toujours sous les verrous.

Autant que je sache, plus personne ne vit maintenant à Last Run Shelter. Larry a fini par convaincre Lady Alice de s'installer chez lui. J'ignore comment il s'y est pris, mais je suis contente qu'il ait eu gain de cause. Nous lui avons rendu visite deux fois. Lady Alice, Larry, sa femme Emma Lorraine et leurs deux grands garçons constituent la famille de Jack; ils acceptent Simmee et le bébé à des degrés variables. Comme de juste, Lady Alice adore son petit-fils.

Tout à coup, j'entends Rebecca appeler Simmee et ses amies. Les jeunes mamans se lèvent et se dirigent vers le barbecue, chacune avec son bébé dans les bras. Les hamburgers sont prêts, je suppose. Je prends Lucky, l'éléphant, dans le berceau de Jack et je m'apprête à descendre l'escalier.

Peu de temps après mon retour de Last Run Shelter, nous avons partagé nos secrets, Rebecca et moi, au sujet de la nuit où nos parents ont trouvé la mort. Vingt années trop tard pour nous épargner le poids de la culpabilité. J'avais eu peur qu'elle ne me blâme si elle apprenait toute la vérité à mon sujet, et elle avait eu peur de ma réaction pour des raisons identiques.

« Toutes les deux blâmables, avait-elle conclu, après nos révélations mutuelles.

—Aucune ! avais-je protesté, en me souvenant de la remarque de Simmee, quand je lui avais raconté mon histoire. Ce n'est pas nous qui avons appuyé sur la détente ! »

La semaine dernière, Rebecca et Adam m'ont appris qu'ils attendaient un bébé pour mai. Je les sentais gênés, comme en février lorsqu'ils m'ont parlé des liens qui s'étaient tissés entre eux du temps où j'étais portée disparue, et comme en avril lorsqu'ils m'ont annoncé qu'ils allaient se marier. Quand ils ont évoqué leur relation, Adam et moi étions séparés depuis deux mois ; nous nous étions quittés avec un minimum d'animosité. Simmee craignait d'être la cause de nos problèmes, mais je lui ai assuré que cette rupture aurait eu lieu même si elle n'avait pas vécu sous notre toit : nous avons tout simplement des désirs différents, mon mari et moi. Je suis contente pour lui et Rebecca ; et maintenant que j'ai entamé la procédure d'adoption d'une petite Ethiopienne, je pense qu'ils me croient enfin. Pour la première fois depuis la mort de mes parents, j'ai le sentiment d'appartenir à une vraie famille.

Pendant une brève période, nous avons formé, ma sœur, mon mari et moi, un triangle dont je n'avais nullement conscience. Ce triangle a pris l'apparence d'un cercle.

Or, un cercle peut inclure beaucoup plus de monde. Non seulement nous trois, mais une jeune femme et son bébé, les enfants qui suivront, les hommes qui se joindront un jour à nous, et bien sûr nos amis.

Chaque famille a son histoire. Je me félicite que cette histoire ne soit pas gravée dans le granité, mais inscrite dans le sable. Ainsi, nous pouvons la changer. Il est toujours possible de renoncer aux mensonges, d'accueillir la vérité en nous, et d'aller de l'avant...

Remerciements

Comme d'habitude, un grand merci à John Pagliuca, mon compagnon. Je crois qu'il ne m'a jamais suggéré d'en reparler « un autre jour », quand je pensais tout haut à mon roman. Merci, John, pour ton aide incommensurable.

Au cours de mes recherches, je suis tombée sur un article dans lequel l'urgentiste Hemant Vankawala décrivait sa tâche, à l'aéroport de La Nouvelle-Orléans, avec les rescapés du cyclone Katrina. Le Dr Vankawala est devenu gracieusement mon conseiller pour tout ce qui concerne l'aide médicale d'urgence, et je ne sais comment j'aurais pu parler de DIDA — une organisation humanitaire fictive — sans son aide. J'ai été conseillée également, sur le plan médical, par Marti Porter, infirmier diplômé, et par l'auxiliaire médicale Cass To-pinka. Merci à tous d'avoir été aussi généreux de votre temps et de vos informations, ainsi que pour ce travail qui est le vôtre.

Je remercie les personnes qui m'ont permis de mieux cerner mon sujet : Glen Pierce, Sterling Bryson, Ton Jones, Kim Hennés, Dave et Elizabeth Samuels, Bland Simpson, Dixie Browning et Brooks Preik de Two Sisters' Bookery, à Wilmington, Caroline du Nord.

Merci à ma fidèle lectrice et commentatrice de mon blog, Margo Petrus, à qui je dois le nom de Last Run Shelter. Gina Wys m'a aidée à comprendre ce qu'est la vie après un cyclone. Dave Samuels m'a appris tout ce que je voulais savoir au sujet des hélicoptères. Enfin, Vivian I. Vanove m'a donné toutes les précisions nécessaires au sujet de l'aéroport de Wilmington.

Pour leurs diverses contributions, merci à Nelly Mae Batson, Gabe Bowne, Lynnette Jahr, Julie Kibler, Mary Kilchenstein, Ann Longrie, Melinda Smith, Betty Sullivan, Ka-thy Williamson, Julia Burney-Witherspoon et www.cops-n-kids.org.

Pour leur participation au brainstorming, leur soutien et leur amitié de tous les instants, je suis reconnaissante aux six autres membres de « Weymouth Seven » : Mary Kay Andrews, Margaret Maron, Katy Munger, Sarah Shaber, Alexandra Sokoloff et Brenda Witchger.

Je suis reconnaissante à mon éditrice, Susan Swinwood, et à mon agent littéraire, Susan Ginsburg, pour leurs précieuses remarques et leur présence indéfectible.

Enfin, merci à toi, Denise Gibbs, qui m'a aidée de mille et une manières. Tu es géniale !